REVUE
SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

ET A LA

preuve de la série non interrompue des révélations et de l'intervention constante de la Providence dans les destinées de l'humanité,

PAR L'EXAMEN RAISONNÉ

De tous les genres de manifestations *médianimiques* et de phénomènes psychiques présents ou passés et des diverses doctrines de la philosophie de l'histoire envisagée au point de vue du progrès continu.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES,

Et publié par

Z. PIÉRART,

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME,
Membre de diverses Sociétés savantes.

TOME TROISIÈME.

PARIS

BUREAUX, RUE DU BOULOI, 21

1860

POLÉMIQUES. — CONTROVERSES.

Nous sommes pour les hommes qui déployent hardiment leur drapeau et ne permettent pas que l'on fasse confusion à leur égard. Nous aimons les convictions franches qui savent attaquer ce qui ne leur paraît ni fondé, ni rationnel, qui aiment la discussion et qui ont pour maxime que la vérité doit jaillir du choc des opinions. Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, on ne doit jamais manquer l'occasion d'affirmer son principe et de montrer ce qui le distingue des autres principes. La vérité ne peut vivre de malentendus, de réticences, d'un hypocrite ou lâche abandon de controverse. Sous prétexte qu'il ne faut point semer de la division dans le spiritualisme, des adeptes y laisseraient volontiers pénétrer l'erreur, la confusion. A les en croire, on devrait naviguer dans ces parages encore peu explorés sans boussole, sans lumière, ne prenant aucun soin de signaler les abîmes et de tracer une voie sûre et déterminée. Que ceux dont les doctrines et la tactique offrent une ample matière à la critique se plaignent qu'on l'exerce à leur égard, et montrent la faiblesse de la situation qu'ils ont prise en refusant tout débat, libre à eux de se draper dans une indifférence, un dédain affectés, mais une telle attitude ne doit point désarmer les amis de la vérité, ceux qui combattent consciencieusement pour elle. C'est ce que nous avons cru devoir montrer plusieurs fois. C'est ce que semble avoir compris l'honorable M. Mathieu, en écrivant l'article qui va suivre. Nous regrettons toutefois que, dans cet article, M. Mathieu ait cru devoir désigner directement et nominativement les personnes. Nous tenons, nous, à attaquer l'erreur même sans acception de personne. Il est vrai que sa critique est conçue en termes modérés, et que, pour la mieux faire admettre, il l'entremêle de paroles élogieuses. Mais il nous restera à examiner si ces éloges mêmes sont parfaitement fondés. Voici donc, d'abord, l'article de M. Mathieu.

LE SPIRITUALISME ET LES SPIRITUALISTES (1).

Les lecteurs de la *Revue spiritualiste* se rappellent peut-être que, dans la 5e livraison du tome Ier de ce journal, après avoir examiné le spiritualisme dans ses rapports avec la presse, j'ai pris l'engagement de l'examiner également dans ses rapports avec les savants, avec les gens du monde et avec les spiritualistes eux-mêmes. J'ai traité les trois premiers sujets, mais la dernière partie de ma tâche est encore à accomplir. Comme je suis de ceux qui estiment qu'un programme doit toujours être fidèlement exécuté, je viens aujourd'hui, bien qu'un peu tardivement, achever l'exécution du mien. Le retard que j'y ai mis tient du reste en partie, je dois le dire, à une certaine difficulté que ce dernier sujet présente, et devant laquelle je reculais toujours un peu, malgré moi. Cette difficulté est la crainte de blesser quelques susceptibilités et d'exciter quelques mécontentements chez des personnes qui se livrent aux mêmes études que moi. J'ai, en effet, quelques observations à adresser à un certain nombre de spiritualistes qui ne me paraissent pas sans reproche; mais comme il n'entre aucun sentiment d'hostilité ni de malveillance dans ces observations, comme je cherche avant tout la vérité, comme je n'ai en vue que l'intérêt et le bien de la cause qui nous est commune, j'espère ne donner lieu à aucune plainte sérieuse de la part d'aucun d'eux. Que, d'ailleurs, on veuille bien me redresser à mon tour si je me trompe, et m'indiquer un chemin plus sûr si je m'égare; je n'ai pas la prétention d'être moi-même à l'abri de la critique.

Les adeptes du spiritualisme moderne ou *spiritisme* (cette dernière expression est préférée par plusieurs d'entre eux) peuvent, sans le vouloir, faire du tort à la doctrine de deux manières : la première, par une malheureuse exagération dans le récit des faits; la seconde, par un défaut de prudence

(1) Nous avions depuis un certain temps déjà entre les mains ce nouvel article de notre collaborateur; l'abondance des matières ne nous a pas permis de le faire paraître dans nos dernières livraisons.

dans les conséquences à tirer de ces mêmes faits. Examinons ces deux points.

J'ai peu de choses à dire de l'exagération dans le récit des faits. Cette exagération, qui découle évidemment d'une forte conviction, s'excuse d'elle-même, et pourtant il faudrait s'en garder avec soin, car elle est très-préjudiciable. Lorsque le récit d'un fait a été exagéré, et qu'après une enquête il devient évident qu'il n'y avait guère que la moitié de vrai dans ce qui a été raconté, quel crédit voulez-vous que le narrateur conserve pour l'avenir? Si cette fois, dira-t-on, il a exagéré de moitié, une autre fois il exagérera des trois quarts, et qui sait où cette exagération s'arrêtera? La confiance diminue alors et finit par disparaître. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le discrédit où tombe malgré lui le narrateur hyperbolique rejaillit sur tous les autres, sur ceux-là même qui mettent le plus de réserve dans leurs récits. Voyez où cela mène; on ne veut plus croire à aucun; ceux qu'on veut bien ne pas traiter de charlatans passent pour gens crédules et enthousiastes; la doctrine, en définitive, perd du terrain, au lieu d'en gagner, et voilà l'œuvre de ceux que j'appellerais volontiers les *enfants terribles* du spiritualisme, si je ne craignais de paraître trop sévère envers eux, et si le zèle qui les anime, quoique pas toujours assez éclairé, ne leur assurait à cet égard le bénéfice des circonstances atténuantes.

La seconde manière de nuire au spiritualisme est bien plus grave, parce que non-seulement elle tend elle-même à diminuer la confiance, mais parce qu'elle a de plus pour résultat, j'allais dire *probable*, contentons-nous de dire *possible*, d'entraîner le spiritualisme dans une fausse voie. C'est ici que j'ai surtout besoin d'indulgence pour les réflexions auxquelles je suis forcé de me livrer. Je ne prétends pas monter en chaire ni faire la leçon à personne; mais je ne puis cependant me dispenser de blâmer ce que je trouve blâmable et de redresser, dans l'intérêt de la vérité et de la doctrine elle-même, ce qui ne me paraît pas droit.

J'ai dit que cette seconde manière consistait à manquer de prudence dans les conséquences à tirer des faits obtenus. Je

n'abuserai point, pour expliquer ma pensée, des moments du lecteur ; qu'il me permette seulement d'entrer à ce sujet dans quelques développements indispensables.

Lorsque l'expérience primordiale des tables tournantes appela, il y a quelques années, l'attention publique en France, on fut généralement porté à ne voir dans ce curieux phénomène qu'un fait magnétique. On ne songea à mettre les Esprits de la partie que lorsqu'on fut passé des tables tournantes aux tables parlantes, puis aux corbeilles ou planchettes écrivantes. Les mouvements étaient devenus intelligents ; au moyen de signes conventionnels, de véritables dialogues s'établissaient avec un tiers invisible et inconnu, dont l'individualité, en tant qu'étrangère à celle des expérimentateurs, semblait mise fréquemment hors de doute par la nature toute particulière des réponses obtenues. On donna à ce tiers le nom d'*Esprit* ; on supposa (en admettant forcément l'existence du monde invisible) que les êtres dont ce monde invisible est peuplé venaient se communiquer à nous par l'intermédiaire de certaines personnes douées de cette faculté spéciale qui leur a fait donner le nom de *médiums*. Beaucoup d'inepties, beaucoup de sottises furent débitées par ces interlocuteurs d'un nouveau genre, beaucoup de preuves d'ignorance furent données par eux, et les adversaires de la nouvelle doctrine ne manquèrent pas d'en tirer parti contre elle. Pouvait-on croire que des Esprits fussent ineptes ou ignorants à ce point ? Cette objection était spécieuse, mais il suffisait pour la réfuter d'établir que le monde spirituel avait été jusqu'à présent mal jugé et mal connu ; qu'on avait cru à tort que l'âme, dégagée des liens de la matière, entrait immédiatement en possession de toute science et de toute vérité ; il suffisait d'établir que ce monde spirituel était, comme le nôtre, composé d'individus de toute espèce, dont un bon nombre pouvait n'être encore, pour un temps plus ou moins long, que ce que j'appellerai des *hommes continués*, conservant jusqu'à nouvel ordre leur ignorance, leurs préjugés et jusqu'à leurs défauts et leurs vices. Cette manière de voir expliquait suffisamment la mesquinerie des résultats obte-

nus dans la plupart des communications spiritualistes, rien ne s'opposant à admettre que nous fussions visités alors par des Esprits inférieurs et grossiers, rapprochés de nous en quelque sorte par leur infériorité et leur grossièreté mêmes, plutôt que par des Esprits supérieurs et arrivés à un degré plus ou moins éminent d'épuration. Toutefois, cela changeait tellement les idées reçues en matière d'Esprits, ou âmes dégagées du corps, que les adversaires de la doctrine, sans pouvoir démontrer la fausseté de ces nouvelles idées substituées aux anciennes, aimèrent mieux persister dans la négation de toute intervention du monde invisible dans nos expériences. Quant à expliquer autrement ce qui se produisait, c'était assez difficile; le plus court et le plus simple était d'amoindrir la valeur des faits produits, ou même de les nier, et l'on ne s'en fit pas faute. Après tout, les réponses et les communications de toute espèce obtenues par les médiums, au moyen de la corbeille et de la planchette, ou simplement du crayon tenu entre les doigts, pouvaient laisser quelques doutes sur l'intervention réelle des habitants du monde invisible, car nous sommes loin de connaître tous les secrets du système cérébral et nerveux, tous les mystères de l'âme humaine; mais ce fut alors, comme pour nous tirer d'embarras, que se manifestèrent (non pas, il est vrai, pour la première fois, mais d'une manière plus sérieuse et plus suivie) des phénomènes d'un autre ordre, qui ne permettaient plus de révoquer en doute une influence étrangère, une action tout à fait en dehors des expérimentateurs. Je veux parler de ces bruits mystérieux et intelligents attribués à des Esprits qu'on a appelés à cause de cela *Esprits frappeurs;* je veux parler aussi de ces caractères, de ces mots, de ces phrases obtenues spontanément sur un papier blanc, sans plume ni crayon, et constituant ce qu'on a appelé l'*écriture directe des Esprits.* Je pourrais ajouter les déplacements d'objets et autres faits *matériels* signalés dans ces dernières années, mais je n'y suis encore initié qu'imparfaitement, et les lecteurs de la *Revue spiritualiste* savent que j'aime mieux m'abstenir en pareil cas. Les phénomènes des Esprits frap-

peurs et de l'écriture directe suffisent bien d'ailleurs pour établir qu'il n'y a plus moyen d'attribuer les faits produits aux médiums, et que c'est complétement en dehors d'eux qu'il faut en chercher la cause.

Tel est, en deux mots, l'historique de nos expériences et des phases par lesquelles elles nous ont fait passer. Je l'ai rappelé à dessein, afin de bien établir que si nous croyons à l'intervention du monde invisible dans la production des phénomènes du spiritualisme moderne, nous n'avons pas accepté cette croyance à la légère, mais qu'elle s'est imposée à nous par la valeur successive des observations et par la série des faits. Malheureusement, ce point fondamental de l'intervention des *Esprits* une fois admis, on est loin de s'être montré d'accord sur le reste, et, tout en rendant justice à l'excellence des intentions, je viens me plaindre ici de la précipitation malheureuse avec laquelle certains spiritualistes ont établi des théories et des doctrines, alors que tout, dans ce qui se produisait, était encore si nouveau et réclamait un si long et si sérieux examen. Dans l'espace de quelques années, plusieurs ouvrages ont été publiés, dans lesquels les points de vue les plus différents ont été successivement exposés. Chacun de leurs auteurs traitait la question *ex professo*, et la solution qu'il donnait au problème était naturellement la bonne. Je n'entrerai pas dans le détail de ces diverses publications, parmi lesquelles je pourrais signaler de regrettables excentricités ; cela me mènerait trop loin ; je m'attacherai à une seule, la plus importante de toutes, qui paraît avoir détrôné toutes les autres, et dont l'influence, s'il était prouvé qu'elle ne fût pas bonne, devrait être d'autant plus vivement combattue. Je veux parler de l'ouvrage, remarquable sous plus d'un rapport, qui parut en 1857 sous le titre de : LIVRE DES ESPRITS, *écrit sous la dictée et publié par l'ordre d'Esprits supérieurs.* Tout était dit, et il n'y avait plus qu'à retirer l'échelle, du moment que des Esprits *supérieurs* avaient *dicté* et *ordonné.* Malheureusement les spiritualistes les plus sérieux et les plus instruits ne purent guère voir là qu'un acte de grand courage et de grande conviction de la part de

l'auteur, malgré le pseudonyme qu'il crut devoir prendre et qu'il a conservé depuis. Il fallait en effet beaucoup de courage et beaucoup de conviction pour croire et pour dire qu'on avait eu la bonne fortune d'entrer en communication avec des Esprits dont la *supériorité* entraînait nécessairement une foi entière dans ce qu'il leur plaisait de faire connaître et de révéler. Le talent de style et d'exposition déployé dans cet ouvrage contribua au succès qu'il obtint, et l'honorable écrivain n'eut qu'à s'applaudir de sa hardiesse, non-seulement au point de vue du débit de son livre, mais encore au point de vue de la prépondérance qu'il lui donna aux yeux des personnes non encore initiées, parmi lesquelles il fit certainement beaucoup de prosélytes. On se laissa entraîner au prestige qu'exerce tout livre bien fait, toute œuvre patiemment élaborée et exécutée avec art et méthode, sans se demander s'il était bien prudent et bien sage d'accepter ainsi tout un système de philosophie, on peut même dire de religion, fondé sur des révélations dont rien, si ce n'est l'extrême confiance de l'auteur, n'établissait la véritable *supériorité* d'origine. En pareil cas, la pente est rapide et l'entraînement est fatal. Aujourd'hui, bien des gens sont entrés par cette porte dans le spiritualisme ; est-il bien certain pourtant que ce soit la bonne ?...

C'est ainsi qu'une société s'est fondée à Paris, il y aura bientôt deux ans, sous l'inspiration de l'ouvrage dont il s'agit et sous la direction toute-puissante de son auteur. Cette société, qui s'intitule *Société parisienne des études spirites*, donne en ce moment un curieux exemple de ce que peut amener le progrès des institutions et des mœurs. Autrefois, la nécromancie était punie des peines les plus sévères ; aujourd'hui, voilà cinquante ou soixante personnes, toutes des plus honorables, qui se réunissent tranquillement à certains jours pour se livrer en commun à l'évocation des morts. La *Société parisienne des études spirites* va, dans cet étrange exercice, aussi loin qu'on peut aller. L'identité des personnages évoqués est généralement pour elle un fait constant, et je crois pouvoir dire que ce n'est que par exception qu'elle se permet

le doute à cet égard. Elle se croit assistée par saint Louis (qui même s'est donné un soir le titre de *président spirituel* de la société) ; et, parce que chaque séance d'évocations commence par une prière à Dieu et aux bons Esprits, elle se croit fondée à accepter, dans la plupart des cas, comme bonne et valable la signature des décédés de toute sorte qui viennent écrire sous les mains de ses médiums. Rien n'égale la facilité avec laquelle s'opèrent ces différentes évocations. L'Esprit du mort est, *au nom du Dieu tout-puissant*, invité à comparaître, et bientôt la main du médium accuse son arrivée et sa présence...

— Est-ce une critique, me dira-t-on, que vous venez faire ici de la *Société parisienne des études spirites?* Ce serait peu généreux et peu convenable de votre part, vous qui vous posez si bien comme spiritualiste, et qui avez donné plus d'un gage à la cause du spiritualisme. — Non, ce n'est pas précisément une critique que je viens faire ; je viens présenter des observations amicales, je viens dire que la *Société parisienne des études spirites* me paraît tomber dans la faute que j'ai reprochée au *Livre des Esprits*, celle d'aller beaucoup trop vite en besogne et de faire bien plutôt de l'application que de l'*étude*, malgré son titre. Une société qui voudrait sincèrement et sérieusement *étudier* ne se montrerait pas, je crois, aussi facile et aussi coulante, au point de vue de l'identité, sur les communications qui lui sont faites par ses visiteurs d'outre-tombe ; elle ne se montrerait pas non plus aussi rebelle à la contradiction et à la controverse ; elle ne déclarerait point par la bouche de son honorable président, comme dans la séance particulière du 7 octobre dernier, « qu'il ne suffit pas que les nouveaux membres qui lui sont présentés soient partisans du spiritisme en général, qu'il faut qu'ils sympathisent avec *sa manière de voir ;*... qu'il est nécessaire de connaître l'*opinion* des candidats, afin de ne point laisser introduire d'éléments de discussions oiseuses, etc. ; » elle ne déciderait pas, comme dans sa séance particulière du 21 du même mois, « que toute personne désirant faire partie de la société devra relater dans sa demande les ouvrages qu'elle a

lus sur le spiritisme, et son adhésion aux *principes* de la société, *qui sont ceux du Livre des Esprits.* » Je sais bien qu'en définitive cette société est parfaitement libre de faire ses affaires ainsi, et de s'incarner en quelque sorte dans la personne d'un chef en qui elle a toute confiance ; je ne lui conteste pas ce droit dont elle me paraît user assez largement ; je dis seulement que du moment qu'on accepte une doctrine toute faite, il n'y a plus lieu à *étudier* dans la véritable acception du mot, et qu'il faut se résigner à ne justifier que bien imparfaitement le titre que l'on a pris.

Je craindrais, en insistant, de paraître y mettre de l'acharnement et de l'hostilité, ce qu'à Dieu ne plaise. J'entrerais dans plus de détails et je m'expliquerais plus au long, s'il le fallait ; mais il me suffit aujourd'hui d'avoir montré du doigt ce que je considère comme un péril, savoir l'établissement de théories et de doctrines absolues, quand nous sommes encore au début de ces études spiritualistes (ou *spirites*), quand nous devrions, ce me semble, tous tant que nous sommes, nous contenter de recueillir des faits, en les soumettant à la critique la plus indépendante et la plus complète. Je prévois à cet égard la réponse de l'auteur du *Livre des Esprits :* « Ce n'est pas moi qui établis les théories et les doctrines ; elles me viennent toutes faites des Esprits *supérieurs* qui daignent entrer en communication avec moi ou avec mes collaborateurs. » Eh bien, c'est là justement la pétition de principe, comme on dit en philosophie, que je reproche à qui de droit ; c'est tenir pour vrai et pour démontré ce qui est encore en question. Prenons bien garde aux déceptions, prenons bien garde à l'illusion et à l'erreur, prenons bien garde aux faux pas dans cette voie mystérieuse et inconnue où nous marchons depuis quelques années. Evitons de trancher sur des questions que le temps et de longues études, fondées sur la discussion, sur la contradiction même et la controverse, peuvent seuls résoudre. Craignons par-dessus tout d'imposer à des esprits trop dociles des croyances prématurées ; nous pourrions, de la meilleure foi et avec les meilleures intentions du monde, entraîner les autres à se fourvoyer, en nous fourvoyant nous-

mêmes ; car, ainsi que le dit si bien l'Evangile : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. » P.-F. MATHIEU.

Nous ne pouvons qu'applaudir au langage de M. Mathieu, bien qu'il ait pris nominativement et directement à partie les spiritualistes, dont il a cru urgent de critiquer les actes, les principes, les tendances. Comme il a éte dit plus haut, nous ne mettons jamais de noms propres, et nous nous plaisons à parler des spiritualistes en général, *présents et à venir*, qui nous paraîtraient être dans des voies erronées. Nous ne faisons la part de personne ; tant pis pour ceux qui se la font à eux-mêmes. Il est vrai que notre langage est énergique parfois et que nous ne savons point émousser le trait que nous lançons. Mais on nous rendra cette justice que nous avons le courage de dire tout haut ce que tant d'autres disent plus bas, et que nous avons toujours été peu endurants pour les diffamateurs, les ténébreux fabricants d'insinuations calomnieuses, insinuations dont nous avons été plusieurs fois victimes de la part de certains spiritualistes, qui prétendent hypocritement, en d'autres occasions, qu'il ne convient pas de s'attaquer, de se diviser.

Pour en revenir donc à ce que vient d'écrire M. Mathieu, nous y applaudissons de tout point, parce que nous croyons qu'il est urgent et utile de le faire dans l'intérêt de la vérité et de notre cause commune. Si nous faisons quelque petite réserve, c'est au sujet de l'éloge tout particulier qu'il a cru faire du *Livre des Esprits*. Selon lui, ce livre est plein de talent de style et d'exposition ; c'est un livre bien fait, une œuvre patiemment élaborée et exécutée avec art et méthode. Nous trouvons que c'est aller un peu loin dans la préoccupation de dorer la pilule à celui qu'on controverse. Le livre des Esprits est un livre comme tant d'autres où il n'y a rien d'extraordinaire comme style, art ou méthode, et que jamais il n'est venu à l'idée d'un homme véritablement éclairé de prendre au sérieux. Nous dirons même que, comme méthode et style, la partie la plus faible, où un logicien, un grammairien trouverait le plus à redire est celle-là même qui est présentée comme l'œuvre exclusive des Esprits supérieurs. Quant à l'introduction, c'est un exposé assez logique et bien enchaîné de la question des manifestations spiritualistes du moment. Mais cet exposé ne brille pas par la chaleur, l'entrain, le sentiment. De plus, il ne paraît pas laisser soupçonner que cette question spiritualiste a été de tous les temps, et qu'on l'a admirablement traitée ailleurs à différentes époques. Il y manque une chose grave, capitale, pleine d'intérêt, c'est-à-dire le côté traditionnel, historique de la question.

Quant aux doctrines que ce livre renferme, elles ne sont pas nouvelles, et point n'était besoin, pour les émettre, de l'intervention des Esprits supérieurs. Vous retrouverez ces idées dans différents systèmes philosophiques et religieux de l'antiquité, dans le druidisme notamment. Bien des livres ont déjà été écrits à ce sujet, et M. Jean Reynaud les a reflétés dans son ouvrage *Ciel et Terre*, que semblent avoir passablement mis à contribution les Esprits supérieurs de M. Kardec, surtout pour la doctrine des réincarnations, doctrine qui a soulevé tant de réclamations, de protestations parmi les spiritualistes d'Europe et d'Amérique, et qui, soumise par nous à nos abonnés, a été presque partout résolue négativement. Mais nous reviendrons sur cette doctrine entachée d'idées tout à fait matérialistes, qui inflige des souffrances corporelles, des déchéances sociales dans une nouvelle existence terrestre, pour des fautes spirituelles commises dans une incarnation antérieure, et cela sans que le souvenir des fautes qu'on expierait soit conservé; doctrine affreuse et désolante, qui ne tendrait à rien moins qu'à consacrer les misères de ce monde, et à arrêter tout élan et tout esprit de charité et de progrès social, car en montrant les déshérités, les malheureux de la terre, les esclaves, les pauvres, placés dans leur condition en vertu d'un juste châtiment de Dieu, qui pourrait avoir désormais la pensée de s'apitoyer sur leur sort, de songer à l'améliorer? Il y a parfois des réincarnations, sans doute, mais l'opinion la plus admissible, c'est qu'elles n'ont lieu qu'exceptionnellement et pour des Esprits qui, une première fois, n'auraient pas rempli leur mission. Quant aux châtiments des fautes commises ici-bas, on conçoit que ce soit l'âme seule qui en est l'auteur, qui les expie, et cela à l'état d'Esprit, qui est l'état tout partilier du souvenir, des remords et de l'enfer moral de l'expiation.

On invoque en faveur du livre des Esprits le succès qu'il aurait eu; cela n'est pas du tout une raison. Une tendance générale porte actuellement les âmes vers les questions psychologiques, spiritualistes et religieuses. On ne veut plus des négations désolantes du matérialisme, et le besoin d'un nouveau *credo* est tellement grand qu'on est tout disposé à prendre le premier venu, quel qu'il soit. De là le succès des ouvrages les plus médiocres qui paraissent sur ces questions, surtout quand, par leur format, leur nature peu philosophique, ils sont accessibles à la bourse et à l'intelligence du plus simple vulgaire. D'autres ouvrages plus sérieux, plus élevés de style, de pensée, d'érudition, de déductions philosophiques, œuvres réellement originales, profondes, du plus grand mérite, ont paru et n'ont point eu le même succès. De ce nombre est le livre de Jean Reynaud, *Ciel et Terre*, la *Philosophie de la Religion*, de M. Matter, comprenant *la Science de*

Dieu, des mondes matériels et spirituels, enfin le curieux et mémorable ouvrage du baron de Guldenstubbe, intitulé : *De la réalité des Esprits prouvée par le phénomène merveilleux de leur écriture directe*, ouvrage dont l'avénement a marqué une nouvelle ère spiritualiste, l'ère de la démonstration admirablement pratique des plus hautes vérités du mysticisme et l'explication rationnelle de tout ce qui avait paru jusqu'ici mystérieux, inadmissible dans l'histoire des religions et des traditions de l'antiquité. Ces ouvrages, à côté desquels le *Livre des Esprits* n'est qu'un atome insignifiant, sont pourtant loin, disons-nous encore, d'avoir eu le même succès, surtout les deux derniers. Mais il est vrai que leurs auteurs, hommes simples et véridiques seulement, n'ont pas eu l'avantage d'être les favorisés du dieu des révélations, les sécrétaires des Esprits supérieurs et qu'en conséquence ils n'ont pu présenter leurs œuvres comme ayant été apportées par un nouvel ange Gabriel à un nouveau Mahomet. Ils n'ont tenu qu'à écrire pour les gens intelligents et de bon sens, et non pour les moutons de Panurge qui peuplent le troupeau si nombreux des niais et des pauvres esprits atteints de crédibomanie quand même.

Il y a des choses que bien des gens répètent aveuglément parce qu'ils les ont entendu dire une fois, et cela sans se donner la peine de rectifier leurs jugements pièces en main. Tel est celui que nous entendons faire parfois sur le Livre des Esprits. Or, que voyons-nous dans ce livre à part les quelques doctrines étranges qu'il professe et ce curieux exemple de solutions diverses données parallèlement aux mêmes questions, de telle sorte qu'il y en a à prendre ou à laisser, au gré des amateurs, à moins de les accueillir toutes et d'avoir par là à digérer le chaos.

Nous voyons dans le livre des Esprits presque en tête, à l'introduction, p. 3, la phrase suivante :

« *L'âme*, dans l'acception *exclusive* que nous adoptons, est *l'attribut spécial* de l'homme. »

Or, si nous ouvrons le vocabulaire de la langue française au mot attribut, nous trouvons que ce mot se dit de la propriété particulière d'une chose, d'un être, d'un sujet, qu'il en exprime la partie accessoire, dépendante, l'accident, la qualité, la manière d'être, mais que cette partie n'en constitue nullement l'essence. Jusqu'ici nous avions cru, avec toutes les religions et les philosophies spiritualistes, que l'âme était l'essence même, l'entité, l'élément capital et indestructible de l'homme, élément autour duquel les particules de la matière, selon ses divers modes d'existences transmondaines, viennent s'agglomérer pour former l'apparence plastique qui facilite ses manifestations au sein du monde physique, mais nous n'avions jamais pensé qu'il viendrait un homme qui aurait l'idée d'en faire une manière d'être, un accessoire, une propriété, une dépendance de l'homme ! Si l'âme ne constitue pas l'essence de l'homme même, c'est le corps apparemment, car, après l'âme, il ne reste de

l'homme que lui. Or, le corps périt et se dissout. A plus forte raison doit-il en être ainsi de l'âme si elle en dépend. Alors l'homme n'a rien d'immortel, et voilà, tout au début d'un livre sur le spiritualisme, la doctrine, la foi spiritualistes renversées de fond en comble.

Mais l'auteur n'a pas voulu dire cela, nous dira-t-on, il s'est servi d'un mot impropre. Soit. Mais alors qu'est-ce qu'un livre où les termes sont improprement employés pour désigner les choses les plus importantes sur lesquelles s'appuie l'œuvre entière ? Est-il convenable de l'appeler un livre bien fait, une œuvre patiemment élaborée, exécutée avec art et méthode, pleine de talent de style et d'exposition ?.....

Une nouvelle édition de ce livre, entièrement refondue et considérablement augmentée, va être mise au jour où tout ce qui paraissait défectueux et erroné sera corrigé, retouché dans ces éditions nouvelles. Nous savions de la bouche même du premier éditeur que, bien que tenant son œuvre comme révélation d'Esprits supérieurs, l'auteur ne s'était point opposé pour cela à y faire toutes les retouches et suppressions qui lui avaient été demandées. Mais nous étions loin de croire qu'il pût y changer encore : car ou son livre est révélé par les Esprits supérieurs, ou il ne l'est pas ; s'il ne l'est pas, c'est une bien grande impudence de l'affirmer ; s'il l'est, il faut le respecter tel qu'il a été transmis par lesdits Esprits. Il n'appartient pas à un simple mortel de modifier ainsi leur œuvre. Si les Esprits ont été incomplets, se sont trompés ou ont parlé contre la vérité, ce ne sont donc pas des Esprits supérieurs, et alors pourquoi le dire ? Nous ne sortons pas de ce dilemme. Ne s'en arrange pas qui voudra.

Mais on nous dira : Cette critique que vous faites du Livre des Esprits et de la voie que croit devoir suivre celui qui l'a fait, est une affaire de rivalité de boutique ; vos assertions nous sont suspectes, car on est mauvais juge dans sa propre cause. D'abord, nous déclarons à ceux qui prétendent que c'est une affaire de boutique, que nous ne sommes l'auteur d'aucun livre des Esprits, d'aucun *credo* ou catéchisme touchant cette question. L'éditeur primitif du livre que nous apprécions ici nous avait vivement engagé à publier un semblable ouvrage, vu le succès que le Livre des Esprits avait eu, ne doutant pas que nous n'en fassions un qui lui soit de tout point supérieur. Notre réponse a été celle-ci : « Certes il me serait facile de faire un travail de ce genre ; quinze jours de loisir me suffiraient pour cela, et de plus j'étayerais minutieusement chacune de mes affirmations sur toutes les autorités religieuses et philosophiques de l'histoire ; mais j'ai trop de scrupules pour cela. D'abord, je ne comprends pas qu'on fasse un livre sur d'aussi graves matières dans le but de faire une bonne spéculation. En second lieu, la question spiritualiste est encore, à mon avis, une question bien peu éclaircie, et ce n'est pas aujourd'hui que l'on peut se

permettre de la trancher dans un ouvrage du genre de celui dont vous parlez. J'ai pris l'habitude de n'écrire que des ouvrages bien médités, bien élaborés à l'avance, et sur lesquels je ne sois pas obligé de revenir plus tard. D'ailleurs, ferais-je le meilleur traité du monde sur la question des Esprits, aurais-je même eu à ce sujet la révélation d'un *credo*, que je ne le mettrais pas au jour. Je n'ai pas le droit, moi, homme isolé, de venir imposer à la conscience d'autrui une foi ainsi toute faite, qui n'aurait pour base que mes seules affirmations. Ce n'est pas à un seul homme que la pensée de Dieu se fait connaître tout entière. Il ne se révèle de cette manière qu'à l'ensemble des enfants de la terre, et c'est dans l'immensité des révélations, des doctrines et des faits qu'il faut chercher sa parole, et un *credo* ne doit résulter que de l'œuvre patiemment élaborée des sages de tous les temps et de tous les pays qui ont cru à la vérité des révélations et en ont démontré l'existence. C'est à une assemblée d'hommes avoués de chercher ainsi le *credo* de l'avenir et de le proposer à la sanction des hommes de foi et de bonne volonté. Un tel *credo* seul a droit de s'imposer aux croyances. Attendons donc qu'il puisse se formuler. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'enregistrer les faits, d'éclairer les questions, de discuter, de démasquer l'erreur, de frayer enfin les voies au grand concile nouveau que l'humanité, croyez-le bien, ne peut tarder à convoquer ou à agréer dans la capitale du monde civilisé. » Voilà ce que nous avons répondu à l'éditeur primitif du livre des Esprits.

On veut que nous soyons particulièrement animé dans nos critiques par des motifs d'envie, de rivalité; cela est-il possible ? Voilà deux ans que le Livre des Esprits va éblouissant les intelligences très-complaisantes d'une foule de personnes qu'anime le besoin de croire à tout prix, à qui il faut absolument pour pâture des affirmations de toute pièce et carrément formulées. Voilà deux ans que ce livre va égarant une foule d'âmes peu réfléchies, les engageant dans la voie des dogmes les plus erronés, des démonstrations les moins persuasives, et nous n'en avons encore rien dit ouvertement. Bien plus, voilà deux ans que nous tenons enfouies dans nos cartons une foule de critiques des doctrines dites *spirites*, excellents articles parfaitement fondés qui nous ont été envoyés de divers points, et que nous n'avons pas voulu insérer par crainte qu'on nous accusât de faire de ces controverses une affaire d'intérêt et d'animosité personnelle. Sans la discussion soulevée aujourd'hui par M. Mathieu et réclamée enfin de la plupart de nos abonnés, nous aurions continué à garder le silence. Mais c'est bien plus, l'auteur du livre des Esprits a été attaqué, ridiculisé dans différents grands journaux. Il nous était libre de nous en réjouir et de mentionner au moins ces attaques, nous n'en avons rien fait.

Rivalité de boutique! Est-il bien possible qu'on nous fasse ce

reproche? Il y a trois journaux, dont deux ont continué d'exister, qui se sont occupés ou s'occupent encore exclusivement de questions spiritualistes. Ce sont : Le *Spiritualiste de la Nouvelle Orléans*, le *journal de l'âme de Genève* et *l'Encyclopédie spiritualiste de Cahagnet*. Ces journaux, écrits en langue française, répandus en France, étaient de nature à faire concurrence au nôtre... Pourtant nous avons toujours eu de bonnes, de fraternelles paroles pour ces publications ainsi que pour ceux qui les ont fondées, et cela parce que nous les regardons comme des hommes simples, francs, mettant la vérité au-dessus de l'habileté, comme des hommes compétents qui ont fait leurs preuves dans la carrière spiritualiste.

Mais nous déclarons ne point avoir le même empressement sympathique pour des hommes qui répudient le nom de leur père et se plaisent à porter deux pseudonymes à la fois, qui ont été employés dans la boutique du journal l'*Univers* et qui, accusés par ce même journal d'enseigner des dogmes religieux nouveaux, s'en défendent de toutes les forces de leur âme, jurant leurs grands dieux qu'ils sont de tout point favorables à l'orthodoxie catholique, et cela après avoir écrit un livre où cette orthodoxie est sapée de fond en comble! Nous ne contestons pas l'honorabilité, le talent littéraire plus ou moins fondé, l'habileté de ces hommes, mais nous prétendons qu'il y a au-dessus de cela une qualité dont nous faisons le plus grand cas : c'est le courage, la logique et la netteté des situations.

Que cela soit dit au risque de blesser les croyances, la vénération des bonnes âmes confites en dévotion à l'égard des prophètes plus ou moins avérés qu'elles ont choisis pour objet de leur culte. Que ces bonnes âmes tombent en admiration, en pamoison devant ces Mahomets nouveaux et leur Coran, nous avouons sincèrement que nous ne sommes pas capables, malgré notre bonne volonté notoire, d'engouement et d'adorations semblables.

Que ceci soit dit aussi une dernière fois pour toutes, car nous n'avons plus envie de revenir sur ce débat. Nous laisserons librement aller nos contradicteurs aux pontifes absolus et infaillibles de toutes les orthodoxies *spirites* présentes ou à naître. Nous reprendrons désormais nos études, l'examen des questions, l'analyse, la critique des faits, les travaux que nos lecteurs se sont plu à voir dans notre recueil; nous nous contenterons d'avoir signalé, au moins une fois en passant, l'erreur, l'abîme où certains spiritualistes veulent s'engager, et d'avoir répudié devant l'opinion toute solidarité avec une école qui n'est pas la nôtre. Désormais on saura qu'il y a deux spiritualismes à Paris, et nous serons fort du précédent qui nous a permis d'accuser la couleur de notre drapeau alors que l'esprit de raillerie, de contradiction des opinions matérialistes, et d'une presse toute puissante voudrait nous mettre en cause. Z. J. Piérart.

BOUDDHISME.

Réponse à M. Barthélemy Saint-Hilaire, par le baron de Guldenstubbé, auteur du livre de la *Réalité des Esprits et de leur écriture directe.*

L'ouvrage savant que M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de publier sur le Bouddha et sa religion (Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins) mérite une réfutation sérieuse de la part de ceux qui connaissent le spiritualisme et la philosophie mystique des doctrines de l'Inde.

Dans mon livre de la *Réalité des Esprits et de leur écriture directe*, j'ai démontré, surtout dans les chapitres xv, xix, xx, xxiv et xxv, qu'il est aussi injuste d'adresser à la plupart des anciennes écoles de l'Inde le reproche d'un théopantisme final et absolu qu'à saint Paul (Ire Epître aux Corinthiens, chap. xv, v. 28, etc.). Le bouddhisme, dont l'apparition marque l'ère de la décadence de la théosophie profonde et mystique aux Indes, semble mériter au premier abord plus ce reproche ; au lieu de faire que la loi morale découle de l'ontologie, c'est au contraire l'ontologie qui découle de la loi morale selon cette doctrine. La théosophie et la doctrine religieuse du Bouddha n'est qu'un pâle reflet de l'ancienne orthodoxie védantine, mais la haute importance du bouddhisme consiste principalement dans la réforme morale et sociale qu'il a opérée parmi les peuples qui ont adopté cette doctrine. On pourrait, sous ce rapport, comparer cette doctrine à la réforme opérée depuis le seizième siècle dans l'Église romaine par le protestantisme. De même que le protestantisme, le bouddhisme a aboli la hiérarchie des castes, le régime odieux du clergé, l'esclavage provenant du pouvoir spirituel. Le Bouddha a proclamé la liberté de conscience, la tolérance religieuse et l'égalité sociale et civile ; malheureusement la préoccupation exclusive de l'autre vie, grâce à la métempsycose et la nature contemplative des peuples d'Orient, ont empêché la doctrine du Bouddha de porter les

mêmes fruits que celle de nos réformateurs depuis le seizième siècle. M. Barthélemy Saint-Hilaire a commis une grave erreur en méconnaissant ce caractère éminemment spiritualiste du bouddhisme. Chose étrange, il ne s'aperçoit pas que la transmigration des âmes, dogme fondamental du bouddhisme, suppose nécessairement la préexistence et l'immortalité de l'âme. Certes, le nirwâna est empreint d'un caractère plus panthéiste que le moukti (mokcha) absolu du brahmanisme; mais néanmoins, ce serait une erreur monstrueuse que de soutenir que le nirwâna tend à la négation de l'autre monde ou au néant. Le nirwâna a plus de rapports qu'on ne pense avec la délivrance finale du brahmanisme, et avec l'eschatologie de toutes les traditions religieuses. Il y a plusieurs degrés du nirwâna, comme il y a plusieurs phases du mokcha. Barthélemy Saint-Hilaire lui-même est obligé de convenir, pag. 155, chap. IV de son ouvrage, que le nirwâna est compatible jusqu'à un certain point avec la vie dans les croyances bouddhiques. En effet, dans une foule de passages empruntés aux Soûtras on distingue entre le *nirwâna complet* et le *nirwâna simplement dit*. *Le nirwâna complet* est celui qui suit la mort, quand on a su d'ailleurs s'y préparer par la foi, la vertu et la science; tandis que *le simple nirwâna* peut être acquis même durant cette vie. Le procédé pour atteindre à ce nirwâna incomplet, gage de celui qui le suit en restant éternel, c'est le *dhyâna*, c'est-à-dire l'extase contemplative. Le *dhyâna* a quatre degrés qui se succèdent dans un ordre régulier comme l'extase chez les brahmanes (mon livre de la *Réalité des Esprits*, pag. 200 jusqu'à 205, en rend compte). Les bouddhistes s'accordent au sujet de l'extase qui conduit au nirwâna, c'est-à-dire à l'état heureux d'imperturbable apathie, avec les brahmanes et même avec les mystiques d'Alexandrie et du moyen âge. Le nirwâna, cet état de bonheur suprême auquel l'Indien aspire, n'est donc nullement le néant ou l'absorption panthéiste de l'individualité, mais une apathie morale, une résignation complète à laquelle il faut déjà aspirer durant cette vie terrestre. Le nirwâna bouddhiste est bien la né-

gation de toute existence corporelle, revêtue d'une forme quelconque, la destruction de tous les éléments matériels, de toutes les aggrégations composées et périssables. Le *nirwâna*, en un mot, c'est l'*existence purement intellectuelle* dans les régions du monde sans forme, *infinies en espace et en intelligence*. Le matérialisme grossier de nos académiciens qui n'admettent aucune existence purement spirituelle et intellectuelle devait entendre par le *nirwâna* le *néant*. Néanmoins, il faut convenir que les bouddhistes ont trop absorbé, grâce au nirwâna, l'*existence spirituelle* dans une *existence purement intellectuelle* ou trop abstraite et idéaliste. C'est pour cette raison que l'orthodoxe védantin adresse à la secte du Bouddha le reproche grave de tendre trop vers le panthéisme ou plutôt vers un spiritualisme trop abstrait, faute grave que la philosophie du fameux Fichte en Allemagne a exagérée jusqu'à un degré absurde.

Il est donc ridicule de vouloir soutenir avec M. Barthélemy Saint-Hilaire, que le bouddhisme est la *négation du monde des Esprits* et des intelligences pures, et que cette doctrine nie l'immortalité de l'âme, tout en admettant la préexistence de l'âme et la métempsycose. En vérité, M. Barthélemy Saint-Hilaire semble ignorer que le bouddhisme admet, selon la légende du *Lalita vistâra*, le monde des dieux (Devas) et des asouras et que les adeptes de cette religion honorent les rishis, les mânes et les dieux. Le Bouddha lui-même, n'a-t-il pas quitté, selon les deux soûtras bouddhiques, traduits en français (le *Lalita vistâra* de M. Foucaux, et le lotus de la bonne loi de M. Eugène Burnouf), le ciel du Toushita pour descendre en ce monde? D'où vient cette inconséquence de la part d'un savant académicien, tel que M. Barthélemy Saint-Hilaire, de voir dans les dogmes principaux du bouddhisme, dans la préexistence et dans la transmigration des âmes, une doctrine matérialiste et athée, de croire que la notion de Dieu est étrangère au bouddhisme, parce que les peuples qui ont reçu la foi du Bouddha n'ont jamais songé à en faire un dieu, parce que les conciles bouddhistes n'ont pas eu as implicité naïve et enfantine de confondre un messager, un

ambassadeur céleste avec le Souverain éternel de l'univers? Il nous semble qu'il faudrait louer la haute sagesse des disciples du Bouddha de n'avoir pas voulu mettre au même rang un *simple envoyé céleste*, quelque pur, quelque parfait qu'il ait été durant sa carrière terrestre et l'*Eternel* devant le trône duquel les séraphins et les archanges n'osent paraître qu'enveloppés d'un voile épais. Il est évident que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'a pas voulu donner une appréciation juste et impartiale du bouddhisme; il déclare lui-même d'une manière nette et précise (pag. 1, introduction de son ouvrage), qu'en publiant ce livre sur le bouddhisme, il n'a qu'une intention : c'est de rehausser par une comparaison frappante la grandeur et la vérité bienfaisante de nos croyances spiritualistes.... Malheureusement M. Barthélemy-Saint-Hilaire se trompe d'une manière non moins frappante, en soutenant que nos croyances sont plus spiritualistes que la doctrine du Bouddha. Notre civilisation purement matérielle ne cesse de faire des progrès matériels parmi nous que grâce au matérialisme moderne qui a rejeté comme une vieillerie les idées spiritualistes du christianisme primitif, du catholicisme romain du moyen âge et de la philosophie sublime de Pythagore, de Socrate, de Platon et de l'école d'Alexandrie, qui ont certes plus de rapports avec le Bouddha qu'avec nos pseudophilosophes, tels que MM. Cousin, Jules Simon, etc., quoi qu'en dise M. Barthélemy Saint-Hilaire de cette philosophie admirable.

Quant à la personne du Bouddha, il faut rendre cette justice à M. Barthélemy Saint-Hilaire, que tout catholique qu'il est, il n'hésite pas à ajouter que, sauf le Christ tout seul, il n'est point, parmi les fondateurs de religion, de figure plus pure ni plus touchante que celle du Bouddha; il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche; il abandonne à vingt-neuf ans la cour du roi son père pour se faire religieux et mendiant; il prépare silencieusement sa doctrine par six années de retraite et de méditation; il la propage par la seule puissance de la parole et de la persuasion pendant plus d'un demi-siècle, et quand il meurt entre les bras de

ses disciples, c'est avec *la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai chemin de l'immortalité.* Selon le Bouddha, le monde étant composé et périssable, il n'y a qu'un seul moyen de sauver les êtres vivants ; *en les retirant de la création*, *il faut les établir dans la terre de la patience*, *le nirwâna.* Le Bouddha dit : « Après « avoir trouvé la loi qui doit sauver le monde, après avoir at- « teint l'intelligence suprême (Badhi), je rassemblerai les « êtres vivants ; *je leur montrerai la porte la plus sûre de l'im- « mortalité.* Oui, je suis arrivé à voir clairement l'*immorta- « lité* et la *voie* qui conduit à l'*immortalité.* Venez que je « vous enseigne la loi : hors des pensées nées du trouble des « sens, je vous établirai dans le repos, c'est-à-dire dans le « calme de l'extase contemplative, dans l'abstraction men- « tale, dans l'apathie parfaite ; cette félicité suprême est né- « cessaire pour *élargir d'une manière infinie les facultés hu- « maines.* » Voilà le nirwâna, selon le Bouddha lui-même. Le Bouddha ne veut donc nullement détruire l'existence purement spirituelle et intellectuelle de l'homme, mais il aspire à extirper du cœur de l'homme l'égoïsme, l'orgueil et tous les désirs terrestres pour le transformer en pur esprit, capable d'entrer dans le pays de la patience, de la résignation en la volonté divine et du repos éternel. Le nirwâna c'est le ciel, le séjour céleste dans le *toushita* d'où le Bouddha est descendu, selon la légende, pour enseigner la loi et pour sauver les hommes. Selon Barthélemy Saint-Hilaire, bien qu'il croie le Bouddha athée, l'existence d'un Dieu suprême, chose étrange, est formellement reconnue par ce législateur religieux (Barthélemy Saint-Hilaire, pag. 60, première partie, légende du Bouddha, chap. II). Le Bouddha dit : « *L'Être « existant par lui-même est le premier besoin du monde, et « celui qui lui rend hommage obtient le ciel et le nirwâna.* » Le Bouddha croit que les bons esprits seuls puissent instruire l'homme. Les sages rishis instruisent selon le lotus de la bonne loi l'homme ignorant, incapable de distinguer les pensées de ses semblables, pourvu qu'il renonce à son orgueil et qu'il soit honteux de sa présomption et reconnaisse

son ignorance. « L'homme a été engendré et il s'est développé « dans le sein de sa mère, et il ne se rappelle rien de tout « cela. » Les rishis seuls, c'est-à-dire le commerce avec les bons Esprits, peuvent donner à l'homme les yeux de l'esprit. (Barthélemy Saint-Hilaire, pag. 68.)

Les miracles qui ont eu lieu, lors de la descente du Bouddha, du Thoushita dans le sein de sa mère terrestre, ont beaucoup de rapports avec les miracles opérés pour l'ordre des choses surnaturel lors de la naissance de Jésus-Christ (Barthélemy Saint-Hilaire, p. 54). Selon le *Lalitavistâra*, huit signes précurseurs annoncent la venue du Bouddha dans la demeure de Couddhodana : le palais se nettoye de lui-même ; tous les oiseaux de l'Himavat y accourent, témoignant leur allégresse par leurs chants ; les jardins se couvrent de fleurs ; les étangs se remplissent de lotus ; *les mets de toute espèce, étalés sur les tables du festin, paraissent toujours entiers quoiqu'on les employe en abondance; les instruments de musique rendent d'eux-mêmes, et sans qu'on les touche, des sons mélodieux* (deux genres de miracles obtenus également par nous, spiritualistes modernes en France et en Amérique) ; les écrins de pierres précieuses s'ouvrent spontanément pour montrer leurs trésors ; enfin le palais est illuminé d'une splendeur surnaturelle qui efface celle du soleil et de la lune. Les miracles qui ont eu lieu durant l'enfance du Bouddha ont des rapports encore plus frappants avec les miracles opérés par l'ordre de choses surnaturel pendant l'enfance du Christ, ce qui confirme de nouveau nos idées exprimées dans notre livre *de la Réalité des Esprits* et dans nos *Pensées d'outre-tombe*, concernant l'origine surnaturelle de toutes les traditions religieuses. L'enfant Bouddha fut présenté solennellement par son père au temple des dieux ; la légende ajoute qu'à peine fut-il entré dans le temple, que tout ce qu'il y avait d'images inanimées des dieux, y compris Indra et Brahma, se levèrent de leurs places pour aller saluer ses pieds vénérables. Puis tous ces dieux, montrant leurs propres images, prononcèrent ces stances, dont nous citons les derniers passages si remarquables, concernant la divinité, cause et base éternelle de l'uni-

vers : « L'Être existant par lui-même est le premier besoin du « monde ; celui qui lui rend hommage obtient le ciel et le « nirwâna. » — On connaît la fameuse statue parlante de Memnon, dont j'ai parlé également dans mon livre *de la Réalité des Esprits ;* on sait que nous, spiritualistes modernes, avons obtenu à plusieurs reprises le mouvement sans contact de tables et de statues et même des sons et des mots nettement prononcés, comme par le trou d'une bouteille et un peu creux. Chose étrange, M. Barthélemy Saint-Hilaire, plongé dans le grossier matérialisme de la philosophie, selon lui *si admirable* des temps modernes, tout en rendant compte de ces phénomènes merveilleux, les traite de folies absurdes. — *O tempora! o mores!* — Le Bouddha subit comme le Christ les attaques des démons, et sort comme lui vainqueur de cette lutte infernale. Les lances, les piques, les montagnes que *Papîyân* (chef des démons), lui lance, se changent en fleurs et restent en guirlandes au-dessus de sa tête. (Barthélemy Saint-Hilaire, p. 63, etc.) *Papîyân*, voyant que la violence est vaine, a recours à un autre moyen ; il appelle ses filles, les belles *Apsaras* (nymphes), et il les envoye tenter le réformateur en lui montrant les trente-deux espèces de magies des femmes. Elles chantent et dansent devant lui, elles déployent tous leurs charmes et toutes leurs séductions ; elles lui adressent les provocations les plus insinuantes, mais leurs caresses sont inutiles, comme l'ont été les assauts de leurs frères, et toutes honteuses d'elles-mêmes, elles en sont réduites à louer dans leurs chants celui qu'elles n'ont pu vaincre et faire succomber. Cette seconde défaite rend Papîyân tout confus ; toutefois, le démon ne se rend pas ; il essaye un dernier assaut, en réunissant de nouveau toutes ses forces : « Je suis le seigneur du désir, dit-il au réformateur ; « je suis le maître du monde entier ; les dieux (dévas ou gé-« nies spirituels), les hommes et les bêtes, assujettis par moi, « sont tous tombés en mon pouvoir. Comme eux, venu dans « mon domaine, lève-toi et parle comme eux. » Le réformateur lui répond : « Si tu es le seigneur du désir, tu ne l'es pas de « la lumière. Regarde-moi : je suis bien le seigneur de la

« *loi ;* impuissant que tu es, c'est à ta vue que j'obtiendrai « l'intelligence suprême. » Papîyân, déchu de sa splendeur, pâle, décoloré, se retire à l'écart, la tête baissée ; il pousse des gémissements et se dit dans son désespoir : *Mon empire est passé!* — Après ce triomphe décisif, le réformateur arrive à l'intelligence suprême, à la *Bodhi ; il devient Bouddha* parfaitement accompli, et va faire tourner la roue de la loi à Bénarès. Chose étrange, M. Barthélemy Saint-Hilaire, à qui nous devons ces détails intéressants, les traite de fantasmagorie extravagante, bonne à faire douter des faits historiques et vrais qu'elle accompagne et qu'elle obscurcit. En vérité, il semble que M. Barthélemy Saint-Hilaire n'ait jamais lu l'histoire de la tentation du Christ, qui a tant de rapports avec celle du Bouddha.

Le tableau de la cour et du grand conseil de Pâpîyan, selon la légende du Bouddha, a beaucoup de rapports avec la description de la cour céleste que le voyant Michel a vue (I, Rois, XVII, 19—22). Papîyân, épouvanté de la splendeur subite du réformateur, convoque aussitôt ses serviteurs et toutes ses armées. Son empire est menacé ; il veut engager le combat. Mais d'abord il prend les conseils de ses fils, dont les uns l'engagent à céder et à s'épargner une défaite certaine, et dont les autres le poussent à la lutte où la victoire leur paraît assurée. Les deux partis, l'un noir, l'autre blanc, parlent tour à tour, et les mille fils du démon, ceux-ci à sa droite, ceux-là à sa gauche, opinent successivement et en sens contraire. Quand le conseil est fini, Papîyân se décide à la lutte.

Après avoir cité ces légendes intéressantes, concluons en quelques mots. Il résulte donc de l'étude impartiale et approfondie des traditions bouddhiques, qu'il est ridicule et absurde de soutenir avec M. Saint-Hilaire que le bouddhisme est une doctrine matérialiste et athée, conduisant au nihilisme, et tendant vers le néant.

Les conclusions de ce savant sont aussi erronées qu'illogi-

ques ; en remontant vers la sphère élevée de la philosophie de l'histoire, notre critique sera encore plus sévère. Au point de vue de cette haute science, M. Barthélemy Saint-Hilaire a commis un véritable crime de lèse-humanité en niant le grand courant identique de la moralité humaine, l'unité de la foi du genre humain sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme. En effet, si Bouddha et les deux cent millions d'adeptes de sa doctrine étaient des athées et des matérialistes, ils ne mériteraient guère d'occuper une place dans l'histoire de l'humanité ; heureusement pour le genre humain, il n'en est pas ainsi ; la plupart des savants en Allemagne, tels que l'illustre *Duncker* (Histoire de l'antiquité, tome II, p. 190, etc.) et le célèbre chevalier de Bunsen, dans son livre intitulé : *Dieu dans l'histoire* (tome II, p. 152, 155, 172, etc.), combattent les conclusions erronées de Burnouf et de ses successeurs, tels que M. *Kœppen, etc.*, concernant le prétendu matérialisme de la doctrine du Bouddha. En effet, le terme de *parattha*, que nous traduisons généralement par l'immortalité, veut dire, dans les légendes bouddhiques, la vie éternelle, permanente, laquelle ne cesse jamais. La nirwâna n'est nullement l'anéantissement de l'esprit ou de l'âme, mais l'extinction de l'égoïsme, la délivrance de l'âme immortelle du joug des éléments matériels qui l'entravent dans son vol sublime vers le séjour de l'éternelle félicité. Quant au reproche d'*athéisme*, il serait absurde de l'adresser au Bouddha, qui croyait aux dieux des *védas* ; qu'à Socrate, qui, selon Platon, répondit à ses calomniateurs : Serait-ce possible d'admettre les démons, c'est-à-dire les génies du monde divin et surnaturel, sans croire à Dieu ? — Chose étrange, l'ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire est rempli de contradictions : ce savant prétend, p. 125 à 127, que le bouddhisme admet l'éternité des êtres, mais que cette doctrine ne croit pas à l'immortalité de l'âme. — Il ne conçoit nullement l'idée sublime de l'éternité des âmes et de leur préexistence, admise par presque toutes les anciennes écoles de l'Inde, par l'orthodoxe Védantin, aussi bien que par les écoles dualistes de Kapyla, de Gotama, etc., etc. L'idée qu'on

existe longtemps avant de naître lui semble bizarre, la naissance n'est qu'un effet de l'existence qui l'a précédée. Voilà ce qui bouleverse la raison de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Le Baron DE GULDENSTUBBÉ.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

OBJETS DÉPLACÉS ET CACHÉS PAR LES ESPRITS. — APPARITIONS DE PERSONNES LE JOUR DE LEUR MORT EN DES LIEUX ÉLOIGNÉS. — GUÉRISON MERVEILLEUSE. — CRÉATIONS SPIRITUELLES. — EXPLICATION THÉORIQUE DE CES FAITS.

« Chez M. Benezet, de Toulouse, il arriva une foule de choses stupéfiantes, et de même nature. En 1854, M. et Mme de L..., avaient couché chez lui. Après une méridienne, Mme de L... fut très-surprise de ne plus retrouver le peigne qui retenait ses cheveux. On le chercha dans toute la maison, où un certain Esprit avait déjà fait bien des farces. Enfin on le trouva sur le fauteuil de M. de L..., qu'elle avait retourné sens dessus dessous.

Le lendemain M. et Mme de L... rentrèrent chez eux. Le jour suivant M. de L..., en se levant, vit bien sa montre accrochée; il s'habilla, et quand il voulut la prendre, elle avait disparu; il éveilla sa femme et ils cherchèrent partout, et ne la trouvèrent que sous le matelas de M. de L... M. de L... sortit, et, en rentrant il se mit devant une table et y posa sa montre. Un moment après, elle avait encore disparu sous ses yeux. On la chercha de nouveau, mais Mme de L... sentit quelque chose de froid dans son dos. Du dos l'objet passa sous l'aisselle: c'était la montre. M. de L... avait deux livres sur la table; mais il ne les retrouva plus : l'un était sur un rayon de sa bibliothèque; l'autre était dans une robe suspendue, qu'il toucha en passant, et d'où il tomba (1). M. et Mme de L... sortirent et ne

(1) Nous déclarons sur l'honneur et devant Dieu avoir vu chez le comte d'Ourches à différentes reprises, et sans qu'il puisse y avoir la moindre jonglerie possible, une foule de faits de ce genre. Ils ont eu de nombreux

rentrèrent qu'au soir, et la première chose qu'ils virent alors fut une tasse à café qui n'était plus à sa place avec les autres, et qui avait été portée sur un meuble de la chambre et recouverte de sa soucoupe. Vérification faite, il arriva que le contenu de cette tasse, si bien encapuchonnée, dut terriblement offenser la faculté olfactive de l'heureux couple. »

Ces détails et beaucoup d'autres pleins d'intérêt ont été publiés dans une brochure intitulée : *des Tables tournantes et du panthéisme*, par E. Benezet, personne très-honorable de Toulouse, chez Sagnier, libraire, rue des Saints-Pères, 64, à Paris.

On trouve dans le *Journal du Nord*, commencement d'octobre 1859, ce qui suit : M. Lafontaine, excellent comédien du vaudeville, perdit par suite de couches, en quatre jours, après un an de mariage, sa femme et son enfant, à Scheveningue, en Hollande, à plus de cent lieues d'ici. Or les nouvelles du couple voyageur n'arrivaient que de loin en loin à la famille à Paris, où M. Lafontaine avait pour cousin M. Théodore Barrière, le bel esprit auquel on doit : *les Faux-Bonshommes*, et 20 autres comédies consacrées par le succès. M. Barrière ne savait pas même sa cousine malade, quand il eut un songe terrible : il voyait Lafontaine arriver en larmes, et se jeter dans ses bras, en lui criant d'une voix entrecoupée et par sanglots : Ah ! mon ami, que je suis malheureux ! — A peine le jour venu, M. Barrière, encore dans l'impression de cet affreux cauchemar, et inquiet malgré lui, envoie demander des nouvelles de Lafonfaine et de sa femme chez leur père. On lui apprend la fatale nouvelle, arrivée la

témoins, qui du reste pourraient l'attester. Nous n'en avons pas encore parlé, attendu qu'il y a des gens qui, faute d'avoir observé, étudié les sciences occultes à fond, minutieusement, scrupuleusement, froidement, sont toujours prets à crier à l'exagération. Dès que, par suite de leur méconnaissance des faits et des questions spiritualistes, leur foi n'est pas encore arrivée au degré nécessaire, ils voudraient circonscrire la foi des autres dans le cercle infranchissable qu'en Popilius nouveaux ils croient devoir tracer. A les en croire, on ne devrait enregistrer et constater les faits du présent et du passé qu'autant que leur intelligence et l'état de leur conviction seraient aptes à les digérer. Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans notre 12e livraison, année 1858. Z. P.

nuit par le télégraphe, et qu'un coup mystérieux lui avait révélé pendant son sommeil (1).

Mme N.., femme d'un fermier de M. de Margarel et très-pieuse, a affirmé plusieurs fois le fait suivant à M. Gu.., mon ami, à chaque voyage qu'elle a fait à Angers. « Mon mari était affecté d'énormes glandes, autour de la gorge, et elles avaient résisté à la science de plusieurs médecins.

« Ayant appris qu'un M. de Chateau-Gontier avait eu la même infirmité, et qu'après bien des applications de remèdes inefficaces, il avait fini par s'en débarrasser miraculeusement, mon mari alla lui demander quel moyen il avait employé pour obtenir sa guérison. Ce M. lui dit : « On m'avait assuré, par suite d'expériences, qu'on se guérit de certains maux si l'on y applique la main d'un enfant récemment mort, et que le mal disparaît en peu de jours. Incrédule d'abord, j'ai fini par en faire l'essai, qui m'a parfaitement réussi; car au bout de quatre jours je n'avais même pas trace de mes glandes. »

« De ce jour mon mari s'est décidé à user de ce moyen curatif, et à la première occasion, il a demandé et obtenu de répéter cette expérience, et, en effet, au bout de huit jours il ne lui restait pas la moindre apparence de son mal. »

Certes un cadavre n'a aucune qualité pour guérir des maladies, et je ne pense pas qu'on soit dans l'erreur en admettant qu'il y a ici l'action d'un Esprit.

Voilà donc des faits avérés. Il s'agit d'obtenir une explication heureuse de leur cause. C'est ce que je propose aux plus rusés des sceptiques, notamment ceux qui, hum-

(1) Une vision semblable m'est arrivée il y a deux ans à Paris. J'avais à Avesnes, ville du Nord, un ami, excellent cœur avec qui mon âme était en parfaite communion d'idées et de goûts scientifiques. Il s'appelait Tondeur. Je le vis une nuit m'apparaître pâle, défait, me serrant la main et disparaître après m'avoir parlé de sa femme et de son enfant. Je me réveillai en proie à l'émotion profonde que m'avait causée ce songe que j'avais cru être une chose réelle. J'étais encore à me l'expliquer, quand quelque temps après j'appris que mon ami était mort dans cette nuit même où il m'avait apparu. Si on voulait recueillir tous les faits de ce genre, tant ceux qui sont enregistrés dans l'histoire que ceux qui arrivent tous les jours, des milliers de volumes ne suffiraient pas. Z. Piérart.

bles disciples du père Duchêne en bonnet rouge disent avec toute la grâce à l'usage d'un pandour, qu'il faut être bête pour croire que les Esprits ont des formes. S'ils ne trouvent pas cette cause dans la lumière astrale, ils la chercheront dans les influences de la lune, comme sur les marées peut-être de Sirius. Mais il y a aujourd'hui bien des bêtes de cette espèce, qui s'honorent d'être ainsi classées avec cette éloquence brutale de carrefour. O civilisation française! es-tu donc un mensonge? Enfin, apprenons à ces hommes prodiges au milieu du vulgaire ébahi que l'aspic ne pique que qui le blesse.

Agréez, mon cher monsieur, l'assurance de ma parfaite et affectueuse considération. SALGUES.

(*La fin au prochain numéro.*)

SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE.

La première réunion des personnes disposées à former une Société spiritualiste a eu lieu, conformément à notre appel, chez M. le baron de Guldenstubbé, le 16 février dernier. Une vingtaine d'adhérents, parmi lesquels se trouvaient les spiritualistes les plus experts et les plus réputés de Paris, s'y trouvaient. Un semblable nombre avait envoyé son adhésion. La séance a commencé par un remarquable discours de M. de Guldenstubbé, faisant voir ce qu'avait été le spiritualisme dans le passé, ce qu'il devait être à cette époque. Selon lui, une société spiritualiste doit se placer au-dessus des sectes, des religions particulières; elle doit se proposer pour but de démontrer et d'enseigner un ensemble de vérités communes à toutes, où toutes, au besoin, pourraient venir puiser pour affirmer leurs dogmes fondamentaux. L'assemblée tout entière a beaucoup apprécié ce discours, qui sera reproduit dans notre prochaine livraison.

Après sa lecture, nous avons donné connaissance de l'exposé de motifs et des bases du projet de Société spiritualiste que nous avions élaboré. Par ce projet, nous avons montré comment nous comprenions une Société de ce genre, quel esprit devait la dominer et la marche qu'elle devait se proposer de suivre dans le présent comme dans l'avenir. Après la lecture de ce projet, l'assemblée s'est séparée, remettant au dimanche suivant l'examen du règlement qui en est le résumé.

Le dimanche, 19 février, il a été, en effet, procédé à l'adoption de ce règlement et à la nomination du bureau de la Société et des trois commissions qui doivent participer à ses travaux. De nouvelles adhésions à la Société ayant été faites, il en a été donné connaissance. La séance a été levée après fixation du jour d'une troisième réunion, qui aura également lieu, dans les salons de M. le baron de Guldenstubbé, le dimanche 4 mars, à deux heures de l'après-midi. Nous engageons tous les membres déjà inscrits, résidant à Paris, de n'y pas manquer. Quant à ceux, nombreux encore, qui ne nous ont pas envoyé leur adhésion, nous les engageons à le faire sans plus tarder. Le montant de la cotisation est de 20 fr., payables en entrant ou par trimestre, au gré des sociétaires. Les divers membres d'une même famille ne sont tenus qu'à une seule cotisation.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg).

MANIFESTE

TOUCHANT LA CRÉATION D'UNE SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE *lu par M. le baron de Guldenstubbé, à la réunion du 16 février* 1860.

Conformement à la promesse faite dans notre dernière livraison, nous reproduisons ici le remarquable Manifeste par lequel l'honorable baron a cru devoir caractériser la nature de la Société spiritualiste que nous et nos amis sommes aujourd'hui occupés à organiser à Paris. Nous pensons que nos lecteurs l'apprécieront autant qu'il l'a été dans la réunion du 16 février dernier.

Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour vous faire part d'un projet de Société spiritualiste, représentant le caractère général, universel, ésotérique, l'esprit, l'essence de toutes les traditions religieuses. Cette Société doit réunir sur le terrain neutre du grand courant identique du genre humain, concernant Dieu, l'immortalité de l'âme et le devoir, les adeptes des différents cultes ; une telle Société n'a pas existé ici-bas depuis la création des mystères de la Grèce, depuis la chute du *polythéisme gréco-romain*. En effet, ce qui a manqué depuis le triomphe définitif du christianisme en Europe, c'est une école, une *association de théosophes*, ayant pour but de prouver par la voie expérimentale et par la grande voix de l'humanité à travers les siècles, la réalité de l'ordre de choses surnaturel, l'intervention du monde des causes spirituelles, des agents invisibles, des essences pures dans le monde des effets matériels, dans les destinées du genre humain. La réalité de ce monde des Esprits est la base, l'unique source d'où découlent toutes nos vérités religieuses et morales. Toutes les traditions religieuses, depuis la loi sublime gravée par une main invisible sur les tables de Moïse au Sinaï jusqu'à la parole pleine d'onction du saint martyr du Calvaire, depuis les Védas jusqu'au bouddhisme, depuis le chaldéisme, le sabéisme jusqu'au fétichisme des sauvages et des nègres, depuis le zoroastrisme jusqu'au mahométisme,

depuis le druidisme jusqu'aux cultes des anciens Germains et des Slaves, toutes ces religions positives et historiques tirent l'origine de leurs doctrines d'une révélation, c'est-à-dire d'une communication céleste ou surnaturelle quelconque; on sait même que, selon la plupart des traditions, on attribue ce qu'il y a de plus sacré dans ces enseignements surnaturels à une écriture directe des invisibles, telle que le Décalogue et le cœur du Coran (chap. 36).

Or, Messieurs, pour raffermir les doctrines religieuses, pour favoriser le développement des idées religieuses faussées par le rationalisme, par le matérialisme de la philosophie et par l'empirisme des sciences dites exactes, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de prouver, par la voie expérimentale, la réalité objective de cet ordre de choses surnaturel nié par les savants sceptiques de nos académies. C'est un fait constaté par l'histoire que tous les législateurs religieux n'ont pu propager leurs doctrines que grâce aux prodiges merveilleux, témoignages palpables de leurs relations avec le monde invisible. Une religion conserve son prestige tant qu'elle prouve, d'une manière palpable et sensible, son origine céleste. Les vérités morales, inhérentes en partie à la nature humaine, ne suffisent nullement pour conserver intacte l'autorité d'une doctrine religieuse. Une philosophie sophistique exclusivement rationaliste, et même naturaliste, pourrait facilement ruiner et démolir de fond en comble l'édifice religieux, si les théologiens n'avaient d'autres preuves que les anciennes traditions, les affirmations de témoins morts il y a vingt ou trente siècles. Il est donc absolument nécessaire que les hommes qui tiennent à la conservation des traditions religieuses aient recours eux-mêmes aux expériences pneumatologiques et psychiques. C'est pourquoi l'antiquité, plus sage et plus clairvoyante que nous, avait fondé des écoles d'expérimentation, grâce aux mystères dans lesquels on initiait ceux qui ne se contentaient point d'une foi aveugle, mais qui désiraient avoir une preuve personnelle, directe et palpable de la réalité du monde supérieur des causes invisibles et immatérielles.

Les mystères prouvaient, grâce aux expériences, ce que la mythologie, le culte vulgaire ne faisait qu'affirmer. Certes, il y avait des degrés infinis dans les mystères ; il y avait des grands et des petits mystères ; tous les initiés ne furent pas aptes ou jugés dignes par les guides invisibles et célestes de parvenir jusqu'à la contemplation purement intellectuelle de l'autre monde, jusqu'à la jouissance des délices célestes et paradisiaques de l'état primordial des âmes, en leur qualité de purs esprits, avant leur incarnation et leur chute dans le monde matériel des effets grossiers, dont Zeus ou Jupiter fut le souverain, mais chacun soulevait plus ou moins, selon la mesure de ses facultés et de ses capacités, un coin du voile qui cache à l'œil du vulgaire le monde mystérieux des causes ; chacun acquit la conviction intime que la religion n'avait pas seulement des racines subjectives dans le cœur de l'homme, mais qu'elle était encore basée sur la réalité objective d'un monde surnaturel, qui intervient sans cesse dans les destinées du genre humain, pour vivifier et développer les idées innées et inhérentes à la nature de l'homme. C'est pour cette raison que le polythéisme *greco-romain* n'a jamais succombé sous les coups de la philosophie des sophistes du temps de Socrate, et plus tard des stoïciens et des épicuriens. C'est, au contraire, la philosophie elle-même qui a dû faire dans l'école intelligente d'Alexandrie de larges concessions aux diverses traditions religieuses pour parvenir à la réconciliation de la raison avec la foi, et de la philosophie avec la religion. C'est aussi grâce aux mystères que le paganisme, malgré son infériorité morale, a pu tenir tête durant cinq siècles au christianisme. Spectacle curieux et intéressant que cette lutte acharnée des deux religions, se combattant avec des armes également surnaturelles ! Certes, le christianisme n'aurait jamais triomphé de son adversaire, malgré l'excellence de sa doctrine morale, et bien que le sang des martyrs coulât à flots, si les apôtres et leurs successeurs n'eussent pas opéré des miracles pour contre-balancer les mystères et les oracles. Malheureusement plus tard, après la défaite définitive du paganisme, les théo-

logiens chrétiens, dédaignant l'exemple de leur Seigneur et de leurs maîtres, dont les prodiges et les miracles seuls confirmèrent jadis la parole, n'ont plus tenu compte de ces moyens efficaces pour prouver la réalité objective du monde surnaturel, et par conséquent l'origine céleste de leur religion ; aussi, l'Eglise chrétienne négligeant les rapports avec le monde des Esprits, et n'en voulant même plus durant le moyen âge, cette longue période du sommeil de la pensée, aveuglée par la démonophobie, a perdu peu à peu le sens profond des cérémonies de son culte.

Le christianisme, se matérialisant de jour en jour plus, est presque devenu la proie de la philosophie rationaliste, sceptique et matérialiste de nos savants modernes. C'est donc une question de vie et de mort, non-seulement pour le christianisme, mais encore pour toutes les traditions religieuses, de remonter à leur source céleste, au moyen de la voie expérimentale, de démontrer d'une manière palpable et visible, grâce aux prodiges spiritualistes, leur origine céleste et surnaturelle. Or, Messieurs, de là la nécessité du spiritualisme moderne, seul remède à ce mal qui ronge la société actuelle. Le spiritualisme, en démontrant la réalité objective du monde surnaturel et en inaugurant l'ère de la véritable réconciliation de la foi et de la raison, doit revêtir un caractère général et universel, comme jadis les mystères de l'Egypte et de la Grèce. C'est pourquoi une véritable société spiritualiste doit rejeter de son sein tout ce qui est exclusif.

Loin d'elle la pensée de vouloir fonder une secte religieuse, comme malheureusement on vient de le faire à Paris, en méconnaissant et en dénaturant la véritable nature du spiritualisme. La Société spiritualiste doit réunir sur un terrain neutre les adeptes de tous les cultes, et proclamer, vu son caractère général et universel, le principe de la tolérance de toutes les traditions religieuses. Le spiritualisme étant la base, la racine, la source de toutes les religions révélées, doit être assez largement conçu pour les embrasser *toutes ;* le *spiritualisme, c'est la tige*, dont les différentes religions ne sont

que les *rameaux*. Ce serait donc une grave erreur que de vouloir fonder ou établir un credo nouveau ou particulier, d'ajouter un mesquin rameau qui n'a pas même la consécration des siècles aux branches plus ou moins fortes des anciennes religions historiques et positives. La mission du spiritualisme est plus vaste et plus grande : il doit représenter l'esprit général véritablement catholique des anciens mystères qui n'étaient nullement en désaccord avec le culte public, mais qui visaient sur un terrain neutre à réconcilier la foi avec la raison, la religion avec la philosophie, sans tenir compte des cultes particuliers. Une société spiritualiste, constituée sur une base aussi large, est seule conforme à la parole du Christ, qui ne voulait nullement abolir l'ancienne loi en fondant une nouvelle religion, mais qui révélait aux hommes l'esprit de cette même loi, sa véritable essence, en expliquant le décalogue par l'amour de Dieu et de notre prochain. Notre mission n'est pas religieuse; le spiritualisme, tout en favorisant les idées religieuses, doit rapprocher la science de la religion, en faisant rentrer la première dans son véritable domaine, celui des causes invisibles et éternelles. Le spiritualisme, en renouant les liens brisés entre la matière et l'esprit, l'enveloppe, et l'essence efface cet antagonisme funeste, source unique de l'anarchie intellectuelle, morale et sociale. Nous ne fondons pas une secte religieuse, mais une association de théosophes, de théurgiens qui, en reconnaissant les principes éternels de toutes les religions, peut admettre comme membres les adeptes de tous les cultes, pourvu qu'ils croient, conformément à la révélation divine des temps primitifs :

1° En Dieu ;

2° En l'immortalité et la préexistence des âmes ;

3° En la réalité de la révélation et de la communication spirituelle; cette communication est *directe* ou *indirecte ;* la communication directe a lieu à l'aide de *l'écriture directe* et créée des purs Esprits, et aussi au moyen des coups directs, grâce à la méthode alphabétique des Américains. Les communications indirectes sont dues à l'écriture machinale des

médiums et à l'inspiration des lucides et des extatiques ; c'est dans cette catégorie qu'il faut ranger aussi les apparitions dans les songes et à l'état de veille, et même dans l'extase, phénomènes difficiles à prouver à ceux qui n'ont pas la faculté de les voir.

Telle doit être, Messieurs, le véritable caractère de la Société spiritualiste, dont l'honorable M. Piérart va vous soumettre tout à l'heure les statuts.

Le baron DE GULDENSTUBBÉ.

Dans notre prochaine livraison nous donnerons un aperçu succinct des moyens pratiques de fonctionnement de la Société spiritualiste, d'après l'exposé de motifs que nous avons lu à la séance du 16 février, et nous ferons suivre ces quelques mots des statuts de la Société, résumé en dix articles dudit exposé de motifs arrêté à la séance du 4 mars dernier, et ratifié à celle du 14 suivant, après quelques petites modifications. En attendant, nous donnons connaissance à tous ceux qui ont adhéré à notre projet de Société ou qui seraient dans l'intention d'y adhérer, que la prochaine réunion aura une deuxième fois lieu le mercredi 21 courant, à 8 heures du soir, au domicile d'un de ses membres, rue Louis-le-Grand, 29, sous la présidence du lieutenant-général Glasnappe. Les adhérents inscrits sont priés de n'y pas manquer. On y agitera, entre autres questions, celle de savoir quel doit être le local définitif de la Société. Z. P.

PROPHÉTIES

Dans notre 17e livraison de l'année 1858, nous avons critiqué le langage dont se servait un savant et spirituel professeur du Collége de France, M. Philarètes Chasles, à l'égard des extatiques, des voyants célèbres, des grands hommes qui ont eu un Esprit familier. Nous sommes heureux aujourd'hui d'annoncer que les idées de l'éminent professeur à ce sujet se sont modifiées. Non-seulement M. Philarètes Chasles ne raille plus les hommes et les faits de l'ordre spi-

ritualiste, mais il les cite et les commente sérieusement avec soin, témoin cet l'article suivant que nous empruntons au *Journal des Débats*.

DE QUELQUES OUVRAGES NOUVEAUX ET DES SIGNES DU TEMPS.

Que deviendra la papauté? — Prophéties sur sa chute. — John Fleming. — Charles Nodier. — Lunn. — Que deviendra la Turquie? — Prophétie des chemins de fer. — Que deviendra l'Autriche?

« Que deviendra la papauté? Un abbé Michon, qui écrit et imprime un gros volume là-dessus, veut qu'elle se transporte vite en Orient et s'établisse à Jérusalem. John Fleming, en 1701, imprimait un autre petit livre où il prédisait sa chute pour l'an 1863. Il prédisait cent autres choses dans ce singulier volume que j'ai là sous les yeux et que le libraire Techener fera bien de vendre très-cher s'il le rencontre; non pas la réimpression de Houlston et Stoneman (1848), mais la première édition d'André Belle (1701), *à l'enseigne des Clefs en croix et de la Bible :* (« A new account of the Rise and Fall of the Papacy. ») L'auteur affirme, p. 69, que la France sera en pleine révolution l'an 1794, et qu'une autre révolution non moins grave signalera notre année 1848. Il a eu raison; ces deux prédictions se sont accomplies. Voilà qui est au moins curieux. « C'est, dit-il, la lecture des Ecritures saintes « qui m'a révélé ces deux faits et ces deux époques. »

« Nodier, qui trouvait un plaisir infini dans les bizarreries inexplicables, — qui les recueillait avec bonheur, — et qui, en sa qualité de sceptique crédule et d'illuminé négateur, occupera une place particulière dans l'histoire littéraire du dernier quart de siècle, — aurait fait ses délices de cette prophétie de Fleming. Elle a été bien réellement écrite en 1700, imprimée en 1701, et s'est réalisée en 1794 et 1848. Qu'aurait dit Nodier, s'il avait rencontré cette autre prophétie du chapelain de la prison d'Edimbourg, bonhomme qui s'appelait Lunn, et dont les prédictions, recueillies et imprimées en 1842 seulement par le *Mercure calédonien*, datent de

1804? Celui-ci nous prédit pour 1863 la paix universelle ; les Hébreux réinstallés dans leur patrie ; d'ici là une guerre incessante ; plus tard, la réunion de toutes les Eglises, non pas sous la suprématie de la papauté , mais constituées en république féderative. Les prophéties de Lunn ont cela d'étrange que jusqu'ici elles se sont à peu près réalisées. Il annonçait, pour 1848 , *la terrible convulsion* « une convulsion terrible » ; pour 1830, la chute des Bourbons, destinés , dit-il , à disparaître à jamais. Les dates exactes sont jointes à la prophétie de Lunn, qui dressait son trépied de pythonisse dans la cour de la prison, au moment même où la famille royale de France se trouvait à Holyrood.

Ces honorables personnages, qui tous deux annonçaient la ruine du saint-siége, étaient-ils inspirés de Dieu ou du diable ? Je n'en sais et je n'en crois rien. Voici un autre sorcier qui , dès le quinzième siècle, annonce la décadence de l'empire ottoman au profit de la croix, l'alliance de la France et de l'Angleterre, enfin la guerre d'Orient :

In twice two hundred years the Bear
  The Crescent will assail ;
But if the Cock and Bull unite,
  The Bear will not prevail.
In twice ten years again,
  Let Islam know and feare ;
The Cross shall stand ; the Crescent wane
  Dissolve and disappear.

« (Dans deux fois deux cents ans, l'ours (russe) attaquera le croissant (turc). Mais si le coq (gaulois) et le taureau (anglais) s'unissent, l'ours (russe) aura le dessous. Deux fois dix années encore, et l'islam n'a qu'à bien se tenir. La croix restestera debout ; le croissant s'effacera, puis il se dissoudra et finira par disparaître.)

« L'islam ou la Porte-Ottomane n'aurait donc plus que dix-sept ou dix-huit ans à vivre encore, selon le dernier de ces prophètes qui pourrait bien être apocryphe. Quant au prophète dont je vais parler, ses vers latins, imprimés en 1723 par le professeur allemand Lilienthal, ne laissent pas le moin-

dre doute sur son compte. Moine du couvent de Lehuin, le frère Herrmann (c'est son nom) vivait en 1270, et ses prédictions relatives à notre époque coïncident tout à fait avec les prédictions de Lunn. Un autre de ces rêveurs, un paysan westphalien, nommé Jaspers, annonce dès 1760 la vacance du siége pontifical pour 1880; la division de la France en trois royaumes, et la réunion des principautés d'Allemagne sous le sceptre d'un roi unique. En 1783, un cordonnier allemand, nommé Spielbahn, devine les chemins de fer, et fait imprimer ces paroles expresses: « *A travers le monde entier, l'on verra bientôt des voitures sans chevaux se précipiter comme l'ouragan et rouler de toutes parts dans les forêts.* »

« Je pourrais multiplier davantage ces singularités et ces hasards. Tout récemment, je lisais dans une des *Revues spirites*, c'est-à-dire (pour corriger le barbarisme) *consacrées aux esprits*, que les Etats-Unis publient en si grand nombre et qui font état de prophétie, que le pape ira, en 1900, prendre asile à Baltimore où le saint-siége ira s'établir, et que le démembrement de l'empire d'Autriche aura lieu en 1868. Ces sornettes, auxquelles on voudra bien croire que je n'attache que l'importance qu'elles ont, indiquent du moins de quel côté souffle le vent qui agite les esprits. Il n'y a pas une de ces prophéties, même les plus folles, où l'idée religieuse n'apparaisse, où la pensée philosophique ne soit présente, où l'on ne voie le sorcier se préoccuper étrangement de ce que deviendront la croix et le croissant, l'Autriche catholique et le saint-siége, la chrétienté et l'islam.

« On peut s'étonner de retrouver ces questions discutées de nos jours dans des romans rustiques, allemands et anglais; mais on aurait tort; l'Europe est aujourd'hui soumise à un point d'interrogation universel. Il est difficile maintenant d'affirmer, naturel de douter, d'entrevoir et d'attendre. Aussi les gros et violents factums, même les plus éloquents, les pamphlets et les plaidoyers *ab irato* font-ils, dans notre époque de crépuscule et de demi-silence, l'effet d'aérolithes inconnus et foudroyants. »

AUTRES PROPHÉTIES.

Les prédictions si remarquables suivies d'accomplissement, dont parle le savant et spirituel professeur du Collége de France, ne sont pas les seules qui méritent d'être remémorées. Il y en a une foule d'autres, et pour la plupart relatives à de grands événements historiques. Qui n'a entendu parler de certains passages des centuries de Nostradamus, évidemment applicables à des événements accomplis depuis? Qui peut douter que les quatrains suivants ne soient applicables à l'infortuné duc d'Orléans, au roi Louis-Philippe et à la révolution de février :

Par Mendosus s'élèvent forts et bastilles,
Palis, murailles, redoutes et bons créneaux,
Pour museler les maillotins, bons drilles,
Qui, querelleux, voudraient crier trop fort.

Mais grandement il aura le biau Sire
A faire, pour mettre à quia et raison
De libertas les bouillonnants d'ire.
Cités, provinces en grand émoi seront.

L'aîné royal sur coursier voltigeant,
Picquer viendra si rudement courir,
Gueulle, lipée, pied dans l'estrieu pleignant,
Traisné, tiré, horriblement mourir.

Méchant advis et loi sera trahie ;
Lois d'exercite (armée) hennira fier coursier.
Et puis sera par l'aquilon furie
Renversé l'arbre qui fert (porte) l'olivier.

Le verra foi cauteleusement mentie
Au lieu de Dreux un roi reposera.
Lors on ouïra gronder la fulgurie,
Et le coq gaulois haut chantera.

D'autre part, qui ne reconnaîtra des événements récents touchant l'Angleterre, son trafic avec les Chinois pour les inonder d'opium, et la dernière révolte des Indes ?

Là-bas, fracas, grande querelle,
Poison offert aux fils de Confucius.
Navires détruits, mort, guerre cruelle ;
Ceux-là partis ne reviendront plus.

Es Indes viendra qu'advint en Amérique.
Peuple glagrant d'ire de libertas!
Pointe acérée, dards, canons, lances, piques,
Moult gens envoyés à vilain trépas.

Dans la préface de ses premières éditions des XVIe et XVIIe siècles, le même Nostradamus prédit aussi le règne de Voltaire et des encyclopédistes, la grande révolution que leurs écrits devaient susciter en France. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« En commençant icelle année, sera faite une grande persécution à l'Eglise chrétienne, et durera cette icy jusques icy l'an mille sept cent nonante deux, que l'on cuidera être une renovation du siècle, etc. »

Si c'est au hasard qu'il faut attribuer la concordance de ces prédictions avec les faits, il faut avouer que le hasard a parfois de singulières coïncidences.

Mais si nous voulions rassembler toutes les prédictions fameuses dont l'histoire fait mention, et qui furent suivies de leur parfait accomplissement, il nous faudrait pour cela de gros volumes in-folio. Cependant, qu'il nous soit permis d'en rapporter encore ici quelques-unes.

En 1414, le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, très-versé en astronomie, remarquant que les conjonctions de la planète Saturne avec Jupiter sont ordinairement marquées sur la terre par de grandes agitations politiques et sociales, annonça pour 1789 une de ces conjonctions. « Alors, dit-il, si le monde existe encore, ce que Dieu seul peut savoir, il y aura de nombreux, de grands, d'extraordinaires changements et troubles dans le monde, particulièrement en ce qui a rapport aux lois. » Voyez, à ce sujet, le texte de Pierre d'Ailly, imprimé à Louvain en 1490, suivant Launoy avec les œuvres de Gerson (*Tractatus de concordia astronomica veritatis, cum narratione historica.* Opp., p. 117, 6 et suiv.)

Les prédictions si connues de Jean-Jacques Rousseau, de Leibnitz, et de Gazotte sur la révolution ne sont pas moins remarquables.

Dans une livraison précédente, nous avons parlé des prédictions de Lavater touchant le grand mouvement spiritualiste qui doit succéder à une époque de matérialisme et d'incrédulité. *L'empire de l'athéisme*, disait-il, *est passager. Dieu aura recours à de nouvelles manifestations pour se faire connaître. La révolution et les émeutes sont sur le point de recommencer pour éclairer et sauver les hommes.* Et ces paroles ne lui ont point été attribuées après coup ; on peut les lire dans la préface de l'édition de ses œuvres, qui fut publiée en 1806 par les soins de M. Moreau et de M. Vincent, membre de l'Institut. Des prédictions semblables ont été faites par une foule d'autres avant comme après lui. En 1815, le pieux mystique Yung Stilling, cet ami de Mme de Krudener, ce médium remarquable qui a écrit la *Théorie de la connaissance des Esprits*, à une époque où plus personne ne croyait ni à leur existence, ni à la possibilité de leurs manifestations, dit formellement dans son livre que le milieu de ce siècle serait marqué par la resurrection générale et éclatante des faits et des questions spiritualistes. Catherine Emmerich fit aussi à la même époque une prédiction semblable, qui a été recueillie par l'auteur de l'histoire de sa vie. Seulement cet auteur, ou peut-être les docteurs catholiques qui ont revu cette histoire, interprètent cette prédiction dans le sens de Satan qui plus que jamais recommencerait à se manifester pour séduire et tromper le monde. Catherine Emmerich place le moment où cette période recommencera 50 ans avant la fin du XIXe siècle. C'est, en effet, alors qu'a commencé partout le phénomène des tables tournantes et des autres manifestations médianimiques. Des somnambules, des médiums de notre connaissance ont fait des prédictions qui tendent à fortifier ce qu'ont dit Yung Stilling et Lavater. Selon plusieurs, il est né, ou il doit naître avant peu, en Orient, un enfant qui sera un second Christ sur la terre, dont les miracles extraordinaires et les sublimes enseignements amèneront une nouvelle transformation religieuse. Des extatiques, des voyantes de quelques couvents catholiques ont eu aussi les mêmes vi-

sions. Mais, d'après le dire de ceux qui les ont interprétées, cet enfant merveilleux ne sera qu'une incarnation du diable, une espèce d'antéchrist qui entreprendra d'égarer les hommes. L'avenir nous le prouvera.

En attendant, nous allons terminer cet article relatif à tant de prédictions prouvées et suivies d'accomplissement par une histoire pleine d'intérêt, déjà connue et publiée plusieurs fois, il est vrai, mais qui ne manquera certes pas d'intéresser encore nos lecteurs. Cette histoire est relative à la fameuse prophétie d'Olivarius.

C'était dans les premières années du 1er empire français. Un soir Napoléon se rendit à la Malmaison. Il aimait beaucoup à y causer merveilleux, surtout avec Joséphine, qu'il savait être très-superstitieuse. Un soir donc il arrive, parle de ses immenses projets, et termine en remettant entre les mains de l'impératrice un vieux livre manuscrit, écrit en 1542.

— Tiens, lui dit l'Empereur en ouvrant cet in-12, relié en parchemin et jauni par le temps, regarde et lis.

Joséphine lut à haute voix :

PRÉDICTIONS DE MAISTRE NOEL OLIVARIUS.

— Eh bien ? demanda Joséphine.

— On dit qu'il est ici question de moi, répondit l'Empereur.

— Comment, dans un livre publié en 1542 ?

— Lis donc.

L'impératrice essaya ; mais, comme le style était en vieux français, et les caractères mal formés, elle resta quelques instants à parcourir des yeux les trois pages de ce chapitre, puis d'une voix assurée elle commença ainsi :

« La Gaule-Itale verra naître non loin de son sein un être surnaturel ; cet homme sortira tout jeune de la mer, viendra prendre langue et mœurs chez les Celtes-Gaulois, s'ouvrira, encore jeune, à travers mille obstacles, chez les soldats, un

chemin, et deviendra leur premier chef. Ce chemin sinueux lui baillera force peines ; s'en viendra guerroyer près de son natal pays par un lustre et plus.

« Outre mer sera un guerroyant avec grande gloire et valeur, et guerroyera de nouveau le monde romain.

« Donnera lois aux Germains, pacifiera trouble et terreur aux Gaulois-Celtes, et sera ainsi nommé, non roy, mais par après appelé *imperator*, par grand enthousiasme populaire.

« Batailleur partout dans l'empire, déchassera princes, seigneurs, rois, par deux lustres et plus. Puis élevera de nouveaux princes et seigneurs à vie, et parlant sur son estrade, criera : *O sidera ! ô sacra!* Sera vu avec une armée forte de quarante-neuf fois vingt mille hommes, piétons armés qui porteront armes à cornets de fer. Il aura sept fois sept fois sept mille chevaux amontés d'hommes qui porteront plus que les premiers, grande épée ou lance, et corps d'airain. Il aura sept fois sept fois deux mille hommes qui feront jouer machines terribles, et vomiront et soufre et feu et mort. La toute suppute de son armée sera de quarante-neuf fois vingt mille hommes.

« Portera à dextre main un aigle, signe de la victoire à guerroyer. Donnera maints pays aux nations, et de chacun paix.

« S'en viendra dans la grande ville, ordonnant force grandes choses : édifices, ponts, ports de mer, acqueducs, canaux ; fera à lui tout seul, par grandes richesses, autant que tout Romain, et tout dans la domination des Gaules.

« Aura femmes par deux... »

Joséphine s'arrêta.

— Continue, dit l'Empereur, qui n'aimait pas les interruptions.

« ..... Et fils un seul. S'en ira guerroyant jusqu'où se croisent les lignes longitude et latitude, cinquante-cinq mois. Là, ses ennemis brûleront par feu la grande ville, et lui y entrera, et sortira avec siens de dessous cendres, force ruines,

et les siens, n'ayant plus pain ni eau, par grande et décime froidure, qui seront si malencontres, que les deux tierces parties de son armée périront, et en plus par denuè et autres, là n'étant plus dans sa domination.

« Lors, le grand homme, abandonné, trahi par siens amis, pourchassé à son tour à grande perte jusque dans sa propre ville, par grande population européenne, à la sienne place sera mis le vieil roi de la cape.

« Lui, contraint à l'exil dans la mer, dont est devenu si jeune, et proche de son sol natal, y demeurant par onze lunes avec quelques-uns des siens, vrais amis et soldats qui, n'étant plus sept fois sept fois sept fois deux fois de nombre, aussitôt les onze lunes parachevées, que lui et les siens prendre navires et venir mettre pied sur terre celte-gauloise.

« Et lui cheminera vers la grande ville où s'estre assis le vieil roi de la cape, qui se lève, fuit, emportant avec lui les ornements royaux. Pose chose en son ancienne domination, donne aux peuples force lois admirables.

« Ainsi déchassé de nouveau par trinité population européenne, après trois lunes et tiers de lune, est remise à la sienne place le vieil roi de la cape, et lui cru mort par ses peuples soldats qui, dans ce temps, garderont pénates contre leur cœur.

« Les peuples et les Gaulois comme tigres s'entr'égorgeront. Le sang du vieil roi de la cape sera le jouet de noires trahisons. Les malencontreux seront deçus, et par le fer et par le feu seront occis. Le lys maintenu; mais les derniers rameaux du vieil sang seront encore menacés.

« Ains, guerroyant entre eux.

« Lors un jeune guerrier cheminera vers la grande ville; il portera lion et coq sur son armure. Ains la lance lui sera donnée par grand prince d'Orient. Il sera secondé merveilleusement par peuples guerriers de la Gaule Belgique qui se réuniront aux Parisiens pour trancher troubles et réunir soldats, et les couvrir tous de rameaux d'olivier.

« Guerroyant encore avec tant de gloire sept fois sept

lunes, que trinité population européenne, par grande crainte et cris et pleurs, offrent leur fils et épouse en otages, et ployent sous les lois saines et justes, et aimées de tous.

« Ains paix durant vingt-cinq lunes.

« Dans *Lutetia*, la Seine rougie par sang, suite de combats à outrance, étendra son lit par ruine et mortalité, séditions nouvelles de malencontreux maillotins.

« Ains seront pourchassés du palais des rois par l'homme valeureux, et par après les immenses Gaules déclarées par toutes les nations grande et mère nation. Et lui sauvant les anciens restes, règle les destinées du monde, dictant conseil souverain de toute nation et de tout peuple, pose base de fruits sans fin et meurt. »

Joséphine, surprise de ce qu'elle venait de lire, s'arrêta, ferma le livre, et interrogea Napoléon sur cette étrange prédiction. Mais l'Empereur, ne voulant pas donner une grande importance à maître Olivarius en les commentant, se contenta de répondre :

« Les prophéties disent toujours ce qu'on veut leur faire dire; cependant j'avoue que celle-ci m'a beaucoup surpris. »

Il changea de conversation et parla d'autres choses.

A son retour de l'île d'Elbe, l'Empereur se rappela les coquillages d'Egypte et cette prédiction; il en reparla au colonel Abd.....

« Je n'ai jamais voulu rien croire, lui dit-il, mais je conviens ici de bonne foi qu'il y a des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes et que, nonobstant leur rare perspicacité, ils ne pourront jamais les approfondir, témoin cette singulière prophétie trouvée chez les Bénédictins, soustraite pendant la révolution, et que je connais. Que désigne-t-elle? Est-ce moi qui en suis l'objet? En vérité, nous devrions nous en rapporter pour tout à celui qui régit l'univers, et faire notre profit des étincelles de lumière réparties parfois sur quelques êtres privilégiés, pour nous éclairer sur la route véritable qu'il faut suivre, et nous prémunir des écueils que nous pourrions y rencontrer. »

L'histoire de cette prophétie, qui n'a pas été écrite après coup, ainsi que nous le démontrerons tout à l'heure, est très-extraordinaire. Celui qui découvrit ce livre est François de Metz, cousin du fameux François de Neufchâteau, et secrétaire général de la commune de Paris. Comme cette histoire n'est rapportée nulle part, et que nous seuls avons été à même de la connaître, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en la leur donnant en entier.

Tout le monde sait qu'à la fin de 1792, et au commencement de 1793, les maisons royales, les châteaux, les monastères, les abbayes et les églises furent pillés par ordre des *montagnards*. En agissant ainsi, on voulait, suivant eux, dérober et anéantir tous les papiers qui avaient rapport, soit aux prêtres, soit aux nobles ou au roi. Les livres des bibliothèques publiques, et particulièrement les actes sur parchemin, les manuscrits de toute espèce, étaient apportés à la commune, et là on procédait à leur accusation, à leur mise en liberté ou à leur condamnation; les uns étaient gardés intacts, les autres brûlés sur l'heure.

On avait, un jour du mois de juin 1793, pillé bon nombre de bibliothèques; la grande salle dans laquelle on déposait ces papiers était pleine; François de Metz et plusieurs employés procédaient au dépouillement de ces manuscrits, car il y avait ce jour-là peu de livres imprimés. Après avoir enregistré des livres de théologie, de physique, d'histoire, d'astronomie, etc., ils arrivèrent à un endroit où étaient étendus des in-12, des in-8 et des in-4, tous reliés en parchemin, et portant un signe particulier. Quelques employés disaient que ces ouvrages provenaient de la bibliothèque des Bénédictins; d'autres pensaient qu'ils faisaient partie de la riche collection bibliographique des génovéfains. Quelle fut leur surprise, en ouvrant ces livres, de voir qu'ils contenaient des traités sur les sciences occultes, sur l'astrologie, l'alchimie, la nécromancie, la chiromancie et les prophéties.

Ils avaient presque tout catalogué ces livres de peu d'importance, et qui ne devaient point recevoir les honneurs du

bûcher, quand un petit in-12 frappa leur attention; c'était le *Livre de Prophéties*, composé par Philippe-Dieudonné-Noël Olivarius, docteur en médecine, chirurgien et astrologue; ce livre contenait plusieurs prophéties de peu d'importance, sans nom d'auteur, mais celle-ci était signée. A la dernière page, on lisait en gothique: *Finis*, et plus bas 1542, en chiffres du seizième siècle.

François de Metz la lut en entier, mais il n'en comprit pas le sens; il l'avoua lui-même à sa fille, madame de Maugirard. Cependant elle lui sembla si extraordinaire, qu'il la copia, et la réunit à plusieurs autres prophéties copiées aussi par lui, et que nous avons retrouvées dans ses papiers. La copie textuelle de la prophétie d'Olivarius, écrite de la main même de François de Metz, est datée de l'an 1793, ainsi il ne peut plus y avoir aucun doute à cet égard.

Comme on doit bien le penser, on parla beaucoup de cette prophétie, qui fut copiée par un grand nombre de personnes, et conservée, ainsi que plusieurs autres ouvrages sur le même sujet, dans la bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville. Quand Bonaparte monta sur le trône, on lui parla de cette prophétie; il voulut la voir, et depuis on ignore ce qu'elle est devenue. Elle a été imprimée en 1815; on l'inséra dans les *Mémoires de Joséphine*, édition de 1820 et de 1827, et enfin Edouard Bricon, libraire, l'a publiée dans son *Recueil de Prophéties*.

BIBLIOGRAPHIE.

ENCORE M. JOBARD ET L'EXTATIQUE MICHEL; COMPTE RENDU DU SECOND OUVRAGE DE CE DERNIER INTITULÉ : *La Vie universelle*.

On a lu, dans notre 7e livraison, année 1859, la réponse que nous avons faite à M. Jobard, conservateur du musée de l'industrie de Bruxelles, qui voulait que nous acceptassions comme article d'Evangile l'identité de l'Esprit A. de Humboldt, évoqué par lui, et tout ce qu'il lui avait révélé sur l'extatique Michel, auteur de la *Clef de la vie*. Selon M. Jobard, l'Esprit du savant prussien aurait déclaré le paysan du Var le plus

grand de tous les prophètes après J.-C. et le dernier, et son livre comme étant l'oracle des oracles, la révélation par excellence. Nous n'avons pas reproduit la conversation médianimique tenue à Bruxelles entre M. Jobard, d'une part, et l'Esprit qui s'est présenté à lui sous le nom de M. de Humboldt, de l'autre, parce que nous ne reproduisons que très-rarement des dictées médianimiques, surtout quand elles ne sont pas spontanées ; et cela attendu qu'il n'est pas toujours avéré qu'elles n'émanent pas d'un acte inconscient de la propre âme du médium reflétant ses opinions particulières, attendu qu'il est quelquefois bien difficile de s'assurer de l'identité des Esprits, et qu'on ne prend presque jamais à ce sujet les précautions nécessaires, attendu enfin qu'il est inutile de s'attacher à des dictées médianimiques qui n'apportent rien de nouveau et de supérieur à tout ce qui est inscrit des œuvres de l'esprit humain. Après cela, pensions-nous, il serait prouvé que l'âme de M. de Humboldt ait bien voulu accourir à l'appel du spirituel M. Jobard, il ne serait pas avéré pour cela que ses renseignements soient la vérité même. En parlant du livre *la Clef de la vie*, nous avons dit qu'on y trouvait des idées grandioses, originales, séduisantes, mais qu'on retrouvait ces idées dans Fourier, Swedenborg. Nous aurions pu ajouter qu'elles étaient un rajeunissement des doctrines de Platon et des idées gnostiques sur le macrocosme et le microcosme (grand et petit univers), et qu'elles avaient été émises déjà bien des fois, sans que l'on puisse arguer de cela en faveur de leur réalité. Car quand des Esprits viennent nous faire, en langage peu académique, des révélations sur les astres, l'immensité et le gouvernement des mondes, toute chose dont on ne peut pas contrôler l'existence, il est permis de tenir sa foi dans une sage réserve. Nous avons répondu aussi à M. Jobard qu'il y avait déjà bien eu des cosmogonies révélées d'un admirable enchaînement de conclusion et de détails, et que dans l'embarras du choix, force était de les examiner toutes et d'en venir, avant de se prononcer, à recueillir l'avis des spiritualistes du monde entier. M. Jobard nous a

répondu en se fâchant tout rouge, nous appelant un jeune homme, nous disant que les majorités ne sont pas toujours du côté de la vérité ; qu'il était bien étrange que nous eussions lu toute la *Clef de la vie*, attendu que lui n'avait encore pu en lire que la moitié, insinuant que notre peu d'empressement à conclure comme lui était le résultat d'une jalousie de boutique. Nous aurions pu répondre à M. Jobard que quand on n'a lu que la moitié d'un livre, on ne doit pas le juger dans son ensemble ; qu'en présence de la diversité des avis et des révélations, il est bon de s'en rapporter à l'examen, à la comparaison, à l'ensemble des opinions ; que c'était le seul moyen de trancher avec poids toute difficulté, et que la décision du plus grand nombre valait mieux que l'opinion d'un seul inspiré qui n'administrait pas la preuve de ses inspirations. Nous aurions pu lui répondre enfin que nous n'étions l'auteur d'aucun ouvrage, d'aucun livre sur la *vie* et la *création universelles;* que, par conséquent, nous ne tenions pas boutique des cosmogonies, et qu'en somme nous étions fort désintéressé dans la question. Mais nous avons préféré garder le silence, car la discussion placée sur le terrain où M. Jobard l'avait mise dans sa dernière lettre, ne pouvait que prendre une tournure acrimonieuse. Cependant, pour qu'il ne soit pas dit que nous étouffons les questions, et afin de faire preuve de notre bon vouloir de publicité à l'endroit de n'importe quelle opinion, nous allons insérer ici un compte rendu bienveillant du nouveau livre de l'extatique Michel intitulé : *La Vie universelle*, livre dans lequel les idées de *la Clef de la Vie* sont reproduites. Nos lecteurs auront par là une idée de cet ouvrage, où il est dit que Dieu mange et digère des soleils, ouvrage qu'on pourrait, à proprement parler appeler : le *Traité de la déglutition, de la digestion et de la sécrétion universelle du monde et de l'animalité de Dieu.* Si le compte rendu qui va suivre ne suffit pas à nos lecteurs, ils pourront avoir une idée plus complète du livre en se le procurant en même temps qu'une grande dose de patience et d'attention. Il coûte 7 fr. 50 chez les principaux libraires.

LA VIE UNIVERSELLE, par LOUIS MICHEL, de Figanières (Var).

« Par l'étude de la science humaine s'opère la « végétation sauvage, et, par l'étude de la « science vivante de Dieu, la végétation « harmonieuse de l'âme humaine. »

Ce livre est un complément de la *Clef de la Vie*, le premier ouvrage de l'extatique Michel, paru en août 1857, fort apprécié dans un article de M. Louis Jourdan. (Voir *le Siècle* du 3 février 1858.)

L'auteur y développe tout un système qui a bien quelque analogie avec les idées du célèbre Fourier (1), et qui se rencontre sur plusieurs points avec celles du non moins remarquable Swedenborg, ce visionnaire incompris du siècle dernier, et qui est devenu fondateur d'une nouvelle secte religieuse.

Ce livre est une révélation, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui l'ont publié et arrangé.

A ce titre, nous le respecterons et ne le discuterons pas.

Tous les systèmes, soit qu'ils émanent des recherches philosophiques, soit qu'ils proviennent de l'état d'extase somnambulique, ont pour but la découverte de la vérité absolue. Chacun prétend l'avoir trouvée et se donne pour l'initiateur réel qui est appelé par la Providence à donner la lumière au monde.

A Dieu ne plaise que nous cherchions à décourager personne dans la plus noble et la plus louable tâche que puisse s'imposer l'esprit humain ! Notre but, en faisant cette remarque, est seulement de le prémunir contre l'entraînement exclusif de ses propres inspirations, et cette tendance fâcheuse à repousser systématiquement celles des autres.

(1) Pour nous, il est avéré que le fond de *la Clef de la Vie* et *de la Vie universelle*, son idée mère et inspiratrice, a été la *Cosmogonie* et les autres œuvres de Fourier. Les secrétaires du paysan du Var auraient dû le laisser un peu plus voir. Du reste, comme nous l'avons annoncé dans notre seizième livraison, le savant docteur Huhg Doherty traitera cette question de cosmogonie dans notre journal, et la décidera avec autorité.

Z. PIÉRART.

D'ailleurs, ne pouvons-nous pas faire ce raisonnement : Dieu, unité, vérité absolue, infinie, n'est-il pas le soleil spirituel dont les rayons frappent et réchauffent toutes les intelligences humaines ? Lorsqu'elles tendent à une découverte fixe et déterminée, ce jet de lumière divine vient donc aider, élucider les idées des esprits en travail, plus ou moins parfaitement, d'après la perfectibilité de leur entendement particulier de la persistance de leurs études ou encore de leur justice, de leur bonne foi et du désir plus ou moins vif et sincère de connaître la vérité. C'est donc, d'après la réception ou le plus ou moins d'intégrité de l'instrument spirituel que la lumière se fait dans l'intelligence de chacun.

La vérité est une, indélébile, puisqu'elle émane de Dieu, mais sa traduction diffère ; elle est plus ou moins lucide et entachée d'erreur, puisqu'elle passe par le prisme réflecteur de l'homme.

Ainsi, dans les systèmes les plus défectueux, les plus erronés même, présentés souvent sous le jour le plus faux, l'adepte consciencieux et vrai de la science divine peut encore reconnaître la vérité malgré les nuages qui l'obscurcissent et la dérobent au vulgaire.

Aussi voyons-nous percer en dehors du jet de l'idée divine, se reflétant dans l'imagination inspirée de Swedenborg, le caractère particulier de cet extatique, et nous pouvons comprendre de quelle influence ont été son éducation, ses rapports avec le milieu social et religieux de son siècle sur les révélations qu'il a faites au monde.

N'en est-il pas de même de Fourier, dont le milieu sceptique dans lequel il vivait a matérialisé l'œuvre, pour ainsi dire, en lui inspirant sa philosophie d'attractions passionnelles, d'appétits et jouissances physiques équilibrées, philosophie qui pourtant ne manque ni de vérité ni de logique en certains cas où l'application pratique pourrait avoir lieu ?

En dehors des points de comparaison que nous avons découverts avec ses deux précurseurs, l'extatique Michel, inspiré par l'Esprit de vérité, nous initie à la procréation, ali-

mentation et digestion universelle de Dieu, des corps célestes tant matériels que spirituels, et de tous les règnes de la nature.

Notre cadre restreint ne nous permet pas d'entrer dans de grands développements, et nous ne pouvons donner qu'une analyse succincte de l'ouvrage.

L'auteur le divise en trois parties distinctes.

La première traite de la matière et donne un aperçu général de la vie universelle, de l'ensemble du grand tout appelé par lui grand omnivers, et le met en parallèle avec l'organisme humain sous la dénomination du petit omnivers.

« Véritable alambic vivant, le corps humain, ou petit omnivers, élabore les aliments de l'âme ; des agents intelligents (animules) de tous les hominicules répandus dans le corps de l'homme, et qui ne sauraient composer une âme humaine, font, selon lui, mouvoir tous ses membres et président à toutes les fonctions du corps.

« Le grand omnivers, grand alambic infini, par des opérations analogues à celle du petit omnivers dont il est le modèle, prépare, élabore les agents intelligents des facultés de sa grande âme directrice (Dieu), dont toutes les âmes humaines, répandues dans toutes les natures infinies qu'il nomme le grand homme infini, ne sauraient composer son âme propre.

« Or Dieu, l'âme humaine, l'animule hominiculaire, et ce qui fait vivre cette dernière, sont d'ordres divers. Autant que l'âme humaine est inférieure à Dieu, autant l'animule hominiculaire est placée au-dessous de l'âme ; autant l'hominicule est numériquement inférieur à l'homme, autant ce qui fait vivre l'animule est numériquement inférieur à l'hominicule, et ainsi en descendant jusqu'à l'insondable infiniment petit de Dieu.

« De même encore, l'aliment de ces facultés divines c'est le fluide divin fractionné à l'infini, disposé en unités de ce fluide, étincelles divines, âmes humaines intelligentes, sans nombre, indivisibles, éternelles, c'est-à-dire conservant à

tout jamais leur individualité, incapables toutes ensemble de constituer Dieu.

« L'aliment de l'âme humaine, c'est ce même fluide divin fractionné à l'infini, mais en parties infiniment petites, même par rapport à l'âme humaine, comme elle indivisibles et éternelles, et que nous appellerons animules hominiculaires. »

Nous passerons rapidement sur le chapitre des digestions de l'homme, du grand homme infini et de la planète.

L'auteur applique la loi des quatre règles à cette digestion qui est matérielle, vitale et céleste.

Il s'ensuit que les aliments matériels du grand homme infini sont des planètes et des soleils sans nombre, des mondes matériels, amenés par la loi d'ascension progressive et épurative à l'estomac vierge du grand omnivers, chargé de l'élaboration nécessaire à l'entretien de ce grand ensemble.

« Les grands Messagers, les Messies divins, les plus purs et les plus avancés des êtres fluidiques célestes qui ont amené à maturité d'extase ravissante lumineuse d'amour, les grands corps harmonieux, pour se transformer dans l'estomac vierge, passent affranchis de l'élaboration du grand creuset divin aux natures célestes des cieux, pour y être classés selon leur valeur. Parfaites de lumière et d'amour, ces âmes suivent la loi ascensionnelle même avant l'addition digestive. Reconnaissons en elles les modèles divins des hominicules savoureux passant, d'un bond, des aliments de l'homme à son cerveau, au service de l'âme humaine. »

Après avoir décrit la formation des soleils, la procréation des mondes et les opérations correspondantes dans le corps humain, l'auteur termine la première partie par le classement des corps célestes en familles d'astres ; il constate leur état embryonnaire, leur naissance, leur transformation ou la résurrection de ce qu'il appelle le mobilier d'une planète, et enfin son ascension.

La deuxième partie, qui traite des lois de la vie universelle, donne des notions générales sur celle de l'homme et de la planète ; l'auteur revient encore sur les digestions qu'il par-

tage en matérielles, vitales et célestes, et donne l'emploi des pertes digestives. Il nous apprend pourquoi les mondes sont peuplés d'âmes humaines ; comment Dieu leur inculque sa loi, comment s'opère la chute et la dissolution des âmes d'astre qui se détériorent.

Elle traite des grands Messagers fluidiques lumineux divins, Messies des trois natures, des eaux, de l'atmosphère, de la vie combinée des quatre règnes de la planète, des fluides et de la constitution intelligente de l'atmosphère, des végétations diverses et de la greffe ou incrustation.

Nous arrivons à la troisième partie, consacrée à l'intelligence, et qui forme à elle seule la moitié du livre.

L'auteur nous donne du bien une description grandiose, en le faisant procéder du soleil unique d'amour et de la lumière divine, conservant constamment éclairés ses quatre points cardinaux aux quatre couleurs mères, générateurs de tous les soleils, de tous les mondes et de l'âme humaine, comprenant les quatre facultés de Dieu, savoir :

La raison, l'ordre, le jugement et leur directrice pivôtale, l'intelligence réelle. Lesquelles facultés sont éclairées : la raison en jaune, l'ordre en bleu, le jugement en rouge, l'intelligence réelle en blanc.

Les quatre points cardinaux contiennent encore les quatre perfections divines :

Le bon, le vrai, le beau, ayant pour pivot le juste.

Ainsi, l'intelligence réelle se trouve dans les trois autres facultés cardinales et les contient implicitement ; de même, la couleur pivotale, le blanc, contient les trois autres, les alimente sans cesse et s'en alimente elle-même.

Le bonheur de l'homme consiste donc dans l'exercice de ses facultés intelligentes, autant qu'elle comporte le monde où il se trouve, en subalternisant ses appétits matériels aux pures jouissances de l'âme, et c'est par l'entière exécution de la loi d'amour qu'il possède la vraie liberté,

« Par malheur, l'âme est souvent entravée dans l'exécution de la loi de Dieu ; elle ne peut exécuter cette loi dans les mon-

des incohérents, entravée sans cesse par la compression du mal qui, de tout le poids du corps matériel, pèse sur son libre arbitre. »

M. Michel dit qu'il va essayer de remonter à la cause première de cette impuissance, mort morale véritable de l'homme; mais son explication ne nous paraît pas suffisante, et il ne nous apprend rien de la cause réelle du mal.

Aussi poursuit-il de la sorte :

« Nous nous contenterons donc pour le moment de faire connaître le mal, d'en expliquer l'existence vis-à-vis du bien; de montrer comment Satan, qui le personnifie, vit en face de Dieu. Le peu qu'il nous est permis de dire ici sur le fond de la question, c'est que le mal est inhérent aux voiries du grand omnivers, et par suite graduellement à la vie.

« Le bien procède de Dieu, de ses facultés, de ses perfections infinies et de leurs combinaisons ; le bien, c'est donc : l'amour, la lumière, le mouvement, la vie, le bonheur, le mal personnifié dans Satan, être multiple, divisé, renouvelé sans cesse par l'activité du bien; le mal, c'est l'opposé, l'apathie, l'inertie, la mort, le néant.

« Le progrès du mal au bien, l'état actif intermédiaire, c'est la haine, le demi-jour, la lutte, la souffrance. »

Sans nous dire positivement que le mal est nécessaire, M. Michel nous le laisse parfaitement comprendre lorsqu'il démontre qu'une lutte éternelle est établie entre Dieu et Satan. Cette lutte éternelle est le travail de Dieu reflété dans le travail de l'homme sur la planète.

« L'empire absolu de Satan n'existe nulle part; car, partout sans exception, le bien s'insinue dans les noires voiries compactes infinies du grand omnivers, régions des ténèbres éternelles, de la léthargie et du néant, sans cesse bouleversées et renouvelées par le bien, par l'activité de Dieu. »

Voilà donc le mal défini par M. Michel. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails, cela serait inutile et nous n'y verrions pas plus clair.

Prenons le mal matériel complaisamment détaillé par

M. Michel dans ses voiries compactes, prenons-le corps à corps, et, si nous l'examinons bien et analysons ses natures, nous ne verrons plus que de la matière plus ou moins grossière dont les diverses parties sont en lutte perpétuelle, ou si elles sont réduites à l'état léthargique, représentent la mort qui est le repos, l'inertie, et ne constitue pas le mal.

M. Michel nous parle d'un mal matériel qui, selon nous, n'existe pas; car si nous partons de ce principe fondamental que Dieu est infaillible dans sa création, nous sommes certains qu'il n'a pu créer à la fois de la bonne et de la mauvaise matière. Tout ce qu'il a fait est donc bien fait, et le mal ne saurait être issu de Dieu, même le mal dont nous reconnaissons l'existence dans cette seule acception de mal moral.

Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, tout en rendant justice au prodigieux travail de l'auteur de la *Vie universelle*, que ce qui nuit le plus à son œuvre et la matérialise en quelque sorte, c'est la confusion qui existe entre la substance spirituelle ou céleste et la substance matérielle.

Le mal ne saurait résulter que des œuvres très-secondaires d'intelligences déviées, qui, jouissant de l'exercice de leur libre arbitre, se sont trompées en s'égarant dans les sentiers perdus du vice, de l'égoïsme et de l'orgueil. Son origine est donc toute morale; Dieu le permet parce qu'il est la conséquence du libre arbitre, qu'il a donné comme boussole à l'homme sur cette mer orageuse de la vie.

Avant de terminer notre analyse, nous ne pouvons passer sous silence le chapitre de l'attraction, des rapports et des voies de communication par l'aimant infini, d'où provient la sympathie et l'antipathie.

« Dieu est le foyer central intellectuel infini où convergent toutes les unités du fluide divin, âmes humaines, et d'où elles partent pour ramener sans cesse aux cieux des aliments nouveaux.

« L'amour infini de Dieu attire les pures étincelles divines. Le fluide électro-aimanté est particulier au sexe masculin et le principe ferrugineux domine chez le sexe féminin, de là

l'attrait plus ou moins vif de l'un vers l'autre. » Nous dirons aussi un mot des Messies. « Jésus-Christ, dit Michel, est descendu le premier sur notre terre encore dans l'enfance pour inculquer la loi d'amour.

« L'Esprit de vérité, ou le Saint-Esprit qu'il avait annoncé lui-même, vient ensuite continuer son œuvre dans le monde qui entre aujourd'hui dans l'adolescence, et viendra, à son jour, à son heure, le Messie céleste, grand Messager de Dieu, qui présidera à l'ascension de la planète, au milieu des élus du bien et de l'amour, lorsqu'elle sera parvenue à l'âge de sa virilité. »

En somme, le livre fait réfléchir; les idées sont grandes, élevées, et, si nous ne pouvons les partager toutes, nous rendrons, du moins, justice au ton de bonne foi et de conviction qui paraît y régner. Le système cosmogonique qu'il expose ne manque ni d'élévation ni de grandeur dans son gracieux enchaînement, et s'il émane réellement tout entier de visions extatiques, il faut convenir que ces visions sont d'un extatique peu ordinaire.

D. Buret.

On lit dans le *Spiritual Magazine* de Londres du 5 février les faits suivants attestés par M. Howitz, littérateur distingué et témoin oculaire.

M. Home s'est trouvé dernièrement dans une soirée où il y avait quatre littérateurs et un journaliste célèbres. Tous se sont assis autour d'une table qui s'est élevée en l'air. Ensuite un accordéon ayant été placé par terre, loin de tout contact, cet accordéon exécuta seul une très-belle fantaisie. Ensuite l'accordéon s'est placé tout seul dans les mains de plusieurs personnes. Arrivé près de celles de M. Howitz, il s'est maintenu quelque temps en l'air. De l'écriture directe ensuite a été obtenue. Un morceau de carton ayant été placé par terre à distance, on retrouva dessus ces mots : Je suis content de vous voir tous ici ce soir, que Dieu vous bénisse.

L'assemblée ayant été prévenue que la cousine défunte d'un des assistants allait lui serrer la main, tous mirent les mains sur la table afin d'écarter toute illusion. La main chaude de la défunte vint prendre celle de son parent d'une manière si tangible, qu'il en fut agité et fut obligé de boire du vin pour se remettre. M. Howitz lui-même fut touché par la main d'un Esprit, et, la troisième fois, il sentit une commotion comme s'il eût été en contact avec une machine électrique.

Z. Piérart, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg).

CONTROVERSES. — FAITS ET EXPÉRIENCES.

DES MÉDIUMS MÉCANIQUES ET DES MÉDIUMS INTUITIFS. — LE PLUS SOUVENT RIEN NE PROUVE QUE CES DERNIERS ÉCRIVENT SOUS LA DICTÉE D'UN ESPRIT. — REMARQUABLE FRAGMENT SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME DICTÉ PAR L'ESPRIT LAMENNAIS A UNE JEUNE SERVANTE, PAYSANNE ILLETTRÉE.

Parmi les médiums qui, aujourd'hui, de toute part, couvrent de leur écriture des milliers de pages, il faut distinguer les médiums intuitifs ou simplement inspirés et les médiums mécaniques. Les premiers écrivent de leur écriture et de leur style propres ; tout ce qu'ils disent n'est que le reflet conscient ou inconscient de leurs opinions personnelles, des croyances qu'ils partagent et des lumières qu'ils ont acquises, mais exprimées avec cette facilité, cette lucidité et quelquefois ce cachet littéraire propres aux organisations dont l'âme s'est éveillée par suite de l'état d'entransement et de l'afflux divin que cet état provoque. Mais toujours le produit médianimique est proportionnel à l'intelligence, à l'instruction et aux souvenirs littéraires du sujet entransé. Quand le médium sort des idées, des maximes générales, des lieux communs déjà et depuis longtemps inscrits dans le domaine des œuvres de l'esprit humain, quand il quitte le terrain de ces banalités qu'on pourrait appeler, trivialement parlant, des *selles à tous chevaux*, pour révéler des secrets, apporter des vérités, des découvertes nouvelles, alors seulement on peut supposer ou qu'il écrit sous l'inspiration d'un Esprit, ou que son organisation admirablement spiritualisée a permis à son âme de déployer, comme celle d'une extatique, d'une voyante privilégiée, toutes les ressources, les facultés qui sont en elle, et d'entrer en parfaite communion avec le flux divin, source de toute lumière, de toute puissance. Si le médium écrit, comme cela arrive souvent, contrairement à ses convictions, à ses désirs et sur des sujets qui sont au-dessus de ses connaissances, alors il y a de fortes présomptions pour qu'il soit mécanique, agissant sous l'impulsion d'une volonté étrangère.

Cette volonté peut être celle d'un assistant influençant magnétiquement, puissamment le médium, comme cela se voit souvent. Quand il n'y a aucun assistant capable d'exercer cette influence, et que surtout le médium écrit d'une autre écriture que celle qui lui est propre, alors il y a lieu de croire à l'action d'un Esprit. Selon que l'Esprit est bon ou mauvais, ignorant ou éclairé, les dictées seront morales, édifiantes, instructives ou elles ne le seront pas ; si elles sont instructives, et que le médium ne soit cependant qu'une intelligence bornée, inculte, la dictée sera alors de l'ordre le plus élevé, car non-seulement elle prouvera, de même que les phénomènes physiques, en faveur de l'immortalité des âmes et de la possibilité de leurs manifestations au sein du monde matériel, mais encore elle revêtera le cachet d'une révélation céleste. Qu'on nous envoie toujours de semblables manifestations, en nous administrant la preuve de leur réalité, et nous les accueillerons des deux mains. C'est ce que nous venons de faire à la suite d'une communication émanée d'une dame de la rue Bonaparte abonnée à la *Revue spiritualiste*.

Cette dame, dont nous offrons de faire connaître verbalement le nom et la demeure à ceux qui le désireront, a une bonne, jeune fille d'environ vingt ans, née dans la Touraine, et qui sait tout au plus lire et écrire. Son organisation est bien loin d'être spiritualisée : c'est une bonne forte fille, joufflue, sanguine. Elle a quelque peu d'orthographe en écrivant, mais aucune ponctuation et la rédaction lui est tout à fait étrangère. Il y a quelques mois, elle devint, à la suite de quelques magnétisations, médium à manifestations physiques. Sous son influence médianimique, on entendit des coups se produire spontanément dans la table ou les murs de la chambre qu'elle habitait. Puis elle devint somnambule, extatique et eut l'admirable faculté de lire un papier écrit posé sur son épigastre ; mais cette belle faculté, ainsi que sa grande lucidité se perdirent, peut-être parce qu'elle fut mal dirigée ou fatiguée d'expériences ; elle était demeurée cependant som-

nambule, quand elle devint médium écrivant. Un zouave d'abord se manifesta par sa main, donnant sur son existence terrestre des preuves d'identité. Ce zouave, tous les vendredis soir, la quittait pour aller, disait-il, dans un certain cercle spiritualiste du Palais-Royal, se poser tour à tour en qualité de zouave et de saint Louis. Sur quoi je reçus une visite de sa maîtresse, à cette fin de me prier d'avertir de cette duperie spiritualiste les membres de ce cercle si je les connaissais; je m'en gardai bien. Il y a des gens qui croient, de la façon la plus sacramentelle, avoir toujours, pour venir satisfaire leur curiosité, les Esprits qu'ils évoquent, qui ne prennent jamais la moindre précaution contre les Esprits farceurs, et qui se croient inspirés par les meilleurs et les plus grands Esprits, parce que quelque médium leur a donné pour toute pitance quelques dictées écrites en style d'écolier, et cependant signées des plus grands écrivains de notre langue, quelques lieux communs, quelques banalités revêtant le plus vulgaire cachet moral. Vouloir avertir, conseiller de telles gens, serait s'exposer à être regardé de très-mauvais œil. Nous n'avons donc point répondu à l'intention de la dame de la rue Bonaparte. Pour en revenir à sa bonne, elle était régulièrement visitée par son espiègle zouzou, quand tout à coup celui-ci lui fit défaut.... Elle demeura ainsi quelque temps sans communication, quand, par un beau soir, elle sentit une force étrange qui agitait sa main et un désir irrésistible d'écrire; sa maîtresse de lui donner vite un crayon et du papier, et sa main de partir comme un trait et d'écrire avec une rapidité fébrile, en très-bon français, avec tous les signes de la ponctuation, une tirade sur l'immortalité de l'âme, que jamais de sa vie ni de ses jours elle n'aurait certes pu imaginer. Cette tirade était signée d'un nom et de prénoms auxquels la pauvre bonne était bien loin de songer, et ces noms dans leur orthographe parfaite, bien qu'elle ne les eût jamais vus nulle part : c'était *Félicité-Robert de Lamennais !* Si c'est à l'œuvre qu'on doit reconnaître l'artisan, et si on doit juger de l'arbre par ses

fruits, nul doute que la dictée obtenue par la jeune bonne ne soit de l'illustre écrivain. C'est tout son style, sa manière, sauf plus d'énergie encore dans l'expression. Lamennais aurait déclaré qu'il avait reçu comme mission de se manifester aux hommes, afin de porter un éclatant témoignage en faveur de l'immortalité de l'âme ; il a même promis un livre à ce sujet. Sans doute que le fragment qui va suivre en sera le prologue, un spécimen donné comme avant-goût. Ce fragment a été obtenu en plusieurs dictées. Chaque soir, Lamennais dictait, puis s'interrompait au milieu d'une phrase pour recommencer le lendemain ou le surlendemain, en terminant la phrase inachevée. Voici ces dictées ; nos lecteurs en jugeront, et, selon nous, elles peuvent figurer parmi les plus remarquables qui soient émanées des Esprits, non-seulement par le style, mais à cause des circonstances dans lesquelles elles ont été obtenues.

« On a depuis longtems assez plaidé la cause du désespoir et de la mort ; j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix et d'appeler mon siècle en jugement; je suis las d'entendre répéter à l'homme : Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, tu ne dois rien qu'à toi ; il le croirait peut-être enfin ! Peut-être qu'oubliant sa noble origine, il irait jusqu'à se regarder, en effet, comme une masse organisée qui *reçoit l'esprit de tout ce qui l'entoure* et de ses besoins; jusqu'à dire à la pourriture : Vous êtes ma mère, et aux *vers : Vous êtes mes frères et mes sœurs;* peut-être qu'il se persuaderait être réellement affranchi de tout devoir envers son auteur ; peut-être que ses désirs s'arrêteraient au tombeau, et que, se contentant d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main : qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur, aussi bien que de sa dépendance ; on s'est efforcé d'en détruire les titres, vaine tentative ! ils subsistent, on les lui montrera ; tous les siècles les ont lus, tous, même les plus dépravés. Je les citerai à comparaître, et on les verra proclamer l'existence d'une religion. Qui osera les démentir et opposer à leur témoignage ces pensées d'un jour ? Nous verrons qui l'osera, quand tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant ces peuples qui ne sont plus, ils surgiront de leur poussière, pour venir déposer en fa-

veur de Dieu et des immortels destins de l'homme. Eh pourquoi périrait-il ? Qui l'a condamné ? Sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être ? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est donc l'homme ? Non ! non ! la philosophie se hâte trop de sceller la tombe ! Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, ayant entre elles des parties distinctes de grandeur, de forme et de distance, et nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre ; elle ne le fera pas ; elle ne l'a jamais fait. Jamais elle ne concevra l'idée de justice divisée, ni ne la divisera. Elle est une ou elle n'est point ; et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue ? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés produise le sentiment essentiellement simple..... (1), et qu'en les mélangeant on arriverait à former une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer, merveilleux effet de l'organisation ? Quoi ! cette boue que je foule aux pieds n'attendrait qu'un peu de chaleur, qu'un certain arrangement de ses parties pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, pour franchir l'espace immense, et, atome à l'étroit dans l'univers, pour chercher par delà les mondes non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse !

« Certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions....... (2) ; et si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être détrompés, je n'ai pas de terme pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation. Et que disent-ils cependant : ils appellent le témoignage des sens, ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux, pareils à des enfants qui, voyant le soleil descendre en-dessous de l'horizon croiraient qu'il est éteint (3). Mais quoi ! sont-ils les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution, les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre ? Et il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme, et cependant le genre humain, défendu contre le pres-

(1) La première dictée s'interrompit en cet endroit sans que la phrase fût finie. Quelques jours après, à la même heure, la main du médium placée sur le papier, un crayon à la main, partit subitement, termina la phrase commencée, et ajouta un nouveau fragment à la précédente dictée.

(2) Ici, au milieu de la phrase, s'interrompit la seconde dictée. Le lendemain, l'Esprit termina sa phrase, et poursuivit comme il est indiqué.

(3) La quatrième dictée commença en cet endroit.

tige des sens par une foi puissante et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits abusés par d'effroyables désirs, il conserve et conservera toujours une haute tradition d'immortalité. »

Félicité Robert de Lamennais.

ÉCRITURE DIRECTE. — MANIFESTATIONS REMARQUABLES PROVOQUÉES PAR LA PRÉSENCE DE M. HOME DANS UN SALON DE LONDRES.

La lettre suivante a été adressée à une dame de Paris par l'épouse d'un des ministres de la Grande-Bretagne. Nous regrettons de ne pouvoir indiquer les noms, mais nous pourrions montrer la lettre à ceux qui le désireraient.

Ma chère amie,

Je m'empresse de vous écrire, *toute tremblante de joie*, pour vous dire que nous avons eu une écriture directe! Concevez notre bonheur! Nous devions avoir une séance chez M. Home hier au soir. Le vendredi soir mademoiselle Galier et moi nous étions seules à une petite table au salon. —Dahlia s'annonce et me dit : « Mettez un papier près de votre portrait sur le divan. Nous eûmes de la peine à comprendre de quel portrait elle voulait parler ; nous nous mîmes à deviner d'abord l'un, ensuite l'autre qu'elle n'accepta pas; à la fin je me souvins d'un portrait qu'on avait apporté de notre ancienne maison et que l'on n'avait pas accroché et qui était dans une chambre à part sur un canapé et recouvert d'un drap. Dahlia, notre Esprit familier, nous dit que ceci était le portrait en question; nous fîmes de suite ce qu'elle nous ordonna, et, après avoir posé le papier, nous lui demandâmes quand nous devrions le reprendre. Elle nous répondit : « Mon sûr conseil est de venir le reprendre mardi après la séance de lundi. » Nous eûmes la séance hier, une séance merveilleuse. Ce matin nous cherchâmes le papier dont nous

n'avions parlé à *personne*, nous y trouvâmes un grand M et un V avec une marque hiéroglyphique. Imaginez-vous notre bonheur! Nous demandâmes ce que signifiaient ces chiffres. Les Esprits nous répondirent : « Le V est l'initiale de Varo, qui est le nom spirituel de Georges Quatre, roi d'Angleterre (le même Esprit qui me fit mal à la main un soir chez vous). Le M veut dire Mentor, et son nom sur la terre fut *Swedenborg.* » Depuis quelques jours nous n'avions pas de manifestations, et les Esprits nous assuraient que c'était un changement qui nous arrivait. Ce que nous eûmes peu après chez M. Home fut véritablement miraculeux. Mon enfant défunt y vint encore, mit sa main dans la mienne et sa tête s'appuya contre mes genoux; il prit une sonnette de ma main, la sonna sous la table et alla la donner à mademoiselle Galier en mettant toute sa petite main dans la sienne ; elle me dit qu'elle avait senti chaque doigt; pendant ce temps la table se soulevait parfois et les coups furent d'une force extraordinaire. Je pris une fort belle sonnette qu'on avait donnée à M. Home en Russie; cette sonnette représentait la grande cloche de Moscou et portait au sommet une croix; elle était lourde; je la tenais sous la table, une main d'homme vint me l'enlever; une amie assise à côté de moi me pria de supplier l'Esprit de lui donner la sonnette (cette dame était juive) ; tout à coup elle fit un cri : elle venait de recevoir la sonnette dans ses mains, mais la croix avait été enlevée, quoique en métal et très fort. Les Esprits nous dirent qu'ils avaient enlevé la croix parce que cette dame était juive!!! Quelques minutes plus tard, cette croix fut posée dans ma main par mon enfant qui en même temps me pressa la main et puis joua avec la manche de ma robe. Mademoiselle Galier fit la remarque qu'il avait toujours été joyeux et qu'il avait plaisanté avec elle une heure avant sa mort. Il frappa dans la table : « Je ne suis pas mort! » Ensuite mademoiselle Galier le pria de nous dire ce qu'elle avait mis dans son cercueil; il répondit : « J'aime bien les fleurs et le portrait. » Je n'avais pas su qu'il y avait un portrait, c'était celui de sa pauvre nourrice qui avait prié

mademoiselle Galier de lui permettre de l'enfermer avec son corps. Nous fûmes dans l'admiration, comme vous pouvez croire ! Ensuite il vint m'enlever un mouchoir, enveloppa une petite sonnette dedans et alla porter ce petit paquet à sa sœur Alice (1).

Madame M. G.

APPARITIONS.

On lit dans le *Moniteur* du 30 mars dernier :

« L'*Evening Post* de New-York publie un fait assez curieux dont un certain nombre de personnes avaient déjà connaissance, et sur lequel on se livrait depuis quelques jours à des commentaires assez amusants. Les spiritualistes y voient un exemple de plus des manifestations de l'autre monde. Les gens sensés ne vont pas en chercher si loin l'explication, et reconnaissent clairement les symptômes caractéristiques d'une hallucination. C'est là aussi l'opinion du docteur Cogswell lui-même, le héros de l'aventure.

« Le docteur Cogswell est bibliothécaire en chef de l'*Astor Library*. Le dévouement qu'il apporte à l'achèvement d'un catalogue complet de la bibliothèque lui fait souvent prendre pour son travail les heures qui devraient être consacrées au sommeil, et c'est ainsi qu'il a l'occasion de visiter seul, la nuit, les salles où tant de volumes sont rangés sur les rayons.

(1) Une demoiselle anglaise, membre de la Société spiritualiste de Paris, depuis peu de temps de retour à Londres, a eu l'avantage de voir M. Home chez Mme M. G. dont il est question ci-dessus. Cette demoiselle avait été témoin à Paris, chez elle et dans divers lieux, de phénomènes médianimiques remarquables. Mais il manquait à sa foi de se persuader de la réalité des grandes choses qui ont lieu en présence de M. Home. Elle a eu cet avantage tout récemment. Elle nous écrit qu'étant, chez Mme M. G., en compagnie de l'illustre médium et de sa femme, la table s'est élevée trois fois en l'air sans contact; elle s'est penchée de côté sans que le crayon posé dessus soit tombé. Il y a eu de l'écriture directe, un accordéon jouant seul de délicieux morceaux, puis, une autre fois, la promesse de contact de mains d'Esprit parfaitement tangibles. Z. P.

« Il y a une quinzaine environ, il passait ainsi, le bougeoir à la main, vers onze heures du soir, devant un des retraits garnis de livres, lorsqu'à sa grande surprise il aperçut un homme bien mis qui paraissait examiner avec soin les titres des volumes. Imaginant tout d'abord avoir affaire à un voleur, il recula et examina attentivement l'inconnu. Sa surprise devint bien plus vive encore lorsqu'il reconnut dans le nocturne visiteur le docteur ***, qui avait vécu dans le voisinage de Lafayette Place, mais qui est mort et enterré depuis six mois.

« M. Cogswell ne croit pas beaucoup aux apparitions et s'en effraye encore moins. Il crut néanmoins devoir traiter le fantôme avec égards, et élevant la voix : « Docteur, lui dit-il, comment se fait-il que vous qui, de votre vivant, n'êtes probablement jamais venu dans cette bibliothèque, vous la visitiez ainsi, après votre mort ? » Le fantôme, troublé dans sa contemplation, regarda le bibliothécaire avec des yeux ternes et disparut sans répondre.

« Singulière hallucination, se dit M. Cogswell. »

« Il retourna à son travail, puis s'alla coucher et dormit tranquillement. Le lendemain, à la même heure, il lui prit envie de visiter encore la bibliothèque. A la même place que la veille, il retrouva le même fantôme, lui adressa les mêmes paroles et obtint le même résultat.

« Voilà qui est curieux, pensa-t-il. Il faudra que je revienne demain. »

« Mais avant de revenir, M. Cogswell examina les rayons qui semblaient intéresser si vivement le fantôme, et, par une singulière coïncidence, reconnut qu'ils étaient tous chargés d'ouvrages anciens et modernes de nécromancie. Le lendemain donc, quand, pour la troisième fois, il rencontra le docteur défunt, il varia sa phrase et lui dit : « Voici la troisième fois que je vous rencontre, docteur. Dites-moi donc si quelqu'un de ces livres trouble votre repos, pour que je le fasse retirer de la collection. » Le fantôme ne répondit pas plus cette fois que les autres ; mais il dispa-

rut définitivement, et le persévérant bibliothécaire a pu revenir à la même heure et au même endroit, plusieurs nuits de suite, sans l'y rencontrer.

« Cependant, sur l'avis des amis auxquels il a raconté l'histoire, et des médecins qu'il a consultés, il s'est décidé à prendre un peu de repos et à faire un voyage de quelques semaines jusqu'à Charlestown, avant de reprendre la tâche longue et patiente qu'il s'est imposée, et dont les fatigues ont sans doute causé l'hallucination que nous venons de raconter. »

Nous trouvons que les journaux précités auraient beaucoup mieux fait de rapporter simplement les faits au lieu de les juger et de les attribuer à une hallucination. Pour nos lecteurs qui en général sont convaincus de la réalité des apparitions, ils savent ce qu'ils doivent penser du fait arrivé ainsi, à New-Yorck, d'une manière claire et persistante à trois reprises différentes.

Voici du reste le récit d'une autre apparition constatée cette fois par deux personnes et sur la vérité de laquelle, il n'y a pas à ergoter.

Dans le numéro de février du *Spiritual Magazine* se trouve une lettre d'un correspondant, dont le rédacteur garantit la véracité. La voici :

Monsieur,

J'éprouve, au sujet d'une apparition, beaucoup de plaisir à vous envoyer une communication qui peut vous paraître intéressante, c'est un récit qui m'a été communiqué par un chanoine de Manchester, homme d'une intelligence supérieure et de l'honneur duquel personne ne peut douter. Pendant la dernière maladie de son père, il avait l'habitude de le veiller alternativement toutes les deux nuits avec un vieux domestique. Une nuit que le serviteur avait pris son tour, le chanoine fut subitement éveillé par cet homme qui déclarait avoir été tellement effrayé dans la chambre du moribond qu'il ne pouvait plus y rester. Il raconta qu'il avait vu feu sa maî-

tresse debout près du lit du malade, portant une robe dont il se rappelait très-bien. Le chanoine lui ayant demandé s'il en avait parlé à son père, le domestique répondit que non. Le chanoine alla tout de suite à la chambre du moribond. Celui-ci se trouvait tout joyeux, et il lui dit : « Je viens d'avoir une apparition de votre mère, elle m'a dit que je la suivrais bientôt au ciel. » Le chanoine ayant demandé où il avait vu sa mère, le moribond répondit : « Au pied de mon lit ; » et il décrivit sa robe précisément comme le domestique l'avait fait. Le chanoine ensuite lui demanda s'il en avait parlé au domestique, il lui assura que non. En un mot, le chanoine a pris toutes les précautions possibles pour bien constater la vérité de cette apparition, et, comme il n'y a pas d'hallucination collective, il faudra bien que nos ergoteurs s'inclinent devant ce fait.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES ET SPIRITOSCOPES DANS L'ANTIQUITÉ.

Les manifestations physiques des Esprits, les tables tournantes, les révélations au moyen de spiritoscopes et de coups frappés et combinés avec l'alphabet, ne sont pas d'hier. Les Chinois, les Hindous les ont connus et les connaissent encore. La Bible en parle et les défend. Tertullien y consacre un passage remarquable. En voici un peu connu que nous empruntons à une analyse du *Rerum gestarum* d'Ammien Marcellin, analyse écrite au point de vue des croyances démonologiques et catholiques.

Ammien nous apprend que sous l'empire de Valens, on comptait, dans la classe très-nombreuse de sorciers, quelques philosophes et beaucoup de gens de qualité. Curieux de savoir quelle serait la destinée de l'empereur régnant, ils s'assemblèrent pendant la nuit, raconte cet historien, dans une des maisons affectées à leurs cérémonies. Ils commencèrent par dresser un trépied de racines et de rameaux de laurier, qu'ils consacrèrent par d'horribles imprécations : sur ce trépied ils placèrent un bassin formé de différents métaux, et ils rangèrent, autour à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors le sorcier le plus savant de la compagnie s'a-

vança, enveloppé d'un long voile, des feuilles de verveine à la main, et faisant à grands cris d'effroyables invocations, qu'il accompagnait de convulsions hideuses : ensuite s'arrêtant tout à coup devant le bassin magique, il y resta immobile, et tenant un anneau suspendu par un fil. A peine il achevait de prononcer les paroles du dernier sortilége, qu'on vit le trépied s'ébranler, l'anneau se remuer, s'agiter rapidement, et frapper tantôt sur une lettre, tantôt sur une autre. A mesure que ces lettres étaient ainsi frappées, elles allaient s'arranger d'elles-mêmes à côté l'une de l'autre, sur une table, et elles composèrent de très-beaux vers héroïques, qui furent admirés de toute l'assemblée. Valens qu'on eut soin d'informer de cette opération, et qui n'aimait pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit sévèrement les grands et les philosophes qui avaient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même, avec une atrocité sans exemple, la proscription sur tous les philosophes et les sorciers de Rome : il en périt une étonnante multitude, et les grands, dégoûtés d'un art qui les exposait à de si cruels supplices, abandonnèrent la sorcellerie à la populace et aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues, à des vengeances obscures, à des maléfices particuliers et peu pernicieux.

OBJETS DÉPLACÉS ET CACHÉS PAR LES ESPRITS. — CRÉATIONS SPIRITUELLES. — EXPLICATION THÉORIQUE DE CES FAITS ET DE CEUX QUI ONT ÉTÉ RAPPORTÉS PRÉCÉDEMMENT (1).

Monsieur Piérart,

P. S. Je profite d'une nouvelle occasion pour vous présenter une addition de faits de soustraction d'objets à joindre à ma dernière, si cela peut vous convenir. « L'Esprit espiègle, le farfadet, ne se lassait pas de faire de ses tours chez M. Bénezet et M. L... Il leur jetait partout des dragées très-fines, dans les chambres, dans les escaliers et sur leur table, sur laquelle il faisait souvent tomber de très-beaux cornets bien remplis de sucreries et intacts.

(1) Voir la livraison 15, année 1859, et la livraison 1, année 1860.

M. et Mme L..., ne voulant pas les avoir sur la conscience, allèrent chez un confiseur les lui faire voir pour en découvrir le propriétaire. Mais, quel ne fut pas leur étonnement, chemin faisant, d'être obligées de soutenir leurs poches, qui leur paraissaient chargées de plomb; mais encore quel ne fut pas leur embarras, leur position, étant entrées dans la boutique du confiseur, de ne pas pouvoir lui prouver l'utilité de leur démarche; car, croyant montrer des cornets de dragées, elles ne trouvèrent plus rien dans leurs poches!

M. et madame L..., de retour chez eux, y virent de nouvelles soustractions. M. L..., en pantoufles, veut se chausser, mais ses souliers ont disparu. On les cherche partout. Madame L... va avec une bougie dans un petit réduit obscur. A la porte de ce réduit, la bougie s'éteint. Cette dame la rallume et l'enveloppe de sa main; mais la bougie disparaît du bougeoir, et est remise peu après; mais il en manquait la moitié. Cependant M. L... mettait une autre paire de souliers lorsque les premiers tombèrent devant lui. Enfin, il dut prendre son chapeau; mais il n'était plus à sa place. Où était-il? En l'air, car madame L... le vit traverser les chambres, habillé de plumes d'oie dans sa circonférence, lesquelles étaient fixées avec un ruban. Ce chapeau alla tomber lentement sur une armoire et de là dans une garde-robe. Enfin, lorsque M. L... partit, madame L... rit aux éclats en voyant derrière le dos de son mari des rubans de toutes couleurs pendus aux boutons de sa lévite. Ces rubans avaient donc disparu quelque part.

Une observation m'a été faite par rapport aux ciseaux de la dame, qui fut si fort intriguée chez M. Bruneau. (Voir la 1re livraison de l'année 1860.) Comment comprendre d'abord que ces ciseaux aient pu être introduits dans un sommier bien pressé par la literie qui le surplombait?

En second lieu, comment comprendre le fait, positif pourtant, de ce transport des ciseaux là où il n'y a aucun être visible; là, dans le vide, où rien n'existe pour nous? Ma réponse pouvant avoir de l'intérêt pour quelques-uns de vos

lecteurs des plus novices, je vous la donne telle qu'elle, en abrégé.

Prétendez-vous que tout ce que vous ne voyez pas ne doive pas exister ?... Avons-nous les yeux faits pour tout voir? Sans les nyctalopes, comme les chauves-souris, les chats, les rats et souris, les oiseaux nocturnes, nous croirions qu'il eût été impossible à Dieu de faire des yeux capables de voir dans les plus profondes ténèbres. Cependant l'observateur remarque qu'à la chasse d'insectes fort petits, cette même chauve-souris vole avec la rapidité de l'hirondelle au milieu du plus épais feuillage.

Si, d'ailleurs, je dessine sur un mur une figure humaine dans toutes ses formes, avec du phosphore, dans un lieu bien fermé, et que j'y fasse aussitôt pénétrer une vive lumière, y verrez-vous cette image, qui ne sera pas une abstraction; mais qui existera matériellement? Non, sans doute. Eh pourquoi? C'est que l'œil humain n'a pas été fait dans des conditions qui lui permettent de tout voir. Dans nos visions nocturnes, si nous sommes éveillés *subito*, nous voyons quelquefois les Esprits à l'état lumineux, mais quelques secondes. Pourquoi ne les voyons-nous jamais longtemps? C'est qu'au premier instant de notre réveil, notre vue spirituelle a encore assez de puissance pour faire ainsi apercevoir les Esprits. Mais cette puissance est aussitôt annihilée par la vue de la matière qui, dans les ténèbres, dissipe la première et ne voit rien.

Avec quelques degrés de chaleur, nous ne voyons pas notre haleine : en existe-t-elle moins? Est-ce qu'en hiver nous ne la voyons pas? C'est que le froid condense les vapeurs, les gaz, et ces derniers que nous ne voyons pas sont amenés à l'état solide par l'excès d'un froid factice extraordinaire.

Enfin les Esprits, pour transporter des objets, se servent des éléments ambiants qu'ils trouvent dans l'atmosphère. Le vent, qu'on ne voit pas, ne transporte-t-il pas mille objets, même les arbres séculaires qu'il arrache, les toits des maisons, des masses d'eau des mers dans un mouvement giratoire?

Quant à cette faculté qu'ont les Esprits de faire entrer les objets dans des meubles bien couverts ou bien fermés, elle tient à ce qu'ils peuvent mettre à l'état spirituel tout ce qu'ils touchent, et c'est en mettant à cet état une lettre sous enveloppe qu'ils la retirent sans qu'il y ait à l'enveloppe la moindre coupure pour cela. C'est ainsi qu'ils lancent des pierres, dont on cherche inutilement une longue parabole, parce qu'elles ne sont jamais lancées de bien loin, et les agents de police perdent leur temps à chercher les propulseurs de ces projectiles, qui sont souvent auprès d'eux, tenant des pierres invisibles, mais qui reprennent leur état matériel aussitôt qu'elles sont lâchées.

Agréez, etc. SALGUES.

VARIÉTÉS.

LES SHAKERS, SECTE SPIRITUALISTE D'AMÉRIQUE.

Après la révocation de l'édit de Nantes, 1688, on vit surgir au midi de la France parmi les malheureux que cet édit frappait des hommes de cœur qui luttèrent contre leur tyran avec des armes à la fois spirituelles et matérielles. L'histoire les a glorifiés sous le nom de Camisards. Ils avaient dans leur sein, outre des guerriers inspirés, des prophètes qui, mis dans l'état de transe qui distingue nos médiums, avertissaient leurs frères de tout ce qui pouvait leur être utile dans la lutte désespérée qu'ils avaient entreprise. C'est ainsi que pendant longtemps ils tinrent en échec Louis XIV et vainquirent jusqu'à Villars. Les descendants de ces malheureux Camisards ne se sont pas éteints. Ils ont donné naissance à une des plus intéressantes sectes qui, après les Quakers, soient allées peupler le Nouveau-Monde. Qui n'a entendu parler des *shakers* ou trembleurs d'Amérique ?

Voici comment le *Spiritual Magazine* de Londres parle de ces hommes dans son numéro de février 1860.

Après la pacification de leur pays, un certain nombre de

Camisards se réfugièrent en Angleterre, et y vécurent rapprochés l'un de l'autre, unis entre eux par les liens d'une fraternité toute spiritualiste. Ils n'avaient aucun culte extérieur particulier. Leur règle de conduite était de rechercher les voies de l'inspiration pure et de s'en remettre à la direction du Saint-Esprit. Comme les Quakers, au moment où ils étaient inspirés, on les voyait saisis d'un grand tremblement pendant lequel ils protestaient de l'indignation de Dieu contre le péché. Ils furent désignés dans la Grande-Bretagne sous leur nom antérieur de trembleurs (c'est-à-dire shakers). En 1758, Anne Lée, fille d'un forgeron de Manchester, femme douée de remarquables facultés médianimiques, donna son adhésion à cette société, et en 1770, par suite de ses révélations, elle fut reconnue comme leur mère spirituelle en Christ, comme étant celle à qui était dévolue la mission de les gouverner. Elle fut appelée *la mère Anne*, et quelquefois *Anne le Verbe.*

En 1773, elle reçut en révélation l'ordre d'aller en Amérique pour y fonder la nouvelle Eglise, et un an après ceux des croyants qui pouvaient trouver le moyen de faire le voyage l'accompagnèrent. En arrivant, ils se séparèrent, afin de chercher chacun de quoi vivre. Mais en 1776, ils se réunirent près d'Albany. D'abord on les regarda avec défiance, attendu qu'on croyait que la mère Anne était sorcière. Aussi vécurent-ils presque entièrement à part. Il n'y avait alors que dix ou douze personnes de ces croyants venus d'Angleterre. Mais ensuite, leur nombre augmenta, et ils fondèrent deux autres colonies. L'une est appelée Hancock, l'autre, la Nouvelle-Salomon. Il y a actuellement dix-huit communautés de shakers aux Etats-Unis, et quelques-unes existent depuis plus de cinquante ans. Elles déclarent toutes avoir une origine *spirituelle*, posséder un gouvernement spirituel et être protégées par des Esprits célestes. Le spiritualisme moderne a commencé parmi les shakers sept ans avant qu'il fût connu dans le reste du monde, et il y eut parmi eux des manifestations spiritualistes qui n'ont cessé de prédire l'avéne-

ment de l'ère nouvelle et ses progrès dans le monde, précisément de la façon que cela est arrivé. Il y avait des centaines de médiums remarquables parmi eux, et tous l'étaient plus ou moins. Leurs manifestations spiritualistes ont trois degrés distincts : le premier a pour objet de donner une profonde conviction de l'ordre spirituel aux membres de l'association qui sont les plus jeunes ou en années ou en privilèges. Le second degré a pour objet un profond jugement et la purification par l'action des Esprits. Ils disent que le jugement commence à la maison de Dieu. Le troisième a pour objet l'enseignement des nouvelles vérités. Le spiritualisme, dans son progrès, passera par ces mêmes trois degrés, mais jusqu'ici il n'est que dans le *commencement* du *premier* degré, même en Amérique. Les manifestations spiritualistes sont regardées par les shakers comme la réponse de Dieu à la prière des personnes pieuses qui cherchent des *faits* pour attester la vérité des saintes Ecritures. Ils sont convaincus que Dieu continuera ses merveilles jusqu'à ce que tous les hommes croient aux vérités suivantes comme ils croient à la lumière du soleil :

« Il y a un Dieu; une immortalité; un monde spirituel avec lequel les mortels peuvent communiquer d'une manière intelligente et suivie; un travail de justice dans lequel tous progresseront, par lequel chaque individu lira du livre de sa mémoire illuminée d'une manière surnaturelle tous ses défauts, ce qui lui donnera la plus grande horreur du péché. Le troisième degré sera de connaître des grandes vérités, d'avoir l'amour de Dieu et des hommes au suprême degré et de s'éloigner des vices qui obscurcissent l'âme et qui la séparent de la lumière et du bonheur.

RÉPONSE AUX NÉGATIONS D'UN MAGNÉTISTE RELATIVEMENT AUX MANIFESTATIONS SPIRITUALISTES.

A M. Ch. Lafontaine, à Genève.

Dans votre article reproduit dans l'*Union magnétique* du

10 novembre 1859, vous dites : « Tous ces dieux inférieurs « connus sous le nom d'anges, d'esprits ou de démons, tous « peuvent exister, mais pas un ne peut avoir d'action sur « l'homme. Ne croyons donc pas au surnaturel. » Et puis : « N'est-il pas des phénomènes magnétiques que nous ne « pouvons concevoir ?»

Vous convenez, Monsieur, « que nous n'apercevons que « l'ombre de la lumière qui pourrait éclairer des choses si « compliquées et si profondément cachées. » Je suis parfaitement du même avis, et si je suis loin d'affirmer positivement que les Esprits peuvent exercer à volonté une action sur l'homme, je ne puis certes pas non plus nier le contraire dans un sens limité.

La science du magnétisme comme celle du spiritualisme est encore dans l'enfance ; il est dangereux de trancher des questions sur des éléments dont nous n'apercevons encore que l'ombre. Quoique comme vous, étudiant sérieusement le magnétisme, je suis loin d'être fixé sur les causes et les moyens qui produisent tant d'effets différents.

Si vous entendez par action sur l'homme, une direction quelconque que les Esprits pourraient donner au libre arbitre de l'homme, il me paraît encore plus difficile de leur contester cette faculté que d'établir le contraire par « *ce que nous savons des fonctions du système nerveux et des lois fondamentales de la vie*, » où vous prenez des armes pour combattre le spiritualisme.

La grande question du spiritualisme, c'est de prouver l'existence des Esprits et leur possibilité de se mettre en relation directe avec nous. Quant à l'action qu'ils peuvent exercer sur la moralité de l'homme, les preuves ne manquent pas, témoins les milliers de matérialistes convertis depuis la résurrection du spiritualisme, sans parler encore des écrits transcendants sortis de la plume de personnes incapables en leur état normal de produire ces merveilles, et d'autres écrits de moindre valeur scientifique, mais traitant de même des questions dont le médium ni les personnes présentes n'ont

aucune notion. Or, à mon avis il est plus raisonnable d'accepter ici, comme agent, l'action des Esprits sur l'homme, que les actions nerveuses, vu le peu de science précise que nous avons des lois fondamentales de la vie.

Je suis loin de nier l'action nerveuse, j'accepte même vos explications au sujet de la jeune Cotin, mais voyez quelle différence entre les effets que vous avez observés chez cette jeune fille d'une apparence idiote, et les manifestations dont j'ai parlé dans les nº 5 et 9 1859 de la *Revue spiritualiste*. La jeune Cotin faisait se renverser et s'éloigner tout ce dont elle approchait ; la jeune fille de Guillonville attirait au contraire les objets. Mais comment expliquer par l'effet des nerfs cette manifestation par laquelle une force, une action, effet intelligent, vient spontanément, inopinément nous trouver, uniquement dans le but de nous donner son adresse ? Tel fut l'apparition d'*Eenens, rue des Paroissiens, près Sainte-Gudule, à Bruxelles*, fait, que j'ai rapporté dans le nº 5 de la *Revue* susdite, et, je le répète, ni le médium ni aucune des trois autres personnes présentes n'avaient jamais entendu prononcer ni le nom d'*Eenens* ni celui de la rue, et d'après les renseignements pris, *Eenens* a réellement existé demeurant dans la rue susdite à Bruxelles, exerçant la profession de libraire.

Que d'exemples analogues ne pourrais-je point encore citer comme preuves contre la comparaison que vous établissez entre l'état mixte d'un magnétisé et celui d'un médium ! Comment donc comparer cet état mixte d'un magnétisé à l'état d'un médium, dont la main écrit des choses dont il n'a aucune connaissance lui et les personnes présentes et qui cependant continue à tenir conversation avec ceux qui l'entourent sans avoir la moindre conscience du phénomène auquel il obéit ? Voyez aussi, dans la même *Revue* (nº 9 précité), le fait du médium qui écrivit la dernière ligne d'un livre ouvert au hasard et couvert par ma main, sans que le passage ait été vu d'aucune des quatre personnes présentes à la manifestation.

Comment comparer l'état mixte d'un magnétisé avec le médium Javanais (Revue, n° 5), qui depuis dix-huit mois est visité régulièrement tous les huit à dix jours par une force qui le fait *parler*, dessiner, écrire directement devant nous, même en langue grecque, langue que personne de nous ne connaît, et même en l'absence de tout livre grec dans la maison ?

Comment comparer l'effet de cet état mixte avec les mélodies exécutées par cette même force, laquelle fait des progrès remarquables dans la musique, soit sur l'accordéon, lequel instrument on *voit* aujourd'hui s'élever et planer dans l'espace jusqu'au plafond, soit sur la guitare ou le piano ? Et tout cela pendant que le médium est à moitié endormi, au point même que pour le tenir éveillé, il faut lui présenter souvent une tasse de café, liqueur qu'il aime beaucoup.

De quel poids ne doivent pas être encore ces écritures directes qu'obtient le baron de Guldenstubbé, manifestations que nous obtenons également chez nous ?

Si tout cela n'est pas du surnaturel, je ne sais quelles preuves palpables pourront exiger les incrédules.

Voyez ce qui s'est déjà fait dans le spiritualisme depuis les tables tournantes. En observant le progrès continuel de la création peut-on déclarer impossible l'action d'Esprits, d'abord se révélant à nous par des manifestations physiques, ensuite se mêlant des actions de notre vie, de nos pensées, de nos déterminations ? Ne voyons-nous pas déjà dans cette vie des hommes dominer leurs semblables par la supériorité de leur intelligence et de leur volonté. Vous ne niez pas l'existence des Esprits ; eh bien, s'il est prouvé qu'ils peuvent se manifester à nous directement, pourquoi ne pourraient-ils se mêler de nos actions ? A nous de les écouter, et de les discerner comme nous écoutons et discernons ici les bons ou les mauvais conseils de nos semblables. Ne sait-on pas *de visu* jusqu'à quel point nous sommes sous le charme de la biologie pour peu que nous

n'opposions aucune résistance aux effets qu'elle veut nous faire éprouver ?

Mais ne discutons pas sur les facultés des Esprits, nous connaissons encore si peu leur puissance. Contentons-nous pour le moment des preuves irrécusables de leur existence et de la faculté qu'ils ont de pouvoir se manifester physiquement et moralement à nous. Ne déclarons pas impossible leur action sur l'homme parce que nous ne pouvons concevoir les causes et les moyens d'un tel mystère.

Au lieu de combattre le spiritualisme, magnétistes et spiritualistes, unissons-nous, comme nous venons de le faire ici en établissant une société dont le but est l'étude et l'application utile des *impondérables.*

Nos dissensions ne peuvent que donner des armes aux incrédules pour nous combattre. C'est avec bien de la peine que j'ai vu la nécessité où M. Piérart s'est trouvé de répondre aux négations de Me Morin. Si le magnétisme a ses caprices, les invisibles nous prouvent tous les jours leur indépendance, et veulent rarement se soumettre à des épreuves devant des incrédules de parti pris. Ils répondent seulement aux sentiments de bienveillance, de confiance ; la méfiance extrême les éloigne ; de là les difficultés qui se présentent à beaucoup de séances. Il en est alors de même que dans les expériences de somnambulisme où la méfiance impressionne douloureusement le magnétisé et embarrasse le magnétiseur. Il est bien rare que les invisibles veulent se manifester devant des personnes qui, comme vous, soutiennent *à priori* et carrément l'impossibilité du surnaturel. Cette présomption les éloigne, ils ne veulent pas se donner des peines perdues.

Je serais heureux, Monsieur, de vous voir suivre notre exemple et d'étudier également le spiritualisme ; les deux sciences sont à mon avis intimement liées ; l'une est le couronnement et l'explication de l'autre. Je sais par expérience les difficultés que l'on rencontre dans les familles pour expérimenter, ou y trouver des médiums ; il faudra bien du

temps encore avant de vaincre les préjugés, la crainte du ridicule. Mais ne nous rebutons pas, procédons avec courage, ne condamnons pas la possibilité du surnaturel, tant qu'on ne pourra prouver les faits du spiritualisme par les lois naturelles; tâchons de propager autant que possible l'étude et la pratique du magnétisme et du spiritualisme ; cherchons par notre harmonie à donner la confiance aux incrédules, afin que dans chaque famille, au lieu de s'en effrayer si puérilement, on s'occupe des sciences occultes.

Loin de nous faire la guerre, combattons le préjugé, l'indifférence et les passions.

L'union fait la force ; et si la science officielle préfère le nom d'*hypnotisme* à celui de magnétisme, soyons de son avis, il n'y aura rien de changé que le nom, et il y aura un caprice de la science officielle de plus. Admettons, et cela n'est pas difficile, que tous les phénomènes du magnétisme et du spiritualisme sont une conséquence naturelle du progrès de la création qui ne peut s'arrêter ni trouver sa limite spirituelle au sol qui nous porte , vu le rapport de notre globe avec toute la création. Tâchons de distinguer avec précaution la vérité du mensonge et de l'illusion. Apprenons au monde que notre tâche ici-bas n'est pas finie, que la mort n'est pour nous qu'une transformation pour continuer dans d'autres conditions le développement des facultés de notre âme, afin de progresser éternellement dans la connaissance, le respect, et l'amour de Dieu, et l'amélioration de notre position. Enseignons à nos semblables que si, dans cette vie, nous sommes peu avancés dans les sentiments d'amour fraternel et de solidarité, qu'une autre vie nous attend, où, armés de notre libre arbitre, nous pourrons trouver le chemin qui conduit au bonheur céleste, pour lequel nous sommes tous destinés.

Magnétistes et spiritualistes ! voulons-nous faire l'application utile de la science que nous étudions, soyons modestes, évitons les schismes, ne faisons pas plus d'esprit qu'il ne faut, soyons simples dans nos exposés. Constatons les faits,

et s'il faut attendre bien des années avant de pouvoir établir une doctrine raisonnée à portée de toutes les intelligences, que le progrès continuel dans les faits du magnétisme et du spiritualisme nous vienne en aide !

Revius,
Major de l'armée néerlandaise.

BIBLIOGRAPHIE.

Siamora la druidesse, *ou le Spiritualisme au* xve *siècle*, par Clément de la Chave (1).

Le nom de l'auteur est un pseudonyme. Il cache le nom d'une femme adepte fervente et l'une de nos sœurs en spiritualisme. Nous l'appellerons, si l'on veut, madame Clément.

Madame Clément depuis longtemps est convaincue des vérités du magnétisme, du somnambulisme, qu'elle a minutieusement expérimentées. Conséquente, et avant tout dévouée à la vérité, elle a donné à ces premières croyances leur couronnement obligé : le Spiritualisme. Elle a fait plus. Frappée du peu d'attrait qu'avaient pour certaines intelligences, celles des femmes surtout, des ouvrages purement philosophiques ou dogmatiques, elle a essayé de déposer ses convictions dans un livre qui joindrait à l'interêt du roman celui d'une profession de foi chaleureuse. C'est là, du reste, le meilleur moyen de populariser les doctrines. Elle place la scène dans son pays natal, le pittoresque et poétique Dauphiné. C'est dans la riante, l'enchanteresse vallée de Graisivaudan que l'action se passe, et l'auteur trouve en la décrivant de ces accents, de ces images, que l'amour du sol natal seul peut inspirer.

Ce pays est celui des souvenirs, des traditions merveilleuses par excellence. Les malheureux Vaudois, les Turlupins,

(1) Un vol. in-12. Prix : 2 fr. Chez Vanier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 52, et au bureau de la *Revue spiritualiste*.

les Sarrasins, les Huguenots y ont laissé, d'autre part, dans les traditions, des traces nombreuses de leur passage. La conception de Mme Clément est originale, et ne manque pas d'intérêt. Elle suppose avec raison que les vérités du druidisme n'ont jamais été extirpées du sol de la France, qu'elle s'y sont maintenues çà et là traditionnellement, et qu'on peut les retrouver en une foule d'endroits, notamment dans des contrées montagneuses, comme le Dauphiné, écartées des grands courants d'idées nouvelles et dont les habitants ont conservé quelque chose de primitif. Selon elle les voyants, les sorciers, les magiciens de nos campagnes seraient, pour la plupart, les héritiers des vérités du druidisme. Elle va plus loin. Elle prétend, d'après une minutieuse étude qu'elle a faite de la matière, que, parmi les voyants, les magiciens de certaines provinces de France, il s'en est trouvé au moyen âge qui descendaient de familles druides et qui avaient conservé de génération en génération ce nom, ainsi que les secrets dont ces familles étaient dépositaires.

Siamora est un personnage de ce genre. L'auteur nous la montre exerçant sur les habitants de la contrée, par les secrets merveilleux dont elle dispose, et qu'elle n'emploie du reste qu'au bien, un ascendant extraordinaire. Elle développe les facultés médianimiques d'une jeune fille, vierge admirable de beauté et d'innocence, que le sort a confiée à ses soins protecteurs. Cette jeune fille, qui s'appelle Edda, à la fois somnambule, extatique, médium, rend par suite de ses facultés les plus grands services au milieu des péripéties terribles dont le roman déroule l'émouvant tableau. Ce fut une époque bien tourmentée dans le Dauphiné que celle que Mme Clément a choisie pour y placer les événements dont son livre contient le récit. Le dauphin, depuis Louis XI, y vient et y signale sa présence par de ces actes de rigueur qui remplissaient de deuil les plus grandes familles. Les écorcheurs, bandes de compagnies franches, fléau de l'époque, s'y abattent et y sèment partout l'assassinat, la ruine et l'incendie. Ils ont parfois dans leur sein des gentilshommes. Puis après vien-

nent les exécutions de ceux d'entre eux que le glaive de la loi a pu atteindre, exécutions auxquelles se mêlent des poursuites contre les sorciers.

C'est alors que Siamora est saisie et condamnée au bûcher. Le récit émouvant de son supplice termine le roman, dont l'intérêt ne s'est interrompu nulle part. Les tableaux y sont variés, mélangés d'action. Scènes de vie féodale et monastique, scènes champêtres et de désolation, scènes d'amour et de spiritualisme, tout s'y trouve. Les tendres sentiments du cœur y sont peints en traits de flamme dans des pages qu'une femme seule peut écrire, et, quand on les a lues, on comprend alors ce que c'est que le véritable amour.

Mais les chapitres les mieux écrits, ceux où l'auteur naturellement a mis toute son âme, sont sans contredit ceux qui ont pour objet le magnétisme et le spiritualisme. Outre l'avant-propos, ces chapitres sont ceux qui ont pour titre : *Siamora la druidesse*, l'*Evocation des morts*, le *Monde invisible*, l'*Extase*, *Tourment de l'âme*, le *Pressentiment*. Nous ne pouvons nous refuser de reproduire ici un passage extrait d'un de ces chapitres, celui qui a pour titre : le *Monde invisible*. Siamora a conduit la jeune vierge Edda sur une des belles montagnes du Dauphiné. Là, au milieu des splendeurs d'un paysage enchanteur, sous la voûte étoilée que la lune radieuse illumine, Siamora a mis en extase sa compagne, et lui a fait recueillir quelques grandes vertus du monde spirituel.

Edda parle en ces termes :

« — Sous la forme de mon bon ange, de mon ange familier, dit Edda, un Esprit m'apparaît; il s'offre pour me guider dans les visions pénibles d'ici-bas. Les hommes, me dit-il, ne sont mauvais que parce qu'ils ont méconnu leur nature spirituelle, que parce qu'ils ont rejeté cet agent subtil, ce flux divin que Dieu avait répandu pour le bonheur des hommes dans la création, et qui en faisait des égaux et des frères. Alors les hommes guérissaient, convertissaient leurs semblables; car, faisant appel à cet agent subtil de la création, ils en tiraient un puissant secours. Courage donc! hommes de peu de foi, qui n'avez de culte que pour la matière, élevez plus haut vos regards. Vous avez une âme incorruptible, im-

périssable comme l'Être tout-puissant de qui elle émane. Marchez à la régénération qui se prépare, âmes timides qui vous effrayez en vain. Dans l'atmosphère que vous respirez, dans les astres qui jettent sur vous leurs feux, dans l'univers entier dont vous n'êtes qu'un atôme, partout il existe un puissant secours qui, à votre appel, viendra plein de suavité et de charmes, et qui sera pour vous une cause inépuisable de consolations, de joie même dans le malheur, et de jouissances sublimes pour l'éternité.

« Edda se tut quelques instants, inquiète, troublée plus que jamais ; elle se prit à trembler.

« — Que vois-tu encore? lui dit Siamora.

« — Miséricorde! pardon! s'écria la jeune fille. C'est à l'heure de la mort que chaque homme m'apparaît! O tristesse! ô dégoût! quel amer désespoir! ils ont cessé d'aimer, ces êtres pervers... Siamora, chaque homme en mourant emporte des vertus et des vices. Légère ou chargée de fautes, leur âme s'élève plus ou moins, car elle a gardé peu ou beaucoup de l'agent subtil, l'amour, cette substance de Dieu qui, d'après les affinités attire à elle les substances semblables et repousse celles qui procèdent d'un principe contraire.

« L'âme de l'homme mauvais reste errante ici-bas, soufflant à tous son essence empestée! Elle a la joie du mal et l'orgueil du vice. Nous l'avons appelée démon ; au ciel, elle a nom : *frère égaré.* — Mais, de tous les cœurs pieux, Siamora, une douce vapeur s'élève, et, malgré elle, l'âme-démon parvient à en être saturée ; elle s'y retrempe, y dépouille en partie sa corruption..... alors elle commence à percevoir l'idée de Dieu, ce qu'à l'état d'âme souillée elle ne pouvait faire. De même que l'âme emporte avec elle l'image exacte mais toute spirituelle de son corps, de même il s'y joint cette autre empreinte de ses vices et de ses souillures, et l'âme ainsi épaissie ne peut voir.

« Dans ce monde invisible au-dessus du nôtre, Siamora, où, avec effort, peu à peu je m'élève, des nuages étincelants bornent la vue ; des milliers d'âmes, esprits célestes y entrent et en ressortent ainsi que des flocons neigeux, abaissés remontés, égarés, courent emportés par la fougue capricieuse des vents. Dans leur essence spirituelle, descendent parmi nous les anges, disant à l'un des paroles de paix, insinuant au cœur de l'autre la divine croyance ; inspirant celui-ci dans la recherche de la science, soufflant à celui-là l'instinct du bon et du beau ; car il a été touché du doigt de Dieu celui qui,

dans son art, y a apporté le goût des nobles et grandes choses. Tout homme a son Égérie, sou conseil, son aimant; elle a été jetée à tous, la corde de sauvetage : c'est à nous de la saisir. Qu'importe telle ou telle religion, telle ou telle philosophie? un même rayon nous réunira. Jésus a dit : « *Aimez Dieu et votre prochain, et tout est là.* »

« Et cet homme mauvais, ou plutôt cette âme-démon, dont les yeux, au contact d'un air pur, ont commencé à s'ouvrir, s'en va pleurant son crime et demandant à souffrir pour l'expier. Seul et privé de secours, que fera-t-il?

« Un ange de charité s'approche : *Frère égaré*, lui dit-il, rentre avec moi dans la vie : là est l'enfer, là est le lieu des souffrances, où chacun de nous se régénère; viens, je t'y soutiendrai; tâchons d'y faire un peu de bien, afin que pour toi la balance du bien et du mal finisse par pencher du bon côté.

« C'est ainsi, Siamora, qu'il en arrive pour tous les hommes au moment de mourir. Je les vois plus ou moins s'élever dans les cieux, rentrer dans la vie, souffrir, de nouveau s'épurer, mourir encore et monter sans cesse plus haut dans les espaces célestes; ils n'atteignent pas encore le ciel du Dieu unique, mais de longues pérégrinations à travers d'autres mondes, bien plus merveilleux et bien plus perfectionnés que celui-ci, parviendront, à force de les épurer, à le leur faire posséder.

« Un long silence se fit. Edda, immobile, semblait ne plus respirer; on l'aurait crue morte, si l'apparence d'un bonheur suprême n'eût enflammé son regard.

« — Plus que jamais dis ce que tu vois, ma sœur, reprit Siamora, pensant la voir arriver au paroxysme le plus élevé de l'extase.

« — Je vois Dieu dans sa gloire, quoique les anges le voilent, car autrement je ne saurais en supporter la vue, dit lentement Edda. Que tout ici est merveilleusement beau, bien que mon intelligence ne puisse encore saisir et comprendre ce mystère!

« Miracle de charité! ces Esprits si purs, puisqu'ils voient la face de Dieu, s'entretiennent de nous; ils nous appellent, ils nous disposent à pleurer nos fautes. Plusieurs sont descendus parmi nous, ceux qui, dans les siècles des siècles s'étaient régénérés. Ils ont pensé que, déshérités des visions célestes, puisque de plus en plus nos organes matériels s'étaient épaissis, nous avions besoin de leur secours, l'assistance de leurs maximes, de leurs prophéties. »

Société spiritualiste de Paris.

Les réunions de la Société spiritualiste de Paris ont actuellement lieu tous les mardis de chaque semaine, à 8 heures du soir, rue du Bouloi, 21, dans un salon attenant au bureau actuel de la *Revue spiritualiste*. Le bureau de cette Société est définitivement constitué, ses statuts généraux arrêtés. Il ne manque plus que de constituer les trois commissions qui doivent prendre part à ses travaux. Ce sera l'objet d'une réunion ultérieure. Dans un prochain numéro, nous ferons connaître le discours d'installation solennelle que l'honorable président, le lieutenant-général Glasenappe, a cru devoir rédiger afin de rappeler aux membres primitifs et d'indiquer aux membres nouveaux l'esprit qui doit animer la Société, la marche qu'elle se propose de suivre dans l'œuvre qu'elle a entreprise. Ce discours sera suivi de la reproduction des statuts généraux de la Société, du résumé de ses travaux jusqu'à ce jour, du nom de ses membres et de ceux de son bureau, de ses commissions. Rappelons, en passant, que, pour être admis dans la Société spiritualiste de Paris, il suffit de verser, entre les mains du trésorier, une cotisation de 20 fr. payables en une seule fois ou par trimestre, au gré du membre admis. Chaque sociétaire a le droit d'introduire sa femme et ses enfants non mariés, plus deux membres auditeurs à chaque séance. Pour être reçu membre, il faut écrire au directeur de la *Revue spiritualiste*, secrétaire général de la Société, qui en réfère au président, et se faire présenter ensuite par deux membres. La réunion du 12 mars dernier a été nombreuse et tout entière occupée à des expériences. Un des plus puissants médiums de Paris s'y trouvait. Les expériences ont été parfaitement concluantes. On y a vu une table s'élever entièrement au-dessus du sol, se mouvoir rapidement presque sans contact, se coucher sur le parquet et se relever toute seule sans que personne la touchât. Plusieurs Esprits se sont manifestés par ces mouvements, par des coups directs entendus dans le bois de la table, au parquet, dans les murs, ont fait conversation par le procédé alphabétique avec des personnes de la Société qui leur étaient chères, donnant des preuves d'identité. Plusieurs de ces Esprits ne s'étaient pas encore manifestés de cette manière, et de ce nombre fut l'âme de l'ami dont je parle dans ma note de la page 27 de la livraison 1re de la *Revue spiritualiste* de l'année 1860. Cet Esprit s'est annoncé comme devant être très-puissant et tout dévoué à venir à mon appel, afin de coopérer à l'œuvre à laquelle je me suis dévoué, c'est-à-dire la démonstration tangible du dogme de l'immortalité de l'âme. J'en ai eu la plus vive émotion. — Tous les assistants se sont retirés comme moi, émus de cette soirée où des phénomènes très remarquables ont été produits en dehors des meilleures conditions devant beaucoup de nouveaux venus, de non-initiés. Sous l'empire de cette émotion, six personnes invitées en qualité d'auditeurs ont déclaré vouloir faire partie de la Société.

AVIS.

Comme il vient d'être dit ci-dessus, le bureau de la *Revue spiritualiste* est transféré, 21, rue du Bouloi.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg).

AVIS.

Comme il a été dit dans la précédente livraison, le bureau de la *Revue spiritualiste* est transféré, 21, rue du Bouloi.

FAITS, EXPÉRIENCES, DOCTRINES.

PROGRÈS DU SPIRITUALISME

EN ANGLETERRE.

Tout l'intérêt spiritualiste du moment est en Angleterre. Trois puissants médiums, Home, Harris et Squires amènent chaque jour de remarquables conversions parmi les notabilités intellectuelles et sociales de ce pays, où d'autre part surgissent sur tous les points des manifestations spontanées et des organisations médianimiques. Des hommes qui se sont fait un nom illustre dans la littérature et les sciences, se plaisent à parler de ces faits en convertis et en portent hautement témoignage. L'un d'eux est M. Howitt, l'une des gloires littéraires de la Grande-Bretagne. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire l'article qu'il vient de faire insérer dans le *Spiritual Magazine* du présent mois de mai. Le voici :

LES TROIS DÉVELOPPEMENTS DU SPIRITUALISME. — LE MÉDIUM HARRIS.

Les discours que M. Harris, le médium américain, a prononcés à Londres pendant quelques mois ont fait connaître à point nommé le caractère extraordinaire des prédications de ce remarquable orateur. Cinq cents personnes se sont assemblées toutes les semaines pour l'entendre. Il est étonnant que, parmi notre peuple anglais qui aime tant le merveilleux, il n'y en ait pas eu davantage ; mais il est vrai de dire que la presse anglaise s'est beaucoup moquée des manifestations spiritualistes, surtout des manifestations physiques, mais nos publicistes ne savent pas que les démonstrations physiques sont le point de départ de lumières plus élevées. Ils oublient que Dieu choisit parfois pour se révéler ce que les sages du monde appellent de la folie, et que c'est avec cette prétendue folie qu'il sait confondre l'orgueil des savants. Il est à remarquer

que les premiers mouvements de la Divinité ont été de tout temps taxés d'imbécilité, et cela parce que les hommes n'en pouvaient ni comprendre ni voir le développement.

Les savants ne s'aperçoivent pas que les manifestations physiques ne sont que le prélude de ce qui est intellectuel et spirituel. Ils ne voient pas que le Saint-Esprit, dans le grand travail qu'il accomplit à travers les siècles, appelle chaque homme au jugement, et qu'avant le jugement il est nécessaire d'avoir la VIE. D'abord il faut briser le matérialisme, et exciter les âmes qui y sont enfermées et comprimées ; il faut briser, non-seulement le matérialisme qui nie l'âme et le Créateur, mais le matérialisme qui a envahi plus ou moins les différentes Églises et religions, et qui ne croit pas que le Christ continue ses miracles et ses révélations. Ces églises vantent leur foi, mais leur foi est seulement dans le passé. Il faut d'abord détruire ces formes variées du matérialisme, et elles peuvent seulement être détruites par des manifestations spiritualistes matérielles. Les opérations plus élevées ne pourraient pas toucher le matérialisme, car il est incapable de les apercevoir. Il faut que les hommes soient délivrés de la pétrification matérielle, et ressuscités à la vie animique, avant de pouvoir apercevoir le Saint-Esprit et sentir ses opérations. Il faut que le matérialisme soit détruit par ce qui est matériel ; si les mauvais Esprits se mêlent à ce grand œuvre, c'est qu'ils sont forcés par la puissance de Dieu de concourir à ses desseins sur l'humanité. Les manifestations physiques sont d'abord utiles pour réveiller les âmes mortes, pour dissoudre le suaire du scepticisme qui les enveloppe, et les forcer à reconnaître Dieu et ses Esprits, et les préparer ainsi pour le jugement. Quand ce premier développement aura accompli sa tâche, et que l'âme de l'humanité aura reconnu, par force, ces grandes réalités, alors viendra le second développement du spiritualisme pour éclairer l'intelligence, ensuite le troisième pour vivifier et glorifier l'âme et perfectionner les desseins de Dieu pour le complet perfectionnement de l'humanité.

Ces développements se sont déjà montrés ça et là. Il y a des hommes en qui on peut observer les trois transformations, et un des plus remarquables est le célèbre Harris. Ce médium ne s'est pas développé en une seule fois ; il a passé par toutes les métamorphoses du progrès spirituel. Il a d'abord obtenu la célébrité parce qu'il pouvait lire les pensées de ceux qui étaient autour de lui, et qu'il a guéri des maladies. M. Harris a pu convaincre les plus sceptiques en leur révélant des secrets inconnus à d'autres ; il a pu consoler une veuve éplorée en lui donnant des nouvelles de son mari dans l'autre monde. Ainsi a-t-il été conduit par un Esprit à la *Nouvelle-Orléans*, où il a montré la désolation qui devait avoir lieu en 1853, quand la fièvre jaune a fait mourir dix mille personnes en cette ville. Il a pu aussi y empêcher un homme d'un ensévelissement prématurée par suite d'un avertissement dû au Saint-Esprit. Une fois, il s'est exhalé de sa personne un parfum aromatique assez fort pour remplir le grand hôtel de trois étages de M. Robbins, de la Nouvelle-Orléans, ce qui est une preuve de l'actualité de l'odeur de sainteté crue par l'Église de Rome, et que nous avons nous-même remarquée fréquemment dans une personne de notre connaissance.

De la médiumnité physique M. Harris a passé à d'étonnantes manifestations intellectuelles et ensuite à l'état spirituel apostolique, par lesquels la magnifique force de ses oraisons sacrées a fait tant d'effet à Londres.

Ceux qui se moquent des manifestations physiques ne s'aperçoivent pas que l'état actuel de M. Harris en est une conséquence directe, et ils n'ont pas discerné un fait aussi remarquable, que tous ces degrés de développement agissent simultanément en Angleterre, non-seulement dans des milliers de familles, mais dans les plus connus des différents médiums. Les trois hommes du spiritualisme, si célèbres en Amérique : Home, Squires et Harris, sont à présent à Londres pour étendre la connaissance de cette grande science.

Les prophètes d'une nouvelle ère sont parmi nous. Ces hommes ont quitté leur pays avec le même zèle que les apôtres dans les premiers jours du christianisme. M. Harris a reçu la même mission que Jonas quand Dieu lui a dit : « Allez à Ninive, et parlez contre l'iniquité de cette grande cité. »

Voilà pourquoi ce médium est venu à Londres. Il a paru subitement dans cette vaste métropole comme un phénomène. Ce n'est pas seulement un prédicateur du Nouveau-Monde, mais c'est la personnification du spiritualisme qui lève sa voix pour démasquer le soi-disant christianisme et en révéler l'affreuse imposture. Il n'y a jamais eu un homme qui nous ait fait sentir aussi bien l'immense différence qui existe entre les sincères vérités de l'Evangile et le monde civilisé qui prend le nom de monde chrétien. Hélas ! ce christianisme professe de croire au prince de paix, et pourtant il est toujous prêt à inonder la terre de sang, car, de nos jours le nom de chrétien est presque devenu synonyme d'apôtre du paganisme. Il est devenu une réalité égoïste qui refuse de porter la croix du Christ.

M. Harris, par le spiritualisme, dévoile cette hypocrisie, comme M. Home brise le matérialisme. Ce n'est pas seulement comme prédicateur que M. Harris fait la guerre au loup habillé en brebis, mais aussi par ses poëmes. C'est toujours la même inspiration aussi bien dans les livres que dans la chaire. Ses sermons sont des poëmes, et ses livres sont des prônes éloquents. On ne peut pas l'entendre prêcher sans être convaincu de son inspiration.

L'histoire de ses poëmes épiques est très-curieuse. Il les a dictés en extase aussi vite que son secrétaire a pu les écrire. Ces poëmes s'appellent *L'Epopée des étoiles du ciel. — La Terre du matin. — L'Age d'or* et *Regina.*

Ils sont de superbes triomphes de l'idéal ; les pensées en sont faites pour illuminer le monde. L'influence morale de ces écrits est admirable, car ils démontrent que la sainteté universelle sera la grâce d'une humanité perfectionnée.

Rien de plus beau n'a été publié dans la langue anglaise. Il déclare que ses poëmes lui ont été dictés par des Esprits, et qu'il n'en est pas l'auteur, et nous admirons l'humilité qui lui a fait renoncer à toute gloire littéraire. M. Harris répète continuellement que si nous ouvrons nos âmes à Dieu, les lumières du ciel descendront sur la littérature et les beaux-arts. Voici ses paroles : « Hommes, ouvrez vos âmes à Dieu, et parlez-lui par vos facultés intellectuelles, c'est seulement ainsi qu'il a parlé à nos pères. »

Antérieurement, le même journal avait consacré à M. Harris d'autres articles. Dans l'un de ces articles il est dit que le célèbre médium américain, appartient à l'ordre le plus élevé de la médiumnité. Il affirme qu'il est impossible de rendre toute la beauté de ses paroles poétiques. En l'écoutant, on partage son extase, et on éprouve des émotions inconnues. La conviction d'Harris est que des médiums sont possédés par de mauvais Esprits, et il dit que nous sommes bien loin de connaître tout le mal qu'ils nous font ; on peut dire que nous sommes comme entourés par des diables incarnés. Il prêche souvent sur son idée favorite de former une nouvelle Église qui sera composée de personnes de différentes sectes, qui formeront la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse.

Le même journal consacre encore ces quelques lignes au médium Harris :

Le 9 avril, les amis que ce grand orateur compte à Londres l'ont invité à une soirée où il y avait trois cents personnes. Un discours fut fait par le docteur Vilkinson, qui a exprimé les sentiments de reconnaissance de toute l'assemblée à M. Harris. Des félicitations sur les grands dons que ce médium avait reçus de Dieu, écrites par une dame, ont été prononcées au nom de toutes les dames de la réunion. A la fin de la soirée, une généreuse cotisation fut offerte à M. Harris, pour le défrayer des dépenses de son voyage et de la publication de ses écrits inspirés.

M. Harris va continuer ses discours à l'institution de Mary-blcbone Edward St Portman Sq^re pour quelques dimanches, à partir du 27 mai à onze heures du matin et six heures du soir. D'ici là, il restera en retraite pour quelques semaines, afin d'écrire un livre pour développer le sens céleste de l'Apocalypse, et achever la seconde partie de son *Arcane du Christianisme.*

MANIFESTATIONS REMARQUABLES A LONDRES. — CONVERSIONS.

La lettre suivante a été adressée au rédacteur du journal précité, à Londres :

J'ai beaucoup de plaisir, Monsieur, à vous annoncer ma conversion subite et inattendue au spiritualisme. Ma surprise peut seulement être excédée par le regret d'être restée si longtemps dans les ténèbres, et qu'une vérité si importante m'ait été cachée. Je voudrais bien que tout les hommes pussent voir comme je vois ; mes convictions actuelles donnent un intérêt nouveau à tout ce qui m'entoure. Depuis ma première initiation à ces matières, il y a quatre mois, j'ai profité de toutes les occasions pour étudier ces phénomènes, et j'ai vu dernièrement des manifestations étonnantes par la médiumnité de M. Squires et de M. Home, qui sont tous les deux bien connus à Londres, et je me propose de vous raconter les faits que j'ai vus chez M. Home, il y a quelques jours.

Je fus présentée à ce médium, chez lui, par un de mes amis; nous sommes allés seulement pour faire une visite de cérémonie, quand il a lui-même proposé, de la manière la plus agréable, de me faire voir des manifestations physiques. Le salon est grand. Un canapé placé dans une partie éloignée de la chambre s'est levé, et s'est pour ainsi dire promené sans aucune action visible; personne n'était auprès de lui. Une grande table, sur laquelle ma main reposait, s'est élevée, est restée suspendue à un pied du parquet pour un peu de temps, et cette ascension ne fut *certainement pas* produite par des moyens humains.

Deux sonnettes furent placées sur la table ; nous avons vu une main avec une partie du bras se présenter, et, par un mouvement naturel musculaire, atteindre et emporter, à la vue de tous, d'abord une sonnette et ensuite une autre, absolument comme si cette action avait été faite par une main humaine.

Je vous avouerai franchement que j'étais, autrefois, endurcie dans le scepticisme, et ceux qui le sont encore peuvent s'assurer qu'il n'y avait pas là d'illusion d'optique ou de la jonglerie. C'est une profonde réalité, et j'aurais hésité de publier une chose aussi extraordinaire, si je ne savais pas qu'il y a beaucoup de vos lecteurs qui ont vu des phénomènes pareils pendant le séjour de M. Home à Londres, et, quoique mon histoire paraisse impossible, la chose est pourtant *vraie* de tout point. J. J. S.

La précédente livraison du *Spiritual Magazine* donne une lettre écrite par un médecin qui a fait ses études à l'université de Cambridge, et qui avait écrit dans un journal scientifique contre le spiritualisme, niant les faits et même la possibilité de pareilles manifestations. Il les a vues traduites par la médiumnité de M. Squires. Il a entendu des coups, et il a vu une table s'élever de terre toute seule. Il a eu de l'écriture directe, ayant lui-même placé deux fois un morceau de papier blanc avec un crayon sous la table et veillant à ce que personne n'y touchât. La première fois, il y eut le nom de Dieu écrit, la seconde fois le propre nom de l'expérimentateur. Il a placé une cloche sous la table, et il l'a entendue sonner plusieurs fois très-fortement. Quand le médecin a exprimé le désir que son crayon de cèdre fût cassé en deux, ce fut fait tout de suite, et une moitié fut jetée sur la table. M. Squires se trouva suspendu en l'air, et le médecin déclare la vérité par amour de la justice. Il croit à présent au spiritualisme qu'il a nié auparavant; mais il pense qu'il est impossible d'être convaincu sans voir la preuve de l'existence de phénomènes qui paraissent incompatibles avec les lois physiques que nous connais-

sons ; mais il ne doute point que le monde soit bientôt con-convaincu de la vérité de ces manifestations. Il dit que le spiritualisme nous ouvre un nouveau monde. Il a même un ami élevé comme lui à l'université de Cambridge, et ils sont tous les deux convaincus des étonnantes facultés de M. Squires.

Le même *Spiritual Magazine* contient la lettre suivante adressée au rédacteur :

Monsieur,

Puisque vous désirez des faits, je vais vous communiquer des phénomènes que j'ai vus. Je fus introduit par un ami chez un riche marchand de Londres pour lui raconter mes expériences dans le spiritualisme. Je l'ai trouvé très-intelligent, mais sceptique décidé, et il m'a affirmé qu'il ne pouvait pas croire des choses aussi extraordinaires sur de simples témoignages. J'ai proposé de lui faire voir des manifestations, et il m'a accompagné chez les Marshalls Bed Lion de Londres, qui sont des médiums. Nous nous sommes assis autour d'une table que le marchand avait examinée, et dans une minute la table s'est levée et est restée un peu de temps suspendue dans l'air. Le marchand a crié plusieurs fois : « Grand Dieu ! est-il possible ! » Ensuite il a tenu une guitare pendant qu'une mélodie était jouée par une main invisible. Il a ensuite senti une main saisir sa jambe et frapper sur sa botte le nombre de fois qu'il a demandé. Enfin il s'est déclaré convaincu ; mais si ses amis ne veulent pas croire, il les amènera pour voir eux-mêmes. « *Le spiritualisme*, a-t-il dit, *est une grande réalité.* » Ce marchand a raconté ce qu'il avait vu à sa femme quand il est retourné chez lui, et elle lui a répondu qu'elle avait toujours cru aux manifestations des Esprits, et qu'elle voyait souvent sa mère et sa fille défuntes, mais qu'elle ne lui avait pas fait part de ces apparitions, parce qu'elle pensait que son esprit n'était pas préparé pour ces choses, et qu'il pourrait croire qu'elle avait des hallucinations.

Je parlais dernièrement à un marchand de Londres des

manifestations spiritualistes. Il m'a répondu : « Je n'ai jamais vu de médiums, mais les Esprits de mon père et de mon frère défunts me visitent fréquemment. Je les vois dans les formes qu'ils avaient sur la terre aussi distinctement que je vous vois, et je puis vous assurer que ce n'est pas une illusion. »

Les adversaires du spiritualisme disent souvent : « Si ces choses sont vraies, pourquoi ne sont-elles pas plus communes ? » Je dois plutôt demander pourquoi sommes-nous si ignorants de tant de faits qui existent, car on pourrait donner des milliers d'exemples pareils.

Nous offrons à nos lecteurs la traduction d'une autre lettre adressée au rédacteur du *Spiritual Magazine* relative à un remarquable *fait d'apparition.*

Monsieur,

Une amie intime dont je puis affirmer la parfaite véracité et qui a refusé de croire à la possibilité des communications spiritualistes, m'a raconté dernièrement la circonstance suivante :

Un jeune homme de ma connaissance a quitté l'Angleterre pour habiter l'Australie. Sa mère et sa sœur vivaient dans les environs de Londres. Quelques mois après le départ du jeune homme, sa sœur était debout près de la fenêtre du salon, quand elle vit son frère qui s'appuyait sur un petit mur au bas du jardin. Il avait l'air très-malade, et regardait la maison avec beaucoup de tristesse. Tout de suite elle a crié à sa mère : « Voici William. » Sa mère est venue et a distinctement vu son fils. Elle et sa fille se sont élancées pour ouvrir la porte et recevoir William, mais il a subitement disparu. Ces dames ont noté le jour et l'heure, et deux mois après un vaisseau d'Australie a apporté une lettre qui contenait la nouvelle de la mort de William au moment précis de son apparition.

On trouve aussi dans le *Spiritual Magazine* de Londres un intéressant article intitulé : *L'Esprit d'un enfant.* Il y est ques-

tion de M. et Mme Jyler, de Naddisson qui ont perdu un enfant de douze ans qui s'était occupé, peu de temps avant sa mort, à greffer un pommier. Ses parents depuis, pleins d'intérêt pour ce pommier qui rappelait leur enfant, l'ont transplanté tout près de leur maison, fait qui demeura inaperçu de tout le monde. Trois années après, M. et Mme Jyler étaient chez une amie à Deansville, quand ils ont assisté à un cercle où il y avait une dame médium qui leur était parfaitement étrangère. Elle leur a donné une communication inattendue émanée de leur fils chéri, qui leur dit qu'il voyait avec plaisir le soin qu'ils prenaient du pommier qu'il avait greffé, et qu'il avait été près d'eux quand ils l'avaient transplanté. Il a ajouté qu'il vivait parmi les bienheureux, qu'il voyait toutes les choses, tout en conservant son amour pour ses parents, et que c'était lui qui envoyait des songes à sa mère pour lui donner l'idée du bonheur qu'elle trouvera dans l'autre monde. L'effet produit sur M. et Mme Jyler fut complet; pendant plusieurs années, ils n'avaient pas cru à l'immortalité de l'âme, mais la lumière du spiritualisme a ouvert leurs yeux.

CONVENTION SPIRITUALISTE.

Il y a eu ces derniers temps une convention spiritualiste à Plymouth, où nombre d'adeptes se sont réunis pour déclarer quelles étaient leurs convictions et répondre par là aux calomnies dont on les abreuve. Les spiritualistes, ont-ils dit sont reconnus par cette croyance : que tous les humains ont une existence personnelle après leur mort, et que leurs âmes peuvent se manifester aux hommes dans certaines conditions. Aussi le spiritualisme embrasse les vérités qui ont rapport à notre destinée immortelle et aux occultes forces et lois de l'univers; son objet pratique est le développement de l'image divine dans l'homme, afin que sa nature animale et égoïste soit vaincue et toute affection mauvaise et déréglée entièrement déracinée, que l'humanité enfin devienne une fraternité et

que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. Aussi nous reconnaissons toutes les questions du développement humain et de sa réforme pratique opérée à cette fin que nos corps puissent devenir des instruments convenables pour nos âmes immortelles.

Le rédacteur du *Spiritual Magazine* donne aussi la citation suivante dans son numéro de mai 1869 :

ÉCRITURE DIRECTE AU MOYEN AGE.

« Nous trouvons dans la vie de l'évêque protestant, docteur Vilson, qu'il a trouvé une curieuse tradition quand il a fait sa tournée dans son diocèse de l'Inde. A Malacca il y avait une église ruinée, construite par saint François-Xavier, qui a été en cet endroit en 1545, ou du moins dédiée à lui par les Portugais après sa mort ; des habitants ont déclaré qu'ayant eu besoin de la signature de saint François-Xavier pour attester un document important, une main est venue de la chapelle où il est enterré à Goa, et a signé son nom. »

RENSEIGNEMENTS PALÉONTOLOGIQUES RÉVÉLÉS EN SONGE. — APPARITIONS. — PRÉDICTIONS RÉALISÉES, DIVINATION. — ESSAIS D'EXPLICATIONS THÉORIQUES.

Angers, le 20 avril 1860.

Cher Monsieur,

Fidèle à mon mandat, puisque les Esprits m'ont dit que je vivrais longtemps, parce que je suis utile au spiritualisme, je suis heureux de pouvoir vous envoyer d'intéressants articles pour votre Revue, et j'en aurai beaucoup à vous transmettre postérieurement, car j'ai reçu les précieux ouvrages de sir Robert Dale Owen, de Cathrine Crowe, *The Spiritual Magazine*, *The Spiritual Telegraph* et *The Herald of progress*, ouvrages et journaux demandés par moi dans des pays où le spiritualisme fait chaque jour de remarquables progrès. Voici donc un fait que j'ai traduit ces jours derniers, tiré du *Spiritual Magazine* 1860, n° 2, p. 56 : — Sir Louis Agassiz,

savant physiologiste et géologue très-distingué, dont s'honorent les Etats-Unis, avait dû occuper toutes ses réflexions à l'égard d'un fossile récemment découvert, présentant des particularités remarquables, et paraissant le trait d'union entre les animaux vertébrés et les invertébrés; mais ce qui l'embarrassait pour le classer était que la partie la plus intéressante de l'animal se trouvait recouverte par un fragment de la substance solide dans laquelle il avait été enfermé. Lorsque M. Agassiz était au lit, cet objet occupait ses pensées; il s'endormit, et, dans un songe, il vit ce fossile entièrement dégagé de tout ce qui en dérobait une partie à la vue. Quand il s'éveilla, le matin, les formes étaient présentes à ses souvenirs qui, cependant, se dissipèrent aussitôt. La nuit suivante, toujours très-occupé de ce sujet, il vit de nouveau le fossile en songe. Il combattit le sommeil, lorsqu'il s'éveilla, pour conserver dans sa mémoire ce qu'il avait vu; mais il s'endormit encore, et le matin il avait tout oublié. Dans la supposition qu'il pourrait avoir, pour la troisième fois, un pareil songe, il mit une feuille de papier près de lui, pour y dessiner ce qu'il aurait vu, se promettant de faire des efforts pour s'éveiller. Cet objet se présenta en effet encore à son esprit la nuit suivante; il s'habilla promptement; mais, en s'approchant de sa feuille de papier, alors que son rêve commençait à se soustraire à ses souvenirs, il fut étrangement surpris d'y trouver le dessin exact de son fossile, dans toutes ses parties. Ce professeur ayant le plus vif désir de s'assurer si celles qui étaient cachées sous le voile minéral offraient une ressemblance fidèle avec le dessin, essaya avec un plein succès, muni d'un ciseau, de soulever cette matière solide, et l'original de son croquis en accusa la plus parfaite similitude.

APPARITIONS.

Je parlais un jour des Esprits à M. X..., ici dans une position supérieure, il me dit : « Mais vous ne pensez donc pas que vous parlez à un profane. Cependant, il faut que je vous raconte

quelque chose. Je demeurais à 250 lieues de D..., mon pays et de celui de ma femme. Un jour elle vint me trouver dans mon cabinet, dans un triste état d'émotion. Elle me dit : Je viens de voir passer ma mère devant moi, dans ma chambre à coucher, et elle a disparu peu après, après avoir jeté sur moi un regard affectueux. Je dis à ma femme, qui avait provoqué en moi l'hilarité, que ce n'était qu'une hallucination, ce dont elle ne voulut pas convenir, et elle avait peut-être raison, car, quatre jours après, nous reçûmes l'avis de la *mort* de ma *belle-mère*, arrivée précisément au *jour* et à *l'heure* de l'apparition.

Dans *l'Amanach prophétique* de 1852, on trouve, page 101 : Au commencement de la Révolution, le comte Mallet de Coupigny habitait le château de Louverval, entre Bapaume et Cambrai. Auprès de lui étaient ses sœurs, l'une Mlle de La Motte, l'autre religieuse de l'abbaye de Guillenghien, près Mons. Un appartement était aussi réservé pour leur oncle, Ch. Bernard de Briois, abbé de l'abbaye de Saint-Vaast; mais celui-ci était resté à Arras. Un soir, pendant la terreur révolutionnaire, M. de Coupigny soupait avec ses sœurs à Louverval, dans la salle à manger, vaste pièce, dont la porte d'entrée était précédée d'un vestibule, et qui, du côté opposé, communiquait avec un salon suivi de l'appartement de M. de Briois. Tout à coup la religieuse se lève en disant : « Mon Dieu ! voilà mon oncle, l'abbé de Saint-Vaast ! » En effet, la porte s'ouvre, et l'on voit, de la manière la plus distincte, M. de Briois, en grand costume d'abbé, traverser la salle à manger, saluer, en inclinant gravement la tête, et sortir par la porte du salon. Les assistants pensèrent qu'obligé de fuir Arras, il venait se réfugier à Louverval, et ils s'attendaient à le retrouver dans son appartement, mais ils ne rencontrèrent personne, ni dans le château, ni dans les jardins. Enfin le lendemain matin un exprès arriva d'Arras annoncer que M. de Briois était *mort la veille à l'heure de son appartion.*

Dans l'almanach précité de 1853, on trouve la lettre sui-

vante abrégée, du comte de Touchebœuf-Clermont, signée de lui : Monsieur, j'aime à croire qu'on ne me prendra pas pour un esprit faible et superstitieux ; ce qui s'accorderait assez mal avec la profession des armes que j'ai exercée dès mon adolescence... Je sais que le Très-Haut peut tout ce qu'il veut, et il serait peut-être téméraire de rapporter au simple hasard une circonstance qui n'arrive qu'une fois dans la vie, et qui coïncide exactement avec le fait qui l'a fait naître, Voici ce qui m'est arrivé, et que je certifie au nom de l'honneur qui caractérise l'officier français.

...... En évacuant Madrid, la division de dragons dont je faisais partie vint bivouaquer le 5 *avril* 1813 à Guadalapajar. En arrivant au bivouac, je fus commandé de grand'garde... ; En revenant de mes rondes, je me jetais sur de la paille hachée qui me servait de lit ; mais chaque fois au moment où je m'assoupissais, je voyais ma bonne et pauvre mère rendant le dernier soupir. Ces apparitions itératives eurent lieu après minuit, mais sans qu'il me fût adressé une seule parole... Enfin l'armée rentra en France, et alors j'écrivis à ma mère, et ce fut mon père qui me répondit, en m'annonçant que, dans la nuit du 5 au 6 *avril*, j'avais *perdu* ma *mère*... Je reconnus que c'était *juste* dans le *même* moment que m'apparaissait ma mère, quoique morte à 300 lieues de moi ; mais il n'existe plus de distance pour les Esprits dégagés de leur enveloppe terrestre !!!

PRÉDICTIONS. — DIVINATION.

Ce triste souvenir me rappelle encore que mon père, l'homme le plus véridique que j'aie connu, m'a dit depuis que ma mère, née comtesse de Durfort, étant chanoinesse du chapitre noble de Neuville, près Lyon, fut presque contrainte par ses folâtres compagnes de se faire dire la bonne aventure : on lui prédit qu'elle mourrait *abbesse*. Mourir abbesse ! répondit-elle, moi qui ne veux pas me faire religieuse ! Cependant elle est morte, non pas abbesse, mais à Besse, qui est le nom du château où elle a cessé d'être. Voilà des faits que je certifie être arrivés dans ma famille.

Il est ici quelque chose à faire remarquer aux personnes novices dans les connaissances en spiritualisme. Nous savons ordinairement où sont nos parents, et alors où nous les trouverons si nous voulons les aller rejoindre, et nous pouvons croire que l'âme d'un défunt se transporte sans difficulté auprès d'eux ; mais ici, dans cette confusion de la guerre d'Espagne, qui ne permettait pas de recevoir des nouvelles de ceux qui y étaient, si la mère de cet officier ignorait complétement, de son vivant sur cette terre, dans quel coin de ce royaume était son fils, elle a bien su le trouver après avoir été dématérialisée. Par suite de quelle faculté ? L'âme a donc quelque chose d'attractif, ou bien elle peut donc faire planer ses regards d'un seul coup dans toutes les parties de l'espace, sur l'ensemble des Esprits ? Ce doit être l'un ou l'autre, mais dans de certaines limites, puisque le P. Ambroise, ancien bénédictin de Saint-Maur, décédé, selon lui, à Tours, en 1638, et non à la Nouvelle-Orléans, et Alfred de Musset, ont dit que des Esprits disparaissent quelquefois sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus, ajoutant toutefois que si ces Esprits étaient réincarnés, ils ne cesseraient pas de les voir. Enfin, cette question primordiale est aussi insoluble que cette faculté est prodigieuse, et cela corrobore le fait par lequel on a vu tant de somnambules ou voyants donner des nouvelles et le signalement de personnes dans des pays très-lointains, comme l'Amérique, et dont le séjour était inconnu aux parents qui demandaient des informations. Voilà ce qui confond ces présomptueux champions de la résistance quand même aux enseignements du spiritualisme. Aussi je ne puis m'empêcher de répéter la maxime d'un de mes oncles, en son vivant directeur du *Journal de Paris :* « C'est un grand tort d'avoir tort ; mais c'en est un bien plus grand de n'en pas convenir. »

Dans ses mémoires sur Louis XIV, le duc de Saint-Simon a dit : « En 1692, étant au camp devant Namur, le duc, alors mousquetaire du Roi, s'était lié intimement avec un de ses compagnons d'armes, le comte de Cœsquen, et voici ce qu'il en dit : Le pauvre garçon ne vécut pas longtemps, il entra

dans le régiment du roi, et, sur le point de l'aller joindre au printemps suivant, il me vint conter qu'il s'était fait dire la bonne aventure par une femme nommée la Duperchoir, à Paris, qui lui avait dit que bientôt il mourrait *noyé*. Il partit peu de jours après, et trouva un homme de ce *métier* à Amiens qui lui fit la *même* prédiction. Marchant avec son régiment, il voulut abreuver son cheval dans l'Escaut et s'y *noya* en présence de tout le régiment sans avoir pu être secouru. »

Les cartomanciens inspirent ordinairement peu de confiance; cependant, qui donc n'a pas connu la puissance de révélations fort justes de Mlle Lenormand, de Mme Lemercier et autres (1) ? Il y en a une ici que je n'ai pas dédaigné de contrôler, car l'expérience est plus sûre que le raisonnement à l'égard de faits qui mettent l'intelligence humaine en défaut. Elle m'a donné des détails si minutieux sur des faits passés depuis longtemps ou à venir et réalisés ; sur des états présents de personnes de ma connaissance, et à moi inconnus, mais que j'ai su être précis après informations, que je lui ai dit : « Mais de pareils détails ne peuvent jamais se trouver dans vos tarots. » Elle m'a répondu : « Non ; mais je me sens inspirée comme par un Esprit. » En effet, comment a-t-elle pu dire, sans cela, à une dame qu'elle ne connaissait pas et étrangère à Angers : « Vous avez deux sœurs, l'une fort bonne, l'autre très-méchante. Cette dernière a les cheveux rouges, mais on n'en sait rien hors de sa famille, car elle les teint. Je vois un monsieur de votre connaissance à Saumur (12 lieues d'ici), il est avec une dame qui a deux petits enfants, un petit garçon et une petite fille. La dame donne la main à son fils et ce monsieur tient celle de la petite fille, et,

(1) Il y a actuellement à Paris une petite femme à la fois somnambule, médium, cartomancienne, hydromancienne, douée d'une manière on ne peut plus remarquable du don de prophétie, et appelée à surpasser tous les Edmond, les mademoiselle Lenormand, présents et à naître. Il ne lui manque que d'être connue. Plus tard, nous parlerons en détail de cette intéressante petite femme et de ses remarquables prophéties.

Z. P.

dans son autre main, il tient un cahier de musique. » Le lendemain, ce monsieur, très-septique et de retour, en répondant à des questions, a confirmé ces détails sans le vouloir.

J'ai eu souvent l'occasion d'aider une famille, en argent ou en effets d'habillement : cette cartomancienne m'a énuméré tout ce que j'ai donné ainsi, sans que j'y pensasse, et a établi le total de ce que j'ai donné, montant, selon elle, à 70 francs. Pour la première fois, j'ai rappelé mes souvenirs à cet égard, pour me représenter l'importance en chiffre de ce que j'avais fourni, et j'ai trouvé la somme *juste* qu'elle avait *déclarée*.

Cette femme me dit : « Je vois dans vos connaissances un Monsieur de très-grande taille, bien loin d'ici et étranger à cette ville ; il est veuf depuis longtemps, avec deux enfants, un fils et une fille ; le fils a environ 15 ans, la fille est un peu plus jeune. Il a un frère qui est célibataire. Enfin il va se marier. » Je n'avais pas entendu parler de lui depuis huit ans, et d'abord je ne savais pas de qui elle voulait parler. Trois ou quatre jours après, j'ai eu avis de ce mariage, à deux cents lieues d'ici.

Cette cartomancienne dit à une demoiselle : « Vous n'êtes pas dame, comme on vous a appelée tout à l'heure : vous êtes l'aînée de cinq enfants, trois frères et une sœur : l'aîné de vos frères est militaire, et votre mère va recevoir, demain, une lettre de lui, qui lui annonce son avancement. (Le surlendemain j'ai vu l'avis d'avancement). Votre second frère est dans une école du gouvernement (l'Ecole des Arts) ; votre troisième frère, de douze à treize ans, a une très-petite place (petit clerc). Enfin votre sœur, qui est très-jolie, est avec vous. Votre famille a été ruinée par la mort de votre père, assez loin d'ici : il est mort il y a une dizaine d'années, après neuf jours de maladie : c'était la petite vérole. (Inutile de dire que cette femme n'avait jamais entendu parler de cette famille, qu'elle a dit être à Angers depuis peu de temps.) Je vois chez votre mère des lettres d'un Monsieur qui vous demande en mariage. Oh ! quelle écriture serrée ! quels caractères fins ! » (Tous ces détails sont de la plus parfaite exactitude.) Je pourrais citer

une foule de déclarations beaucoup plus étonnantes, et qui prouvent que, l'orsqu'une personne se livre, non par le hazard, mais d'*habitude* à certaines opérations en dehors des faits ordinaires, comme les magnétiseurs, les spiritualistes et les cartomanciens de profession, les Esprits s'en *emparent*, les aident, agissent en leur faveur, les influencent, les inspirent; seulement, les personnes les plus nerveuses et les plus énergiques commandent peut-être leur préférence. Me dira-t-on: « Mais cette cartomancienne jouit évidemment de la double vue. » Eh bien! qui donc nous prouvera que ces deux horoscopes, qui ont averti ce militaire de sa fin par submersion, ne tenaient pas à cette faculté? C'est celle, si prodigieuse, des personnes qu'on nomme somnambules et de nature à dessécher le cerveau d'un sceptique qui prétendrait expliquer sans méprises le phénomène du somnambulisme, en s'écartant des données des Esprits.

Agréez, etc. SALGUES.

SOEUR BERTINE, STIGMATISÉE DE SAINT-OMER.

Nous avons parlé, au sujet de l'illustre extatique stigmatisée, Catherine Emmerich, d'une foule d'autres personnages qui, comme elle, portèrent empreintes sur leur corps des stigmates saignants, rappelant les cinq plaies du Christ. Nous avons essayé de donner une explication de ces faits. Parmi les femmes stigmatisées dont nous faisions connaître le nom, nous citions une religieuse hospitalière de Saint-Omer, sœur Bertine, et nous promettions de donner à son sujet quelques détails. Nous tenons aujourd'hui parole; voici la notice nécrologique qui fut insérée, sur elle, dans l'un des journaux de Saint-Omer, le 25 janvier 1850, et qui nous a été communiquée par M. Alexandre Machart, médecin de cette ville :

On a célébré, ce matin, en l'église paroissiale de Saint-Denis, un service funèbre qui a dû réveiller des souvenirs dans un grand nombre de nos concitoyens :

Nous voulons parler du service de Mlle Bouquillon, née à

Saint-Omer, au commencement de ce siècle, et religieuse de l'hôpital Saint-Louis, où elle portait le nom de sœur Bertine.

Ceux de nous qui peuvent reporter leurs souvenirs en deçà de vingt-huit années, se rappelleront que, en 1822, il n'était bruit, à Saint-Omer, que des merveilles dont la *maladrerie* était le théâtre. On répétait sur tous les tons, et avec force commentaire, qu'une jeune religieuse de cet hôpital (aujourd'hui Saint-Louis) portait sur son corps les cinq plaies du Christ, comme un autre *François d'Assise !*

Ces bruits prirent alors assez de consistance pour que l'autorité diocésaine crût devoir ordonner une enquête.

Le fait des *stigmates* fut constaté par des *ecclésiastiques graves* et par des docteurs en médecine, et consigné dans un rapport dont la *minute* est encore aujourd'hui aux archives de l'évêché d'Arras.

La religieuse objet de cette enquête était *sœur Bertine.*

L'autorité ecclésiastique, pour des motifs que nous n'avons pas mission d'apprécier, *obligea* à un rigoureux silence sur les réapparitions du merveilleux phénomène, les *consœurs* de la jeune *stigmatisée.*

La loi de l'obéissance et l'humble modestie de *sœur Bertine* tinrent ainsi, pendant 28 ans, *cachées* aux yeux du *monde des merveilles* que *le monde n'était pas digne de voir !*

Ceux qui ont connu particulièrement cette sainte hospitalière, et qui ne nous désavoueront pas si nous disons que, chez elle, *la tête valait le cœur*, savent quel soin elle mettait à dérober, même aux yeux des pieuses compagnes de son dévouement, les faveurs extraordinaires dont elle avait été prévenue.

Nous nous faisons aujourd'hui une bien douce obligation de les rappeler à nos concitoyens, et de révéler, autant qu'il est en nous, *le trésor* que renfermait une des maisons religieuses de notre ville.

Sans rien préjuger sur le côté surnaturel, qui n'est pas de notre compétence, nous constatons le fait.

Il nous a semblé qu'on ne pouvait, à quelque point de vue

qu'on veuille le placer, nous savoir mauvais gré de rappeler à ceux qui l'avaient oublié, et de faire connaître aux autres, qu'une de nos concitoyennes a porté, empreintes sur les pieds, les mains et le côté, les plaies de Jésus crucifié, et sur le front, les traces sanglantes de sa couronne d'épines !

Pour copie conforme,

A. MACHART.

11 avril 1860.

FAITS REMARQUABLES DE SECONDE VUE, D'AVERTISSEMENTS ET DE PRÉDICTIONS MÉDIANIMIQUES.

Le Spiritual Telegraph de New-Yorck a publié, en ces derniers temps, une longue lettre du gouverneur Tallmadge, qui déclare avoir assisté à une séance, à Washington, où les demoiselles Fox furent les mediums. Il était accompagné par le docteur Kane, qui avait fait l'expédition au pôle Arctique ; celui-ci a demandé au médium de le mettre en rapport avec M. Jorringdon, une personne dont il avait découvert le tombeau pendant son voyage, mais qui lui était inconnue. Le docteur Kane fut tellement étonné que cet Esprit lui ait rappelé ses actions dans le plus petit détail, pendant son expédition, qu'il en est resté comme abasourdi pendant quelques temps.

Ensuite, le gouverneur Tallmadge a adressé des questions à l'Esprit sur ce qui arriverait au docteur Kane dans sa prochaine expédition, et ses prophéties se sont, depuis, réalisées avec la plus complète exactitude. Le docteur Kane a si longtemps prolongé son voyage que le public américain avait cru qu'il était mort; mais les Esprits ont toujours déclaré au gouverneur Tallmadge qu'il était vivant et qu'il retournerait chez lui. La lettre de M. Tallmadge finit par des conseils donnés aux philosophes et savants, afin qu'ils s'occupent de l'examen de ces faits extraordinaires.

Les faits de ce genre abondent dans les annales consacrées à l'insertion des phénomènes relatifs aux facultés de l'âme. En voici deux autres insérés dans un journal qui ne passe pas pour très-crédule en ces matières : le *Moniteur*.

Un Birman, abandonné dans une île déserte, rêve qu'une barque est cachée au fond d'une crique, derrière de hautes herbes; il en fait la recherche, après avoir plusieurs fois rêvé les mêmes circonstances; il trouve en effet cette barque et s'en sert pour retourner dans son pays. (Voy. *Moniteur universel*, 21 août 1856, jeudi.)

Autre histoire, relative au sauvetage de quelques matelots du navire *la Betsy*, qu'on croyait perdus près des îles de Tristan d'Arunca. La femme de l'un d'eux persistait à espérer et refusait de prendre le deuil. Elle avait vu en dormant son mari nageant avec vigueur pour gagner la terre, et touchant enfin une île de salut, etc., etc. (*Moniteur universel*, lundi, 1er septembre 1856.)

ESPRITS DES VIVANTS.

Le *Spiritual Télégraph* du 28 janvier dernier contient une lettre de miss Emma Hardinge, le célèbre médium, intitulée : *Les Esprits des vivants.* Elle raconte qu'un soir qu'elle était chez des amies, il est entré un médecin qu'elle connaissait fort peu. Bientôt après, un Esprit s'est approché qui voulait communiquer avec le visiteur par la médiumnité de miss Hardinge. L'Esprit a fait connaître son nom, et a donné des preuves de son identité de la manière la plus précise. Cette manifestation a duré une heure, et a fini par l'apparition de l'esprit sur le mur, et le médecin a déclaré que tout ceci lui avait donné une idée parfaite d'une de ses malades, qui était encore sur la terre; elle est morte une semaine après.

Mlle Emma Hardinge dit qu'elle a fait beaucoup d'expériences pareilles, et que l'influence des Esprits encore vivants produit sur elle une sensation de froid, et qu'elle est prête à se trouver mal, tandis que les Esprits des morts lui donnent la joie et la force. Elle recommande d'étudier cette question, et finit par écrire qu'elle est enchantée de la réception qu'elle a reçue à la Nouvelle-Orléans.

Dans le même journal une autre dame déclare également avoir vu les Esprits de personnes vivantes. « Une fois, dit-elle,

elle a vu un cercueil entrer par le mur, avec deux hommes qui le tenaient comme s'ils le portaient. Ils se sont arrêtés près d'elle, comme s'ils voulaient lui donner le temps de les reconnaître. Le cadavre était un de ses cousins, et les deux hommes étaient ses deux frères. J'ai appris par sa sœur que mon cousin avait été enterré le jour que je l'ai vu, et ses frères avaient porté le corps. »

Les sceptiques traiteront sans doute encore ces faits d'hallucination. Il faut avouer toutefois que ce sont de singulières hallucinations que des visions qui affectent physiquement nos organes et cadrent parfaitement avec des faits réels.

VARIÉTÉS.

EXCELLENCE DES INTUITIONS DE L'ENFANCE.

Le *Spiritual Télégraph* du 22 octobre 1859 rend compte dans son premier article d'un discours prononcé par M. Valker à l'Académie de Dodworth. L'orateur a déclaré que les intuitions de l'enfance sont un guide bien sûr de la vérité, et que nous commençons notre pèlerinage sur la terre accompagnés par les anges ; mais à mesure que nous avançons dans la vie, les préoccupations de la terre nous font oublier le ciel, et nous nous trouvons seulement entourés par les hommes. M. Valker a ajouté qu'il en est de la race humaine comme des individus, qu'elle a perdu les intuitions du premier âge ; que, devenue sceptique, elle cherche sa route dans le désert, mais ne peut plus retrouver le ciel ; pourtant il n'en est pas ainsi avec tous les hommes : quelques-uns sur cette terre d'exil ont gardé les intuitions de leurs jeunes années ; ils sont les médiateurs entre les hommes ordinaires et les anges ; leurs âmes sont des lyres mises en harmonie par les Zéphyrs des sphères supérieures, par la mémoire qu'ils ont conservée de la communion angélique dans leur enfance. «La résurrection de nos jeunes souvenirs, dit M. Valker, nous rajeunit et nous devons regarder les médiums comme des

grands prêtres qui nous révèlent quelques aperçus des mondes plus élevés. » Il finit par dire que nous devons réveiller notre foi près des enfants, et comprendre les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui déclare que celui qui désire le royaume du ciel doit le recevoir comme un enfant.

UN DERNIER MOT AU SUJET DU LIVRE DE L'EXTATIQUE MICHEL, INTITULÉ *la Vie universelle.*

Dans notre avant-dernière livraison, en parlant des ouvrages de cosmogonie attribués à l'extatique Michel, du jugement si favorable qu'en porte M. Jobard, nous avons dit que l'idée mère et inspiratrice de ces ouvrages avait été la cosmogonie et les autres ouvrages de Fourier, et que les secrétaires du paysan du Var auraient dû l'avouer. A cela, nous ajoutions que le savant docteur Hugh Doherty traiterait d'ailleurs cette question dans notre journal, et la déciderait avec autorité. Le docteur a répondu à notre attente. Il nous a fait connaître son opinion sur la révélation de l'extatique Michel que M. Jobard appelle le plus grand des prophètes après Jésus-Christ et le dernier. Le jugement du docteur Doherty est court, mais il est péremptoire. Il n'était pas besoin d'un plus long jugement. Voici la lettre qu'il nous écrit :

« Paris, le 4 avril 1860.

« A Monsieur le Rédacteur de la *Revue spiritualiste.*

« Monsieur,

« J'ai fait des efforts réitérés pour lire et analyser la *Vie universelle*, afin d'en rendre compte dans votre Revue, mais il m'a été impossible d'y réussir. L'ouvrage ne m'intéresse pas. Je n'y vois que des analogies fantastiques se déroulant sans ordre, comme le rêve d'une imagination surexcitée par une indigestion des idées cosmogoniques de Fourier et la lecture de quelques ouvrages populaires sur la physiologie de la digestion.

« H. DOHERTY. »

Maintenant M. Jobard acceptera-t-il le verdict de M. Hugh Doherty, d'un des plus savants hommes de l'Angleterre, très-compétent en ces matières, comme nous l'avons dit dans notre 16ᵉ livraison? Nous n'osons l'espérer, et il en sera ainsi de plusieurs autres qui, comme le spirituel conservateur du musée de l'industrie de Bruxelles, se sont trop avancés dans l'expression de leur admiration pour reculer. Pour nous, on ne nous accusera plus maintenant d'avoir écarté le debat et mis le boisseau sur la lumière. Nous croyons en avoir assez dit pour qu'on nous permette de ne plus revenir sur ce sujet. Pour nous, la révélation cosmogonique du paysan du Var est une question jugée et vidée. Z. P. PIERART.

LE SPIRITUALISME AU XIXᵉ SIÈCLE.

Le *Spiritual Magazine* de Londres a donné une petite revue d'un livre nouveau dû au célèbre écrivain Mᵐᵉ Crowe, qui s'appelle : *le Spiritualisme et le dix-neuvième siècle*. L'auteur de ce livre fait une analyse de l'état actuel de la religion, et dit que pour la plupart la religion consiste dans les formalités, et que la science est matérialiste. Dieu ne s'est pas retiré du monde, mais le monde se retire de lui; Dieu se révèle sans cesse dans la nature, dans la science, dans l'art, dans l'histoire et dans la vie humaine. Mais il ne se révèle jamais subitement; il verse les rayons de sa lumière dans les cœurs préparés à la recevoir; et quoique les hommes peuvent persécuter ceux qui l'acceptent, ils ne peuvent pas éteindre la lumière. Mais il faut coopérer avec Dieu. Il exige que nous exercions nos facultés pour suivre ses divins aperçus. Aide-toi le ciel t'aidera. Il faut rester dans une respectueuse attente pour écouter le plus petit mot, la moindre syllabe divine; il faut veiller et travailler aussi bien que prier. Si nous sommes fidèles à la lumière que nous avons et que nous cherchons, plus de lumière nous recevrons. Les révélations de Dieu nous sont communiquées par des médiums imparfaits; il faut séparer l'imperfection humaine de la vérité absolue. Mᵐᵉ Crowe donne

son témoignage personnel comme preuve des manifestations spiritualistes, et elle s'est convaincue de la possibilité de communiquer avec les morts. Elle croit que cette conviction aura une grande influence sur la conscience et la vie de ceux qui ont fait ces expériences. Mme Crowe est devenue très-zélée pour la cause du spiritualisme, et montre beaucoup de courage et d'ardeur pour les belles destinées de cette sublime science qui doit faire le bonheur du monde.

Nous extrayons également du *Spiritual Magazine* de Londres l'article suivant de M. Home, intitulé : *les Lois spirituelles et l'enseignement du public*. Par sa lecture on verra que M. Home n'est pas seulement un medium extraordinaire, mais qu'il est devenu un bon écrivain.

La certitude de la lutte doit paraître inévitable à celui qui, dans notre société incohérente, se pose comme défenseur d'une philosophie nouvelle. Les savants qui entendent parler des faits nouveaux qu'ils n'ont pas découverts eux-mêmes, dénoncent ceux qui les affirment comme autant d'imposteurs et de fous. Les uns ont passé leur vie à étudier la chimie, les autres à étudier les mathématiques, et ils déclarent qu'il est absurde de prétendre qu'il y a des lois plus élevées que celles qu'ils connaissent. Ces hommes ont rendu leur âme bien étroite et ont rapetissé à la mesure de leurs facultés compréhensives des choses toutes naturelles. Nous ne pouvons pas être étonnés qu'ils refusent de consacrer leur temps à ce qui leur paraît invraisemblable. Mais la société a tort d'attendre de ces hommes une solution de faits qui n'ont aucun rapport avec leur philosophie. On pourrait aussi bien demander à un enfant de résoudre un problème de mathématiques. Nos philosophes sont trop obséquieux envers l'opinion, et, d'un autre côté, l'opinion a trop de déférence envers eux-mêmes pour les choses qui ne leur sont pas spéciales ; aussi retardent-ils mutuellement le progrès dans les nouvelles sphères de la pensée ; les philosophes ne veulent rien étudier hors de leurs idées, et le monde n'ose pas accepter les faits qu'ils n'ont pas approuvés ; les lois spiri-

tuelles ne sont pas même reconnues par les théologiens. Aussi faut-il qu'il s'élève des hommes en dehors d'eux qui consacrent leur vie à nous enseigner les plus grandes vérités.

Je ne désire nullement qu'on néglige les lois naturelles de la création qui ne doivent pas toujours rester des mystères. En admirant leur harmonie, nous apprenons à les connaître, mais nous oublions combien nous dépendons de la puissance de Dieu, et nous avons trop de confiance en nous-mêmes. Nous créons le télégraphe électrique, et nous oublions que Dieu nous a créés. Les jeunes gens sont élevés en vue des opinions humaines ou des idées reçues, et il leur faut sacrifier les plus nobles sentiments de l'âme en vue de se conformer à l'opinion publique et par crainte d'être considérés comme des fanatiques. Beaucoup de personnes s'imaginent que le sentiment religieux n'est pas fait pour développer les facultés nécessaires à la vie terrestre. Un homme qui dépend du public pour son revenu n'ose pas avouer les nouvelles doctrines, craignant d'être regardé comme un fou ou un imposteur. Les spiritualistes doivent se rappeler que toute vérité a été obligée de supporter la lutte, ce qui doit les unir ensemble et les rendre patients. Si Jésus-Christ revenait sur la terre, il serait probablement placé dans un asile de fous, et s'il n'avait que des pêcheurs pour le suivre, certes le monde ne le croirait pas digne d'attention. Il ne serait pas cloué à une croix, mais le mépris de la société deviendrait sa croix. Nous ne sommes que de simples mortels, pourquoi donc nous étonner qu'on se moque de nous ? Puissions-nous toujours aimer nos ennemis, et comme le Christ souffrir avec patience le mépris du monde !

Voici un autre article du *Magazine Spiritual* dû à la plume du juge Edmonds, et qui est intitulé : « *le but des communications avec les Esprits.* » Nos lecteurs ne manqueront pas aussi de l'apprécier.

Qui n'a pas désiré communiquer avec des êtres chéris dont

la mort nous sépare? La Providence nous offre cette consolation; il est à présent démontré que l'on peut communiquer avec les Esprits; que la médiumnité est le résultat de l'organisation; que les communications avec les Esprits sont basées sur des causes morales; que cette puissance est possédée à des degrés différents, et peut être améliorée par l'étude. Ainsi l'immortalité de l'âme est démontrée d'une manière simple en faisant un appel à la raison et à l'évidence des sens, et, le spiritualisme va bientôt terrasser l'incrédulité de notre siècle, et rétablir le véritable christianisme.

Moïse avait pour mission de révéler aux hommes l'existence d'un Dieu, en place de la multitude de divinités qu'ils adoraient; Jésus a révélé l'immortalité de l'âme, et le spiritualisme est la révélation de la façon dont nous passerons à cette immortalité, et des conditions de notre existence future.

Mais cette dernière révélation ne fait que de commencer, son progrès est lent, parce que les hommes n'ont pas la capacité nécessaire pour comprendre; ainsi beaucoup de révélations faites par les Esprits n'ont pas été acceptées par les spiritualistes les plus avancés, et nécessairement elles n'ont pas été publiées. Mais l'œuvre progresse de jour en jour et bientôt elle sera reçue par tous pour que chacun ouvre son esprit à la conception d'une existence plus élevée.

Nous savons déjà que la PROGRESSION est la destinée des hommes depuis leur naissance, pendant l'éternité. L'homme ayant le libre arbitre peut l'accélérer ou la retarder, mais il ne peut pas l'empêcher. Il peut s'écrier comme un de mes amis qui, ayant consacré sa vie à faire du bien, m'a dit qu'il s'est trouvé environné, après sa mort, par ceux qu'il avait aidés sur la terre, et qu'il n'est pas resté un seul instant dans la sphère du remords

L'homme peut aussi retarder son progrès par une vie coupable et égoïste, et ainsi se préparer pour l'avenir une expiation douloureuse.

Notre progrès doit être en science, en charité et en pureté. Toute circonstance qui nous retarde dans l'un ou l'autre de ces éléments est toujours malheureuse. Les préceptes de

l'Evangile à l'égard de cet avancement sont si clairs qu'il faut attribuer à notre connaissance imparfaite les hérésies qui ont lieu parmi nous, mais elles ne doivent point nous alarmer. Le Christ a dit : « Aimez-vous les uns et les autres,» et il a aussi donné ce précepte : « Soyez parfait comme Notre Père au ciel est parfait. »

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES.

Le *Spiritual Magazine* du mois d'avril nous donne un extrait d'une lettre de l'Amérique, qui déclare que six mille exemplaires du nouveau livre de M. Robert Owen sur le spiritualisme ont été vendus en cinquante jours.

Dans notre 14e livraison, année 1859, page 380, nous parlons d'un des remarquables médiums qui sont appelés à fortifier la cause du spiritualisme, Ermence Dufau, jeune fille qui connaît à peine les éléments les plus abrégés de l'histoire de France, et qu'on voit cependant dicter en public des règnes tout entiers de l'histoire de France avec des détails et des éclaircissements qu'il n'y a pas même dans nos chroniqueurs, nos historiens. C'est ainsi qu'elle a obtenu des histoires de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Louis XI, de Charles VIII, d'Eugène Beauharnais, dictées, à ce qu'elle assure, par l'Esprit de ces personnages eux-mêmes. Son *Historie de Jeanne d'Arc*, où sont révélés les plus intéressants mystères du spiritualisme, est la seule qui ait été imprimée. Une première édition a été épuisée en quelques semaines. Nous en annonçons une seconde que doit publier, dans quelques jours, le libraire Ledoyen, au Palais-Royal, galerie d'Orléans.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

Le cadre restreint de cette feuille ne permet pas toujours d'y enregistrer tous les faits de manifestations médianimiques dont nous sommes témoins ou qui nous sont attestés. Ces faits cependant seraient, pour la plupart, capables d'amener dans les esprits les plus rebelles cette conviction qu'y ont puisés tant d'hommes honorables dans tous les rangs de la société. Nous nous contenterons donc d'informer nos lecteurs que nous nous mettons à leur disposition, afin qu'ils soient à même d'être témoins de ces faits, et de pouvoir les constater dans toutes les conditions de bon et possible examen qu'ils pourront désirer.

PROGRÈS DE PLUS EN PLUS MARQUÉS DU SPIRITUALISME MALGRÉ TOUS LES GENRES D'OBSTACLES. — ADHÉSION IMPORTANTE A NOS DOCTRINES.

Si notre cause triomphe, ce n'est pas par suite de la bienveillance de l'opinion et de la bonne volonté des hommes. Presque partout elle est attaquée, insultée, bafouée, niée, persécutée même, car depuis quelque temps on voit, pour en empêcher l'expansion, surgir partout des machinations ténébreuses, des démarches anonymes et passionnées. Les matérialistes aux abois ne se contentent plus de nier, d'insulter, ils veulent empêcher par la voie des plus lâches moyens que la preuve des faits qu'ils nient soit clairement administrée au grand jour des contradictions et de l'examen. D'un autre côté, la presse continue son système de dénégations insensées. Dernièrement, un des collaborateurs du *Siècle*, dans un feuilleton de ce journal, s'est permis de faire une critique des faits spiritualistes en général qui montre, d'une part, le parti bien arrêté de ne point entrer dans l'examen minutieux de ces mêmes faits, et, de l'autre, la méconnaissance la plus complète de la question. Des ouvrages, des brochures sont partout publiés contre nos doctrines. Pour une voix qui retentit en leur faveur, des centaines s'élèvent contre. Et cependant la cause spiritualiste gagne du terrain, s'empare des âmes et va se recrutant chaque jour au sein même des sceptiques les plus obstinés. Le nombre des convertis s'accroît, et ils sont nombreux aujourd'hui, ceux qu'une grâce particulière

a introduits dans le sanctuaire de la véritable vie, a inondés des rayons de la divine lumière et fortifiés du baume des plus ineffables et des plus consolantes espérances.

Mais aussi il est vrai de dire que les faits sont avec nous, qu'ils éclatent de toute part et parlent plus haut que toutes les paroles, que tous les écrits. Les temps aussi nous sont favorables. La lassitude, le découragement des âmes, la soif de nouveaux horizons spirituels, quelque chose de providentiel qui veut que l'époque de transition à laquelle l'Europe assiste depuis trois siècles touche à sa fin, et que la Jérusalem nouvelle s'élève enfin radieuse devant l'attente générale, toutes ces choses font triompher notre cause de tous les obstacles passagers qui s'efforcent de la paralyser.

Au nombre des nouveaux convertis figure un publiciste plein de science et d'élévation, d'une verve et d'une fécondité qui en ont fait un des plus puissants princes de l'opinion en France. Nos lecteurs connaissent M. Louis Jourdan, rédacteur du *Siècle*, que nous avons critiqué il y a deux ans au sujet de l'interprétation qu'il croyait devoir donner aux apparitions de Lourdes, ce qui a amené dans le *Siècle* une très-longue réponse de sa part, à laquelle nous avons également trouvé de justes sujets de critiques, critiques exprimées par nous dans une réplique insérée dans notre 12e livraison de l'année 1858. A la fin de cette réplique cependant, nous écrivions ces mots : « Espérons pourtant que bientôt M. Jourdan, s'affranchissant des considérations qui paraissent l'avoir retenu et obéissant au côté sérieux de son caractère, saura reconnaître la vérité quand il lui sera donné de la constater, et lui rendra hardiment témoignage. Peut-être le verra-t-on au nombre des littérateurs éminents et bien inspirés qui, reconnaissant la haute importance du spiritualisme à notre époque, finiront un jour par le servir de leur parole puissante. »

Eh bien ! ce jour est arrivé. M. Jourdan est devenu de plus en plus bienveillant pour nos idées, qui, du reste, étaient au fond de ses convictions. Dans un des derniers numéros du *Causeur*, revue ou chronique hebdomadaire consacrée par lui à diverses questions littéraires, scientifiques, artistiques, etc.,

on lit les phrases suivantes qui, sans doute, réjouiront le cœur de nos lecteurs.

« Je ne vois rien d'impossible à ce que des relations s'établissent entre le monde invisible et nous. Ne me demandez pas le comment et le pourquoi; je n'en sais rien. Ceci est affaire de sentiment et non de démonstration mathématique. C'est donc un sentiment que j'exprime, mais un sentiment qui n'a rien de vague et qui prend dans mon esprit et dans mon cœur des formes assez précises.

« N'est-il pas vrai que chaque fois que nous respirons et aspirons, nous nous mettons en communication avec tous les éléments fluidiques et arômaux qui constituent notre atmosphère, éléments qui sont eux-mêmes en communication incessante et immédiate avec l'immense éther, avec l'espace infini dans lequel se meuvent non-seulement les myriades de mondes que notre œil découvre par une belle nuit, mais aussi d'autres myriades innombrables dont notre esprit seul soupçonne l'existence?

« Si, par le jeu de nos poumons, nous puisons, dans l'espace infini qui nous environne, les fluides, les principes vitaux nécessaires à notre existence, il est bien évident que nous sommes en rapport constant et nécessaire avec le monde invisible. Ce monde est-il peuplé d'Esprits errants comme des âmes en peine et toujours prêts à répondre à nos appels? C'est là ce qu'il est le plus difficile d'admettre, mais aussi c'est ce qu'il serait téméraire de nier absolument.

« Sans doute, nous n'avons pas de peine à croire que toutes les créatures de Dieu ne ressemblent pas aux tristes habitants de notre planète. Nous sommes assez imparfaits, nous sommes soumis à des besoins assez grossiers pour qu'il ne soit pas difficile d'imaginer qu'il existe des êtres supérieurs que n'étreint aucune peine corporelle, des êtres rayonnants et lumineux, esprit et matière comme nous, mais esprit plus subtil et plus pur, matière moins dense et moins lourde; messagers fluidiques qui unissent entre eux les univers, soutiennent, encouragent les astres et les races diverses qui les peuplent dans l'accomplissement de leur tâche.

« Par l'aspiration et la respiration, nous sommes en rapport avec toute la hiérarchie de ces créatures, de ces êtres dont nous ne pouvons pas plus comprendre l'existence que nous ne pouvons nous représenter leur forme. Il n'est donc pas absolument impossible que quelques-uns de ces êtres entrent accidentellement en relation avec des hommes. »

FAITS, EXPÉRIENCES ET THÉORIES.

DES ANIMAUX MÉDIUMS.

Le titre de cet article fera hausser les épaules de pitié à bien des incrédules, et peut-être fera sourire certains spiritualistes de fraîche date, de ceux qui, ayant peu connu, examiné, cherché dans l'immense variété des faits, seront tentés de déclarer superstition, crédulité exagérée, ce qui n'a pu encore être digéré par leur cerveau de néophyte. Mais que peut donc avoir de surprenant pour ceux-ci la qualification de médiums donnée en certains cas à des animaux? L'histoire des livres sacrés, des légendes hagiographiques, n'est-elle pas pleine de faits confirmatifs de l'opinion qu'annonce le titre du présent article? Celui qui croit à l'âne de Balaam, aux corbeaux, aux oiseaux, apportant au prophète Elie, et à tant d'autres ascètes, leur pâture, peut-il douter de la médiumnité des animaux? Celui qui croit que les Esprits peuvent agir sur la matière inerte, soulever une table, un meuble, causer des bruits intelligents, et cela pour révéler un fait, un secret inconnu, annoncer un événement à venir, peut-il douter que les mêmes Esprits ne puissent influencer des animaux, afin de leur faire accomplir un acte qui, en certains cas et d'après une convention admise, annonce l'existence passée, présente ou future, de faits dont la connaissance appartient tout d'abord au monde spirituel, monde qui paraît si souvent avoir part à l'omniscience de Dieu?

L'animal, l'être instinctif par excellence avec sa passivité, serait-il moins apte dans la réception de la vérité, des manifestations du divin, que les somnambules, les médiums, si souvent influencés par leur imagination, leurs croyances, leurs idées préconçues, leurs passions, leurs préjugés, leurs opinions et connaissances particulières?

Nous ne le croyons pas. Les anciens, plus observateurs de la nature que nous et qui ne pensaient pas, comme nos phi-

losophes d'aujourd'hui, que les faits doivent se courber et disparaître devant les verdicts de ce qu'on appelle l'infaillible raison, avaient reconnu aux animaux la possibilité d'être parfois des messagers, des interprètes passifs du monde spirtuel. De là est né l'art des augures si célèbre dans l'antiquité, et qui, aujourd'hui encore, est pris au sérieux par les peuples primitifs, les populations vierges, instinctives et incorrompues de différentes contrées. Les annales de la divination, chez les Grecs et les Romains, renferment une foule de faits très-remarquables qui servirent à affermir cet art. L'un des plus anciens est celui par lequel le lieu où existait l'oracle de Trophonius fut révélé aux habitants de la Béotie. Il n'avait pas plu depuis deux ans dans cette contrée; ses habitants envoyèrent demander à Delphes un remède contre cette calamité. La pythie leur dit d'aller consulter Trophonius à Lebadée, ajoutant que ce dieu ferait cesser la sécheresse. Rendus dans cette ville, ils faisaient de vaines recherches pour trouver l'oracle, lorsque Saon d'Acrœphnium, le plus âgé des envoyés, ayant aperçu un essaim d'abeilles, les suivit pour voir où elles allaient; elles volèrent sur-le-champ vers le lieu du mantéion, où il se rendit avec elles. Ce fut, dit-on, de Trophonius lui-même qu'il apprit les rites relatifs aux sacrifices et les autres cérémonies qui se pratiquaient en ce lieu (1).

Si on voulait recueillir relativement à la médiumnité des animaux tous les faits constatés dans l'antiquité, tous ceux qui se sont accomplis depuis dans les diverses contrées de la terre, et qui s'y accomplissent encore, il faudrait pour cela des milliers de volumes. Nous nous bornerons à en citer quelques récents.

Chez les populations scandinaviques, les divinations augurales sont très en crédit. Les navigateurs de Suède et de Norwége accordent une grande confiance aux avertissements qui leur sont donnés dans certains cas par plusieurs oiseaux de mer. Cette confiance a servi à sauver les débris du naufrage que fit, il y a trois ans, le navire *Central America*, en revenant de la Californie; près de cinq cents passagers avaient

(1) Pausanias, IX, C. 40.

déjà péri et les cent soixante-dix survivants n'attendaient plus que leur dernier moment, quand ils furent tout à coup sauvés par un navire norwégien, miraculeusement détourné de sa route. Un des oiseaux de mer, que les Scandinaves regardent comme messagers du monde spirituel, était venu frapper trois fois la face du capitaine de ce navire, ce qui, d'après une interprétation usitée, l'avait engagé à se détourner de trois points, déviation nécessaire pour qu'il se trouvât dans la direction du navire naufragé.

Voici un autre fait raconté par *la Presse* dans le courant de l'année 1857, dans le compte rendu qu'elle a consacré aux excursions de différents voyageurs dans le centre de l'Afrique. Le journal, parlant de l'intrépide Richardson, dit : « Une nuit qu'il était encore à Zinder, Richardson avait vu, pendant son sommeil, un oiseau descendre du ciel sur une branche, puis la branche s'était cassée et l'oiseau était tombé. Un habitant du pays, qui passait pour devin, avait déclaré que ce rêve annonçait la mort prochaine du voyageur. Richardson n'était pas superstitieux. Cette prédiction pourtant l'avait frappé, et, à quelques jours de là, le 4 mars, il expirait à Unguratua. On l'enterra au pied d'un arbre. Ses papiers et ses effets furent remis au docteur Barth. »

D'autres faits bien remarquables, à l'appui de notre opinion, se passent encore presque tous les jours à Paris. Nous voulons parler des oiseaux savants auquels Mlle Van der Meersch et M. Tréfeu font exécuter en public les choses les plus remarquables. Nous ne pouvons mieux faire à ce sujet que de reproduire plusieurs articles insérés dans les journaux. Voici d'abord ce qu'écrivait, en 1857, M. Paul d'Ivoy dans le *Courrier de Paris :*

« M. Tréfeu, l'auteur de Croquefer, nous fit une surprise avec ses oiseaux savants, qui rendraient des points à MM. Home et Caston. Figurez-vous des pinsons et des bouvreuils tirant des cartes, devinant des charades, enseignant l'histoire, débitant des madrigaux, maniant l'alphabet comme des protes d'imprimerie, etc. ; c'est incroyable, inimaginable. On demandait à l'un d'eux (en présence de Duprez) quel est le premier chanteur du siècle. L'oiseau s'élance sur l'alphabet et tire du

bout de son bec les lettres D, U, P, R, E.... Ici les applaudissements l'interrompent et il rentre dans sa cage. Cinq minutes après, on réclame le mot d'une charade ; l'oiseau repart, et avant de donner le mot, il présente, devinez quoi ? le Z qu'on ne lui avait pas laissé le temps de montrer tout à l'heure. »

Un hommage semblable s'est aussi renouvelé pour M. de Lamartine.

Nous trouvons dans l'*Union* le compte rendu suivant d'une autre séance de magnétisme ornithologique, donnée à Paris par le même M. Tréfeu :

« Un petit salon meublé avec autant d'élégance que de simplicité a été transformé en salle de spectacle. Quelques personnes privilégiées occupent les banquettes du parterre. La scène, transportée sur une table, est cachée par un rideau de satin vert. Le rideau se lève, et une volière vide s'offre à nos regards. Elle est faite avec un soin tout particulier et un luxe qui dit assez l'importance des comédiens. Le régisseur, M. Tréfeu, connu par quelques opérettes jouées avec succès, introduit les acteurs l'un après l'autre. Le premier est un petit bouvreuil aux plus riches couleurs ; le second, un de ces oiseaux d'Amérique à la huppe d'un rouge éclatant et que l'on nomme communément cardinal ; le troisième, un serin qui tient à prouver qu'il ne l'est pas autant qu'on pourrait le croire, et le quatrième enfin, un bouvreuil un peu moins gros que le précédent. Chacun de ces oiseaux occupe un compartiment particulier de la volière, devant laquelle se trouvent, dans un casier long et plat, plusieurs centaines de cartes pressées les unes contre les autres et portant soit les figures du jeu de cartes, soit celles du domino, un grand nombre de prénoms d'hommes et de femmes, des chiffres et des mots, tels que : *Oui*, *non*, *assez*, *etc.*, *etc.*

« On comprend que nous allons assister à une séance d'*ornithomancie;* un volume de M. Delaage, le *Monde occulte, ou Mystère du magnétisme*, donne les explications suivantes : En 1844, M. Tréfeu se lia en Angleterre avec un jeune homme qui, ayant vécu longtemps sur les bords du Gange, avait appris des Indiens à magnétiser les oiseaux et à obtenir des réponses frappantes. C'est au moyen du même procédé que M. Tréfeu est arrivé aux résultats les plus étranges.

« Voici comment il procède. Il prend un oiseau dans son état le plus sain, le plus normal ; pendant plusieurs jours, il le soumet à un régime progressivement débilitant, à l'aide

d'une liqueur propre à développer excessivement sa sensibilité nerveuse. Lorsque l'oiseau a atteint le degré voulu d'impressionnabilité, il l'emprisonne dans une de ses mains, puis, après lui avoir soulevé les plumes par le souffle, il glisse les doigts de l'autre main contre sa peau; après un temps calculé pour que son corps se soit imprégné de sa chaleur animale, il lui infiltre peu à peu, sous forme de fluide magnétique, son esprit, sa volonté, sa vie. Malheureusement, s'il dépasse la quantité voulue, il en résulte une asphyxie instantanée ou une crise nerveuse presque toujours fatale.

« Si l'oiseau résiste à ces premières épreuves, il arrive avec le temps (car à ces petits êtres si délicats, le fluide doit être donné à doses répétées, mais faibles) à passer au sommeil magnétique, au somnambulisme et à la catalepsie. Pour arriver à ce troisième degré, il faut en moyenne trois mois de travail d'une heure par jour. Tous les oiseaux ne jouissent pas de la faculté cataleptique; dans la même espèce, on obtient un sujet parfait sur quatre. Le sujet soumis tout à fait à son action magnétique fera instantanément, sans aucun signe de sa part, la plus difficile transmission de pensée, et atteindra de plus en plus à un degré de lucidité tel qu'il devinera ce qu'ignore son magnétiseur (1). »

Cet extrait nous avait jeté dans le plus profond étonnement, et nous avons voulu nous convaincre de la vérité de ces assertions. Pour la première expérience, un dé est remis aux mains d'une personne de la société. Elle est priée de choisir l'une des faces du dé et de le tourner devant elle, de manière à ce que l'oiseau voie bien dans quelle main il se trouve. M. Tréfeu fait ensuite sortir l'un de ses acteurs et lui demande s'il peut deviner le nombre porté sur la face du dé tournée du côté de la personne désignée. L'oiseau se promène un moment sur les cartes pressées et mêlées comme nous l'avons dit, et enfin avec son bec et avec de grands efforts, il en tire une qui porte le mot : Oui.

« — Cherchez, lui dit alors le magnétiseur. L'oiseau cherche, et, au bout de quelques instants, il tire une carte portant la face du dé pareille à celle qui a été choisie.

« Seconde expérience : — Une personne est priée d'écrire son nom sur l'une des cartes du casier, qui est ensuite mêlée aux autres.

« — Trouvez la carte que j'ai placée dans le casier, or-

(1) C'est l'état médianimique parfait. Z. P.

donne-t-on à l'oiseau. La petite bête cherche et finit par la tirer du milieu des autres.

« — Quel est le prénom écrit ici? lui demande encore M. Tréfeu. Après quelques instants, l'oiseau amène une carte sur laquelle se trouve le prénom de Claire. C'est celui qui a été écrit. Cette expérience, renouvelée deux fois, a toujours réussi.

« Troisième expérience : — Une pièce d'argent est placée dans la main d'un des assistants, qui met sur le papier la valeur, l'effigie et le millésime de la pièce. Ce millésime est multiplié par un chiffre connu seulement de la personne qui tient la plume. L'oiseau devra deviner non-seulement la valeur, l'effigie et le millésime de la pièce, mais encore le produit de la multiplication, et enfin le chiffre par lequel elle a été faite.

« Il amène une première carte «*non*,» par laquelle il fait connaître qu'il ne peut deviner. C'était le bouvreuil qui avait donné cette réponse. M. Tréfeu le fait entrer. Le cardinal sort et tire l'une après l'autre des cartes qui laissent voir le chiffre de 5 fr., l'effigie de la République, le millésime de 1851, le produit de la multiplication 3,702, et enfin le chiffre 2 multiplicateur. Tout s'est trouvé conforme.

« Nous ne parlons pas ici des tours de cartes qui sont aussi merveilleux. Il y a une autre expérience encore plus curieuse : chacune des personnes de la société pose sur un papier une question. Le papier est plié en quatre et mis dans un chapeau. LE MAGNÉTISEUR, QUI NE CONNAIT PAS LA QUESTION, PREND UN DES PAPIERS PLIÉS ET, SANS L'OUVRIR, demande à l'oiseau de répondre à ce qui lui est demandé. « Oui, répond-il. — C'est une réponse banale, dit M. Tréfeu, répondez autrement. » L'oiseau demeure embarrassé, puis il tire un L, puis un A, et il forme ainsi l'amitié. On ouvre le papier, il portait : L'or et les grandeurs donnent-ils le bonheur? L'oiseau avait voulu dire que l'amitié était préférable. »

« A une question posée de la même manière, l'oiseau sort la lettre N et déclare ensuite ne pouvoir continuer. Pendant ce temps, l'un de ses camarades bat violemment aux barreaux de sa cage. Tandis que l'un rentre, l'autre sort et vient former le mot *volonté*, en omettant l'N déja sorti. La question était celle-ci : « Quelle puissance le fait agir? »

« Les expériences se sont arrêtées là. Mais à d'autres questions les oiseaux ont toujours répondu de la même manière, avec autant de lucidité et d'à-propos. On aurait tort de

croire que c'est là le fruit d'une éducation longue et cruelle pour eux ; ce serait déjà fort beau d'obtenir de tels résultats, et il faudrait une patience surhumaine. Mais ils n'agissent que sous l'influence du magnétisme, et ne sont pas même apprivoisés. Aux heures où ils ne travaillent pas, ils chantent, boivent et mangent, paraissant, comme tous leurs pareils mis en cage, ne demander qu'une chose : la liberté.

« Tout cela n'est-il pas merveilleux ? Il a fallu creuser profondément dans les secrets de la science pour arriver à des faits pareils. Ils sont communs cependant chez les Indiens, et M. Tréfeu aura la gloire d'avoir le premier mis en usage en Europe ces pratiques magnétiques qui donnent de tels résultats. Qu'y a-t-il au fond de tout cela? Question terrible. L'oiseau répond lorsqu'on lui demande « qui le fait agir » : Volonté. A l'homme de se dire : Volonté de qui ?

« L. Ernest Daudé. »

Voici, en outre, l'appréciation des mêmes expériences faite par M. Albert de la Fizelière, et extraite d'une chronique du *Courrier de Paris* du mois de mars 1859.

« On s'est toujours intéressé à ce qui pouvait dénoter chez les animaux quelque chose de supérieur à l'instinct que la plupart des philosophes s'accordent à leur attribuer, à l'exclusion de toute autre capacité plus noble et plus perfectible.

C'est toujours aussi avec une extrême circonspection que des observateurs plus libéraux ou plus larges dans leurs vues ont donné à penser que ces êtres, placés au-dessous de nous sur l'échelle de la création, pourraient bien participer, au moins d'une manière rudimentaire, à nos attributs intellectuels.

La littérature française possède quelques traités timides sur l'âme des bêtes; le père Bougeant, plus comme ami de Gresset et commensal de M. Chauvelin, que par l'importance de ses œuvres, a failli encourir de cruelles disgrâces pour s'être amusé à chercher, sous le voile de l'anonyme, s'il ne serait pas possible de constater que les animaux se communiquent, sinon des pensées, au moins des sensations et des volontés.

De nos jours, un écrivain spirituel, un observateur qui a passé la plus grande partie de sa vie à la campagne, à la chasse et toujours à portée d'étudier les mœurs des animaux à l'état domestique ou à l'état sauvage, Alphonse Toussenel,

n'a pas hésité à intituler un beau livre : l'*Esprit des bêtes*, et il a si bien fait, qu'il a eu le talent d'amener à son opinion la plus grande partie de ses lecteurs.

Le fait est que les acquisitions récentes de la science, — bien qu'on les ait peut-être trop facilement flétries du nom d'empirisme, — tendent à prouver qu'il y a entre tous les êtres de la création une sorte de solidarité dont on sera sans doute amené un jour à découvrir les mystères.

L'étude des sciences de l'antiquité et des mœurs des civilisations antérieures de l'Asie nous démontrent à chaque instant des détails curieux sur les relations des prétendus sorciers avec les animaux et sur le rôle que ceux-ci jouaient, en Orient, dans les sciences occultes. Nous ne devons donc pas nous étonner des tentatives qu'on fait aujourd'hui pour renouveler ces phénomènes en les rattachant scientifiquement à ceux dont le magnétisme animal constate l'existence.

Les esprits habitués depuis cinq ou six ans avec les prodiges vulgarisés du somnambulisme, des tables tournantes, des Esprits frappeurs, ne voient pas très-clair dans la nuit dont ces merveilles sont encore enveloppées ; mais ils en acceptent du moins la possibilité et n'admettent plus que des preuves entièrement dépouillées de charlatanisme pour en proclamer le principe.

Un savant modeste et infatigable, qui travaille dans la solitude et le silence depuis une douzaine d'années, a enfin obtenu, après bien des tâtonnements et des déconvenues, des résultats irrécusables ; ces résultats réunissent une somme de faits suffisante pour établir que l'homme possède sur les oiseaux une action magnétique d'une puissance telle qu'il peut acquérir le don de leur imposer sa volonté, et, bien plus, de développer en eux une lucidité dont les manifestations tiennent du prodige.

Sûr désormais de sa puissance et convaincu qu'elle appartient à un ordre de phénomènes que la science ne tardera pas à s'approprier, il n'hésite plus à rendre publiques les expériences qu'il a répétées pendant si longtemps dans le mystère de son cabinet.

Il m'a été donné d'y assister plusieurs fois depuis quinze jours, et je dois déclarer que je suis sorti émerveillé des séances d'ornithomancie auxquelles M. Tréfeu a bien voulu m'inviter.

Avant-hier soir encore, M. Tréfeu a renouvelé devant dix ou douze personnes, avec un succès qui ne s'est pas un instant démenti, des expériences qui avaient également réussi

mardi dernier chez M. Léouzon-Leduc, en présence d'une nombreuse réunion de littérateurs et de savants.

Les acteurs de ces curieuses représentations étaient quatre jolis oiseaux d'Amérique, dont le plumage bizarre et les couleurs splendides ajoutaient encore à la singularité du spectacle.

C'étaient un cardinal, deux calfats et un verdier du Brésil ; leur gentillesse est égale à leur esprit et à leur savoir.

Ces oiseaux sont enfermés chacun dans une des chambres d'une cage à compartiments. En avant de la cage est un casier de forme allongée dans lequel sont placés, sur champ, sans ordre et au hasard, six ou sept cents cartes portant des lettres de l'alphabet, des chiffres, des noms propres d'hommes et de femmes, des cartes à jouer, des points de dés, des dates connues, des valeurs de monnaies, etc.

Une dame prend un objet et le garde par devers elle, M. Tréfeu ouvre la cage au calfat n° 1, et lui ordonne de désigner ce que cette dame tient à la main. L'oiseau tire du casier, avec le bec, une carte portant le mot : *dé*.

— Quel est le point que madame a choisi? demanda M. Tréfeu, après avoir prié la dame de regarder une des faces du dé.

Le calfat tire du casier une carte portant deux points : précisément le nombre choisi.

Une autre dame écrit son nom sur une carte marquée pour être reconnue. Cette carte est remise au hasard parmi celles du casier. Sur l'invitation de M. Tréfeu, le cardinal sort de sa cage, et retrouve cette carte, après quoi il tire du casier le nom de *Sara*, imprimé, qui faisait partie de la série des noms propres.

L'expérience est renouvelée par une autre personne qui se nomme *Nadine*. Le cardinal tire le nom tout fait de *Nadia*, diminutif russe du premier, et complète sa réponse en y ajoutant les lettres *n* et *e*, et en retranchant la lettre *a*.

On me prie de prendre une pièce de monnaie, et l'on demande au calfat n° 2 la valeur de cette pièce, l'effigie et le millésime. L'oiseau répond : Dix francs, Napoléon III, 1857 ; c'était exact. Je multiplie ce millésime par une nombre, je retranche deux chiffres du produit ; l'oiseau, à l'aide des chiffres tracés sur les cartons, me dit que j'ai multiplié 1857 par 7, que le produit est 12,999, dont j'ai retranché 1 et 9, le premier et le dernier chiffre. Rien n'était plus vrai.

On prend un jeu de piquet. Une des personnes présentes le mêle, coupe et garde le jeu dans la main.

Quatre autres personnes choisissent les nombres 3, 7, 11 et 22.

— Quelle est la troisième carte du jeu? demande M. Tréfeu au verdier; et celui-ci, plus habile que M. de Caston, — car il n'a pas manié les cartes, et n'a pu faire sauter la coupe, — répond avec assurance : Huit de cœur. — La septième? — Dix de carreau. — La onzième? — Neuf de pique. — La vingt-deuxième? — Valet de cœur.

Il ne s'était pas trompé une seule fois.

Voici le plus fort :

Trois questions sont écrites sur trois carrés de papier. Ces papiers sont pliés, roulés et jetés dans un chapeau.

On en tire un, que M. Tréfeu serre dans sa main fermée, SANS L'AVOIR LU !

Savez-vous quelle question renferme ce billet?

— Oui, répond l'oiseau.

— Voulez-vous y répondre?

— Oui.

— Répondez.

L'oiseau forme lettre par lettre le mot *Dieu.*

On ouvre le papier, il contenait cette question : — Qui vous a instruits?

On tire le second billet, et la même cérémonie recommence avec le cardinal. Le cardinal reste immobile.

— Savez-vous quelle est la question qu'on vous adresse?

— Oui.

— Voulez-vous y répondre?

— Non.

— Répondez, je le veux!

Le cardinal s'agite, marche en piétinant, s'impatiente, et finit par tirer avec rage un carton portant ce mot : « Assez. »

Le billet ouvert, il contenait une question de controverse religieuse.

Le cardinal s'abstint scrupuleusement de faire connaître son opinion sur les affaires de son temps.

Le troisième billet demandait : « Sous quel ciel es-tu né?

Le verdier répondit : « Amérique. »

On apporte une lettre à M. Tréfeu. Un passage complétement illisible interrompt le sens.

M. Tréfeu demande au cardinal de déchiffrer ce griffonnage, et, sans hésiter, le cardinal compose ces mots : «En passant rue Pigal. »

Robert Houdin se trouvait mardi chez M. Léouzon-Leduc, tandis que M. Tréfeu faisait ses expériences. Quand il eut

terminé la séance, le célèbre prestidigitateur s'approcha de lui et lui dit :

— Vous êtes fort, monsieur : je connais *tous les trucs*, et cependant voilà deux heures que je vous observe sans pouvoir découvrir le vôtre.

Il est certain que si M. Robert Houdin se place au point de vue de la physique amusante, il ne découvrira jamais le *truc* de M. Tréfeu.

Mais Robert Houdin ne croit pas au magnétisme.

Quant à moi, croyant ou non croyant, je suis ébloui par l'évidence des faits, et j'attends que de plus savants trouvent la clef de ce mystère; en attendant, je le tiens pour un miracle irrécusable. »

Un autre journaliste très-spirituel, homme savant et convaincu, M. Fournier, a aussi écrit dans la *Patrie* sur d'autres petits volatiles dont les facultés médianimiques sont devenues un des remarquables phénomènes du jour. Voici ce qu'il disait dans la *Patrie* l'année dernière sur les oiseaux de Mlle Van der Meersch :

« Je vais vous parler encore de nos petits oiseaux de l'autre jour. Seulement, cette fois, ce ne sera plus M. Tréfeu qui tiendra la baguette de l'enchanteur, c'est une jeune et charmante personne, Mlle Emilie Van der Meersch, avec laquelle notre ami H. d'Audiguier vous a déjà, l'autre jour, fait faire connaissance.

Ce qui est merveilleux, et ceci l'est vraiment, ne perd rien à se trouver possible pour plusieurs personnes en même temps, surtout quand dans le nombre se trouve une jolie femme. Il semble qu'en n'étant plus le privilége exclusif d'un seul, les phénomènes opérés rentrent mieux dans la vérité, dans la nature. Le secret gagne à ne plus paraître aussi terrible; en voyant qu'il peut être accessible à plusieurs, on se familiarise plus facilement avec les miracles dont on tient le mot; le miracle s'humanise en perdant de son mystère.

J'ai donc vraiment eu grand plaisir à retrouver sous la baguette de Mlle Van der Meersch une partie des prodiges que j'avais vus chez M. Tréfeu. Ai-je compris davantage? Je ne le pense pas. Et, d'ailleurs, à quoi bon? Comme je vous le disais l'autre jour, ce sont de ces choses où l'intelligence du spectateur n'a rien à faire; il en est là comme de tout ce qui est du domaine de la nature, domaine sans fin, où il reste à réveiller dans leur nuit séculaire tant de merveilles du même genre,

avec lesquelles le raisonnement ne peut avoir quoi que ce soit à démêler. Croyez qu'en cette sphère, que le doute, ce bâtard de l'esprit, a trop longtemps fermée pour vos regards, rien n'est plus facile que ce que le raisonnement vous déclare impossible. Ayez la foi, voilà tout. Sentir, en pareil cas, c'est comprendre.

Les petits oiseaux de Mlle Emilie, comme l'avaient fait l'autre soir ceux de M. Tréfeu, sont donc sortis l'un après l'autre de leur joli palais de cristal ; on nous a priés de les interroger, et chacun s'y est empressé. A chaque question posée, une réponse est venue avec une promptitude étonnante. Les petits comédiens emplumés avaient réplique à tout ; ils s'en allaient becquetant sur le casier rempli de cartes, de lettres ou de chiffres, le mot, la carte ou le nombre qui devaient répondre à la question posée.

Quelqu'un avait retourné un dé dans un chapeau, de telle sorte que personne ne pouvait voir quelle était celle des six faces qui le regardait. Mlle Van der Meersch questionna les oiseaux ; le plus habile sortit ; c'était, comme chez M. Tréfeu, un cardinal, vieux routier à barette rouge, qui, depuis dix ans, exerce et fait merveille.

— Voyons, lui dit la magicienne, repondez-nous vite.

Il chercha un instant et tira le chiffre cinq. C'était juste celui qu'il fallait trouver.

Six personnes prirent chacune une carte dans un jeu tout neuf ; et le cardinal dit à toutes, l'une après l'autre, la carte qu'elle tenait et cachait de son mieux. Il ne lui fallait qu'un seul coup de bec pour tirer du vaste casier où tout est mêlé, cartes, chiffres et lettres, la carte correspondante à celle que vous aviez à la main.

Cette curieuse représentation, dont je ne vous détaillerai pas toutes les scènes, était donnée dans les salons du directeur de la *Patrie*. Les rédacteurs y étaient, comme vous pensez, en nombre, et ce n'est pas sans terreur que Mlle Van der Meersch avait risqué ses petits acteurs ailés devant cette terrible réunion de porte-plumes. Au dernier ordre qu'elle lui donna, le cardinal fit sortir du casier de fort jolis vers qui réclamaient pour l'aimable directrice et pour tout son personnel une indulgence dont ni l'un ni l'autre n'avait besoin. Voici cette charmante petite pièce, que Mlle Emilie récita avec beaucoup de grâce et d'esprit :

Vous qui faites la renommée
Des grands et même des petits,
Devant vous, redoutable armée,

De peur nous nous tenons blottis.
Hélas! notre troupe emplumée
Vous aura-t-elle divertis?
Soyez bons pour notre faiblesse,
Notre maîtresse, votre sœur,
Dont la main toujours nous caresse,
Nous éleva par la douceur;
Ne changez pas notre coutume,
Nul ne nous parle d'un ton sec;
Nous ne pourrions de votre plume
Supporter un seul coup de bec.

Mlle Emilie, que je soupçonne fort d'avoir dicté ces jolis vers, a deux familles : son père et sa mère, avec cinq ou six frères ou sœurs, voilà l'une; ses charmants élèves, voilà la seconde.

Aux petits des oiseaux elle donne la pâture;

et comme ils ne sont pas ingrats, quoique doués d'une intelligence presque humaine, ils le rendent par ses mains à l'autre famille. Cela ne laisse pas que de rendre on ne peut plus intéressante cette petite compagnie, qui loge rue Clichy, n° 92.

Il y a d'ailleurs je ne sais quel charme à voir cette familiarité d'une jeune fille avec des oiseaux; ce sont deux des grâces les plus charmantes de la nature qui semblent s'être réunies pour vivre en société. Je ne sais pourquoi l'esprit toujours un peu voltigeant de la femme, sa grâce aux fantaisies ailées me paraissent avoir une sorte de sympathie innée avec le monde des oiseaux (1). »

Que conclure des faits qui précèdent? Est-ce de la physique amusante, de la prestidigitation, de la jonglerie? Le plus illustre de nos prestidigitateurs, M. Robert Houdin, comme on l'a vu, a répondu négativement à cette question, et d'ailleurs ces faits reproduits ailleurs que dans les salons qui leur sont ordinairement affectés, dans des soi-

(1) Au moment où M. Fournier écrivait cet article, Mlle Van der Meersch revenait d'Angleterre. A la même époque, ses petits oiseaux émerveillèrent l'archevêque de Paris dans un salon du faubourg Saint-Germain, comme en parle la chronique du journal la *Patrie* du 6 février 1859. Dans un article du 4 février, M. Fournier, à l'occasion des oiseaux de M. Tréfeu, cite un curé de l'église Saint-Séverin qui, sous Louis XIV, fut brûlé, en qualité de sorcier, parce qu'il faisait rendre des oracles à des pigeons élevés par lui.

rées improvisées, où les engins des prestidigitateurs n'ont pu être apportés et préparés, ces faits, disons-nous, sont d'une nature qui défie tout soupçon de truc et de ficelle quelconque. Maintenant, doit-on admettre, comme on l'a pensé, pour uniques causes à ces faits merveilleux la volonté et la communication de pensée? La volonté sans doute et la communication de pensée peuvent être admises là comme pour tant d'autres phénomènes psychiques, dans certains cas, mais, comme dans ces autres phénomènes, il est d'autres cas qu'on ne peut exclusivement expliquer par la volonté et la soustraction de pensée. Est-ce que, dans le cas de questions écrites sur des papiers pliés et jetés pêle-mêle dans un chapeau, fait rapporté ci-dessus par M. Albert de la Fizelière, la volonté de voir répondre à la seconde question n'était pas générale et fortement exprimée? Qu'a fait l'oiseau? Il a prouvé par ses réponses qu'il savait quelle question lui était faite, mais qu'il avait des raisons pour ne point répondre, et ces raisons, il les traduisit par le refus courtois exprimé par le mot *assez*. Je ne dis pas que la volonté, dans la plupart des cas, n'est pas le moyen, le ressort puissant, l'arcane à l'aide duquel s'opère le phénomène, mais je dis que ce n'en est ni la source ni la cause primordiale; cette cause est ailleurs, elle émane d'un autre agent, agent auquel, nous spiritualistes, nous croyons comme tous ceux qui, voyant un effet intelligent et super-terrestre, doivent croire à une cause intelligente et super-terrestre. Si on eût demandé à l'un des oiseaux dont parle ci-dessus M. Daudé, et qui amena le mot *volonté*, quelle était l'intelligence qui se servait de cette volonté, de cette puissance pour lui faire les révélations constatées, sans doute qu'il eût répondu dans notre sens.

Quant à la communication de pensée, cette explication n'est pas de mise devant les cas précités de questions écrites sur des papiers pliés et jetés pêle et mêle dans un chapeau. Car aucun des assistants ne sachant à l'avance quelle était la question renfermée dans chaque papier tiré du chapeau et lu seulement après l'expérience vérificatrice, il est évident que nul d'entre eux ne pouvait communiquer sa pensée

aux intéressants volatiles. On ne peut donc invoquer ici la théorie de la langue universelle dont peuvent parfois se servir entre eux les hommes et les animaux. Nous ne prétendons pas toutefois qu'il n'y ait eu aucune communication de pensée, mais nous disons qu'elle n'émane d'aucun des assistants visibles présents à ces expériences. De quels assistants donc provient-elle? Nous, spiritualistes, nous avons une réponse toute simple, toute rationnelle et toute claire à cette question. Mais nous ne la ferons pas connaître, car les grands esprits, les grandes lumières du matérialisme qui prétendent tout expliquer et qui n'expliquent rien, qui prétendent tout savoir et n'en savent pas plus long que leur ombre, pourraient nous traiter encore une fois de pauvres fous, atteints et convaincus d'hallucination, de superstition, d'ignorance, de bêtise. Qu'ils cherchent donc!

A coté des faits relatifs aux oiseaux savants, nous pourrions citer ceux dus à certains chiens savants, les admirables avertissements parfois donnés par ce fidèle compagnon de l'homme en dehors de son instinct accoutumé, du cercle de ses besoins, quand personne ne s'y attend. Les annales des faits mis sur le compte de la sagacité de la race canine nous offriraient une ample moisson pour l'affirmation de nos principes. Mais cela nous conduirait trop loin. Cependant nous ne pouvons faire autrement que d'emprunter encore à la chronique du journal *la Patrie* le fait suivant :

Dernièrement, dit ce journal, un gentilhomme polonais nommé Ogenski, se rendit à une des soirées dansantes du Waux-hall en qualité de curieux. Il avait avec lui son chien qui fut laissé au corps de garde qui avoisine l'établissement. Après s'être promené quelque temps au milieu de la foule dont la salle était pleine, le visiteur s'aperçut qu'on lui avait pris son porte-monnaie. Déclaration en fut faite aux agents de la police qui fouillèrent à cet effet un grand nombre de personnes suspectes. Ces perquisitions furent vaines. Alors M. Ogenski demanda l'autorisation d'introduire son chien à sa suite, assurant que cet animal pourrait fort bien l'aider à

reconnaître le voleur. Ce qui lui fut accordé. Il parcourut en conséquence toute la salle suivi de son fidèle limier. Après quelques minutes de ce genre d'investigations, le chien s'arrêta tout à coup devant un monsieur dont la mise était loin d'attirer les soupçons. L'animal aboya, hurla sourdement sans vouloir passer outre. Son maître, guidé par ces signes, demanda tout bas aux agents de la police qu'ils voulussent bien fouiller la personne sur laquelle s'arrêtait ainsi l'attention du chien. C'est ce qu'on fit. Et le succès couronna l'attente de la personne volée. L'individu fouillé se trouva nanti de son porte-monnaie.

Certes, dans le fait qui précède, il n'y pas communication de pensée faite à l'animal. On ne peut pas dire non plus que le chien ayant été témoin du vol, pouvait fort bien reconnaître le voleur. Mais par qui sut-il donc que l'homme fouillé et arrêté était le voleur? Ici encore les pauvres fous de spiritualistes ont une réponse toute claire, mais en voilà assez.... Cherche qui voudra : *Petite et dabitur vobis; querite et invenietis; pulsate et aperietur vobis.* Matth, VII, 7, XXI, 22; Luc, XI, 9; Marc, XI, 23; Jean, XIV, 13; Jac., 1, 6.

Ou plutôt qu'on se reporte à notre deuxième article de la 15e livraison de la Revue spiritualiste de l'année 1859.

Z. Piérart.

A ceux qui prétendent qu'il n'y a rien d'utile a retirer des vérités spiritualistes.

Nous avons déjà consacré dans notre journal à cette question un grand nombre de faits et de réflexions, notamment dans notre 13e livraison de l'année 1858. — Les faits que nous avons cités alors parlaient très-haut. Nous nous disposons, pendant quelque temps, de nous occuper particulièrement de cette grave matière, et de ré-

pondre par là d'une manière péremptoire à un genre d'objections que nous font souvent les incrédules.

Outre des avertissements utiles, des inventions, des découvertes, des ouvrages révélés par les Esprits, nous citerons quelques faits destinés à montrer les effets miraculeux obtenus souvent par la prière. Et nous terminerons par une série d'articles sur les cures que produit parfois, de concert avec la volonté, une foi vive ; nous montrerons l'intervention des forces spirituelles dans une foule de guérisons thaumaturgiques. Commmençons d'abord par quelques faits utiles divers.

ART ANTIQUE DE FABRIQUER LES FILETS RETROUVÉ A L'AIDE DES ESPRITS.

Si on ouvre la Bible au 19e chapitre d'Isaïe, on y verra que le prophète annonce aux Egyptiens, entre autres calamités, que l'Eternel fera peser sur eux, celle-ci : « Les pêcheurs aussi se lamenteront, et tous ceux qui jettent les filets sur l'eau seront désolés. Seront aussi confondus ceux qui travaillent avec le chanvre et tous les tisserands. »

Certains apologètes bibliques prétendent que le résultat de cette malédiction fut la perte de l'art antique de faire des filets, art admirable par sa rapidité, que connurent les anciens Egyptiens, mais dont ils perdirent depuis la tradition. Eh bien ! s'il faut en croire le *Spiritual Telegraph* de l'année dernière, cet art vient d'être retrouvé avec l'assistance des Esprits.

M. Van Husen, dit-il, a dernièrement fait un discours à New-Haven, dans lequel on l'entendit déclarer que des Esprits sont venus le visiter quelques années avant que le spiritualisme moderne fût connu. Ils s'annonçaient comme d'anciens patriarches qui avaient vécu aux jours où les filets étaient faits par des machines, et ils ont promis de révéler l'art de les fabriquer ainsi, s'ils voulaient suivre leurs instructions. Ces Esprits lui ont dit comment il fallait faire chaque pièce, et cela sans lui expliquer comment leur agen-

cément et leur fonctionnement devaient avoir lieu, et ainsi il a construit de nombreuses pièces. Alors il lui a été dit comment il fallait les mettre ensemble. Il a suivi ces instructions en toutes choses, et ce résultat fut une machine. J'ai vu faire à New-Haven, dit le correspondant du *Spiritual Telegraph*, des filets avec cette machine. Rien de plus admirable que de lui voir attacher trois cent soixante nœuds dans une minute.

Certes, ce fait enregistré par le journal américain mérite constatation. Sans doute que parmi nos lecteurs il s'en trouvera qui seront tentés de faire des investigations à cet égard. La chose est facile, du reste. Le nom et le domicile du fabricant sont indiqués.

Nous ouvrirons nos colonnes à quiconque, après de consciencieux renseignements pris aux sources, voudra nous donner quelques indications plausibles sur une si grave et curieuse matière. Z. P.

CHOIX D'UNE ÉPOUSE RÉVÉLÉ PAR UN ESPRIT.

Le *Spiritual Telegraph*, du 17 septembre 1859, nous raconte comment un homme a choisi son épouse par suite d'un songe. Voici son récit :

M. B. avait été marié deux fois, mais il était demeuré veuf avec six filles et un fils. Après trois ans de veuvage, il se décida à se marier pour donner une mère à ses enfants. Un de ses amis avait promis de le présenter à une demoiselle qui avait toutes les qualités les plus admirables, quand il a eu un songe qui le détournait de ce projet, et il semblait être conduit à la maison d'une autre demoiselle que la Providence destinait à être la compagne de ses jours. La distance était de vingt lieues ; il n'avait jamais visité cet endroit, mais la route lui était marquée de la manière la plus claire dans son songe. Il vit en rêve le nom de la demoiselle, de son père, le colonel Vickers, et la position de la maison. Il rêva aussi qu'il y avait cinq filles dans cette famille, et il distingua parfaitement celle qu'il devait choisir pour son épouse.

Le lendemain, il pensait que ce n'était qu'un songe ordinaire; mais ce songe se répéta la nuit d'après d'une manière plus précise. Alors M. B. pensa que c'était peut-être une indication de la Providence, et il passa toute la journée à prier Dieu de le diriger dans cette affaire si importante pour ses enfants privés de leur mère. La nuit qui suivit, le songe fut répété une troisième fois, et alors il s'est décidé à aller visiter l'endroit indiqué, afin de voir si les circonstances étaient telles qu'elles avaient été représentées dans ses visions. Ces mêmes visions furent le seul guide qu'il eût pour trouver la route à suivre. Il n'avait jamais entendu le nom du colonel Vickers, et en arrivant à la maison qui ressemblait précisément à ce qu'il avait vu en rêve, il a trouvé que ce monsieur y demeurait. En entrant, il a tout de suite reconnu la demoiselle représentée dans le songe avec ses quatre sœurs; elle avait aussi le nom de Sara, tel qu'il lui avait été indiqué. Elle avait souvent déclaré qu'elle n'épouserait jamais un veuf. Tout de suite qu'elle vit M. B., elle se sentit agitée d'une manière étrange; elle eut le pressentiment que c'était un veuf qui venait pour elle, et en le voyant, elle sentit pour lui une affection subite malgré sa volonté. Il la vit plusieurs fois, et elle consentit à devenir son épouse; ils ont vécu ensemble heureusement pendant 50 ans. M. B. est mort en 1842 et madame B. en 1847, après avoir été honorés dans la bonne société de leur ville par suite de leurs vertus.

INCENDIE PRÉVENU PAR UN ESPRIT.

On lit également dans le *Spiritual Telegraph :*

Sur le matin de février, 3, vers trois heures, je fus éveillé en sentant une main sur ma figure; c'était celle d'un Esprit qui criait : « Feu! Feu! Feu! » très-distinctement. Je me suis levé immédiatement, et j'ai découvert un tonneau qui contenait des cendres, dans la cour, tout en feu, et il y avait un grand vent. Sans cet avertissement, il aurait été impossible de sauver ma maison et celle de ma sœur, qui sont

tout près l'une de l'autre, d'autant plus qu'il y a très-peu d'eau près de nous. J'ai le plaisir de voir qu'en racontant cet incident, j'ai fait du bien à ceux qui peuvent apprécier les bonnes actions et les bonnes intentions.

JULIA SUMNER,
à Prophetstown.

Aux articles qui précèdent nous ajoutons également la lettre suivante adressée au *Spiritual Telegraph.*

VOLEURS FRUSTRÉS PAR UN ESPRIT.

Cher monsieur, puisque vous demandez des faits à l'appui de mes affirmations spiritualistes, je vous raconterai ce qui m'est arrivé le 19 janvier dans ma maison, à New-York. Je fus éveillé à neuf heures du matin par un homme appartenant à la police. Il venait me dire qu'il croyait qu'il y avait des voleurs dans la maison, car il avait entendu un bruit, de l'autre côté de la rue, semblable à celui que font les voleurs avec un instrument pour ouvrir la porte; nous avons cherché partout sans rien trouver. J'ai consulté mon Esprit à ce sujet, et il m'a assuré avoir produit lui-même ce bruit afin d'attirer l'agent de police, et cela dans le but d'effrayer des voleurs qui furent au moment d'entrer dans ma maison pour prendre mon argent. Et il a été reconnu que l'Esprit m'a dit vrai.

D. O. PAGE.

L'ILLUSTRE GŒTHE POUSSÉ PAR UNE INFLUENCE SPIRITUELLE A ÉCRIRE UN OUVRAGE CONTRE SA VOLONTÉ.

Le *Spiritual Magazine* de Londres cite un passage de Goëthe écrit avant le grand mouvement moderne du spiritualisme, et tout à fait conforme à nos croyances :

« Plus un homme est bien doué intellectuellement, dit Goëthe, plus il est sujet à des influences spirituelles. Je crois que des Esprits ont inspiré Raphaël, Mozart et Shakespeare, et aussi Napoléon, quoique personne ne lui

ait été comparable pour le génie inné. J'appelle influence spirituelle ce qu'on ne peut pas expliquer par la raison, *je l'ai éprouvé moi-même.* C'était ainsi avec notre Grand-Duc; tout ce que j'ai fait par ses conseils a toujours réussi; il eût été digne d'envie s'il eût été constamment capable de mes efforts et de mes aspirations, *car quand l'Esprit l'abandonnait, il ne savait plus comment agir*, et cela *l'inquiétait beaucoup.* J'ai été poussé à écrire les métamorphoses des plantes, presque contre ma volonté, par quelque influence spirituelle à laquelle je n'ai pu résister. » Sur les idées, ce livre était tellement en avance du siècle de Goëthe, que beaucoup de personnes en riaient. Mais on comprend maintenant qu'il ait si bien expliqué les principes de la physiologie végétale. Son livre a fondé la science de la morphologie.

VARIÉTÉS.

APPRÉCIATIONS DIVERSES DU SPIRITUALISME.

Nous extrayons du *Spiritual Magazine* de Londres l'article suivant du docteur Ashburner : *Considérations sur ses forces de la nature dans leurs relations avec le spiritualisme et la philosophie.*

« Le spiritualisme de l'ordre le plus élevé en Angleterre, comme en Amérique, a les mêmes principes. Les vagues fantaisies de quelques personnes sur le spiritualisme ont fait croire à beaucoup de monde que cette science n'a point de passé. On cite, à ce sujet, les rapports inconséquents qui ont été faits sur certaines manifestations et sur des révélations contradictoires. Le juge Edmonds et d'autres ont eu des communications des Esprits qui ont montré des intelligences de différents calibres. J'ai été médium pendant six ans, et je puis affirmer que les communications varient beaucoup quand on ne suit pas les règles données par les Esprits supérieurs. Souvent le médium est possédé temporairement par

un Esprit inférieur. Les règles à suivre sont inculquées dans l'Evangile ; elles sont l'abnégation de soi-même, et l'habitude de se maîtriser. Ceux qui n'ont pas été habitués depuis leur enfance à cette discipline la trouvent bien difficile. Peu ont le courage de faire violence à eux-mêmes, c'est une lutte terrible. Les Esprits m'ont déclaré que sans une abnégation parfaite nous ne pouvons pas recevoir les récompenses les plus élevées du spiritualisme. Aussi réitérons-nous le principe du Christ, de porter sa croix. Le but du véritable philosophe est de chercher la vérité.

Le spiritualisme a beaucoup de rapport avec le magnétisme, qui est une science fort peu connue. Peu d'hommes peuvent croire que le magnétisme appartient à un système qui embrasse les forces qui régissent la création. Quand nous regardons le ciel avec le télescope, nous voyons des milliers de mondes, et nous savons que chacun est gouverné par une loi qui émane de la volonté de Dieu, Mais la volonté humaine est aussi une force remarquable dans le gouvernement de nos organismes. Les magnétiseurs le savent. Personne ne peut s'imaginer les ressources de cette force, s'il n'a été témoin des merveilles qu'elle peut produire ; la volonté humaine est une puissance. Ceux-là en doutent, qui n'ont pas étudié profondément les distinctions qui existent entre la matière et l'esprit. Personne ne peut nier que la matière est inerte, et qu'il faut une force quelconque pour la remuer. La matière ne peut avoir aucune volonté et doit nécessairement obéir à la force. Il n'y a rien qui existe qui ne soit sujet à une loi. Toutes les forces ont leur origine dans la volonté de Dieu.

Notre plus grande occupation, ici-bas, doit être le salut du genre humain. Nous ne connaissons pas l'importance qu'auraient nos efforts pour améliorer sa condition. La grande majorité agit sous l'impulsion du moment, ce qui veut dire que nous sommes des créatures d'impulsion. Mais d'où viennent nos impulsions? Etudiez la philosophie de la volonté humaine, et vous reconnaîtrez la vérité de la phrénologie et la volonté des Esprits agissant sur notre organisation cérébrale, et devenant souvent les motifs de notre conduite.

L'homme est l'image du Créateur, mais cette image est facilement effacée. Nous entendons avec peine parler des beaux tableaux anéantis par des vandales; mais il est plus triste de voir l'image de Dieu mutilée par le mauvais Esprit incarné. L'homme créé pour être le reflet de son Créateur serait nécessairement saint, s'il apprenait à bien diriger sa volonté; si l'organe de la concentrativité n'était pas affaibli par une mauvaise éducation, si dès l'enfance on lui avait appris à se maîtriser.

On peut se moquer de cette nouvelle philosophie, mais plus tard on sera forcé d'en reconnaître la vérité. La société peut être arriérée pour une époque; les académiciens peuvent s'opposer à la véritable science, mais nous pouvons être assurés que le temps ne s'arrêtera pas dans son cours devant l'ignorance, la paresse et l'entêtement.

Le savant docteur Ashburner a écrit un autre remarquable article dans le même journal sur les différentes phases du spiritualisme, la nécessité de savoir se gouverner si on ne veut devenir facilement la victime des mauvais Esprits. Il recommande surtout qu'on exerce la faculté de la concentration, sans cela on ne peut pas acquérir toute la puissance de la raison. Il dit que le nombre des médiums augmente tant à Londres, que nécessairement ils doivent exciter et attirer l'attention publique sur la cause première de toutes ces manifestations à la volonté de Dieu.

Dans un autre article du même journal, nous trouvons ces observations :

« Je regarde comme une chose appartenant à toutes les églises, et qui les a toutes précédées, un fil d'or qui parsème toutes les croyances, et un instinct de l'humanité. Rien ne peut être plus injuste que de confondre les principes avec une manière particulière de manifestation; car si ces principes sont vrais, toutes ces manifestations pourraient disparaître demain et de nouvelles phases du sujet être présentées aux hommes. LE SPIRITUALISME EST LA SCIENCE DES RELATIONS DE

L'HOMME AVEC TOUT L'UNIVERS SPIRITUEL. Ce n'est pas l'insignifiance, mais la grandeur de la question qui empêche nos théologiens et nos philosophes de s'en occuper. Leurs yeux sont aveuglés par l'écume qui vient des océans des mondes des Esprits sur notre visage. L'homme est un microcosme. Il peut s'élever à ce qu'il y a de plus haut, ou s'abaisser à ce qu'il y a de plus bas dans les sphères spirituelles, avec les anges ou avec les mauvais Esprits. Nous avons l'autorité des saintes Écritures pour déclarer qu'il peut devenir le temple du Saint-Esprit; il le deviendra plus que jamais, le moment arrive. »

LA VÉRITABLE RELATION DU SPIRITUALISME ET DE L'ÉGLISE.

Nous lisons dans le *Télégraphe spiritualiste de New-York :*

Mesmer a découvert les rapports entre les individus par rapport au corps; le spiritualisme a révélé les intimes relations de cette vie avec la vie ultra-mondaine. Il n'a aucun motif de controverse avec l'Eglise; au contraire, il accepte, par l'autorité de l'expérience et l'observation personnelle, beaucoup des vérités que l'Eglise affirme seulement par l'histoire. Les spiritualistes cherchent seulement à présenter la vérité d'une manière affectueuse, en laissant le résultat aux lois éternelles du progrès, qui, quoique lent, est toujours certain. Le spiritualisme n'est pas venu pour détruire les prophètes ni pour montrer de l'hostilité envers l'Eglise, mais pour substituer des connaissances absolues à des conjectures. L'Eglise nous demande la foi dans une existence future pendant qu'elle refuse la démonstration palpable de cette existence. Avant notre époque, quand le monde n'avait aucune démonstration de l'immortalité, on a bien fait de désirer la foi avant toute chose; mais à présent nous avons la science aussi bien que la foi.

Le spiritualisme surtout cherche à former l'*individualité*, tandis que les religions de l'antiquité établissaient des nationalités. Selon Moïse, Dieu favorisait les Juifs et protégeait leur nationalité, comme Jupiter était regardé comme protecteur des Romains, Minerve des Athéniens. Le Christ fut une exception; il voulait que l'humanité soit une famille avec un Père au ciel. Les chrétiens ne l'ont pas compris, car il voulait surtout le perfectionnement de l'individu. Mais le spiritualisme ne condamne point les anciennes nationalités ni l'E-

glise, qui furent utiles dans le temps ; mais, dans la nouvelle époque, on a l'idée nouvelle de l'*individualité*.

La relation du spiritualisme à l'Eglise est celle de l'enfant au parent ; il est jeune et plein de vie, offrant une aide filiale à la faiblesse de l'âge. Cet enfant n'a pas d'insultes pour ses aïeux, mais il a conscience de la sagesse de leur âge viril. L'*âme* de l'Eglise ne peut pas mourir ; *la parole de Dieu n'est pas* toute dans les Ecritures ; autrefois on avait la figure, aujourd'hui nous avons la substance. Mais il faut rappeler qu'avec la connaissance de la puissance individuelle, nous avons la responsabilité de l'action individuelle.

LE SPIRITUALISME EMPÊCHERA LES RÉVOLUTIONS, traduit du *Spiritual Telegraph de New-York.*

L'Etat doit être maintenu par la religion, et, quand les hommes n'y croient plus, on arrive à l'anarchie. Si les hommes pratiquaient parfaitement le christianisme, au lieu de milliers de soldats pour maintenir l'ordre, il n'y aurait plus besoin d'armées, et les hommes, dispersés sur la terre pour la cultiver, apporteraient partout l'abondance. La véritable conservation des Etats sera trouvée dans la démonstration de l'existence des Esprits, du grand royaume invisible de la vie, de sa sagesse et de sa puissance. L'action de ce gouvernement spirituel s'est toujours fait sentir dans l'histoire ; les hommes ont toujours reçu de nouvelles lumières quand les croyances s'affaiblissaient. Les médiums sont des instruments de Dieu pour allier la race humaine à ses frères dans le ciel, pour les unir dans la même religion et communion. Si les encyclopédistes français avaient eu les preuves que nous avons aujourd'hui d'un monde au delà du tombeau, ils ne se seraient pas moqués de la révélation, et ils n'auraient pas méconnu la providence, la bonté et la sagesse de Dieu. Si les révolutionnaires de France, en 89, avaient connu le spiritualisme, il n'y aurait jamais eu le règne de la terreur, ni l'idolâtrie de la nature, ni les orgies de l'athéisme, ni la corruption, l'égoïsme et la déprédation qui ont suivi cette gigantesque agitation. Les spiritualistes ont une philosophie remplie de charité chrétienne, appuyée sur des preuves qui rendent le scepticisme impossible, et une religion de paix et de tolérance universelle.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

FAITS, EXPÉRIENCES ET THÉORIES.

LE SPIRITUALISME AU XVIII[e] SIÈCLE. — LAVATER, MAGNÉTISEUR, MÉDIUM, ÉCRIVAIN MYSTIQUE, SES LETTRES A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

On a souvent présenté le XVIII[e] siècle comme le siècle du matérialisme, de l'incrédulité par excellence. Partant de cette opinion que tout dans l'ordre des faits merveilleux n'est qu'affaire d'imagination, et que partout où on ne croit pas aux miracles, il n'en arrive jamais, on a exalté ce XVIII[e] siècle, qui, dit-on, fut un siècle de raison, où l'on ne vit pas la plus petite folie, la plus petite chimère relative aux prétendus faits de sorcellerie, d'apparition et de manifestations des Esprits, de seconde vue et de guérison miraculeuse.

Eh bien, nous le déclarons, le XVIII[e] siècle, en dépit des Voltaire, des Diderot, des Lamettrie, et de tous les sceptiques les plus renforcés, fut peut-être l'un de ceux où l'on vit le plus de faits et d'individualités contradictoires des doctrines de néant, des négations de la philosophie purement censualiste. Ce fut le siècle des Swedenborg, des Jacob Boehm, des Saint-Martin, des comtes de Saint-Germain, de Cazotte, de Cagliostro, de Mesmer, de M[me] Guyon, d'Anne Lée, de Lebrun, de Dom Calmet, de Lenglet Dufresnoy, de Daugis, du cardinal Lambert, des filles Léaupartie, de Marie Bucaille, de l'abbé Grisel, de Mortezinni, de Jeanne Southcote, de Lenoir Laroche, de Bleton, d'Elisabeth Buchan, de Clotilde Labrousse, de Campetti, de Tiedeman, de sœur Nativité de Fougères ; ce fut aussi le siècle des héroïques Camisards, des convulsionnaires de Saint-Médard, des illuminés d'Allemagne, du marquis d'Argens, qui, tout incrédule qu'il était, fit connaître et certifia en France les fameuses enquêtes judiciaires affirmatives des plus extraordinaires manifestations de vampires arrivées sous ses yeux en Moravie, en Hongrie et autres pays ; ce fut aussi le siècle du fameux thaumaturge Gassner, la providence des pauvres malades et le désespoir des voltairiens, de l'immortel Lavater enfin, dont les facultés merveilleuses sont demeurées l'étonnement et l'admiration de ses

contemporains. Oui, tandis que les encyclopédistes en France, Hume et Hobbes en Angleterre, niaient Dieu, l'âme, ses facultés, son immortalité et ses manifestations possibles au monde physique, une foule d'hommes ou d'écrivains s'élevaient pour donner à ces négations insensées le plus solennel démenti dans les faits et dans les doctrines. Mais on crut répondre à ces faits, à ces écrivains, par le sarcasme, la négation effrontée, le deni d'examen ; on éluda, on détourna, on travestit les questions qu'ils posaient; on en fit matière à plaisanteries, et de ces plaisanteries qui n'avaient pas la force du plus mince argument, on partit pour constituer un ensemble de négations stupides auxquelles les petits esprits se laissèrent prendre. Ce fut là le triomphe de l'école matérialiste qui a jeté jusqu'au fond de ce siècle des racines tellement profondes que l'action de les extirper, de les arracher des âmes orgueilleuses et systématiquement absolues qu'elles ont enlacées, pénétrées, est devenue une œuvre de Titan.

Mais, pour être étouffée, travestie, bafouée par Voltaire, ce roi de l'opinion et des beaux esprits, ce puissant séducteur des intelligences superficielles qui placent un bon mot au-dessus des faits, au-dessus de l'observation consciencieuse, au-dessus de la logique, pour être conspuée, écartée par les apôtres de la matière et de doctrines de corruption, d'insolidarité et de désespoir, la tradition spiritualiste ne se soutint pas moins toute-puissante au XVIII[e] siècle. Les sarcasmes des beaux esprits à la mode la chassaient du domaine de l'opinion, elle s'abritait chez les hommes de bonne foi, elle allait s'affermissant dans le calme et le recueillement, produisant une foule de faits et d'écrits supérieurs aux plaisanteries, et qu'il ne peut être donné aux falsificateurs de l'histoire, aux sceptiques, aux railleurs de parti pris d'étouffer. Ces faits et ces écrits du XVIII[e] siècle, nous les consultons, et ils sont la plus grande condamnation des impostures des matérialistes de cette époque et de la nôtre.

Nous avons parlé de Lavater : il fut sans contredit la plus remarquable individualité spiritualiste de son temps, tant par les admirables facultés dont il fut doué que par sa science, ses

talents, son activité, ses vertus et son noble caractère. Il est curieux d'étudier sous tous les points de vue cette remarquable figure du pasteur de Zurich qui fut l'objet de l'estime et de la considération générale. Jusqu'ici Lavater n'avait été apprécié que comme auteur du curieux *Traité de physiognomonie humaine*. Mais on n'a pas assez fait attention qu'il fut un grand mystique, un adepte, un pratiquant de toutes les vérités du magnétisme, un médium peu ordinaire. Si on le vit juger les gens d'après leur écriture, ou sur un premier et rapide coup d'œil; s'il étonna tant l'empereur Joseph, l'empereur Paul Ier; s'il dépeignit à point nommé sans les connaître et à première vue Mirabeau, Mercier, Necker; si, contrairement à toutes les apparences, il vit de véritables malfaiteurs là où d'autres voyaient des gens vertueux; s'il devina au premier aspect l'assassin de Gustave III, roi de Suède, il faut en attribuer la véritable cause à ses facultés médianimiques. Les règles de physiognomonie n'ont pu être son guide dans ses admirables pronostics, dans les miraculeux oracles horoscopiques qu'on cite de lui; car ces règles formulées par lui, et étudiées depuis attentivement par ses disciples, n'ont jamais pu donner à ces derniers les mêmes résulats.

1° Lavater fut un adepte, un pratiquant de toutes les vérités du magnétisme. Rien de plus vrai.

A peine Mesmer était-il connu, et bien longtemps avant qu'il soit question de M. de Puységur, que les magnétistes présentent comme le père du somnambulisme, comme celui qui l'a fait connaître, Lavater magnétisait, guérissait, somnambulisait. Déjà, en 1785, il définissait le magnétisme une indubitable force secrète par laquelle on peut agir avec le même succès sur les choses matérielles et immatérielles des deux mondes (1). A la même époque on lisait, sur tous les points de l'Europe, une remarquable lettre de lui au médecin de la cour de Hanovre, Marcard, dans laquelle il racontait, de

(1) Der magnetismus in eine ungezweiselte geheime kraft der natur, durch die man mit gleichem erfolg auf beyde welten, die materielle und immaterielle wirken kann.

l'accent le plus convaincu, quelques-uns des faits remarquables obtenus par lui.

Voici cette lettre :

Zurich, 10 septembre 1785, le matin à 10 heures.

« Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, il faut que je vous appelle une fois cher Marcard. Je dicte une lettre pour vous en partie à cause de ma situation présente, et en partie parce que dans la bouche de deux témoins se trouve la vérité. Le docteur Neuville, de Francfort, écrit cette lettre, et peut vous certifier, ainsi que le docteur Holze, qui a été expressément appelé en cette ville, que ma femme, que j'ai magnétisée, est parvenue au fameux état de somnambulisme ; qu'en cet état elle a dicté, soit spontanément, soit en répondant aux questions qui lui ont été faites pour éclaircir son état, la méthode qui pouvait opérer sa guérison.

« — Je dois, disait-elle, la magnétiser une demi-heure matin et soir, pendant dix jours, à commencer depuis dimanche 3 septembre. Le mardi, on doit placer quatre ou cinq sangsues derrière ses oreilles ; le jeudi de même, et on lui administrera tel ou tel lavement. — Le vendredi, elle doit prendre un thé d'herbes. Si ceci ne suffit pas, il faudra qu'elle prenne encore une poudre de thé (qu'elle et nous connaissons), mais, absolument, pas autre chose. — Quinze jours après les premières menstrues, elle doit être saignée et magnétisée deux fois par semaine, mardi et vendredi ; souvent baignée jusqu'au cou dans l'eau presque froide, la tête, le dos et le ventre. Pendant quinze jours, à commencer de mardi prochain, 13, il faut qu'elle boive tous les jours quatre verres d'eau de Schwalbach avec du lait ; elle doit manger plus de légumes que de viande. Son eau doit être magnétisée ; un verre de bon vin vieux lui sera très-salutaire à dîner, mais il ne faut pas qu'il soit doux ; à déjeuner, il lui faut, tous les jours, ainsi que le soir, deux cuillerées à thé de lait sucré ; tout cela favorisera le rétablissement de sa santé. Jamais elle ne sera parfaitement exempte de mal-être, mais elle se trouvera du moins dans un état dont elle aura lieu d'être contente. En trois semaines, sa santé deviendra fort passable et, cette année, elle n'aura plus de maladie considérable. — Elle répéta tout cela à diverses reprises, devant plusieurs témoins, dans le plus profond sommeil, dont elle a déterminé le temps au juste. Elle savait qui était dans la chambre et dans l'autre chambre, pourvu, toutefois, que ce fussent des personnages de sa connaissance. Elle discernait, par le simple attouche-

ment, tout ce qu'on lui donnait à la main ou entre les doigts, en fait d'écritures à elle connues. Etaient-elles d'une main inconnue, elle le disait. Etaient-elles en français, également. Je lui mis sous les doigts une feuille d'un testament grec. — Cela, dit-elle, n'est ni allemand, ni latin, ce sera du grec ou de l'hébreu, cela est pour toi et non pour moi. — Nous la consultâmes pour divers autres malades, elle nous donna les conseils les plus convenables, les plus sensés et tels qu'on aurait pu les attendre d'une personne éveillée et très-raisonnable. Le succès décidera de la vérité de sa divination. — Elle dit, d'une certaine personne, que le magnétisme lui procurerait le sommeil, mais sans la faculté de parler; ces deux choses s'accomplirent. Contre la coqueluche des enfants, dit-elle en ces mots (riez ou ne riez pas), il faut employer du lait sucré et magnétiser sur le nombril.

« Je passe, mon cher, maintes autres divinations, avis, conseils, sentences, sentiments, prières, épanchements de cœur que nous reçûmes d'elle dans ses heures exaltées; tout a été écrit mot pour mot, et le temps prouvera ou fixera tout ce qui a été noté. Vous pouvez compter sur la vérité de ce que je vous écris et de tout ce dont on a tenu registre, comme sur la parole de Dieu même. Je n'en alléguerai pas davantage à présent; ce qui est vrai est vrai; ce qui est vrai est digne d'être reçu. Je ne dis maintenant plus rien. Des hommes comme Tissot, Zimmermann, Marcard doivent examiner s'il est possible de se méfier du témoignage de Lavater et de trois docteurs ses témoins.

« J'ai atteint mon but, si ma femme parvient au degré de santé possible, et la destination de cette lettre est remplie, si vous sentez, au moins pendant un moment, dans l'intérieur de votre âme qu'il existe des faits pour lesquels la philosophie doit mettre le doigt sur la bouche.

« Adieu, mon cher Marcard, aimez moi ! mais ne m'aimez pas trop.

« LAVATER. »

L'ouvrage dans lequel nous puisons cette lettre est une brochure imprimée à Berlin, en 1786, intitulée : *Lettre du comte de Mirabeau sur Cagliostro et Lavater.*

On voit aussi dans cette brochure que Lavater croyait aux oracles somnambuliques d'une paysanne des environs de Zurich, pour laquelle ses adhérents ont bâti une petite maison qu'on nomme encore aujourd'hui *miraculatorium*, à ceux

d'une servante du canton de Lucerne, à laquelle il attribue une espèce d'omniscience, à ceux d'une femme de Briel, qui passait pour une remarquable hydromancienne.

L'homme qui fut à la fois l'un des plus grands orateurs et l'un des hommes les plus immoraux et les plus corrompus de son pays, n'a que des plaisanteries, des saillies voltairiennes contre les faits dont l'expérience avait montré à Lavater toute la vérité et la haute gravité. Il ne peut comprendre qu'un tel homme ait ajouté créance à de telles chimères, et ces chimères qui, aujourd'hui, sont devenues des choses réelles pour le plus grand nombre, sont traitées par Mirabeau avec un mépris sans pareil. Il s'écrie avec aussi peu de logique que de connaissance du sujet :

« Telle est l'extravagante lettre de Lavater à laquelle M. Marcard n'a pas dédaigné de faire une longue réponse... On ne peut trop le regretter. Voilà donc l'homme qui croit et fait croire aux opérateurs de miracles, qui les cherche, qui les suscite, qui les recommande, qui les proclame !... Et il exerce dans sa patrie, et loin de sa patrie, dans les villes et dans les campagnes, dans les confréries et dans les cours, un empire que Socrate ni Platon n'exercèrent jamais. J'ai vu des lettres de lui à des souverains sous ce protocole : Mon cher, mon très-cher ! J'ai vu ces souverains lui répondre, l'admirer, lui obéir, se rendre ses tributaires ! J'ai vu ses parents le révérer comme un Dieu sur la terre ! j'ai vu les autres hommes en suspens sur l'opinion qu'ils devaient s'en former ! j'ai vu les philosophes s'effrayer de l'influence, du crédit toujours plus grand qu'il acquérait, et de ce qui pouvait en résulter ! »

Certes, cela était bien extraordinaire, et il y avait bien là de quoi agacer les nerfs de M. de Mirabeau. Quoi, un homme aussi extravagant, aussi chimérique, aussi esprit faible que Lavater, être l'objet d'une pareille considération ! mais vraiment, les hommes avaient perdu le sens....! Si M. de Mirabeau avait vécu de notre temps, il en aurait vu bien d'autres, et pour le coup il aurait cru que l'humanité commençait à retomber dans l'enfance.

Lui qui ne pouvait s'empêcher malgré cela de regarder Lavater comme un écrivain très-savant, très-fécond (1) et plein de logique, qu'aurait-il pensé en voyant des savants, des écrivains, des philosophes de notre grand siècle de lumière, renchérir sur toutes les affirmations du pasteur de Zurich et tomber dans la même folie ? Il s'en serait bien certainement gratté longtemps l'oreille. Quelle énigme de voir des gens s'élever par de pures jongleries, ou des actes de démence et de déraison, à l'admiration, à la confiance universelle ! C'est, en vérité, un moyen bien étrange de s'accréditer et de se créer tout pouvoir sur les esprits.

Ah ! pauvres voltairiens qui ne voulez jamais remonter des effets aux causes, ou qui plutôt voyez des effets sans vouloir voir de cause, combien vous feriez mieux au lieu de travestir ou d'écarter les faits, de les étudier et de réfléchir profondément à leur sujet ; vous verriez de quel côté est l'extravagance.

2° Lavater médium, écrivain spiritualiste, adepte des doctrines thaumaturgiques et de la nécromancie.

Mais, selon Mirabeau, Lavater n'avait pas seulement la folie de croire aux enseignements de Mesmer. Il allait plus loin. Il croyait bien aux exorcismes, qu'on pouvait avec des prières, une action de la volonté, guérir toutes sortes de maladies, chasser les mauvais Esprits. Cela est-il possible ! De là dit-il, la bonne opinion qu'à certains égards il avait du catholicisme qui a toujours cru et enseigné la possibilité de ces choses ; de là aussi ses relations avec le jésuite Sailer d'Ingolstadt, qui avait traité ces mêmes choses, dans un livre qui faisait l'admiration de Lavater, et que celui-ci défendit dans des lettres célèbres contre les attaques de plusieurs écrivains protestants, au risque de se faire passer pour un apostat, lui pourtant si inébranlablement attaché au protestantisme ; de là, enfin, le culte qu'il portait à l'illustre thaumaturge Gassner ; tout l'intérêt qu'il prit à un paysan de Schierbach,

(1) A l'âge de trente-six ans, il avait déjà publié plus de 60 volumes. Mirabeau dit lui-même en avoir fait le compte dans l'*Allemagne savante* de Neusel, en 1783.

nommé Saint-Martin, à la fois voyant et thaumaturge dont les facultés curatives allaient même jusqu'à guérir des animaux par un simple effet d'intervention de la force spiritualiste.

Le principe fondamental de Lavater, dit Mirabeau, la base inébranlable de toute sa théorie, c'est la ferme croyance que tout vrai chrétien doit faire et fait des miracles. Aussi, selon lui, les miracles se sont-ils exécutés et s'exécutent-ils dans une suite non interrompue, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours.

Nous avons rapporté ailleurs une prédiction remarquable de Lavater à ce sujet, prédiction par laquelle il annonça l'ère spiritualiste qui commence à luire sous nos yeux. La voici : « La dangereuse opinion de l'athéisme, dit-il, deviendra générale ; l'état de la civilisation, l'empire qu'obtiennent tous les jours sur le sentiment, le raisonnement et la philosophie, fera prévaloir ce dogme affreux. Cette révolution tient même au progrès et à la direction actuelle des lumières. Mais Dieu aura recours à de nouvelles manifestations pour se faire connaître, et la révélation et les miracles sont sur le point de recommencer pour éclairer et sauver les hommes. »

Lavater lui-même souvent fit des miracles. En voici un entre autres qui montre une fois de plus une vérité souvent affirmée dans ce journal à la suite de faits qui la confirment, à savoir : la toute-puissance de la prière de la part de certains médiums qui veulent obtenir un secours du monde spirituel.

Un malheureux se présente un jour au pasteur de Zurich, et lui réclame des secours. N'ayant absolument rien à donner en ce moment, il se met en prière et demande avec ferveur à Dieu un miracle en faveur de la charité. Après avoir longtemps prié, il trouva dans son secrétaire une somme d'argent, dont il attribua l'envoi à la Providence, et qu'il s'empressa de donner au malheureux qui avait fait appel à sa générosité.

Lavater, qui eut ainsi, par le plus admirable prodige, l'occasion de s'assurer de l'action directe possible de la Providence dans des cas particuliers, crut tout naturellement à l'action des Esprits sur le monde physique, à la possibilité de les

évoquer et de leur voir opérer des actes de création. De là ses relations avec le cafetier Schwepser de Leipsig, nécromancien fameux; de là la connaissance qu'il fit du célèbre Cagliostro.

Lavater ne douta jamais des puissantes facultés médianimiques de Cagliostro. Mais il sut très-bien voir du mensonge, du charlatanisme mêlés aux actions de la vie de cet homme extraordinaire.

Voici, d'après Mirabeau, le jugement remarquable qu'il en porta : « C'est un homme dit-il, — un homme comme il y en a peu; — cependant je ne crois point à cet homme : — oh! s'il était simple, humble comme un enfant! — si seulement il penchait pour la simplicité de l'Evangile et pour la dignité de Notre Seigneur, qui serait plus grand que lui? — Cagliostro raconte souvent ce qui n'est pas et promet souvent ce qu'il ne tient pas; — cependant je ne regarde pas ses opérations comme des fourberies, quoique je ne les regarde pas vraiment comme telles qu'il voudrait le faire croire. »

En effet Cagliostro, interrogé par Lavater sur les moyens et la source des prodiges qu'il accomplissait, avait cru répondre par ces paroles ambiguës : *In verbis, in herbis, in lapidibus.*

Aussi, pour Lavater, fut-il regardé comme nous regarderions aujourd'hui un puissant médium qui prendrait de faux titres, se donnerait une origine mensongère et ferait passer les manifestations remarquables qu'il obtiendrait de sa faculté d'être en relation avec le monde spirituel, comme étant dues à toute autre cause merveilleuse, à la prétendue puissance des signes cabalistiques, par exemple, à une mission super-céleste, à la vertu de certains élixirs, ou à des secrets, à une science cachée inabordable à tout autre mortel. Cette opinion de Lavater à l'égard du fameux Napolitain est aussi la nôtre.

Les principaux des nombreux ouvrages où Lavater a déposé ses croyances spiritualistes sont ses *Vues sur l'éternité*, ou *Considérations sur l'état de la vie future*, publiées en 1778, et l'ouvrage intitulé : PONCE-PILATE, *ou l'homme sous toutes les formes, ou la hauteur et la profondeur de l'humanité, ou la Bible en petit et l'homme en grand, ou l'Ecce homo*

universel, ou Tout est Un. Les spiritualistes initiés à la langue allemande ne liront pas sans intérêt ces ouvrages dans lesquels Lavater aborde une foule de questions devenues aujourd'hui à l'ordre du jour et d'un intérêt qui n'est pas près de s'éteindre. Dans le second, qui est un long poëme, ils trouveront développée, entre autres idées, la doctrine des miracles, du pouvoir de la prière, et la doctrine de Platon, de Plotin et de ses disciples, du Christ, de saint Jean, des gnostiques, et de la plupart des grands spiritualistes postérieurs, à savoir : que l'homme est un microcosme, une reproduction en petit de Dieu et de son image, pouvant par suite de ses perfections entrer en communion étroite avec lui, retrouver en partie ses dons, ses facultés, son omniscience, sa toute-puissance sur la création, etc., etc. *Quia dixi : dii estis. Joan.* x, 34 ; *psalm.* 82, 6 (1).

Parmi les personnes notables avec lesquelles Lavater entretint des relations suivies, il faut compter la princesse Dorothée de Wurtemberg, épouse du grand-duc ou tsarewitz, depuis si célèbre sous le nom de Paul I[er]. A l'époque où son époux, non encore parvenu au trône, voyageait sous le nom de comte du Nord, la grande-duchesse, conduite en Suisse, avait été à même de connaître et d'apprécier Lavater. De là, une correspondance qui se continua lorsque la grande-duchesse fut devenue impératrice de Russie. Les grands entretiens religieux, moraux, psychologiques surtout, dont le pasteur de Zurich faisait l'objet de ses thèmes les plus favoris, reprirent leur cours par correspondance. La grande-duchesse voulait connaître d'une manière suivie les opinions de Lavater sur l'âme, ses facultés, son immortalité, ses destinées transmondaines. La réponse à ce désir fut une série de lettres remarquables que le baron de Korf, directeur de la Biblio-

(1) On trouvera aussi des détails sur les idées et opinions de Lavater, dans l'*Histoire de sa Vie*, ouvrage en 3 vol. in-8, publié à Zurich par son gendre, Georges Gessner Lavater. M. Orelli a donné un recueil des œuvres choisies du pasteur de Zurich. (Ausge Wœhlte Schriften, Zurich, 1841-1844. 8 vol. in-8). Desalle Regis a inséré sur lui une notice dans la *Revue de Paris*, 4e série, XVIII. M. Paul Lonisy a consacré à Lavater une excellente notice dans la *Biographie* Firmin Didot.

thèque impériale de Saint-Pétersbourg, a retrouvées dans les papiers du grand-duc Constantin. Il les a publiées l'année dernière dans la langue originale où elles furent écrites, c'est-à-dire en allemand; et c'est la collection de ces lettres qu'un écrivain russe, le prince Augustin Galitzine, a analysée dans la *Revue des Deux-Mondes* de mars 1859. Un personnage, à qui notre cause doit déjà beaucoup, s'est fait dernièrement un plaisir de traduire les plus importantes de ces lettres inconnues en France. Il a bien voulu mettre son travail à notre disposition. Nous ne pouvons mieux faire que d'en faire profiter nos lecteurs. Z.-J. PIÉRART.

LETTRES DE LAVATER A MARIE FEODOROWNA,

GRANDE DUCHESSE, ET DEPUIS IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(1re lettre.)

PENSÉES GÉNÉRALES CONCERNANT L'ÉTAT DE L'AME APRÈS LA MORT.

Madame,

Permettez-moi de vous écrire librement et en omettant le titre que la naissance vous a donné, et qui n'a aucun rapport avec le sujet que je désire traiter. Vous avez désiré savoir mes pensées concernant *l'état de l'âme après la mort*.

Les plus habiles et les plus érudits pourraient nous dire peu de chose à ce sujet, parce qu'aucun de ceux qui ont passé dans ce monde inconnu n'est revenu vers nous. Cependant, un disciple intelligent de Celui qui descendit de ce monde invisible vers nous pourrait nous en dire autant qu'il serait utile que vous en sachiez pour votre consolation, votre tranquillité et pour votre édification.

Pour cette fois-ci, je désire seulement soumettre à votre jugement quelques idées générales :

I.

En premier lieu, je me figure qu'il doit exister une différence énorme entre l'état, la perception et les sensations d'une

âme séparée de l'enveloppe matérielle, et celle qui habite encore le corps. Cette différence doit être au moins aussi grande que celle qui existe entre l'enfant nouveau-né et l'enfant qui vit encore au sein de sa mère. Nous sommes liés par la matière, et nos sens et nos organes décident de la manière dont notre âme connaît et sent ici-bas.

Suivant que notre œil regarde un objet à travers différents instruments, lunettes, télescopes ou microscopes, l'objet nous paraît de telle ou telle forme et dimension. Nos sens sont pour nous de même des instruments d'optique appropriés à ce monde matériel et sensuel.

Il me semble que le monde visible doit disparaître pour l'âme affranchie du corps, comme il disparaît pour l'âme dans les songes et le sommeil.

II.

Il est probable que le monde paraît à l'âme séparée du corps parfaitement différent de ce qu'elle lui apparaissait pendant sa vie dans le corps, et cela au point de ne pas le reconnaître.

Si elle devait rester pendant quelque temps incorporelle, le monde physique serait, dans ce cas-là, pour elle comme non existant; ou bien (ce qui me paraît le plus vraisemblable), si elle reçoit tout de suite après la mort un corps spirituel qui se détache avec elle de son enveloppe terrestre plus grossière, alors même ses moyens de perception doivent se trouver changés complétement. Le corps spirituel pourrait bien aussi, pendant quelque temps, surtout avec une âme non épurée, rester dans un état confus et non développé. S'il en est ainsi, notre monde doit lui apparaître comme vu à travers un verre opaque.

III.

Plus ce corps éthéré, ce véhicule des nouvelles perceptions de l'âme, est développé et apte, plus le monde doit paraître beau et harmonieux à l'âme et en rapport avec l'essence et la nature de ses nouveaux organes et le degré de ses perfections harmonieuses.

IV.

En proportion de ce que l'âme ici-bas se formera, s'épurera, se développera et se simplifiera, n'aura qu'un but, et n'agira que dans ce seul but, ses organes seront simples, harmonieux et adaptés à sa nature, essence, besoins et facultés. L'état de l'âme pure ici-bas décidera de l'état du corps spirituel, de ce véhicule, ou organe, au moyen duquel, aussitôt après la mort du corps (matériel), elle prend forme, perçoit et travaille. Le corps nouveau, en rapport avec sa nature plus intime, pure et jolie, la rendra capable de perceptions, de jouissances et de travaux infinis, ravissants.

V.

Tout ce que l'on pourrait soupçonner ou conclure de l'état de l'âme après la mort doit évidemment se formuler sur cette thèse ou axiome :

« L'homme récoltera selon ce qu'il a semé. »

Il est impossible de trouver une base plus claire, plus simple, et d'une application plus générale.

VI.

Il existe une loi naturelle générale, une loi qui tient de tout près à cette thèse, touchant l'état de l'âme après la mort, exprimant même une vérité semblable, une loi qui régit chaque monde, chaque région du monde physique, moral, intelligent, visible et invisible. La voici :

« Tout ce qui éprouve de l'affinité s'attire, les mêmes espèces s'attirent à moins qu'elles n'éprouvent des obstacles qui les séparent fortuitement. »

Sur cette thèse simple repose toute la doctrine de l'état de l'âme après la mort ; là est contenu tout ce que l'on peut dire à l'égard de ce qu'on appelle jugement, rémunération, béatitude, condamnation. Dans d'autres termes : « selon que vous semerez, au dedans ou au dehors, le bien, vous appartiendrez à ceux qui en ont fait autant ; vous aurez l'amitié de ceux qui ont eu la même manière de semer. »

VII.

Chaque âme affranchie de la matière « *se connaît non-seulement* elle-même ; non-seulement les erreurs, les distractions, les aveuglements qui l'entravaient dans la contemplation d'elle-même et dans la connaissance de ses facultés, faiblesses et défauts, ne sont plus, » mais encore elle se sent attirée vers tout ce qui a de l'affinité pour elle par une force intime et irrésistible, tandis qu'elle a un sentiment de répulsion pour tout ce qui lui est étranger. Elle sera (du moins cela lui semblera ainsi), entraînée par son propre poids moral dans des abîmes incommensurables, ou bien enlevée, comme des étincelles, par sa légèreté naturelle, vers les plus hautes régions de la lumière éthéréenne.

L'âme se donne son propre poids suivant sa propre essence; sa valeur intime la pousse en haut, en bas, ou de côté ; son caractère moral ou religieux lui assigne une direction déterminée. Qui est bon va vers les bons. Son besoin, son attraction du bien, lui donne cette direction. Le méchant est repoussé vers les méchants. De même qu'une enclume qui serait jetée dans l'espace tomberait droit et avec vitesse dans l'abîme ; de même les âmes grossières, immorales et irréligieuses iront rejoindre inévitablement leurs pareilles.

BRUITS ET GÉMISSEMENTS MYSTÉRIEUX. ANIMAUX MÉDIANIMIQUEMENT AFFECTÉS, CERCUEILS DÉPLACÉS, RENVERSÉS, EMPILÉS, OUVERTS, ETC., PAR DES MAINS INVISIBLES. ENQUÊTES OFFICIELLES A CE SUJET. PRÉCAUTIONS PRISES CONTRE TOUTE SUPERCHERIE ; TÉMOIGNAGES AUTHENTIQUES DE CES FAITS. — APPARITION REMARQUABLE EFFRAYANT JUSQU'AU CHIEN DE LA MAISON. — CONSIDÉRATIONS SUR L'ESPRIT, L'AME ET LE CORPS, TROIS SUBSTANCES DONT SE COMPOSE L'INDIVIDUALITÉ HUMAINE.

Angers, le 21 mai 1860.

« Cher Monsieur,

« Parmi les nombreux articles d'un haut intérêt qu'on trouve dans la dernière publication de sir Robert Dale Owen, *Footfalls on the boundary of an other world*, il en est un qui doit être cité avant tous les autres. Cet ambassadeur a recueilli de la bouche de M. le baron de Guldenstubbé et de mademoiselle

sa sœur, à Paris, les détails de ce qui est arrivé d'extraordinaire, en 1844, dans le voisinage d'Ahrensburg, dans l'île d'Œsel, dans la Baltique, et où est son château, celui où ont vécu ses ancêtres. En voici la traduction :

« Près de ce cette ville est un cimetière avec des tombes et des chapelles et des caveaux au-dessous ; la grand'-route en est près. La plus considérable de ces chapelles, celle de la famille de Buxœwden, est la plus rapprochée du grand chemin, et c'est l'habitude des habitants de l'île de se rendre à cheval ou en voiture dans ce cimetière pour prier, d'attacher leurs chevaux aux piliers de ce monument, que quelquefois on avait dit hanté par des êtres mystérieux. Mais le jour de la Pentecôte des remarques furent particulièrement faites, et le lendemain 22 juin, la femme du tailleur Dalmann s'y était rendue avec un cheval qu'elle attacha à l'un de ces piliers. Pendant qu'elle priait sur la tombe de sa mère, elle crut entendre un certain bruit dans cette chapelle. Etant allée près de son cheval, elle le trouva couvert de sueur, écumant et tremblant de tous ses membres, paraissant pouvoir à peine marcher, et elle dut rentrer chez elle et appeler un artiste vétérinaire qui le saigna utilement.

« Deux jours après, cette femme alla au château des barons de Guldenstubbé, et raconta au baron ce qui lui était arrivé ; ce qui excita son hilarité. Mais le dimanche suivant, d'autres personnes qui avaient attaché leurs chevaux aux piliers de la chapelle, les trouvèrent frappés de terreur, suants et tremblants, et plusieurs dirent avoir entendu des bruits sourds, qui semblaient sortir des voûtes de la chapelle, des gémissements devenus de jour en jour plus fréquents.

« Dans le mois suivant, onze chevaux furent attachés tout près des colonnes de la chapelle. Quelques personnes passant auprès entendirent un bruit de tonnerre, jetèrent des cris, et lorsque les propriétaires des chevaux revinrent les prendre, ils les trouvèrent dans le plus déplorable état, plusieurs se débattant, étendus sur le sol, et ils durent être saignés ; mais trois ou quatre périrent en un ou deux jours. De là, plaintes sérieuses au consistoire d'Ahrensburg.

« Alors mourut un membre de la famille de Buxœwden. Pendant le service mortuaire, on entendit des gémissements sous le sol et autres bruits. Trois ou quatre des assistants descendirent dans le caveau où ils n'entendirent rien ; mais ils remarquèrent avec surprise que les nombreux cercueils qu'on avait mis là les uns près des autres avaient été presque tous déplacés et empilés les uns sur les autres. Ils furent tous remis en ordre. Enfin les portes avaient été bien fermées et les serrures étaient dans un état parfait.

« Peu de jours après, nouvelles plaintes au consistoire. Les propriétaires ont fait des examens sérieux sans résultats. Le baron de Guldenstubbé, qui était président du consistoire, fit également ses investigations avec deux membres de la famille, et trouva le même désordre parmi les cercueils, désordre qui fut encore une fois réparé sous les yeux de ce baron, de l'évêque de la province, comme vice-président ; de deux autres membres du même corps, d'un médecin nommé Luce, du bourgmestre de la ville, nommé Schmidt et d'un secrétaire.

« Cette commission, procédant à un nouvel examen dans le caveau, trouva encore tous les cercueils déplacés, moins trois, dont l'un contenait le corps d'une aïeule, qui, alors, représentait la famille, et morte depuis cinq ans : les deux autres renfermaient des enfants. Cette aïeule avait été une sainte, très-charitable et bienveillante.

« On pensa d'abord que le pillage de quelques bijoux avait pu attirer des voleurs ; mais les ornements des cercueils étaient restés intacts, et aucun souterrain n'avait pu être pratiqué sous les fondations. En se retirant, après avoir fermé les portes à double tour, la commission apposa les scellés, d'abord avec le sceau du consistoire, et ensuite avec celui qui portait les armes de la ville, après avoir étendu sur le sol du caveau et sur les marches de l'escalier une couche de cendre fine, comme un glacis. Enfin des gardes fournis par la garnison de la ville, fréquemment relevés, furent postés en surveillance de cette chapelle pendant trois jours et trois nuits, pour en empêcher l'accès. Au bout de ce temps, la commis-

sion reconnut que les scellés étaient intacts; que le glacis de cendre était parfaitement uni, ne présentant aucune trace d'un pas humain ou d'un animal. Cependant ils reconnurent avec effroi que non-seulement tous les cercueils, sans exception des trois précités, avaient été mis en désordre, mais que plusieurs d'entre eux avaient été mis sur bout, la tête en bas. Le couvercle d'un des cercueils avait été levé, et le bras droit du corps qui y était renfermé était ressorti jusqu'au coude, l'avant-bras élevé dans la direction de la voûte.

« Les membres de la commission reconnurent dans ce cadavre un membre de la famille de Buxœwden, qui s'était suicidé, et qui avait été trouvé la gorge coupée avec un rasoir ensanglanté dans sa main droite.

« Ces documents se trouvent dans les archives du consistoire, où ils peuvent être vus par les voyageurs dûment recommandés.

« Ces manifestations s'étant reproduites encore plusieurs mois après ces investigations, la famille fit descendre les cercueils profondément sous terre où ils furent bien couverts, et elles ne se renouvelèrent plus. »

L'auteur récapitule tous les faits et états des choses pour repousser d'avance toute supposition de mauvaises farces de la part des ergoteurs chez qui la bonne foi attend son installation; mais il suffit de la simple lecture de ces faits pour reconnaître toute impossibilité de jonglerie; une jonglerie ne pourrait aller jusqu'à frapper de terreur et de mort les animaux. Ces faits sont des plus puissants qui puissent être présentés pour humilier la faconde malavisée des frondeurs du spiritualisme. Le cachet de vérité de ces détails est dans la communication qu'en ont faite M. le baron et Mlle de Guldenstubbé à M. Robert Dale Owen, personnages dont la haute position sociale commande autant la confiance que leurs sentiments honorables. L'incrédulité, ainsi éclairée, est cependant résistante, et de même qu'en présence de l'ouvrage de M. Owen, cette remarquable *Revue du spiritualisme*, aussi bien que du livre si précieux, si extraordinaire, si convaincant, et trop peu connu de M. le baron de Guldens-

tubbé sur l'*Ecriture directe des Esprits*, cette incrédulité devrait être jugée inintelligence la plus grossière ou malice fondamentale, si elle n'était pas dominée par un entêtement brutal digne du coursier de Sancho.

Du reste, puisque les personnes étrangères au spiritualisme auxquelles je communique ces deux productions si pleines d'intérêt, finissent toujours par me dire qu'on se croit dans un autre monde quand on les a lues, qu'elles sont on ne peut plus consolantes, je dirai que tous les hommes s'estimeraient heureux d'un bonheur naguère inattendu, et que la plus pure morale se substituerait aux dérèglements, aux dépravations, le jour où ils les auraient introduites dans leur domicile, dussent-ils faire le sacrifice de quelques représentations théâtrales, de quelques plaisirs épicuriens, afin d'employer à leur grand avantage la minime somme de 20 fr. que coûtent ensemble ces deux ouvrages inappréciables. Mais les indifférents sont desséchés par l'ignoble passion de l'avarice, l'ennemie des plus saintes vertus.

Espérons que les progrès du spiritualisme, marchant avec l'accroissement toujours plus rapide de la chute des corps, justifieront la raison humaine.

Apparition remarquable par ses effets. — Je puis garantir l'exactitude des détails qui vont suivre ; mais devant les présenter sous la gaze pour ménager des sentiments et un amour-propre, à cause de la position sociale des personnes, je ne nommerai pas la localité qui va nous offrir un fait remarquable, et j'emprunterai trois noms pour remplacer les noms véritables, soit Robert, Lefebvre, Martin.

M. Lefebvre avait affecté les sentiments de la famille Robert. Mme Robert étant décédée, apparut deux jours après à son mari, qui, très-sceptique à l'égard des revenants, attribua ce fait à une hallucination. Cette dame se manifesta de nouveau un mois environ après. D'abord on entendit des coups très-forts frappés aux portes pendant plusieurs jours, très-souvent en l'absence de M. Robert, en ville ou à sa campagne. Le sieur Martin et la domestique ayant brusquement ouvert ces portes, des chambres ou de la cave, derrière lesquelles on les

entendait, ne trouvèrent jamais personne. Dans la pensée de quelques tentatives de quelque mauvais farceur ou de voleurs, ils firent monter dans la maison le chien de garde, qui était très-méchant; mais cet animal, au lieu d'aller flairant dans les chambres et dans la cave, se montra intimidé, inquiet, effrayé; jappa, hurla et se colla près de la jupe de la domestique comme pour se cacher. Enfin, des pas bien marqués d'une personne se firent très-fréquemment entendre. M. Lefebvre n'était pas en odeur de sainteté dans la maison, mais le sieur Martin crut devoir l'appeler. M. Lefebvre s'arma d'armes diverses pour pénétrer dans une chambre à coucher où se faisait le tapage; il se fit accompagner du chien dont il était bien connu. Il fut tout étourdi dans l'escalier par la vue d'une masse lumineuse qui semblait un mélange de phosphore et de poil. Le chien, frappé de terreur, se sauva en hurlant et alla se cacher tout tremblant (1). Arrivé en haut de l'escalier, M. Lefebvre vit et reconnut parfaitement Mme Robert, qui leva les bras comme pour le frapper de malédiction; un rayon de lumière éclatant, sorti de chacune de ses aisselles, illumina toute la chambre, consterna les quatre témoins, et les bras de la défunte semblant tomber comme une masse sur M. Lefebvre, le terrassa, et l'on dut le relever plus mort que vif. Cet événement a fait beaucoup de bruit.

Je viens d'avoir avec un de vos médiums de Paris, M. B....., une correspondance assez suivie. Il s'agissait de décider si nous ne sommes composés que d'un *corps* et d'une *âme*, ou si nous le sommes de trois êtres, le *corps*, l'*âme* et l'*Esprit*. M. B..... est pour la première proposition, ne traitant l'Esprit que comme une faculté de l'âme. Je le combats avec Platon, Saint-Paul, Crotius, Swedenborg, la célèbre voyante de Prévorst, Mme Hauffe; avec l'Esprit d'Auguste Ballon, qui dit à

(1) Ces faits d'animaux exclusivement effrayés par des apparitions sont moins rares qu'on ne croit. Lenglet-Dufresnoi en parle souvent dans son livre sur cette matière. Ils sont la réponse la plus péremptoire qu'on puisse faire à ceux qui soutiennent que les apparitions sont des hallucinations. Nous nous occuperons, un jour, tout particulièrement de cette question, en apportant, à l'appui de notre argumentation, une foule de faits on ne peut plus convaincants.

sa sœur Abbie, à New-York : « Quand je veux m'installer en toi, je suis obligé de me *dépouiller* entièrement de ma substance matérielle, et je ne suis plus avec toi qu'en Esprit. Je le combats avec l'Esprit Lenoir, qui dit : « L'Esprit n'est pas matière : mon âme et mon Esprit sont ici présents. » Je le combats avec le lucide de M. Olivier, qui dit : « Le monde est composé d'*Esprit*, d'âme et de matière. L'Esprit est une émanation divine; l'âme est moitié spirituelle, moitié matérielle. Emanation directe de la matière, elle est le lien qui les unit. » Je le combats avec le docteur allemand Kerner, dans le livre (1) duquel on trouve, cette révélation : « La plus haute puissance de l'*Esprit* existe quand il peut se délivrer entièrement de l'âme. Dans le sommeil magnétique, quand l'Esprit se sépare du corps, il lui laisse l'âme avec tous ses péchés; mais l'Esprit de celui qui meurt n'est pas aussi pur, car il emporte l'âme et ses péchés avec elle. » Je combats M. B...... avec M. Delaage, qui dit : « L'*Esprit* est l'essence vitale qui individualise les hommes en les animant. Il ne faut pas *le confondre* avec l'âme. A la mort, l'âme emporte l'Esprit au monde de l'éternité. Cet *Esprit*, qui a été l'essence et la vie du mort à l'état de germe, reconstitue l'individualité de l'âme avec des éléments qui la rendent immortelle. » Je le combats avec le docteur Vigan, en Angleterre, qui dit, p. 140 de *The night side of nature* : « La mystérieuse essence divine que nous nommons l'âme n'est pas l'Esprit, il doit en être soigneusement distingué. La connexion de l'âme avec le corps est vraisemblablement beaucoup plus intime que celle du dernier avec l'Esprit. Des somnambules disent que l'âme est le corps de l'Esprit. »

Platon dit que l'âme est au corps ce que l'arome, le parfum est à la fleur, germe raffiné, pour se reproduire peut-être (l'Esprit Swedenborg l'affirme) ; l'*Esprit* est à l'*âme* et au *corps* ce qu'est le principe de la vie dans les végétaux et les animaux.... De ces trois êtres il est le plus subtil, le plus parfait.

(1) *Révélations du monde éternel.*

Crotius dit : « L'Esprit est la vie de l'âme ; l'Esprit et l'âme sont la vie du corps. La Bible emploie indifféremment l'un et l'autre terme : *pneuma* ou *anima* et *Psyché* en certains endroits; mais ailleurs elle fait des distinctions. L'illustre voyante de Prévorst, Mme Hauffe, a dit : « A l'instant de la mort, l'Esprit qui abandonne le corps suit l'âme et l'enveloppe. En parlant des bruits produits dans les murs, elle dit : « Ils ne sont pas produits par l'âme, mais par l'Esprit. Lorsque les personnes sont mourantes, l'âme est encore dans le corps que l'Esprit a déjà pris son essor. »

M. B...... me réplique, d'après des Esprits qui, dit-il, se manifestent à lui. Cette raison que des Esprits se seraient manifestés à lui n'est pas péremptoire. Dans la supposition que les Esprits de M. B...... ne le trompent pas, que ces Esprits soient réellement ceux des personnages dont ils prennent le nom, ou qu'au lieu du dédoublement inconscient de son propre Esprit, ce qui peut être supposé, il ait réellement des communications d'outre-tombe, je dirai qu'il arrive très-souvent que des Esprits qui furent sur terre des hommes de facultés remarquables, persistent à se croire encore ici-bas, dans la matière, chez eux, occupés de leurs anciens travaux terrestres. C'est qu'ils sont dominés par leurs imaginations. Si je combats ces Esprits dans leurs enseignements, sur les prétendues réincarnations multiples, ils trouveront toujours des raisons pour les maintenir, comme un avocat qui soutient une cause quand même, si son jugement le trompe. Mais heureusement la presque totalité des Esprits soutient la doctrine de la mort unique, de la vie éternelle après un premier décès. Ils nous disent qu'au fur et à mesure que les Esprits progressent, s'élèvent de sphère en sphère, par suite de perfectionnements, après les enseignements officieux des Esprits supérieurs, ils se dépouillent de plus en plus de ce que l'âme leur donne de substance matérielle. S'il en est ainsi, et s'il n'y a pas d'autre être spirituel que l'âme, que restera-t-il donc à cette âme lorsqu'elle arrivera au plus haut des sphères ? Epuisée dans sa substance, elle ne serait plus rien, et ce serait en haut le néant que nous combat-

tons en bas. L'un des Esprits de M. B..... aurait parlé à son médium d'une région conceptive qui se meurt sous l'influence du principe suprême. Pour moi, le mot région ne peut s'appliquer qu'à un point idéal dans l'espace ou dans l'organisation matérielle. Une région est un emplacement et ne se meut pas et l'idée me paraît vicieuse. Mais là où il y a mouvement, il y a matière soumise à une puissance qui lui est étrangère comme la sève qui, partant de l'humus, forme la plante.

Nous devons tenir à nos pères et mères par quelque chose : ce n'est point par la matière terrestre, puisque nous nous en séparons à la mort, et cependant ce sera par une substance nécessaire mais subtile, la substance animique que nous tirons de nos parents et qui nous lie à eux. Mais n'avons-nous rien à attendre directement de Dieu ? Evidemment il nous donne une partie de son essence, l'Esprit, l'auteur de notre intelligence et qui profite en proportion de la valeur du sol animique. Mais ce sol, cette substance *humaniste*, doit se purifier par le contact prolongé avec cette substance divine, l'Esprit qui, *seul*, ou à peu près seul, doit subsister après toutes les opérations imposées. Nous sommes donc composés d'un corps provisoire, l'humus et le moule de l'âme d'où nous devons tirer le principe de nos pères et mères, puisque nous ne conservons rien de la matière terrestre, et que nous devons tenir directement de Dieu seul un principe pur, le sien, qui est l'Esprit. On a donc tort, rigoureusement, philosophiquement parlant, d'affecter de dire exclusivement les âmes pour les Esprits. C'est une question, toutefois, qu'il ne serait pas sans intérêt de poser à des spiritualistes et à des Esprits pour avoir leur avis.

Agréez, mon cher Monsieur, l'assurance de mon sincère dévouement.

SALGUES.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DES SCIENCES OCCULTES, par *Debay*. — DU MAGNÉTISME ET DES SCIENCES OCCULTES, par M. *A S. Morin* — VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST, D'APRÈS LES VISIONS DE LA SOEUR ANNE-CATHERINE EMMERICH. — TRAITÉ DU DISCERNEMENT DES ESPRITS, par le cardinal *de Bona*. — DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES.

Les faits spiritualistes n'existent pas, s'écrient les incrédules, ce ne sont que chimères ou l'effet de pures jongleries. Si ces messieurs étaient conséquents avec eux-mêmes, on ne les verrait pas autant s'acharner après ces mêmes faits. Du moment qu'une chose n'existe pas, elle ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Mais non, ce néant, cette fumée, cette chimère du spiritualisme empêche nos voltairiens de dormir, et, au risque d'imiter le chevalier de la triste figure qu'on voyait faire des charges à fond de train contre des moulins à vent, ils ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont écrit force volumes contre ces mêmes faits, qu'ils prétendent n'exister que dans le cerveau des visionnaires. Grand merci d'un semblable honneur!

En tête desdits écrivains atteints et convaincus de faire des moulinets contre les moulins à vent, figure M. A. Debay. M. Debay est l'auteur d'une foule de petits volumes qui, s'ils n'ont pas d'autre mérite, dénotent au moins toute sa sollicitude pour la beauté du corps: c'est *l'Hygiène des cheveux et de la barbe, du visage et de la peau, des pieds, des mains, de la poitrine et de la taille*; c'est *l'Hygiène des baigneurs, des modes et parures;* c'est *la Physiologie descriptive des trente beautés de la femme;* c'est *le Nouveau Manuel du parfumeur-chimiste;* c'est *la Biographie de Laïs de Corinthe et de Ninon de Lenclos;* ce sont les *Nuits corinthiennes*, histoire des exploits de Laïs, etc.

Sitôt qu'une question est à la mode, peut se traiter dans un livre susceptible d'un bon débit, tout de suite M. Debay prend la plume. C'est ainsi qu'on l'a vu passer, sans plus de transition, de Laïs, de Ninon de Lenclos, de l'Hygiène de la barbe et de la parfumerie, *aux Mystères du sommeil et du magnétisme, magie et prodiges ramenés à leur cause naturelle*. Si M. Debay a traité des trente beautés de la femme comme il l'a fait du magnétisme et de la magie, nous engageons beaucoup MM. les amateurs du beau sexe à ne pas trop se laisser prendre à ses oracles. Il parle de ces graves questions en homme qui ne paraît pas en avoir la moindre idée. Ce n'est pas son expérience personnelle poursuivie pendant de longues années qu'il invoque à l'appui de ses jugements. Fi donc! s'occuper de pareilles niaiseries! M. Debay a pris un chemin plus commode. Par un beau jour, il s'est imaginé qu'il n'y avait dans le magnétisme, le somnambulisme, que de l'illusion et de la jonglerie; il a ramassé çà et là quelques négations usées que personne n'oserait plus imaginer aujourd'hui, et c'est sur ces bases qu'il a assis tout son système d'argumentation. C'est là en vérité une base bien peu solide et aussi peu durable que les trente beautés de la femme. Passe encore si M. Debay s'en était tenu là. Mais non. On parlait beaucoup de miracles, de manifestations extraordinaires depuis quelque temps; la curiosité publique se portait avidement sur ces faits;

M. Debay d'écrire à la hâte une histoire des *Sciences occultes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (1). Mais nous prévenons nos lecteurs que ce titre est un leurre : il n'y est nullement question de sciences occultes, mais des négations les plus vulgaires sur ces mêmes sciences. L'auteur, sans plus d'examen et d'investigations que ses aperçus personnels, ne voit, dans tous les prodiges, les miracles, dont l'antiquité et le moyen âge ont retenti, que des phénomènes dus aux secrets de la physique. Or il est certain qu'en fait de physique, nos savants actuels en savent un million de fois davantage que n'en savaient les anciens. D'où vient donc qu'ils ne peuvent produire le plus petit des faits magiques qui étaient produits autrefois? Cette impuissance avérée serait bien de nature à faire réfléchir M. Debay, si M. Debay voulait réfléchir. Mais il aime mieux en place publier beaucoup de livres sous des titres séducteurs capables d'affriander le passant, le lecteur de prospectus ; c'est plus tôt fait et c'est plus productif. Grand bien lui fasse !

A côté de M. Debay vient tout naturellement se placer M. Morin, le même écrivain avec qui nous avons eu maille à partir à la fin de l'an dernier. M. Morin vient de publier à la librairie Germer-Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, un livre intitulé : *du Magnétisme et des sciences occultes* ; c'est d'un bout à l'autre un tissu de négations où l'auteur montre le talent tout particulier qu'il a d'ergoter et d'embrouiller les questions. Il y parle longtemps de magnétisme, et, après avoir lu ce qu'il en dit, on ne sait plus en vérité ce que l'on doit admettre ou rejeter. Cela a amené une rupture entre lui et le directeur du *Journal du magnétisme*, à la suite de laquelle celui-ci a cru devoir annoncer que désormais M. Morin ne devait plus être considéré comme attaché à la rédaction dudit journal. Pourtant M. Morin était un collaborateur actif, fécond, plein de science et d'esprit, et qui, malgré ses négations, avait rendu bien des services à la publication de la rue Beaujolais.

Dans son livre, M. Morin parle beaucoup des manifestations médianimiques ; mais il n'y croit nullement. La cause en est à ce que ces manifestations n'ont pas daigné le convaincre ; ce n'est pas une raison. Si on n'avait jamais que ses convictions personnelles pour répondre de l'existence des choses, il n'y a presque point d'affirmations parmi les connaissances humaines auxquelles on puisse se livrer.

Il y a des personnes qui prennent l'habitude d'ergoter là où il faut attentivement observer et convenir de ce qu'on a vu ; elles se prononcent à l'avance négativement dans des livres. Aussi est-il bien difficile pour elles ensuite de revenir sur leurs premiers jugements. On n'accueille que ce qui vient à l'appui de son opinion ; on rejette, on dénature ou on escamote ce qui la contrarie, et de là vient que beaucoup d'écrivains sont plutôt faits pour compliquer, embrouiller les questions que pour les trancher avec autorité. Nous ne savons si M. Morin est tout à fait un de ces écrivains, mais ce que nous savons, c'est qu'il est très-ami du témoignage quand il vient à l'appui

(1) A la librairie Dentu. Prix, 3 fr.

de son opinion, tandis qu'il l'a en très-grand oubli quand il lui est contraire. Dans son livre il dit qu'il n'y a jamais eu à Paris, pour publier les prodiges dus aux facultés médianimiques de M. Home, que deux témoins, M. T.... et M. Dupotet. Quant à l'un, dit M. Morin, son témoignage isolé ne peut suffire, attendu que c'est un homme enthousiaste, crédule, sur lequel l'hallucination trouve aisément prise; quant à l'autre, il a démenti ce qu'il avait affirmé, insinuant que M. Home est un jongleur, etc. Nous ne prendrons pas la peine de réfuter les jugements de M. Morin, ce serait peine perdue. Nous ne dirons pas pourquoi et comment il se fit que M. Dupotet, qui exalta M. Home à la suite d'une première et unique expérience, se crut autorisé à le traîner dans la boue, sans avoir pour cela le moindre fait nouveau et constaté par lui à l'appui de ses derniers dires ; nous nous contenterons seulement de montrer jusqu'à quel point sont fondées certaines allégations de M. Morin. M. Morin dit qu'il n'a jamais vu le plus petit fait qui pût établir sa conviction. Or, M. Morin, dans l'expérience d'écriture directe dont il a parlé à la page 469, a obtenu sur un papier déposé par lui un trait tracé par une main invisible ; or M. Morin, en notre présence chez Mlle Huet, rue du Hasard, 9, a entendu pendant toute une soirée des coups intelligents au plafond, ce qui lui fit dire séance tenante qu'il y avait là un miracle. Ces faits lui ont été rappelés par nous lors de la polémique que nous avons eue ensemble, et il ne les a pas démentis dans les réponses écrites qu'il a cru devoir faire. Il en admet donc tacitement la vérité. Partant de là, nous nous demanderons s'il est bien venu à dire qu'il n'a jamais été témoin du plus petit fait convaincant.

M. Morin prétend qu'il n'y a eu, pour certifier les prodiges de M. Home, outre les récits de quelques feuilletonistes farceurs, que deux témoignages. Mais M. Morin a pu avoir aussi le témoignage de l'éditeur du livre écrit par le vicomte Walsh, dont nous avons parlé dans notre volume de l'année 1858, page 195 ; M. Morin a eu positivement le témoignage de M. et Mme Kyd, dont il a été question à la page 156 du même volume. M. Morin aurait dû parler de ces témoignages, surtout du dernier qu'il avait été, sur notre récit, recueillir aux lieux mêmes où les faits s'étaient passés ; c'est ce qu'il n'a pas fait. Aussi pour nous, c'est un homme jugé, avec qui il n'y a pas à s'entretenir davantage. Pardon, chers lecteurs, si nous sommes revenu à son sujet sur la résolution que nous avions prise.

A côté des factums de MM. Debay et Morin, ces plaisants livres tissus d'un bout à l'autre de négations obstinées, il nous est agréable d'annoncer l'apparition d'un ouvrage d'un intérêt immense, d'une portée très-haute, et qui avant peu sera apprécié comme il le mérite. Dans notre 14e livraison de l'année 1859, en parlant des révélations de Catherine Emmerich, nous disions que cette remarquable extatique avait eu en vision les faits de la vie du Christ tout entière, mais qu'on n'avait cru devoir publier que ceux qui se rapportaient à sa passion ; que c'était là une lacune très-regrettable. Eh bien ! la lacune vient d'être comblée. On vient de publier en Allemagne la vie

entière du Christ, telle que l'avait recueillie Clément Brentano, à la suite des dictées à lui faites par la voyante de Dulmen pendant plusieurs années. Immédiatement l'ouvrage allemand a été traduit en français et forme, avec la *Douloureuse Passion*, 6 volumes in-12, qu'on trouve à la librairie catholique de Casterman de Tournai (1).

L'illustre Gœrres, auteur de la *Mystique*, disait qu'il ne connaissait pas de visions plus riches, plus profondes, plus étonnantes et plus saisissantes dans leur genre que celles de la sœur Emmerich. Nous partageons son opinion. Elles sont d'un prix inestimable. Certaines personnes ont cru devoir dire de ces visions que c'était une espèce de roman, une sorte de légende de la vie du Christ. Nous n'hésitons pas à déclarer hautement que les visions de Catherine Emmerich ont à nos yeux une valeur historique supérieure à celle des Evangiles. On y trouve des explications, des détails précieux, des développements, des faits de la plus grande vraisemblance que ne renferme pas le Nouveau Testament. Les Evangiles ne sont en quelque sorte qu'un sommaire abrégé de la vie du Christ, où les faits ne concordent pas toujours, où existent des lacunes nombreuses en des passages qui, parfois, demanderaient de plus amples développements. L'itinéraire suivi par le Christ y est mal indiqué et quelquefois pas du tout. L'ordre chronologique y est nul et de là bien des obscurités à côté d'une foule d'incertitudes et de contradictions. Dans Catherine Emmerich, tout se montre clairement, s'enchaine admirablement et s'explique à point nommé. Elle montre le Christ jour par jour, quelquefois heure par heure, avec une précision qui ne se dément jamais. Elle donne au sujet des lieux qu'il parcourt, de son itinéraire à travers la Palestine, la Phénicie, etc., des indications topographiques qui seront, sans doute, un jour reconnues pour être les documents les plus complets et les plus sûrs pour la géographie ancienne de ces contrées. Nous nous sommes livré à ce sujet à un travail de vérification qui nous a rempli de joie par son succès. Catherine Emmerich non-seulement fait connaître le Christ tel qu'il a été, mais encore la population juive de son époque avec les éléments divers qui la composaient, l'esprit qui l'animait. Son récit, ses descriptions sont pleins de couleur locale, de la plus grande vraisemblance historique. Elle donne sur l'agriculture, les productions diverses, l'industrie, le commerce, les mœurs, les coutumes, l'architecture, les traditions, les sciences, arts, etc., de la Palestine à l'époque du Christ, des indications que nous avons vérifiées pour la plupart dans des ouvrages spéciaux et que nous avons trouvées exactes. Les relations intimes du Christ avec les esséniens y sont confirmées. Elle affirme de nouveau que la croix sur laquelle fut supplicié Jésus avait, comme toutes les croix de l'antiquité, la forme d'un tronc d'arbre coupé à la hauteur des deux premières branches, de manière à former un Y. En parlant des guérisons du Christ, elle dit qu'il guérissait en proportion de la foi qu'on avait en lui, que les guérisons n'étaient pas toujours instantanées, qu'elles n'avaient quelquefois lieu qu'après

(1) On le trouve au bureau de la *Revue spiritualiste*. Voyez dans la liste d'ouvrages qui se trouve à notre dernière page.

plusieurs impositions de mains ou émissions de volonté répétées, quelquefois le lendemain ou au bout de plusieurs jours, caractère qu'ont revêtu de tout temps, du reste, les guérisons thaumaturgiques. En parlant du fils de la veuve de Naïm que Jésus ressuscita, elle donne à entendre que ce jeune homme n'était pas réellement mort, mais qu'il serait mort dans le tombeau si on l'eût inhumé. (Il était sans doute plongé dans l'état de mort apparente ou catalepsie.)

Une chose remarquable enfin, c'est la parfaite coïncidence qui existe sur une foule de points, non avec les Evangiles canoniques, mais avec ceux qu'on a déclarés apocryphes, bien qu'ils eussent une origine semblable aux premiers et qu'on a anéantis ou rejetés, on ne sait pourquoi, du canon de l'Eglise.

Enfin, malgré l'orthodoxie de Catherine Emmerich, orthodoxie qui a pu lui faire écarter les visions qui auraient heurté sa foi, malgré l'orthodoxie de celui qui a recueilli ses visions et dont la volonté puissante a fort bien pu influencer l'âme sensitive et particulièrement passive de la voyante, et bien que l'autorité ecclésiastique ait mis son visa en tête du livre de la *Vie de Jésus-Christ*, il y a dans ce livre bien des choses qui sont des traits de lumière, des révélations pour les philosophes. Ces révélations mettent sur la voie des doctrines à l'aide desquelles on pourra un jour faire concorder la personnalité du Christ avec la vraie philosophie spiritualiste, concilier l'existence de cette personnalité avec celle d'Appollonius de Thyanes et du Bouddha, et, à l'aide de ces derniers, confirmer, expliquer le Christ. Mais nous reviendrons un jour sur ces graves matières avec l'amour religieux que nous avons toujours porté à la vérité, et nous saurons alors parler hautement, courageusement, en faisant part à chacun du résultat de nos investigations. Les Strauss, les Bauer, les Fuerbach, les Salvador, sans doute, n'y trouveront leur compte pas plus que les hommes du concile de Nicée, mais peut-être que Platon, Plotin, Jésus lui-même, saint Jean, saint Paul et Arius seront justifiés (1).

Indépendamment des visions de Catherine Emmerich, la librairie Casterman a publié un de ces livres précieux que les spiritualistes ne consultent pas assez et que beaucoup d'entre eux feraient bien d'étudier particulièrement. Il concerne une science indispensable à tous ceux qui veulent entrer en relation avec le monde spirituel, science sur laquelle insistèrent tout particulièrement les Pères de l'Eglise, dont l'illustre Jean Gerson s'occupa beaucoup ainsi que le vénérable Iung Stilling : nous voulons parler du *Discernement des Esprits*. Le livre que nous annonçons ici est celui qu'écrivit, au XVI[e] siècle, en latin, le révérendissime cardinal de Bona. Il vient d'être traduit et forme 1 vol. in-8° de 430 pages. Bien que cet ouvrage ait été écrit au point de vue catholique, il n'en renferme pas moins des instructions précieuses. Nous en parlerons plus en détail une autre fois (2).

(1) Les personnes qui voudront se livrer à des études de vérification sur les visions de Catherine Emmerich, ne peuvent mieux faire que d'aller visiter l'intéressant *musée de la Terre-Sainte* qui existe rue Jacob, 12.

(2) On le trouve également au bureau de la *Revue spiritualiste*. (Voir au dos de cette Revue.)

Un livre aussi indispensable aux spiritualistes que le *Traité du discernement des Esprits* est le DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES qu'a publié l'abbé Migne (1). On sait que l'abbé Migne est un des plus importants éditeurs et typographes de France. On lui doit d'avoir publié en français, et mis à la portée des plus modestes bourses, la collection complète de tous les écrivains ecclésiastiques qui ont illustré l'Eglise depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, dans tous les pays. Grâce à lui, le plus pauvre des savants, l'humble curé de campagne, peut maintenant, à peu de frais, avoir chez lui tous les monuments de la foi catholique. On est dans l'admiration en voyant l'œuvre gigantesque qu'a entreprise là l'abbé Migne, et avec quel bonheur il l'a mise en peu de temps à exécution. Au nombre des énormes volumes de son immense collection, et sous la rubrique d'*Encyclopédie théologique*, se trouvent différents dictionnaires de la plus grande utilité, et parmi ces dictionnaires figure celui des *Sciences occultes*. L'Allemagne a, sur cette matière, différents ouvrages estimés. Sous la Restauration, M. Colin de Plancy avait fait un essai dans ce genre sous le titre de : *Dictionnaire infernal*. Mais ce livre, écrit par un sceptique, était plein de railleries voltairiennes et laissait la plupart des questions sans éclaircissements, sans solution quelconque. M. l'abbé Migne fit refondre ce dictionnaire dont le fonds était épuisé, en fit retrancher tout ce qui y était déplacé, comme négations ou railleries, y fit faire de notables augmentations puisées dans tous les ouvrages connus sur les sciences occultes, notamment dans Lenglet-Dufresnoy, Dom Calmet, Wier, Le Loyer, etc., etc., et, à ces additions, il joignit tout ce qu'on a pu dire de nos jours en fait de magnétisme, de somnambulisme, etc. De ces additions sont résultés les deux gros volumes que nous annonçons, l'ouvrage le plus complet, sur la matière, qui existe en France. Il constitue une œuvre indispensable au savant, au philosophe, à tout spiritualiste ou psycographe qui veut s'éclairer sur les plus intéressantes, les plus graves matières qui aient jamais été offertes aux investigations des hommes.

(1) Deux énormes volumes grand in-4° à deux colonnes. (Voir aux livres annoncés à notre dernière page.)

Le cadre restreint de cette feuille ne permet pas toujours d'y enregistrer tous les faits de manifestations médianimiques dont nous sommes témoins ou qui nous sont attestés. Ces faits cependant seraient, pour la plupart, capables d'amener dans les esprits les plus rebelles cette conviction qu'y ont puisée tant d'hommes honorables dans tous les rangs de la société. Nous nous contenterons donc d'informer nos lecteurs que nous nous mettons à leur disposition, afin qu'ils soient à même d'être témoins de ces faits, et de pouvoir les constater dans toutes les conditions de bon et possible examen qu'ils pourront désirer.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin.

Avis important à nos abonnés.

Plusieurs fois dans ce journal, et notamment dans les livraisons 7, 11 et 16 de l'année 1859, nous avons, dans des avis exprès, recommandé à ceux de nos lecteurs qui n'étaient pas pour continuer leur abonnement, de ne point désormais recevoir notre REVUE, de nous la renvoyer avec le mot refusé au dos de la bande. Beaucoup ont continué à la recevoir, sans toutefois nous en payer le montant. Attendu les difficultés et les frais considérables qu'offrent pour nous un grand nombre de remboursements, nous prions nos abonnés de France de s'acquitter envers nous par un mandat sur la poste. Nous avons indiqué, dans notre 16e livraison de 1859, page 448, entre les mains de qui devaient payer nos abonnés à l'étranger. Aux noms que nous avons alors cités, nous ajouterons celui de M. Pitman, éditeur du *Spiritual Magazine*, 20, Paternoster row, à Londres, pour l'Angleterre. Tout abonné qui, au reçu de la présente livraison, ne se mettra pas en devoir de nous solder ou de nous prévenir de son intention de continuer à recevoir notre journal, ne le recevra plus à l'avenir. Quant aux spiritualistes fidèles et dévoués, amis de bonnes spéculations, nous les rappelons *tout particulièrement à la lecture des pages 445 et 446 de la 16e livraison précitée.*

ÉTUDES ET THÉORIES.

GUÉRISONS THAUMATURGIQUES. — LOIS ET PRINCIPES QUI LES GOUVERNENT.

Dans notre avant-dernière livraison, sous cette rubrique : *A ceux qui prétendent qu'il n'y a rien d'utile à retirer des vérités spiritualistes*, nous avons inséré plusieurs faits remarquables montrant les bienfaits que l'on doit parfois à l'action des Esprits. Nous en citerons d'autres dans le corps de la livraison suivante ; nous citerons notamment, comme nous l'avons fait en parlant de Lavater, les bienfaits matériels que l'homme a quelquefois retirés de la prière. Au nombre des articles que nous avons annoncés vont figurer ceux qui concernent les guérisons thaumaturgiques, les cures que produit, de concert avec la volonté, une foi vive, etc. C'est ainsi que nous montrerons la série des guérisons les plus célèbres dues à ces agents ainsi qu'à l'intervention des forces spirituelles. Nous montrerons les cures miraculeuses opérées dans l'antiquité, au moyen âge, de nos jours ; nous dirons un mot sur les principaux thaumaturges, tels qu'Elie, Elisée, Jésus, Pyrrhus, roi d'Epire, l'empereur Vespasien, Apollonius de Thyanes, l'empereur Adrien, les apôtres, saint Grégoire, saint Martin, saint Médard, saint Bernard, etc., etc., Greatreakes, Gassner, le prince de Hohenlohe, Dupont de Tours et tant d'autres. Nous citerons une foule de faits montrant que dans toutes les religions, à toutes les époques, dans tous les pays, il y a eu

des guérisons thaumaturgiques, et cela quand les conditions en vertu desquelles elles peuvent avoir lieu étaient établies. Ces conditions, ces lois, nous allons avant tout les exposer sommairement. Nous ne pouvons pour cela mieux faire que de reproduire ici l'article qu'a inséré dernièrement à ce sujet dans son *Journal de l'âme*, le docteur Rœssinger, de Genève, un des hommes les plus versés dans ces matières et qui en parle avec l'autorité d'un savant, d'un médecin, d'un spiritualiste convaincu et de bonne foi. Dans d'autres livraisons, nous entrerons dans l'exposé des faits en les commentant çà et là.

Voici donc ce que dit le docteur Rœssinger :

« La sympathie et l'antipathie vis-à-vis des guérisseurs, de même que vis-à-vis des boissons, des aliments et des médicaments, sont, ainsi que la volonté, des puissances douées d'une très-grande influence sur la guérison des maladies, et tous les jours nous voyons que la grande confiance occasionnée par la vue ou par les récits sympathiques relatifs au guérisseur, tend à déterminer plus facilement et d'une manière plus ou moins subite la guérison de maladies qui, jusque-là, avaient résisté à tous les moyens curatifs. L'effet surprenant des eaux minérales prises sur les lieux s'explique souvent aussi par l'effet miraculeux de la foi, ainsi que par la cessation des habitudes nuisibles, surtout lorsque l'analyse chimique se trouve tout à fait insuffisante pour démontrer dans ces eaux la présence de substances curatives de quelque valeur.

« Bien certainement que ce n'était pas seulement à l'époque de Jésus que les miracles de la foi guérissaient fréquemment des maladies, car nous voyons encore chaque jour s'opérer de ces miracles, soit par l'intermédiaire de magnétiseurs, d'homéopathes, soit par celui de croyants doués d'une grande force de volonté, ainsi que par l'intermédiaire de tous ceux qui savent captiver la confiance du malade.

« Il n'y a pas de doute que, d'un côté, la volonté, la foi et la confiance, possédées par le guérisseur, ne soient susceptibles de produire sur les malades des effets magnétiques moraux extrêmement puissants, surtout si ces qualités du guérisseur coïncident avec l'espérance et la confiance du malade; mais, d'un autre côté, cela n'empêche pas d'admettre que l'imposition des mains, la prière, les attouchements, les fric-

tions et même les simples passes à distance, ne soient quelquefois de grands moyens physiques et moraux de nature électro-magnétique, moyens doués d'une action curative souvent très-puissante lorsqu'il n'existe pas de désorganisation organique qui en neutralise les effets salutaires.

« Quant à l'action des médicaments administrés, soit intérieurement, soit extérieurement, il faut également reconnaître que cette action est électro magnétique, c'est-à-dire que ces médicaments tendent à diminuer ou à augmenter la vitalité de certains organes, ou à augmenter la circulation universelle sur des points particuliers du corps, de manière à influencer les autres points en sens inverse; en un mot, cela rentre dans la théorie de la gymnastique, qui tend à exercer certains organes pour tendre à faciliter le repos de certains autres.

« En résumé, l'action des médicaments comme celle de tous les moyens hygiéniques, magnétiques et autres, ont simplement pour but de rétablir l'équilibre normal dont la rupture produit les malaises et les maladies, soit physiques, soit morales.

« Tous ces moyens curatifs, de quelque nature qu'ils soient, ne sont donc en réalité, qu'une règle d'arithmétique qui, *lorsque les éléments sont logiquement posés*, est susceptible de démonstration mathématique, et *vice versâ*. Donc, tel médicament aura pour effet spécial d'électriser tel organe trop paresseux, pour diminuer d'autant la vitalité ou l'électrisation des autres organes, et ainsi de suite.

« Pour faire comprendre en quoi consiste l'équilibre normal qui dans le corps humain constitue la santé, je dirai que la santé physique est due à l'équilibre résultant d'une circulation nerveuse centrifuge, essentiellement électro-magnétique, se dirigeant d'une manière régulière au moyen de l'arbre nerveux, non-seulement depuis le cerveau et la moelle épinière, *comme centre nerveux général*, vers toute la circonférence du corps, mais encore du centre nerveux de chaque organe particulier vers les circonférences de ces différents organes.

« Si donc ce mouvement électro-magnétique normal éprouve quelque obstacle, soit local, soit général, les effets immédiats résultant de cet obstacle produisent nécessairement un mouvement rétrograde dans la circulation nerveuse normale, lequel doit se manifester par un état spasmodique avec action centripète ou envidente, antipode de l'action centrifuge dont

nous venons de parler, laquelle est essentiellement dévidente ou exhalante.

« Comme la circulation nerveuse entraîne plus ou moins avec elle ou dans sa direction les autres circulations, et en particulier, la circulation artérielle, il est facile de comprendre que des modifications importantes peuvent être les suites naturelles d'une modification un peu persistante de la circulation nerveuse.

« Lorsque l'action spasmodique n'est pas trop persistante, elle n'est accompagnée que de légers malaises, passagers, et, par conséquent, sans désorganisation ou sans tendance désorganisatrice, tandis que si elle est trop persistante, elle peut tendre à produire des engorgements ou des inflammations. Bien plus, les réactions et les contre-réactions qui suivent des actions rétrogrades subites, *trop violentes et trop persistantes*, peuvent aller jusqu'à produire le tétanos, l'apoplexie et d'autres affections très-graves.

« D'après ce point de vue, on peut comprendre comment peuvent s'effectuer ces guérisons miraculeuses, plus ou moins subites, dues soit au simple effet d'une foi vive, soit à celui de passes ou d'attouchements magnétiques ayant pour résultat de rétablir l'équilibre normal, en faisant cesser l'obstacle développant l'action rétrograde qui constitue la maladie ou, ce qui revient au même, en faisant cesser la rupture de l'équilibre physique.

« Puisque la foi et la confiance sont capables d'agir d'une manière aussi puissante sur la santé physique, à plus forte raison ces influences morales doivent-elles avoir un effet grandiose sur l'équilibre moral constituant le bonheur, la tranquillité et la santé de l'âme.

« Quant à l'effet direct des passes générales s'étendant et se transmettant électriquement de la tête vers les pieds et du centre vers la circonférence des différents organes, on comprend facilement combien peut être puissante l'action de ces passes, frictions et attouchements sur l'activité ou sur la régularité des circulations nerveuses, générales et particulières, du corps humain lorsque l'inflammation n'est pas encore survenue, puisque ces moyens convenablement pratiqués ont pour but d'anéantir le spasme soit local, soit général, qui entravait le mouvement général régulier constituant la santé,

« Lorsque ces moyens mécaniques, physiques, agissent conjointement avec une confiance réciproque non-seulement entre le guérisseur et le malade, mais entre le guérisseur et l'Être suprême, surtout s'il n'existe pas de désorganisation

chez le malade, il résulte fréquemment de cet ensemble de circonstances un rétablissement subit de l'équilibre physique et moral par le simple effet de la cessation ou de la grande diminution du courant rétrograde qui constituait le trouble, le malaise et la maladie !

« Il n'y a pas de doute que les guérisons miraculeuses opérées, soit par la seule force de la volonté, qui est elle-même une parcelle de la foi, soit par l'imposition des mains avec ou sans passes générales et locales, ne soient surtout grandement favorisées par la confiance ou par la foi du malade, disposition qui tend essentiellement à empêcher le développement des spasmes ennemis de l'harmonie ou de l'équilibre constituant la santé physique et morale ; tandis que le doute ou la défiance tendent nécessairement à favoriser ces spasmes ou cette circulation rétrograde ; cette désharmonie étant la destruction ou la rupture momentanée de l'équilibre normal qui constitue la santé.

« Sous ses différents aspects universels et particuliers, le tout physiologique n'est donc que le simple résultat d'une règle d'arithmétique ou d'un fait susceptible de démonstration mathématique, logique !

« D'après ce point de vue, il est facile de comprendre que, par le simple effet d'une volonté puissante, comme également par la simple application des mains sur le front, sur l'épigastre, sur le cœur ou sur toute autre partie du corps, une personne sympathique peut réveiller la circulation de manière à rétablir la circulation nerveuse et sanguine normale, soit l'équilibre constituant la santé, et *vice versâ*.

« C'est de cette manière que peut s'expliquer logiquement du même coup, et la puissance curative que possédait Jésus, et celle qu'ont possédée et possèdent encore certains magnétiseurs puissants, lorsque la volonté, la confiance et la foi sont réunies en même temps chez le guérisseur et chez le malade ; car Jésus lui-même ne pouvait opérer aucune guérison puissante dans son propre pays, dont les habitants ne pouvaient croire en sa divinité, ou, *ce qui revient au même*, ses compatriotes ne comprenaient pas que la puissance divine fût susceptible de se manifester par l'intermédiaire d'un Galiléen. De là le proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays !* »

(*Au prochain numéro le premier article de faits de guérisons thaumaturgiques.*)

PENSÉES GÉNÉRALES CONCERNANT L'ÉTAT DE L'AME APRÈS LA MORT.

LETTRES DE LAVATER A MARIE FEODOROWNA, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(2e lettre.)

I.

Madame,

Les besoins que l'Esprit de l'homme éprouve pendant son exil dans le corps matériel reparaissent lorsque l'Esprit se trouve délivré de cette enveloppe. Sa félicité sera alors de trouver à satisfaire ses besoins spirituels et sa damnation au contraire sera de ne pouvoir satisfaire les besoins matériels, d'en endurer la privation.

Avoir des besoins sans la possibilité de les satisfaire, c'est une damnation. Les besoins satisfaits donnent au contraire le bonheur.

Je voudrais parler ainsi à chaque homme : « Examine tes besoins, fais-en l'énumération; demande-toi s'ils sont en rapport avec le monde moins matériel qui t'attend ; si tu pourras les y satisfaire. Et quand même il en serait ainsi, vois si ces besoins sont de ceux qu'un Esprit immortel et doué de raison peut éprouver sans se déshonorer et dont il puisse désirer la satisfaction sans honte devant les compagnons de sa vie immortelle. »

II.

Plus l'âme aura été stimulée par l'amour de Jésus-Christ à travailler à satisfaire des besoins spirituels de ses coimmortels, à leur rendre la vie plus agréable et à les fortifier dans l'espoir d'une vie future, plus elle aura été poussée à contribuer à l'exécution des conseils de la sagesse et de l'amour suprêmes, plus elle se sera exercée à désirer de travailler avec désintéressement pour le bien, plus elle aura la capacité et en même temps le droit d'être reçue dans des sphères et des ordres d'Esprits plus élevés et plus purs.

III.

Si nous avons conscience que le besoin le plus naturel et en même temps le plus rare qui puisse naître chez un Esprit immortel (c'est-à-dire le besoin de Dieu, le désir de se rapprocher sous tous les rapports du Père invisible des Esprits et de s'y assimiler), si nous avons conscience que ce besoin est celui qui domine chez nous, oh! alors nous ne devons avoir aucune crainte concernant notre état futur lorsque le mur de séparation qui nous cache Dieu sera détruit par la mort. Là nous attend l'objet le plus grand, le plus digne, l'omni-présent objet de nos besoins les plus nobles. Ce qui nous a tenus séparés de cet objet, ce qui nous en entrave la jouissance, le corps matériel autrement dit, est enlevé. Le rideau du Saint des saints s'est déchiré à notre mort (1).

Celui qui est plus digne d'amour, celui que nous aimons au-dessus de tout, pénètre avec tous ses charmes divins notre âme qui, dans la joie et dans l'amour, ne peut se passer de lui.

IV.

L'amour pour Celui qui est le plus digne d'amour, ayant eu le dessus dans notre âme, ayant cherché de toutes les façons à la rapprocher de l'incomparable, et poussé à l'imiter dans son amour *pour l'humanité, amour si général et si bienfaisant*, alors notre âme se dégageant du corps montera avec une légèreté et une vitesse inconcevables, quoique sans doute par degrés, vers l'objet tout particulier de sa vénération et de son amour, vers la source inépuisable offerte à la satisfaction de ses besoins.

V.

Un œil faible, malade ou voilé ne peut regarder le soleil. Comment un Esprit impur, encore enveloppé du nuage épais qu'une vie complétement matérielle projetait sur lui au moment de la séparation terrestre, comment cet Esprit, pénétré

(1) Lavater fait allusion ici au rideau qui se trouvait dans le temple de Jérusalem et qui fut déchiré au moment de la mort de Jésus.

(*Note du traducteur.*)

du sentiment de son infimité, serait-il capable de contempler le père des Esprits environné de cet éclat, de cette image et de ce reflet qui rayonne sur les Esprits finis et les noie dans des océans de lumière?

Qui sait mieux que vous, très-sensible Impératrice, que les bons se sentent attirés par les bons? N'avez-vous pas acquis la connaissance du monde et des hommes? N'avez-vous pas souvent souffert de la présence des flatteurs, des hypocrites, des trompeurs et des calomniateurs, des hommes stupides, inhumains et sans caractère, qui se courbent comme des esclaves sous les paroles et les gestes des puissants? N'avez-vous pas fait l'expérience de ce qui mettait quelquefois ces âmes basses dans l'embarras le plus cruel? Un mot accentué de l'âme honnête qui hait toute hypocrisie, un regard perçant qui leur faisait sentir qu'on les sondait et qu'on les méprisait, les confondait tellement qu'ils se sentaient mal à l'aise en présence des hommes probes. Autant l'homme hypocrite se sent mal à l'aise en présence d'un honnête homme qui a de la force et de la pénétration, autant chaque âme privée du corps impur doit, en rapport avec sa nature intérieure, se sentir portée comme par une force irrésistible à fuir tous les enfants purs de la lumière, afin de dérober à leurs regards la nudité multiforme qu'elle ne peut cacher ni à elle-même ni aux autres.

VI.

S'il n'était pas écrit : Quiconque ne sera pas sanctifié n'aura pas la vue du Seigneur, cette vérité n'en serait pas moins dans la nature des choses. Une âme impure ne peut avoir aucun rapport, aucune sympathie pour l'âme pure. Une âme craignant la lumière ne peut pas être attirée par le Père de lumière. La lumière d'où toute obscurité est bannie doit être pour elle un feu dévorant.

VII.

Et qu'appelons-nous âmes impures? Il me semble que ce sont celles où la passion, le désir de se purifier, de se sim-

plifier, de se perfectionner ne domine pas; celles où, au contraire, l'égoïsme et l'intérêt propre dominent; celles qu ne sont pas soumises au principe plus élevé d'abnégation qui posent leur personnalité comme but unique de leur activité, et considèrent tout ce qui est en dehors d'elles-mêmes comme leur instrument dans la satisfaction de leurs désirs; celles enfin qui veulent servir deux ou plusieurs maîtres divisés entre eux (ennemis l'un de l'autre).

De telles âmes, il me semble, doivent se trouver, après la séparation du corps, dans une position pitoyable, relativement à la contemplation d'elles-mêmes, ou, en d'autres termes, au lieu de s'adorer, elles doivent en venir à se mépriser, entraînées qu'elles sont par la force supérieure de toutes les âmes égoïstes, dans la société de ces âmes misérables par leur égoïsme, condamnées par elles-mêmes à se maudire sans cesse.

VIII.

Plus l'âme est en opposition avec elle-même, plus elle est impure.

Plus grand est son égoïsme, plus grande est son impureté, et par suite plus grande est sa souffrance. Car, dans chaque âme humaine il est, en opposition avec l'égoïsme, un sentiment contraire, pur, divin, le sentiment moral; sans cela l'homme serait insensible à toute jouissance, à toute estime, à tout mépris de soi-même, insensible au ciel et à l'enfer. Cette étincelle de Dieu qui rayonne en lui, lui rend cruelle toute obscurité intérieure; c'est pour cette raison que les âmes les plus sensibles qui possèdent le plus de sentiment moral souffriront le plus quand l'égoïsme les aura dominées et aura opprimé en elles le sentiment moral.

IX.

Ainsi que l'accord et l'harmonie de l'homme avec soi-même et avec la loi intérieure résulte de sa pureté, il en résulte aussi de même son aptitude pour la lumière, sa félicité, son ciel, son Dieu. Son Dieu lui apparaît conforme à lui-

même, ou bien, suivant le proverbe populaire, tel homme, tel Dieu. A l'homme charitable Dieu apparaît comme amour sous mille formes aimables. A mesure que le principe d'amour est développé chez lui, il monte en degrés de félicité et d'aptitude pour cette félicité. Qui aime d'un amour désintéressé se trouve en harmonie invariable avec la source de tout amour et avec tous ceux qui puisent l'amour à cette source.

Une fois que nous sommes remplis d'un amour pur, alors nos efforts tendent à pouvoir monter vers les âmes aimantes et à communiquer avec elles. Pourvu que chaque jour nous fassions un pas dans l'œuvre de notre épuration de toute tache d'égoïsme, lorsque le moment arrivera où nous aurons à restituer notre corps mortel à la terre, notre esprit s'élèvera d'un vol proportionnellement rapide au prototype de tous ceux qui s'aiment et s'unira à lui avec une facilité inconcevable.

X.

Ni moi, ni aucun mortel ne savent au juste quel sera l'état de notre âme après la mort, et cependant, aussi certain que je suis que celui-là est bon qui ne fait que du bien, aussi certain suis-je que l'amour rendra à notre esprit une liberté complète, une vie sans fin de joie en Dieu et une force inépuisable à rendre bienheureux ceux qui en sont dignes.

Oh ! combien est incomparable cette liberté de l'esprit affranchi de la matière. Oh ! combien est grande et semblable à la lumière dans son élan l'ascension de l'âme bienfaisante. Oh ! combien est grande la force de communication réciproque de celui qui aime ! — Quelle lumière que tout son être ! Quelle vie dans toutes les parties de sa nature ! Que de courants de jouissance et de contentement rencontrent ses besoins nobles et mûris ! Que de légions d'Esprits aux formes gracieuses tendent les bras ardemment vers lui ! Que de voix harmonieuses partent de cette multitude de cœurs rayonnants disant : Esprit de notre esprit, cœur de notre cœur, amour de la source d'amour, âme aimante, tu es à nous, nous à toi ! Chacun

de nous est tien, et tu es à chacun de nous ! Notre Dieu est amour et Dieu d'amour est nôtre ! Nous sommes tous de Dieu et le suprême amour est bienheureux dans la félicité de nous tous. Puisses-tu, noble Impératrice, et puissé-je, moi avec toi, les yeux fixés continuellement sur l'amour qui nous a été révélé en Christ, nous former de plus en plus pour cette jouissance de l'amour par des faits, des prières et des souffrances! Je vous écrirai bientôt encore si Dieu le veut.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

AFFAIRE DE LA RUE DES NOYERS. — FAITS MYSTÉRIEUX A DIEPPE.

Un fait des plus étranges se produit en ce moment rue des Noyers. Le *Droit* le rapporte ainsi :

« M. Lesage, économe du Palais-de-Justice, occupe dans cette rue un appartement. Depuis quelque temps des projectiles, partis on ne sait d'où, viennent briser ses vitres et, pénétrant dans son logement, atteignent ceux qui s'y trouvent de manière à blesser plus ou moins grièvement : ce sont des fragments assez considérables de bûches à demi carbonisées, des morceaux de charbon de terre, très-pesants, et même du charbon dit *de Paris*. La domestique de M. Lesage en a reçu plusieurs dans la poitrine, et il en est résulté de fortes contusions.

« La victime de ces sortiléges avait fini par requérir l'assistance de la police. Des agents furent placés en surveillance ; mais ils ne tardèrent pas eux-mêmes à être atteints par l'artillerie invisible, et il leur fut impossible de savoir d'où venaient les coups.

« L'existence lui étant devenue insupportable dans une maison où il fallait être toujours sur le qui-vive, M. Lesage sollicita du propriétaire la résiliation de son bail. Cette demande fut accordée, et l'on fit venir, pour rédiger l'acte, Me Vaillant, huissier, dont le nom convenait parfaitement dans une circonstance où les exploits ne pouvaient se faire sans danger.

« En effet, à peine l'officier ministériel était-il en train de rédiger son acte qu'un énorme morceau de charbon lancé avec une force extrême entra par la fenêtre et alla frapper la muraille en se réduisant en poudre. Sans se déconcerter,

Me Vaillant se servit de cette poudre, comme autrefois Junot de la terre soulevée par une bombe, pour la répandre sur la page qu'il venait d'écrire.

« On espère que l'enquête, poursuivie par M. Hubaut, commissaire du quartier de la Sorbonne, éclaircira ce mystère. »

La police n'a rien découvert du tout, ce qui est bien extraordinaire, car rien n'échappe aux recherches de la police de Paris. Nous nous sommes rendus rue des Noyers, 46, et avons fait sur les lieux une minutieuse investigation. Tout d'abord, disons que ce n'est pas dans le domicile de M. Lesage que les faits se sont passés, mais dans celui de son beau-fils, M. Bigot. C'est un appartement au 5e d'une maison qui a une aile en marteau du côté du midi. On a supposé que les projectiles étaient lancés de cette aile de bâtiment, attendu que quand les croisées de l'appartement de M. Bigot étaient ouvertes, la moitié de chaque croisée qui était dans la direction opposée à l'aile était seulement atteinte. Mais toutes les croisées de l'aile de ce bâtiment étaient entièrement fermées, à l'exception d'une et quelquefois de deux par lesquelles le regard pénétrait clairement; et, pendant les huit jours que l'artillerie invisible fit ses décharges, jamais la police, les voisins aux aguets n'ont vu par ces croisées et n'ont pu trouver dans les appartements auxquels elles donnent jour, le moindre être ou la moindre machine qui pût lancer les projectiles. D'après la roideur et la direction qui leur était imprimée, ils ne pouvaient raisonnablement venir que de là. Mais les mains qui les lançaient, certes n'appartenaient pas à des êtres visibles et matériels. Une chose remarquable, c'est que la trace de la projection, qui n'était jamais visible que quand les matières lancées arrivaient au but, fut plusieurs fois vue, comme si les projectiles descendaient du haut de l'atmosphère. Mais ce qui a le plus étonné, c'est que le verre des carreaux cassés, bien que les croisées fussent tournées dans l'appartement, comme il en est de toutes les fenêtres ouvertes, c'est que le verre, disons-nous, tombait en dehors. Explique qui pourra ces faits; des incrédules, des ergoteurs, toutefois, s'obstineront encore à les attribuer à quelque farceur qui aurait eu jour et nuit,

aux yeux de la police, la constance de s'adonner au singulier plaisir de semblables décharges (1). Mais puisque les incrédules trouvent ainsi des explications naturelles pour tout fait que les hommes de consciencieuse observation ne peuvent expliquer, qu'ils exercent donc leur imaginative pour les faits suivants qu'a relatés en ces derniers temps la *Vigie de Dieppe*, faits que les journaux ont reproduits pour la plupart, et qui nous ont été d'ailleurs attestés par des témoins oculaires.

« Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg, son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de seize à dix-sept ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de charbon, de deux poids de différentes grosseurs, d'une pipe et d'une chandelle.

« Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils en étaient arrivés à tourner leur pain, quand tout à coup un morceau de pâte de 2 kilogrammes, échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre. Il était alors neuf heures environ, et, jusqu'à midi, il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante.

« Tout fut bouleversé, renversé et brisé ; le pain, lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi les débris de toutes sortes, fut complétement perdu ; plus de trente bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une vitesse extrême, les braisières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

« Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels. »

(1) Nous nous sommes rendu avec deux médiums rue des Noyers. Nous y avons consulté nos Esprits. Mais si nous nous plaisons à constater les phénomènes dont nous sommes témoin, nous sommes plus en garde contre les révélations des Esprits. Nous ne les enregistrons que rarement. Nous attendrons donc pour faire connaître ce que nous avons appris.

M. HOME A LONDRES

MAINS ET BRAS D'ESPRITS RENDUS PARFAITEMENT VISIBLES. — ESPRITS FAISANT DE LA MUSIQUE. — ASCENSION EXTATIQUE.

Le *Spiritual Magazine* de Londres, du mois de juin, donne des lettres adressées au rédacteur par deux de ses correspondants fort bien connus de lui pour être hommes sincères de tout point, et qui font le récit de manifestations arrivées en présence de neuf témoins dont on a les noms, noms que le directeur du journal fera connaître à tous ceux qui les lui demanderont. Voici deux de ces lettres intitulées : *Soirées avec M. Home.*

Londres, 1er mai 1860.

Première soirée. — La société était composée de M. et Mme Home et sept autres personnes.

Après être demeurés assis quelque temps autour d'une table, nous avons vu, suspendue dans l'air, une très-belle main de femme ; nous avons vu une partie de son bras, et ce phénomène nous a paru si céleste que nos cœurs furent remplis de reconnaissance envers le tout-puissant Créateur qui nous a permis d'en être témoins. La main nous était visible plutôt par la lumière interne, qui paraissait en sortir, que par la lumière externe. Bientôt après sa disparition, nous avons vu la main d'un homme placée sur la table beaucoup plus matérialisée encore que l'autre. Ensuite nous avons vu la main d'un tout petit enfant, qui a ensuite montré sa tête ; et, à la fin, des mains des Esprits ont tenu le petit enfant de manière à nous laisser voir ses épaules et sa taille. Après ceci, une main avec le bras s'est levée, couverte d'une blanche draperie diaphane, et cette main est restée visible au moins pendant cinq minutes. Enfin les mains des Esprits ont tenu devant nous une admirable guirlande de fleurs blanches ; nous ne vîmes jamais aucune guirlande, faite par des mains des mortels, aussi parfaite. Les Esprits nous ont ensuite dit, au moyen de l'alphabet, qu'ils allaient nous montrer l'emblème de la superstition, et nous avons vu une main noire. Après ils ont déclaré qu'ils voulaient nous montrer l'emblème de la

vérité, et nous avons vu une fontaine d'eau très-pure qui jetait une pluie argentée qui a disparu en laissant sur notre mémoire le souvenir de la perfection. En somme, les événements de la soirée ont été si merveilleux, que j'ai prié les amis qui m'accompagnaient de lire le présent procès-verbal et de le signer de leurs noms.

(*Suivent les signatures de personnes très-honorables.*)

9 mai 1860.

Deuxième soirée. — A huit heures du soir je me suis trouvé dans un salon où il y avait neuf personnes, entre autres M. Home. Nous avons entendu de belles mélodies jouées sur l'accordéon par des mains invisibles. Un monsieur a demandé l'air national *God, save the Queen*, on l'a tout de suite joué. Les Esprits ont ensuite enlevé M. Home. Ses jambes reposaient en l'air, le corps était dans une position horizontale et flottait comme une plume. Il a dit qu'il aurait bien voulu avoir un crayon pour faire une marque sur le plafond, mais que n'en ayant pas, il s'était contenté de faire une croix avec son ongle.

(*Suivent les signatures.*)

EXPÉRIENCES PERSONNELLES DU DIRECTEUR DE LA REVUE SPIRITUALISTE.

NOUVEAU MÉDIUM. — ESPRITS SE MANIFESTANT PAR DES BRUITS DIVERS, DES COUPS INTELLIGENTS ET INTENSES DANS LA TABLE, LE PARQUET, LES MEUBLES, LES MURS, LE PLAFOND. — ESPRITS SOULEVANT UNE TABLE, DES CHAISES, AGITANT UNE SONNETTE, APPARAISSANT ET DONNANT DES PREUVES D'IDENTITÉ, FAISANT DE L'ÉCRITURE DIRECTE, DES APPORTS DE LETTRES, ETC.

Pendant longtemps j'ai demandé à Dieu la grâce de trouver sur mon chemin un bon médium, un de ces médiums précieux par une bonne volonté inaltérable, un grand fonds de simplicité, de loyauté et de bonté, dont les facultés soient remarquables, susceptibles du plus beau développement. J'ai demandé en outre que ce médium soit constant dans sa bonne volonté et prêt à se donner à tout moment et de bonne grâce aux expériences qui doivent faire partie de l'œuvre que j'ai entreprise. Dieu a exaucé mes prières.

J'ai trouvé ce médium dans la personne de madame Delangle, la voisine de ma demeure, la maîtresse de la pension où je prends ma réfection de chaque jour, la pourvoyeuse de mes besoins domestiques.

Madame Delangle est une bonne simple paysanne du nord de la France, naïve, confiante, bonne à l'excès, plus propre à se laisser duper par tout le monde qu'à duper qui que ce soit. Elle appartient à une famille au sein de laquelle les dons médianimiques ont existé de tout temps. Sa mère, sa grand'mère étaient dotées de la faculté de voir les Esprits. Certains jours de l'année, comme à la Toussaint, par exemple, cette faculté s'exerçait d'une manière remarquable. Ces femmes voyaient venir s'asseoir au souper du premier novembre, tandis que les cloches sonnaient le trépas des morts, tous les membres décédés de leur famille, aïeux et bisaïeux, grands-oncles et grandes-tantes.

C'est sur le récit de ces faits que je me déterminai à voir si je ne pourrais pas avoir un médium dans la personne de madame Delangle.

Dès la première séance nous obtînmes par son intermédiaire des coups médianimiques (rappings, knockings). Ces coups se faisaient entendre avec assez d'intensité dans le parquet et dans la table. Nous continuâmes depuis à les obtenir et pûmes entamer la conversation avec l'Esprit du défunt mari du médium, homme qui fut, de son vivant, fort religieux et d'une grande pureté de vie. Il répondit à nos questions d'abord par le mode conventionnel suivant: un coup pour l'affirmative, deux coups pour la négative; quatre coups pour l'incertitude, trois coups pour la certitude, un grand nombre de coups précipités pour la certitude mêlée de satisfaction. Bientôt le même Esprit nous donna, par le mode alphabétique, la preuve de son identité. Ce furent des conseils intimes donnés à sa femme relativement à ses affaires du moment. Un jour une demoiselle assista à nos expériences; elles furent variées: un Esprit nouveau annonça sa présence; nous lui demandâmes pour qui il était venu. Il nous répondit qu'il était venu pour la demoiselle que nous avions à notre table et qui était médium sans le savoir. Prié par nous de se faire connaître, il écrivit son nom à l'aide de l'alphabet et le lieu de sa mort. Ces indications rappelèrent à la demoiselle un jeune homme de son pays natal, auquel elle était loin de songer, et qui était mort dans une circonstance bien malheureuse.

Telles ont été d'abord nos expériences; mais il arrive, à propos de raps médianimiques, que certaines personnes pour les expliquer prétendent qu'ils sont dus à des coups frappés par le médium avec le pied, soit sur le parquet, soit sur un des pieds de la table. La réponse à cela peut être celle-ci: que, parfois, quand aucune précaution n'est prise ni surveillance exercée, alors que le médium a son intérêt, son amour-propre engagés à obtenir des coups, il n'en obtient pas. S'il se servait de ses pieds, ses pieds, dans ces circonstances, ne manqueraient pas de fonctionner. Quant aux mains, elles sont toujours visiblement immobiles et écartées sur la table, et il n'y a pas lieu de les accuser non plus de complicité. Ces raisons auraient pu me suffire au besoin et servir à clouer le bec des incrédules obstinés. Mais je demandai à l'Esprit de madame Delangle, ainsi qu'à l'Esprit de mes bons amis d'autrefois, de se manifester par d'autres bruits que par des coups, d'imiter, par exemple, le bruit d'une scie, d'une signature qui serait faite sur un corps dur avec un poinçon. Les bruits dans toute leur étendue, leur nuance furent parfaitement reproduits, même pendant que les incrédules mettaient leurs mains sous la table. Je demandai en outre à nos bons Esprits de reproduire ces bruits et leurs coups intelligents

autour de nous, dans les meubles, les murs, au plafond, ce qui fut fait et ce qui se fait presque chaque fois en présence des visiteurs qui nous font l'honneur d'assister à nos expériences. Souvent nous avons entendu les coups retentir avec la force d'un coup de marteau qui serait imprimé de toute la vigueur du bras.

Cependant, à l'égard des coups entendus dans les murs, des incrédules disant que ces coups pouvaient émaner de compères placés dans les chambres voisines, il nous est arrivé de tenir parfois les portes ouvertes, et de proposer aux assistants d'aller passer une inspection des lieux au moment des bruits. Plusieurs l'ont fait, inopinément, à l'instant choisi par eux, et force leur a été de convenir que s'il y avait des compères, ils n'étaient ni en chair ni en os. Mais à ces sceptiques, qui, en présence d'un fait gros comme une montagne, s'emparent pour nier d'une apparence épaisse comme un grain de sable, il y a une autre réponse : c'est que notre médium est allé dans divers salons de Paris où il n'y avait point de compérage possible, et les mêmes faits s'y sont reproduits. Qu'on s'adresse entre autres à M. Delzant et sa société, rue Geoffroy-l'Asnier, 22, à Mme Brunel et sa société, rue Louis-le-Grand, 29.

Il est vrai que deux honorables visiteurs qui ont assisté à nos premières expériences ont trouvé, l'un que les coups ne s'entendaient pas toujours pour tous où on croyait les entendre ; l'autre, qu'ils émanaient pour sûr du médium dont on avait senti et vu remuer les jambes. La première objection, fondée parfois, ne peut cependant comporter avec elle le fait de jonglerie de la part du médium, attendu d'abord que, comme nous avons dit, si les coups émanaient de ses pieds, on en obtiendrait toujours à commandement, ce qui n'a pas lieu parfois ; attendu ensuite que les pieds ne peuvent imiter dans une table, des meubles, des murs, le plafond, le bruit parfois saccadé, cadencé, d'une scie, etc.; attendu enfin que des bruits causés par des pieds s'entendraient aux pieds, autour des pieds, dans le rayon des pieds et pas ailleurs. Un honorable visiteur disant que les bruits semblaient émaner du fauteuil, d'autres personnes présentes ont déclaré les entendre dans les murs, les tables, un canapé, l'une à sa droite, l'autre en sens opposé, l'une devant elle, l'autre derrière, mais jamais dans la table ou sous la table. Donc il y avait ubiquité de bruits et perceptions auditives diverses, phénomène qu'aucune jonglerie ne peut reproduire et qui, quand il se présente, n'est pas la chose la moins extraordinaire de ces remarquables expériences.

Quant aux mouvements de jambes remarqués au médium, devant les faits que nous venons d'exposer, ces mouvements ne peuvent plus être cités comme indice de la plus petite jonglerie possible. Qu'un médium, être sensitif, nerveux, passif au suprême degré, ait des contractions de muscles, de nerfs, et partant des mouvements, rien de plus naturel. N'est-il pas le conduit, le canal à l'aide duquel les Esprits peuvent se manifester? Son corps n'est-il pas semblable à une chaîne électrique, établie par le courant fluidique, le rayon psychique à l'aide duquel la manifestation peut avoir lieu? Si les Esprits remuent des tables, des meubles, les enlèvent, les déplacent, secouent et renversent des hommes, pourquoi voulez-vous que les médiums demeurent hors de leurs atteintes? Leur organisation devrait même être toujours l'objet de soubresauts, de mouvements continuels, et si parfois il n'en est pas ainsi, c'est qu'ils se maîtrisent avec une grande force d'attention afin de ne

pas passer pour tromper les assistants. La meilleure manière de voir que les mouvements de leurs membres sont inconscients et involontaires de leur part, c'est de bien examiner l'ensemble des faits. Il s'en est passé chez nous d'un caractère suffisant pour que l'observateur attentif et de bonne foi n'aille pas croire que nous avons été des mois entiers dupes des plus grossières jongleries.

D'ailleurs, un phénomène qui sort tout à fait des coups frappés, sont : les ascensions de table à la hauteur de passé un mètre, obtenues en présence de témoins ; la locomotion de ces tables de côté et d'autre sans contact, les assistants étant à deux mètres de distance ; le mouvement imprimé à une sonnette suspendue au plafond ; enfin l'expérience suivante qui a toujours parfaitement réussi : un assistant, quel qu'il soit, s'assied sur une chaise ou sur une table, s'y cramponne de toutes ses forces avec la ferme volonté d'y demeurer immobile. Le médium n'a pas posé les doigts quelques secondes sur les bords du meuble, que celui-ci se met en mouvement, malgré tous les efforts de la personne assise qui est obligée de laisser la chaise ou la table obéir au mouvement à moins de les voir se briser. Les personnes qui ont assisté à l'une ou l'autre des différentes expériences que nous venons d'énumérer sont : M. le baron de Groote, de La Haye (Hollande) ; M. Mérice, rue de la Pépinière, 43 bis ; M. Taillandier fils, rue Saint-Benoît, 20 ; M. Franchot, rue de Beaune, 2 ; M. Marius Trussy, rue Gambey, 8 ; M. Fontet, rue des Maçons-Sorbonne, 15 ; M. Beckman Olofson, rue de l'Oratoire-du-Roule, 11 ; M. le docteur Lipkau, rue Duphot, 26 ; M. Eugène Nus, rue de l'Empereur, 48, à Montmartre ; M. Colin, 21, rue Basse, à Passy ; Mme la baronne Pailhès et M. de Toulgouet, 25, rue Royale-Saint-Honoré ; M. Boucault, rue du Cherche-Midi, 100, et d'autres personnes dont le nom m'échappe ou qu'il serait par trop long de citer.

Mais un autre genre de faits à opposer aux incrédules sont les réponses faites par nos Esprits aux questions mentales, à celles qui leur sont faites dans des langues que ne connaît nullement le médium, enfin la précision avec laquelle ils indiquent l'heure et les minutes que marque le cadran de la maison. Ces diverses expériences, surtout les deux dernières, ont parfaitement réussi devant un grand nombre de témoins chaque fois qu'on les a faites. On peut les voir se renouveler quand on voudra.

M[me] Delangle, avons-nous dit, comme ses ascendants du côté maternel, a la faculté de voir les Esprits sous une forme déterminée, de les dépeindre de manière à montrer par là leur identité aux personnes qui les ont connus à leur état d'incarnation. Cette faculté s'est développée admirablement, surtout depuis que nous avons fait d'elle une excellente somnambule lucide. C'est quand la bougie est éteinte que les apparitions sont perçues par elle. Après une prière, nous évoquons et nous faisons venir une âme bien-aimée à l'aide de son mari, notre Esprit familier. C'est toujours l'âme d'une personne qu'a connue sur la terre quelqu'un de nos visiteurs. Cette âme bientôt se manifeste en frappant trois coups convenus dans le parquet, le mur ou le plafond ; elle vient ensuite à notre demande frapper dans la table, sous les propres mains de celui ou de celle qui l'a fait venir ; puis, selon notre désir, elle prend une forme sensible et se pose devant le médium, qui alors accuse sa taille, son âge, ses traits, les marques distinctives de sa physionomie, détails qui ne manquent jamais de la plus parfaite exactitude, quand les condi-

tions sont bonnes, que les assistants sont animés de l'intention consciencieuse de se rendre à l'évidence, qu'ils ne sont pas trop nombreux et sont dans un parfait accord de volonté et de bienveillance. Presque toujours les Esprits apparus donnent à la table des saccades, des élancements vifs et inattendus comme preuve de leur satisfaction; parfois ils vont jusqu'à toucher le médium ou la personne qui les a appelés. Des marques de la plus vive émotion, parfois mêlées de larmes de joie, ont souvent été données par ces derniers, devant ces manifestations touchantes auxquelles nous convions d'assister tous ceux de nos lecteurs qu'anime plutôt l'intention de bien observer, de se rendre à l'évidence des faits, que celle d'ergoter et de croire à tort à travers à de la supercherie. On peut notamment consulter à cet effet, entre autre personnes, M. Trussy, rue Gambay, 8; M. Gérin fils, marchand à Maubeuge; Mme Moureau, 44, rue de Trévise; MM. Lefebvre frères, rue Tirechappe, 17; M. Martineau oncle et neveu, à Rigneul-sur-l'Autise (Vendée); M. le comte de Lanjuinais, ancien pair de France, rue Basse-du-Rempart, 30, dépositaire du témoignage d'une personne qui a voulu demeurer inconnue, etc., etc.

Après le phénomène des apparitions constatées, en vient un autre que nous avons également obtenu, que nous obtenons encore parfois et qui a une portée tout aussi remarquable. Nous voulons parler de l'apport de lettres qui nous sont écrites par les Esprits.

La première fois que nous obtînmes cette manifestation prodigieuse, c'était en présence de quatre témoins, parmi lesquels se trouvait une somnambule endormie, parfaitement lucide, qui, en cet état, voit aussi les Esprits. Cette somnambule vit l'Esprit du défunt mari de Mme Delangle, que nous avions évoqué, écrire sur un morceau de papier apporté par lui et le jeter à nos pieds. Voici ce que renfermait ce papier : « *Chère amie Berthe, je ne t'oublie pas; je serai toujours avec toi. Prie pour moi et prends bien soin de notre enfant.*

« *Ton mari*, J.-B. DELANGLE. »

Sur mon observation que l'expérience n'était pas concluante, attendu que la somnambule avait pu se tromper dans sa vision, que le médium avait pu faire écrire à l'avance par quelqu'un (Mme Delangle ne sait ni lire ni écrire), avait pu, dis-je, faire écrire le billet et le jeter sous la table, sur cette observation un second billet fut jeté à nos pieds. Il contenait ces mots :

« *Chère amie*,

« *Pourquoi me faire répéter? Ce que je viens de te dire est la vérité, et tu ne dois pas avoir besoin d'une seconde épreuve pour croire que je suis toujours avec toi.*

« *Ton mari*, J.-B. DELANGLE.

Il n'y avait rien à objecter à la seconde épreuve. Il était avéré que Mme Delangle ne sachant pas à l'avance que nous ne nous contenterions pas d'une première lettre, ne pouvait avoir eu la pensée d'en faire écrire une seconde avant de venir à la séance, et relative à un cas non prévu. Le lendemain, un honorable ecclésiastique nous ayant rendu visite, nous expérimentâmes. Le visiteur entendant parler de l'apport merveilleux que nous avions obtenu, nous demanda, séance tenante, d'en provoquer un semblable. L'Esprit s'y refusa pendant deux heures, jusqu'à ce qu'enfin ayant, par nos prières,

notre volonté, dompté sa résistance, il jeta à nos pieds un petit papier contenant la semonce suivante :

« *Je suis étonné que tu recommences encore ce soir tes exigences, ma chère amie ; ce billet sera le dernier d'ici à longtemps.*

« *Ton mari*, J.-B. DELANGLE. »

Trois semaines plus tard, cependant, l'Esprit, vaincu par nos supplications, promit, d'après mon vif désir, d'écrire quelques mots à mon adresse personnelle ; il me fit savoir qu'il déposerait certaine nuit, chez moi, un papier écrit de sa main. Ce papier a été retrouvé; il contient ces mots :

« *Monsieur Piérart,*

« *Continuez votre œuvre, vous êtes dans la bonne et véritable voie du spiritualisme.*

« *Esprit de J. B. D.* »

A l'époque même où ce billet était déposé chez moi, Mme Delangle me dit que sa mère lui était apparue et qu'elle avait eu des songes symboliques ; nous eûmes la pensée d'évoquer cette bonne mère et de lui demander de l'écriture directe. Elle apparut à nos séances, toucha, étreignit sa fille d'une manière tangible, et déposa successivement à nos pieds deux billets écrits, sans orthographe et sans ponctuation, comme le pourrait faire une paysanne illettrée. Dans un de ces billets était un petit crayon avec garniture d'or de la valeur d'au moins 5 fr.

Cependant, toujours en garde et voulant pouvoir dire aux incrédules que j'avais pris toutes mes précautions, exercé tous les genres de contrôle, je demandai au médium si elle avait conservé de l'écriture de son mari et de sa mère, afin que nous puissions comparer. Elle me dit qu'elle ne se le rappelait pas, mais que si je voulais m'en assurer, je pouvais voir dans la boîte où tous ses papiers étaient serrés. J'allai aussitôt prendre cette boîte moi-même, je n'y trouvai aucune des écritures cherchées, mais seulement trois lettres d'une belle-mère. Je mis ces lettres sous clef, et je m'occupai le soir même d'évoquer cette belle-mère. Elle apparut à sa bru, et nous promit de son écriture à neuf jours de date, un vendredi, et chaque soir, pendant les huit jours qui suivirent, elle maintint invariablement sa promesse. Le vendredi arrivé, un visiteur se trouvant chez moi, M. Theubet, chef d'institution, rue Coq-Héron, 15, je le priai de demeurer avec moi, afin de prendre sa part de témoignage, si toutefois la promesse se réalisait. Elle se réalisa de tout point. Après la séance, un papier fut retrouvé à nos pieds, renfermant les mots suivants :

« *Ma chère belle-fille*,

« *Je suis toujours avec toi ne peut rien faire sens que je voie tu sens combien je t'ai toujours aimée.*

« Ve DELANGLE. »

Notre plus pressé fut de comparer l'écriture d'outre-tombe avec les lettres écrites du vivant de la belle-mère. C'était tout à fait la même chose, comme l'ont déjà constaté une foule de personnes et comme peut le constater le premier venu en venant chez moi.

Maintenant je ne désespère plus de rien, et je crois tout possible de la part de nos chers Esprits. Ils nous ont promis davantage en-

core, et au fur et à mesure qu'ils tiendront parole, nous en ferons part à nos lecteurs.

Ils n'ont pas même besoin que nous soyons à la table pour se manifester. Les jours qu'il doit nous arriver quelque chose en bien ou en mal, ils nous en préviennent en frappant spontanément dans les murailles, au plafond. Le matin, ils viennent frapper sous le chevet, dans la muraille contiguë à nos lits respectifs, afin de nous prévenir qu'il est temps de se lever; parfois on les entend qui remuent dans la cuisine la vaisselle et les couverts; on y va, on les trouve déplacés. Plusieurs fois, quand j'étais seul dans mon bureau relisant tout haut les articles de ma *Revue*, ils sont venus battre au champ aux endroits les plus significatifs de ma lecture en signe d'adhésion. L'un d'eux, l'autre jour, au moment où je passais du sommeil au réveil, est venu remuer, tirer mon oreiller; je me levai en sursaut pensant que c'était un chat qui était tombé sur ma couche, mais rien, si ce n'est des petits coups dans la muraille. J'appris bientôt, en liant conversation au moyen de ces coups, que le tout émanait des bons Esprits qui s'étaient manifestés à nous la veille au soir. Pour le coup, je crois que désormais il faut nous attendre à vivre de pair et compagnon avec nos Esprits; ils ne nous quittent plus d'un pas. Nous ne cessons de leur demander qu'ils veillent sur nous en nous donnant sans cesse de bonnes inspirations : puissent-ils nous écouter !

Je ne puis, avant de terminer, m'empêcher de parler d'une séance remarquable et d'autant plus digne d'être signalée, qu'elle a eu un nombre de témoins plus considérable que de coutume.

Les témoins étaient : Mmes Rodière, mère et fille; le docteur Olmade, rue de Hanovre, 10; M. Theubet, rue Coq-Héron, 15; M. Royer, cour des Fontaines, 4; son beau-fils, M. Bardin, rue Saint-Martin, 208; M. Paulin Deslandes, auteur dramatique, rue des Marais, 81; Mme Deslandes et sa mère.

Mme Rodière jeune est un médium remarquable, sous l'influence duquel se sont passés une foule de prodiges parfaitement attestés. Son adjonction à Mme Delaugle ne pouvait que provoquer des manifestations d'une plus grande intensité; nous obtînmes en sa présence des coups intelligents frappés jusque dans l'antichambre de mon bureau, les portes étant ouvertes et tout le contrôle désirable étant établi. Bien plus, un Esprit s'annonçant, comme étant l'épouse de M. Royer, apparut aux deux médiums qui le dépeignirent d'une manière identique, et le portrait qu'ils en firent fut trouvé de tout point exact. Bientôt l'âme de Mme Royer déclara qu'elle voulait se manifester à l'homme avec qui elle avait été unie par les liens du mariage terrestre et cela par l'écriture directe. M. Bardin, jusque-là fort incrédule, arracha un feuillet de son calepin, le jeta sous la table avec un crayon, et tous attendirent immobiles à la clarté de la bougie. Un moment après, l'Esprit frappa trois coups, signal convenu pour annoncer l'accomplissement de l'opération; M. Bardin reprit son papier et trouva écrits, de l'écriture connue de la défunte, ces mots :

« *Ami, prie pour moi.....* »

Ce fait, arrivé en présence de témoins incrédules, après toutes les précautions prises, n'a pas besoin de commentaires; il parle assez de lui-même !

Le lendemain de cette remarquable manifestation, nous recevions de M. Royer la lettre suivante avec prière de l'insérer :

Paris, 20 mai 1860.

« Monsieur le rédacteur,

« A la fin de notre petite soirée d'hier, vous avez annoncé que vous rapporteriez dans votre journal le fait si extraordinaire d'écriture directe que ma femme morte en 1854 nous communiqua à tous. Je vous prie instamment de mettre mon nom en toutes lettres, même mon adresse, ce qui vaut mieux, je crois, pour l'édification des incrédules. N'oubliez pas de mentionner non plus que non-seulement j'ai parfaitement reconnu l'écriture de ma femme, mais encore que le mot *ami* par lequel elle débute était son expression habituelle : ainsi, par exemple, elle ne me disait pas *mon ami, le diner est prêt*, mais elle disait : *ami, le diner est prêt*. Toutes les personnes intimes, et le nombre en est grand, attesteraient au besoin cette observation.

« Votre tout dévoué, ROYER. »

Voilà des expériences de tout point concluantes et qu'il ne peut être donné à personne de révoquer raisonnablement en doute. Nous avons cité quelques témoins; nous pourrions en nommer un plus grand nombre, car déjà plus de deux cents personnes, tant de France que de l'étranger, ont assisté à nos expériences. Mais la liste en serait trop fastidieuse et prendrait dans nos colonnes la place que réclament d'autres matières. Que ceux qui ne veulent point admettre sur notre seule affirmation la vérité des faits allégués ci-dessus, viennent chez nous, nous les recevrons avec plaisir, s'ils sont de bonne foi, s'ils veulent faire une étude sérieuse et suivie de ces phénomèmes grandioses, avec l'intention de les confesser quand ils en auront été témoins, et non avec le parti pris de se livrer à leur endroit à des railleries ou à des négations obstinées. Nous ne leur garantissons pas qu'ils seront témoins à première vue de chacune des remarquables manifestations que nous venons d'énumérer, mais ils en verront assez pour faire naître dans leur esprit les plus sérieuses réflexions.

Dans un autre article, nous entrerons dans de plus amples détails sur les faits qui se passent actuellement dans notre demeure. Nous prendrons corps à corps toutes les raisons qu'on peut imaginer pour en amoindrir la valeur; nous en montrerons la haute signification et nous nous livrerons à quelques considérations sur les lois qui gouvernent les vérités spiritualistes, considérations qui peut-être ne seront pas sans intérêt.

Z. J. PIÉRART.

VARIÉTÉS.

LE SPIRITUALISME AU BANQUET DE MESMER.

Un banquet a lieu tous les ans à Paris le 23 mai, où ceux qui attribuent à Mesmer la découverte de la force divine appelée *magnétisme*, force connue dès la plus haute antiquité, se réunissent pour fêter l'anniversaire de la naissance du docteur allemand. Cette année les deux sociétés mesmé-

riennes de Paris, la Société *Philantropico-magnétique*, président, M. Duplanty, la Société du *Mesmérisme*, président, M. le docteur Léger, se sont confondues pour célébrer la fête du 23 mai. Ce banquet a été surtout remarquable par les professions de foi spiritualistes qu'ont cru devoir formuler ceux qui y ont pris la parole. Tous sont convenus des faits sur lesquels nous nous efforçons chaque jour d'appeler l'attention des penseurs, sans toutefois se montrer parfaitement d'accord sur la source de ces faits. Dans cette réunion, un homme dont nous apprécions beaucoup la science, la franchise, M. le docteur Clever de Maldigny, a porté une fois de plus la parole en faveur de nos croyances, avec l'accent convaincu et persuasif qui le distiguent. Nous nous empressons à ce sujet de reproduire le passage qui le concerne dans le compte rendu du *Journal du Magnétisme* sans faire toutefois les réserves qu'a formulées ce journal en disant que la profession de foi de l'honorable docteur renferme des questions qui appelleraient la controverse et placeraient sur un terrain mouvant ceux qui voudraient les aborder. Pour nous M. de Maldigny est un homme conséquent, logique, persévérant dans ses convictions, et qui nous paraît être dans la bonne voie. Il s'appuie à la fois sur l'observation rigoureuse des faits et sur la haute philosophie spiritualiste des anciens dont il a fait une étude particulière. Sa science, ses expériences, ses études, sa haute franchise, lui permettent plus qu'à tout autre de parler avec une parfaite autorité. Voici donc les paroles qu'il a prononcées :

« J'étais loin du projet de paraître à cet anniversaire : on n'aborde pas une fête avec des habits de deuil. Mais, à l'annonce de la réunion des deux sociétés parisiennes du magnétisme, il m'a semblé que ceux mêmes de ses adhérents, que beaucoup de vous tous n'appellent que *la petite église*, ne devaient pas faire défaut à cette solennité fraternelle. Je suis venu par conscience du spiritualiste, fût-il réellement exceptionnel dans vos rangs.

« Certes, si j'avais crainte de pareille exception, je pourrais rappeler au praticien émérite, notre président, qu'il fut le premier magnétiste qui me parla « des bonnes et mauvaises

forces de la nature. » Il me racontait, à l'appui de cette maxime... ébahissante pour mes débuts, la terrible APPARITION dont il avait redouté sa fin tragique.

« J'invoquerais également, au besoin, le souvenir d'un de nos vice-présidents, le docteur du Planty. Sa véracité ne disconviendrait pas qu'un jour, chez le comte d'Ourches, après une séance intime et décisive, ce cher collègue, plein d'un subit enthousiasme, nous déclara que, « l'univers entier se refusât-il aux prodiges de cette évidence, lui, disciple de Mesmer et médecin, il se proclamait désormais des nôtres. »

« J'ignore ce que des années et des courants contraires ont peut-être produit de changement dans ces convictions. Je n'ai nul souci d'ailleurs de rechercher des étais rétrospectifs pour soutenir le courage de mes croyances actuelles. Il ne s'agit pas non plus d'un réquisitoire contre nos versatilités humaines. Qui de nous, sur le sujet si difficile et, parfois, si captieux, qui révolte ou subjugue nombre d'intelligences remarquables; qui de nous, sur une question si capitale, assurerait que l'avenir ne modifiera pas nos idées? Si je remontais à moins de dix ans de mon existence, oh! ce qui m'étonnerait le plus ici, ce seraient mes théories d'à présent, et les paroles de leurs formules.

« Cet aveu, sans doute, servira de sauvegarde à mes pensées, contre leur interprétation défavorable.

« Soyez-en bien convaincus, je n'oublie nulle part une droite et dévouée confraternité, malgré les reparties adverses de nos doctrines plus ou moins dissimilaires. Je plains plus que je ne blâme ceux qui s'écartent de la voie digne : ils ne font de tort qu'à leur propre caractère. Aux labeurs des vérités du magnétisme, aussi bien qu'au forum académique, ce que les uns nient, d'autres l'affirment. Eh! n'est-ce pas la marche séculaire de l'histoire des divers enseignements?

« Je viens donc, comme SPIRITUALISTE, *dans la moderne acception du mot*, déposer mon affirmation précise sur le champ libre de nos archives. »

Aux négateurs du spiritualisme.

Passagers sectateurs d'une école éphémère,
Si quelqu'un d'entre vous, dans son amour brisé,
Pleura, près d'un cercueil, ou sa fille... ou sa mère,
Celui-là je l'adjure! Alors eût-il osé,
Devant Dieu... seul à seul, assumer le langage,
Dont le ton pédagogue ou le mépris moqueur,
Essoufflé de grands airs sous un vide bagage,

Ne prouve fréquemment... que trop d'oubli du cœur?
S'il sentit, celui-là, tressaillir quelque chose
Au plus profond de lui; si ses pleurs étaient vrais;
Si ce qu'on nomme Esprit, — n'importe en soit la cause!
Lui donne espoir à l'âme, et paix à ses regrets,
Il est à nous déjà. Vous, tels que la nielle
Qui peuple au sein des blés et fraude messidor,
Vous ruinez la vie à sa source éternelle :
Lui, fera sa moisson avec la serpe d'or.

Des faits que vous niez... combien j'en ai vu naître!
Ils brillent à mes yeux, ils s'offrent à ma main,
Et souvent sans appel. Apprendre à les connaître
N'est pas l'œuvre d'un fou, ni frivole chemin.
J'ai veillé bien des nuits à sonder leur mystère :
Je l'ai scruté longtemps. Hélas! qu'ai-je obtenu?
L'obole qu'on obtient sur notre pauvre terre,
Si haut qu'en ses efforts l'homme soit parvenu.

Je suis, dans ma raison, certain du phénomène;
J'y crois comme à mon être : absolue est sa loi.
Mais porter l'analyse aux remous qu'il amène,
Là vous rasez l'écueil... le rescif de la foi.

C'est notre faute à tous : sur cette arène immense
Tant de germes menteurs volent à tous les vents!
Comme il naît au guéret selon qu'on l'ensemence,
Nous recueillons les fruits de ces germes vivants.

Plus d'orgueil parmi nous! A quoi bon qu'on nous prône?
Avouons humblement que nous ne savons rien.
Les faux dogmes s'en vont, partout on les détrône :
Poursuivons notre étude... et soyons gens de bien.

Dr Clever de Maldigny.

Après M. Clever de Maldigny, très-favorablement écouté par l'assemblée, un autre spiritualiste, M. le docteur Philipps, a aussi pris la parole. M. le docteur Philipps est un jeune savant également plein de conviction et de franchise. C'est l'auteur du remarquable ouvrage intitulé de l'*Electro-dynamisme vital*, où, bien avant qu'on parlât d'hypnotisme, il consignait sur cette matière des considérations du plus grand intérêt. Dans une suite d'expositions faites cet hiver au *Cercle de la presse scientifique*, il a de nouveau développé le fond de ses doctrines et s'est fait écouter avec la plus reli-

gieuse attention d'une foule de savants, d'auditeurs éclairés.

Le résumé de son cours vient d'être publié dans un livre intitulé : Cours de Braidisme ou hypnotisme nerveux *considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie et la pathologie*. M. le docteur Philipps est un de ceux qui ont été étudier le spiritualisme aux lieux où il a fait le plus de progrès, où il enfante chaque jour une foule de faits variés, c'est-à-dire en Amérique. Il avait donc autorité pour prendre la parole à la fête du mesmérisme. Il l'a fait en portant un toast qui a été religieusement écouté. Le voici :

A la constitution de la science du merveilleux.

« Mesdames et messieurs,

La découverte de Mesmer appartient à une famille dont les enfants nombreux étaient depuis longtemps dispersés et dont la réunion prochaine sera le plus glorieux triomphe de la science. Que le mesmérisme accueille donc avec joie les nouveaux venus, car ils ne viennent point disputer le patrimoine de leur frère, mais ils viennent pour lui prêter mainforte et combattre à ses côtés dans la séculaire bataille de la vérité contre l'erreur. »

APPEL AUX SPIRITUALISTES EN VUE DE LA PUBLICATION EN FRANÇAIS DES OEUVRES NON TRADUITES DE PORPHYRE ET JAMBLIQUE ET D'UNE BONNE TRADUCTION DE LA VIE D'APOLLONIUS DE THYANES.

Cerçay, ce 19 juin 1860.

Monsieur le rédacteur,

Déjà, il y a quelque temps, je vous ai prié d'appeler l'attention de vos abonnés et des spiritualistes ou spiritistes en général sur une œuvre très-utile et qui deviendrait de facile exécution du moment qu'un certain nombre d'entre eux voudrait y concourir. C'est la traduction des principaux ouvrages de l'antiquité qui renferment sur les vérités spiritualistes des documents et des doctrines importantes à connaître et à vulgariser, en faisant traduire les *Mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens*, de Jamblique. Il res-

terait à traduire et à publier en français la *Vie de Pythagore*, du même Jamblique; la *Philosophie des oracles*, de Porphyre, et la *Vie d'Apollonius de Thyanes*, de Philostrate.

Les savants n'ont pas pensé que ces ouvrages fussent dignes d'une traduction. Ils n'y ont vu qu'un tissu de rêveries. D'un autre côté, les docteurs du christianisme qui savent combien ces prétendues rêveries ont d'importance et pourraient jeter de jour sur l'établissement de leur religion et la constitution de ses dogmes, ont pensé qu'il serait bon de ne pas les laisser livrées à l'appréciation du premier venu.

Pour ne parler que de la *Vie d'Apollonius de Thyanes*, de Philostrate, on sait qu'il n'en existe que deux mauvaises traductions, complétement épuisées : 1° celle de Blaise de Vigénère, écrite en vieux français inintelligible et noyée dans une foule de commentaires ridicules ; 2° celle qui fut publiée à Berlin en 1774, en partie sur la traduction anglaise de Blount, ouvrage excessivement rare et que dépare d'ailleurs une suite d'annotations inutiles qui s'intercalent entre les chapitres. Il y a aussi la *Vie d'Apollonius de Thyanes*, de Legrand d'Aussy, publiée à Paris, en 1807. Mais, outre que ce dernier ouvrage n'est qu'une compilation fort incomplète de Philostrate, c'est d'un bout à l'autre l'œuvre d'un matérialiste qui révoque en doute tous les faits merveilleux attribués au théosophe de Thyanes, se livre à leur endroit à des explications rationnelles plus incroyables que les miracles eux-mêmes, allant parfois jusqu'à accuser Philostrate d'avoir imaginé ces miracles.

Il y a donc lieu de doter le public français d'une nouvelle et bonne traduction de la vie du divin Apollonius, que je regarde comme un des plus puissants médiums de l'antiquité, comme un des hommes les plus vertueux qui aient paru sur la terre, homme dont les pères de l'Eglise ont fait néanmoins un suppôt de Satan ; tandis qu'ils en auraient fait le plus grand de tous leurs saints s'il fût né dans le christianisme ; car tel a été dans tous les temps et tel est encore aujourd'hui la tactique des prêtres chrétiens d'attribuer au diable les prodiges qui ne sont point opérés sous leur direction, dans l'intérêt

de leurs doctrines et auxquels ils n'ont point mis leur visa, ces prodiges émanassent-ils des personnes les plus vertueuses et fussent-ils revêtus du caractère le plus religieux. Le diable dans ce cas, disent-ils, se transforme en ange de lumière pour mieux tromper les hommes.

Mais la réponse à ces théories est de bien faire connaître les faits, de les exposer dans toute leur vérité, et l'histoire d'Apollonius de Thyanes à cet égard est d'un prix inestimable.

Il est donc de notre devoir de mettre enfin à la portée de tous la biographie de cet homme extraordinaire qui par sa vie sainte s'était attiré la protection des Esprits supérieurs qu'on appelait alors des dieux, de cet homme qui fut aimé et honoré par plusieurs rois et empereurs, qui eut la sympathie des peuples qui l'ont connu, qui fut par goût pauvre au milieu des richesses, grand au milieu des dangers, insensible aux flatteries et dont la vérité et la vertu furent le culte principal.

Tel fut Apollonius de Thyanes considéré comme divin par plusieurs peuples.

Je demande donc à toutes les personnes qui partageraient ma manière de voir touchant la traduction des ouvrages précités de Jamblique, de Porphyre et de Philostrate, qu'elles veuillent bien s'unir à moi dans cette œuvre. Elle commencerait par la publication de la vie d'Apollonius sur le texte corrigé qu'a publié en grec et latin, en ces derniers temps, M. Firmin Didot. Peut-être que parmi les spiritualistes il s'en trouvera quelques-uns qui seront tentés de traduire de leur propre main. La publication n'en aura que plus de valeur.

Je vous prierais, monsieur le rédacteur, de vous charger de recevoir les adhésions à ce projet, afin qu'une action commune, assurée, puisse en être le résultat.

Agréez..... J.-N. TIEDEMAN.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin.

L'ŒUVRE SPIRITUALISTE PROGRESSE.

DIEU COMBAT POUR NOUS — FAITS NOUVEAUX.

Que nos frères en spiritualisme se réjouissent. Les progrès de notre cause sont de plus en plus marqués, malgré tous les genres d'obstacles, toutes les hostilités, les préventions, les sarcasmes, même malgré les enfants égarés qu'elle compte dans son sein, c'est-à-dire les obsédés, les possédés, les charlatans, les dogmatiseurs qui ont abordé la question par son côté le plus étroit, le moins solide. Les faits surgissent de toutes parts et viennent donner le plus éclatant démenti aux affirmations orgueilleuses du matérialisme. Des conversions s'établissent dans les premières régions de l'ordre social, chez des esprits distingués par l'intelligence, les sentiments élevés, délicats. Une soif de spiritualisme semblable à celle que l'on vit dans le monde romain à l'apparition des apôtres de la foi chrétienne se montre partout. En face du matérialisme effréné qui a si profondément gangrené la civilisation moderne, en face des sarcasmes, des négations, ou le plus souvent du silence dont nous gratifie une presse toute-puissante, en face de tant d'entraves apportées à l'expansion de notre œuvre, de tels résultats auraient lieu de surprendre si on n'était tenté de s'écrier avec le poète :

Eh! comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous!

Oui, spiritualistes, sachez-le bien, Dieu combat pour nous. J'en ai les preuves personnelles les plus touchantes qu'il m'ait jusqu'ici été donné d'avoir. Je n'ose raconter les faits dont je suis actuellement témoin dans ma demeure... Un sentiment de modestie que l'on comprendra m'empêche d'être explicite à ce sujet... qu'il suffise de savoir, que seul, le plus souvent et parfois devant témoins, je suis l'objet de manifestations spontanées qui ne sont rien autre qu'une confirmation de la voie que j'ai prise dans l'œuvre nouvelle. Par ces manifestations, les grandes questions spiritualistes que je me pose chaque jour mentalement à mon esprit sont résolues affirmativement ou négativement par l'intervention d'avertissements particuliers du caractère le plus merveilleux....

D'un autre côté, des frères, des sœurs en spiritualisme, des croyants, des médiums m'écrivent pour m'apprendre qu'ils ont eu au sujet de ma vocation des révélations; que je dois avoir la plus grande foi dans ma mission et m'armer de courage;..... que la voie que j'ai tracée, c'est-à-dire celle de l'examen, de l'expérience et de la recherche consciencieuse, sera la bonne et que le triomphe de la vérité est au bout.... Puissent-ils être les inspirés de Dieu et puissent leurs oracles être empreints de l'esprit de vérité!

A Paris, madame Delangue, le médium dont j'ai entretenu dernièrement mes lecteurs, me prête toujours le concours de ses remarquables facultés, et de nouveaux faits que de nombreux témoins attesteront prouvent que ce n'est pas en vain que Dieu a placé cette femme sur mon chemin. — Un autre médium des plus puissants et l'un des plus remarquables que renferme la France, madame Rodière, est venue se fixer sous le toit commun qui nous abrite, 21, rue du Bouloi, et nous à rendu témoins de faits on ne peut plus émouvants, dont le récit résumé sera donné prochainement dans ce recueil.

En Angleterre la présence des Harris, des Squires et des Home a porté ses fruits, et aujourd'hui la question spiritualiste remue tous les esprits dans la haute société britannique. A ces médiums est venu dernièrement se joindre Redman, l'illustre auteur des *Heures mystiques* dont nous avons longuement parlé dans une de nos livraisons de l'année dernière. Les conversions qu'ont opérées ces puissants médiums sont innombrables, et toute la presse de Londres en a retenti. Prochainement nous reproduirons l'article qui a été publié relativement à M. Home dans le *Cornhill Magazine*, publication du monde fashionnable de l'Angleterre, et dont les écrivains sont l'élite de la littérature de ce pays.

En attendant, disons que la personne de qui nous tenons ces faits et à la sincérité de laquelle nous avons une foi profonde, a vu chez un des ministres de la Grande-Bretagne, en présence de M. Home, une lourde table s'enlever et se jeter d'elle-même au-dessus d'un canapé, un accordéon traverser

lentement les airs, en jouant une symphonie délicieuse, phénomènes qui ont déja eu tant de précédents sous l'action médianimique de l'illustre médium, et dont la signification, comme conversions, démonstration des forces spiritualistes, pourtant si effrontément niées, a une importance que nul ne contestera.

Vers la même époque avait lieu chez l'ambassadeur français à Londres une séance intéressante dont parle le *Spiritual Magazine*. Le médium était madame Besson, les assistants étaient le duc et la duchesse de Malakoff, le comte de Persigny et lord Ward.

En Amérique, les grandes vérités, qui sont encore à l'état de démonstration timide en Europe, ont continué à passer dans le domaine des réalisations. On va, dit le *The Herald of Progress* de New-Yorck, y établir des écoles pour la jeunesse où les principes du spiritualisme seront enseignés en lieu et place des anciens systèmes théologiques. Il est temps en effet que le genre humain secoue le bagage de fables absurdes dont il a été bercé jusqu'ici et qui sont l'une des grandes causes du scepticisme moderne. Le spiritualisme élèvera les générations nouvelles à des croyances durables, qui n'auront plus rien à redouter des premiers éclairs de la raison. — Un autre fait bien intéressant que nous apprend aussi le *The Herald of Progress*, c'est l'usage que l'on a pris depuis quelque temps dans le Nouveau-Monde d'inviter des médiums et des orateurs extatiques aux funérailles des frères morts dans la cause. Les peintures touchantes qu'ils font de l'autre vie dans leurs oraisons, les communications qu'ils apportent au nom de l'âme du défunt, procurent à leurs proches, à leurs amis attristés les plus grandes consolations.

Oui, spiritualistes, soyez-en pénétrés, un nouveau monde, un nouvel ordre de vérités religieuses, d'idées et d'usages se prépare et ne peut tarder à régénérer l'humanité.

Z. J. Piérart.

ÉTUDES ET THÉORIES, FAITS ET EXPÉRIENCES.

GUÉRISONS THAUMATURGIQUES. — PRINCIPAUX FAITS CONTENUS DANS LA BIBLE ET DANS LES AUTEURS PROFANES DE L'ANTIQUITÉ.

2e article (1).

Les guérisons thaumaturgiques, les cures dues à l'action des forces spirituelles mises en œuvre par les agents tout-puissants de la foi, de la volonté, de l'imagination, ont existé, avons-nous dit, de tout temps. C'est surtout chez les peuples simples, instinctifs, vierges encore, où ces agents règnent sans mélange, qu'elles ont été les plus fréquentes et les plus remarquables. Plus loin, nous citerons des exemples pris dans les annales du moyen âge, dans les mémoires des voyageurs qui ont exploré les parties les plus reculées du globe, qui ont visité les peuples sauvages. Aujourd'hui, nous allons faire un exposé sommaire des principales guérisons thaumaturgiques de l'antiquité. Ces guérisons sont : 1° celles que mentionnent l'Ancien et le Nouveau Testament; 2° celles qu'ont rapportées différents auteurs grecs ou latins.

La Bible étant entre toutes les mains, nous nous bornerons à indiquer la nature des guérisons merveilleuses qui s'y trouvent consignées, renvoyant pour les détails aux chapitres et aux versets qui sont relatifs à ces guérisons. Pour celles qui sont rapportées par différents auteurs profanes de l'antiquité, nous extrairons les récits textuels des plus importantes; nous les mettrons sous les yeux de nos lecteurs sans commentaire au cun : les faits parleront assez d'eux-mêmes. D'ailleurs, les commentaires auront naturellement leur place à la fin des exposés successifs de faits que nous nous proposons d'établir. Alors, nous irons au-devant de toutes les objections, nous examinerons les explications, les théories diverses que les matérialistes ou les sectaires exclusifs des différentes religions ont cru formuler. Nous montrerons, et par la logique toute-puissante des

(1) Voyez la précédente livraison.

faits, et par les déductions du bons sens et de la bonne foi, que les guérisons thaumaturgiques sont dues à des causes d'un ordre tout spirituel, causes qui dominent toutes les religions particulières, et que pour les expliquer il faut se placer à un point de vue plus élevé qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Les principales guérisons thaumaturgiques de l'antiquité, tant celles qui sont rapportées dans la Bible que celles que citent divers auteurs profanes, ont été appliquées aux maladies suivantes :

1° Cécité. Voyez *Tobie*, ch. II et ch. VI; *Rois*, 2, ch. VI; *Matthieu*, ch. XII; *Luc*, ch. VII; *Matthieu*, ch. XV, XXI; *Luc*, ch. XVIII; *Marc*, ch. XI; *Matthieu*, XX, IX; *Marc*, VIII; *Jean*, IX; V; *actes des apôtres;* Suétone, Tacite, Elius Spartianus, Philostrate, *Vie d'Apoll.*

2° Paralysie. *Matthieu*, IV, IX; *Marc*, II; *Luc*, V; *Matthieu*, VIII; *Luc*, VII; *Jean*, V; *Actes des apôtres*, IX.

3° Claudication. *Matt.*, XV, XXI; *Jean*, V; *actes*, III, XIII, XIV. Suétone, Tacite, Philostrate, *Vie d'Apoll.*

4° Mutité. *Matt.*, IX; *Luc*, XI; *Matt.*, XII; *Luc*, I.

5° Surdi-mutité. *Marc*, VII. Hérodote.

6° Lèpre. *Luc*, V; *Matt.*, VIII; *Marc*, I; *Luc*, XVII; Rois, 2, chap. V.

7° Fièvre. *Luc*, IV; *Matt.*, VIII; *Jean*, IV; Amnien Marcellin, Spartianus.

8° Hydropisie. *Luc*, XIV. Dion Cassius, Philostrate, *Vie d'Apoll.*

9° Main sèche, impotence. Rois, 1; *Marc*, III; *Matt.*, XII; *Luc*, VI; *Jean*, V, et saint Jérome.

10° Hémorrhagie. *Matt.*, IV; *Luc*, VIII; *Marc*, V.

11° Déviation rachidienne. *Luc*, XIII. Stérilité. *Luc*, I; Genèse, XVI, XXX; Rois, 2, IV; Juges, XIII; Rois, 1.

12° Possessions. *Rois* 1, XVI; *Matthieu*, IV, IX, VIII; *Marc*, I, III, VI; *Luc*, VIII; *Marc*, XVI; *Luc*, VI, VII; *Matt.*, XII; *Luc*, XX; *Marc*, I; *Luc*, IV; *Matt.*, XV; *Marc*, VII, IV; *Luc*, IX; *Matt.*, XVII; *Marc*, V; *Luc*, VIII; *Matt.*, VIII; *Luc*, XIII. Philostrate, Tacite.

CAS DE GUÉRISONS MIRACULEUSES RACONTÉS PAR DES AUTEURS PAÏENS.

On lit dans Tacite, *Hist.* IV, 81 :

« Pendant les mois que Vespasien passa à Alexandrie, plusieurs prodiges arrivèrent, par où se manifesta la faveur du ciel et l'intérêt que les dieux semblaient prendre à ce prince. Un Alexandrin, homme du peuple, connu pour avoir perdu la vue, se jette à ses genoux, et implore en gémissant un remède à son mal. Il se disait envoyé par une révélation de Sérapis, la principale divinité de cette nation superstitieuse, et il conjurait l'empereur de daigner lui humecter les joues et les yeux avec la salive de sa bouche. Un autre, perclus de la main, demandait, sur la foi du même dieu, que cette main fût foulée par le pied de César. Vespasien les repoussa d'abord avec moquerie. Comme ils insistaient, le prince hésita : tantôt il craignait le reproche d'une crédule présomption, tantôt l'ardeur de leurs prières et les flatteries des courtisans lui donnaient de la confiance. Enfin, il ordonne aux médecins d'examiner si le mal qui prive l'un de ses yeux, l'autre de son bras, peut être vaincu par des moyens humains. Les médecins, après des raisonnements divers, répondirent « que la force visuelle n'était pas détruite dans l'aveugle, et qu'elle reviendrait si on écartait l'obstacle ; que la main de l'autre, jetée hors de sa position naturelle, y pouvait être rétablie par une salutaire pression ; que peut-être c'était la volonté des dieux, et qu'ils avaient choisi le prince pour instrument de leurs œuvres ; qu'après tout, si le remède opérait, la gloire serait à César ; s'il était vain, le ridicule tomberait sur ces misérables. » Vespasien, plein de l'idée que tout est possible à sa fortune et ne voyant plus rien d'incroyable, prend un air satisfait, et, au milieu d'une foule attentive et curieuse, il exécute ce qui est prescrit. A l'instant, la main paralysée est rendue à ses fonctions, et le jour brille aux yeux de l'aveugle. »

Suétone, *in Vesp.* 7, raconte les mêmes faits de la manière suivante :

« Vespasien, prince nouveau et en quelque sorte improvisé, manquait encore de ce prestige, de cette majesté qui appartient à la souveraine puissance : elle ne se fit pas longtemps attendre. Devant son tribunal se présentèrent un homme du peuple privé de la vue et un autre qui souffrait de

la jambe : ils le supplièrent de les secourir ; car Sérapis leur avait indiqué, pendant leur sommeil, les moyens de soulager leurs maux : les yeux de l'un verraient, si Vespasien voulait y cracher ; la jambe de l'autre se guérirait, s'il voulait la toucher de son pied. Croyant à peine qu'il en pût être ainsi, Vespasien n'osait pas même le tenter ; enfin, ses amis le pressèrent d'accéder à leurs vœux, de le faire : il essaya de l'un et l'autre remède devant une assemblée, et l'événement ne le trompa point. »

Dans Dion Cassius, *in Adrian*, XXIV, on voit que Adrien fut guéri de son hydropisie par charmes et enchantements.

Hérodote, en parlant de la bataille de Thymbrée où Cyrus vainquit le roi Crésus, dit qu'au plus fort de l'action, ce roi eût été tué d'un coup de hache par un soldat perse, sans un fils, enfant sourd et muet qui l'accompagnait. Cet enfant, voyant son père en danger, lui sauva la vie en criant avec force au milieu de la mêlée : « *Arrête, soldat, ne porte pas ta main sur le roi Crésus.* » Ce fait, qui nous montre ainsi le recouvrement de l'ouïe et de la parole sous l'empire d'une forte émotion, a de nombreux exemples dans l'histoire. Nous en avons raconté un bien remarquable arrivé en 1858 dans le département des Côtes-du-Nord. (*Revue spiritualiste*, tom. 1, 13e livraison.)

Ammien Marcellin, liv. XXIX, rapporte que la fille de l'empereur Valens étant malade, on fit venir une vieille femme, qui avait le pouvoir de guérir les fièvres intermittentes en prononçant quelques paroles ; elle rendit en effet la santé à la malade.

Spartianus, dans la *Vie de l'empereur Adrien*, dit que ce prince étant en Pannonie, un aveugle vint vers lui, avec l'assurance qu'il pourrait le guérir. Sur ses instances, Adrien le toucha, et aussitôt il recouvra la vue ; l'aveugle guéri toucha à son tour l'empereur qui avait la fièvre et la fièvre le quitta.

Plutarque dans la *Vie de Pyrrhus*, dit : « qu'on avait l'opinion qu'il guérissait ceux qui étaient malades de la rate en sacrifiant un coq blanc, en touchant avec son pied droit tout doucement à l'endroit de la rate le flanc gauche des malades couchés à la renverse : il n'y avait si pauvre, si basse, si vile personne qui le requît de ce remède et à qui il ne l'oc-

troyait, prenant le coq qu'il avait sacrifié pour son salaire, et lui en était le présent très-agréable. L'on dit que le gros orteil de son pied droit avait quelque vertu divine, de sorte qu'après sa mort, quand on brûla le corps, tout le reste ayant été consumé et réduit en cendre par le feu, on trouva ledit orteil sans avoir été en rien offensé. »

Pline parlant du même fait le confirme et nous apprend que l'orteil de Pyrrhus fut mis dans un reliquaire, et conservé dans un temple. V. *Pline*, VIII, 2.

On voit dans la *Vie d'Apollonius de Thyanes*, de Philostrate, liv. I, ch. X, comment un jeune homme hydropique apprit dans une vision somnambulique que le sage de Thyanes le guérirait s'il allait le consulter, et comment effectivement il le guérit. On voit aussi dans le même ouvrage, liv. III, ch. XXVIII, XXIX, le récit qui est fait d'une possession remarquable et quel remède les sages ou prêtres hindous, consultés à ce sujet, prescrivirent pour la guérir. On y voit aussi les faits suivants:

« Un boiteux se présenta devant lesdits sages en présence d'Apollonius. C'était un excellent chasseur de lions. Attaqué par un de ces animaux, il s'était déboité la hanche et une jambe était devenue plus courte que l'autre; le sage frotta la partie avec les mains et le garçon s'en alla rétabli. Un borgne recouvra l'œil qu'il avait perdu; un manchot reprit l'usage de la main dont il ne pouvait se servir. Voici comment ils guérirent une femme qui avait eu sept couches difficiles. Ils ordonnèrent à son mari de porter, lorsque le temps de l'accouchement serait venu, dans la chambre de la malade un lièvre vivant caché dans son sein, de faire un tour autour de la femme et de la délivrer avec le lièvre, ajoutant que la matrice sortirait avec l'enfant, si on ne chassait subitement le lièvre. »

Dans le chapitre XX du liv. IV, on voit comment Apollonius délivra un démoniaque; il était alors à Athènes. « Comme il discourait en public, il se trouva parmi ses auditeurs un jeune homme efféminé, voluptueux et si débauché, qu'on s'en moquait quelquefois dans les chansons de table. Il était de Corcyre et se disait descendu d'Alcinoüs, Phéacien qui avait si bien accueilli Ulysse. Apollonius parlait des libations et disait qu'il ne faut pas boire à la coupe qui a servi pour les libations, afin de la réserver pure et nette pour les dieux. Il ajouta que cette coupe devait avoir des anses et qu'il fallait verser la libation par le côté des anses, parce qu'on n'y

porte la bouche que très-rarement ; le jeune Corcyrien interrompit ce discours par un grand éclat de rire. Apollonius le regardant dit : « Ce n'est pas toi qui me fais cet affront, c'est le démon qui t'agite sans que tu le saches. » En effet, le jeune homme ne savait pas qu'il était possédé : il riait des choses dont nul n'aurait ri ; tout d'un coup il changeait le rire en leurs, quoiqu'il n'eût aucun sujet de pleurer ; quelquefois il parlait ou chantait tout seul. Les hommes attribuaient ces extravagances à sa jeunesse efféminée et vicieuse, mais ce jeune homme était contraint par le démon à faire mille folies. Lorsque Apollonius le regardait, le démon parlait d'un ton tout à fait craintif et colère, comme se plaignant et se sentant tourmenté ; il jurait qu'il sortirait de ce jeune homme et qu'il n'entrerait dans personne. Apollonius lui parlait avec indignation comme les maîtres parlent à des esclaves rusés, fourbes, impudents, jeunes et vicieux en un mot. Il lui commandait de quitter cet homme, et de donner quelque marque de son départ. Le démon dit que pour marque il abattrait une statue qu'il montra parmi celles qui étaient sous le portique royal, près duquel ceci se passait. La statue chancela et tomba. Qui pourrait décrire le bruit qui s'éleva et les applaudissements de la multitude étonnée ? Le jeune homme se frotta les yeux comme s'il sortait d'un profond sommeil ; il tourna son visage du côté du soleil, honteux de ce que toute l'assemblée le regardait. Sa pétulance avait disparu, il n'avait plus le coup d'œil habile ; il était revenu à lui-même, comme si les remèdes l'eussent délivré d'une cruelle maladie. Il quitta les habits efféminés et magnifiques ; il renonça à toute sorte de délicatesse, embrassa une vie frugale, prit un manteau de vil prix et imita les mœurs d'Apollonius.

Maintenant qu'on sait qu'Apollonius avait aussi le grand pouvoir, le divin pouvoir de chasser les démons, on va le voir ressusciter une personne morte (*Philostrate*, liv. IV, ch. 45.)

Apollonius fit aussi le prodige suivant : « Une jeune fille était déclarée morte ; son fiancé suivait la bière fort affligé, comme on l'est dans de semblables circonstances. Toute la ville de Rome pleurait avec lui. Cette fille était d'une maison consulaire. Apollonius rencontrant cet enterrement dit : « Arrêtez la bière ; j'apaiserai les larmes que vous répandez à cause de cette fille, et il demanda son nom. Presque tous les assistants crurent qu'il allait prononcer une oraison funèbre ou quelque autre discours propre à exciter les larmes. Mais Apollonius ne fit que toucher cette fille et dire tout bas quel-

ques mots, et il la rappela de la mort qui semblait l'avoir saisie. La fille commença d'abord à parler et retourna dans la maison de son père, comme jadis Alceste qu'Hercule rappela à la vie. Les parents de cette fille donnèrent à Apollonius 150,000 drachmes. Il dit qu'à son tour il les donnait en dot à cette fille. »

Plus loin, liv. v, ch. 43, on voit Apollonius guérir un jeune homme mordu d'un chien enragé.

Nous avons parlé des cures merveilleuses qu'il vit dans l'Inde. Ce pays, patrie par excellence des ascètes, des voyants, etc., a aussi été de tout temps le principal foyer de la thaumaturgie. Plus loin, nous rapporterons à ce sujet une foule de faits recueillis par les voyageurs, des explorateurs modernes qui ont parcouru les deux presqu'îles de l'Indoustan, le Thibet, la Chine, etc. Contentons-nous de dire qu'au xv[e] siècle, alors même que l'Inde et ses religions étaient en complète décadence, les cures merveilleuses y avaient encore lieu partout ; et Borel, dans ses *Centur.*, 3, *observ.* 88, dit qu'il existait encore de son temps, chez les Indiens, une secte de médecins qui guérissaient par la seule insufflation.

En Egypte, la médecine thaumaturgique fut de tout temps l'objet de la créance du peuple ; de là, la réputation des temples d'Isis et de Sérapis, où furent obtenues une foule de guérisons merveilleuses. Les prescriptions médicales obtenues à l'aide de la voyance somnambulique y étaient également usitées. Les malades allaient dans les temples, où pour la plupart ils ne tardaient pas à tomber dans le merveilleux sommeil ; soit qu'ils aient eu alors en vision le remède que nécessitait leur mal, soit qu'il le leur ait été prescrit par les voyants attachés au service du temple, ils étaient tenus, lorsqu'ils obtenaient guérison, de venir y déposer des tablettes sur lesquelles ils écrivaient la nature de la maladie dont ils avaient été délivrés et le remède qui avait opéré la guérison. Les Grecs ont adopté les procédés de cette médecine qui fut pratiquée longtemps dans quelques-uns de leurs temples, notamment dans ceux d'Esculape. Ils ont, de plus, emporté chez eux un grand nombre de tablettes

égyptiennes, et plusieurs auteurs, comme Strabon et Pline, pensent que c'est à ces tablettes que l'on doit l'origine de la médecine et de la pharmacie (1).

Des inscriptions, des figures tracées sur des monuments égyptiens qui ont été conservés, administrent la preuve et des guérisons thaumaturgiques et de celles que procurent les visions oniroscopiques. (Voyez à ce sujet Senet, *Inscrip.*, part. 31, n° 8; Reynes, *Inscrip.*, class. 1, inscrip. 34; Montfaucon, *Antiquités expliquées*, t. II, 2e partie, chap. 20, page 328.)

D'autres inscriptions et figures prouvent l'emploi du magnétisme en Egypte. (Voyez à ce sujet Pluche, *Hist. du ciel*, tom. I, pl. 2; Montfaucon, *idem*, t. II, 2e partie, chap. 20, pag. 328.)

La science de guérir par la médecine occulte, par l'imagination, la foi, la volonté, par l'action des Esprits, par des frictions que les Egyptiens appelaient *mystérieuses*, est attestée par les auteurs qui ont connu ces moyens. (Voyez à ce sujet : Jamblique, *de Mysteriis Ægyptiorum*; Prosper Alpin, *de Medicina Ægyptiorum*; Diodore de Sicile, liv. 1, § Ier.) Aussi, lorsque la renommée de Jésus-Christ parcourut l'empire romain, des auteurs, des philosophes comme Celse, Hiéroclès, Jamblique, Porphyre, Proclus, Julien, etc., expliquèrent-ils ces miracles en les attribuant à un principe, à des forces qui avaient existé de tout temps et que l'homme peut retrouver à un éminent degré en proportion des facultés de son âme, d'une initiation suffisante, de son détachement de la matière et de sa rentrée de plus en plus parfaite en Dieu. A cela, ces philosophes ajoutaient que le grand thaumaturge, le grand voyant de Nazareth s'était initié aux divins secrets chez les Egyptiens, s'en était rendu digne par ses vertus, son ascétisme. Ce fut un grand magicien, sans doute, disaient-ils, mais ils rappelaient à son sujet tous les miracles qui s'étaient aussi accomplis en Egypte. Selon eux, Jésus avait dérobé aux Egyptiens les sciences cachées. Nous ne savons si ces asser-

(1) Strabon, liv. XIV; Pline, liv. XXIV. Voyez aussi Springel, *Histoire de la médecine*, t. 1.

tions étaient de tout point fondées : nous ne les connaissons que par les réfutations qu'en ont faites Eusèbe, Lactance, Origène, Arnobe (1), et plusieurs autres pères. Mais une chose certaine, c'est qu'on a pris soin d'anéantir les ouvragee où elles étaient contenues, au temps où le christianisme devint tout-puissant sur toute l'étendue de l'empire romain. Une chose remarquable enfin c'est que la plupart des ouvrages de l'antiquité qui ne sont point parvenus jusqu'à nous sont des ouvrages d'histoire et de philosophie qui étaient de nature à donner de grands éclaircissements sur les plus importantes questions religieuses. Les œuvres des néoplatoniciens sont celles qui ont eu la plus grande part au naufrage. Mais nous reviendrons un jour plus particulièrement sur ces matières.

Une question a souvent été posée : où a été le Christ depuis l'âge de douze ans jusqu'à l'époque de sa vocation ? Car aucun fait, pas le plus petit acte ne le montre ni à Nazareth, ni à Jérusalem pendant cet espace de temps. A-t-il fréquenté les mages de la Chaldée, les thérapeutes d'Egypte, les Juifs platoniciens de l'école d'Aristobule et de Philon, avec lesquels sa doctrine a tant de ressemblance ? Quelques-uns des soixante évangiles de la primitive Eglise qu'on a anéantis le disaient peut-être. En tout cas, s'ils ne le disaient, d'excellents et sincères médiums de notre époque, qui ont reçu des communications curieuses sur la vie du Christ, le disent (2), et Catherine Emmerich, dans le remarquable ouvrage dont nous avons plusieurs fois parlé, et dont nous parlerons encore, nous montre le Christ, au temps de sa vocation, allant à Tyr, en Chypre, au pays des mages, en Egypte, et s'entretenant avec les sages de ces contrées.

Mais à l'exposé des miracles, des guérisons thaumaturgiques opérés chez les Gentils, les orthodoxes catholiques répondent que ces prodiges sont dus à la puissance du diable. Telle

(1) Origène, *Contre Celsum*, liv. I; Arnobus, *Contra gentilis*, liv. I. Eusèbe, *Contre Hiéroclès*, etc.

(2) Nous parlerons avant peu de deux de ces médiums dont l'un habite le département de la Loire et l'autre le midi de l'Espagne. Voyez en attendant les 5e et 6e volumes de Catherine Emmerich parus il y a quelques jours.

fut l'explication imaginée par les Pères de l'Eglise à l'égard de ceux qu'on doit au vertueux, à l'irréprochable et pieux Apollonius de Thyanes, prodiges qu'ils ne pouvaient nier, car ils étaient mieux avérés que ceux de l'Evangile, mais qu'ils aimèrent mieux attribuer quand même à l'intervention du prince des ténèbres.

Nous dirons ailleurs ce qu'il faut penser de ces explications des Pères de l'Eglise souvent reproduites après eux, et nous en montrerons le néant. Pour le moment, contentons-nous de citer ces paroles de saint Paul qui, selon nous, s'est placé à un point de vue plus élevé que ses successeurs.

« Il y a diversité de grâces, dit l'apôtre des Gentils, mais il n'y a qu'un même esprit qui les communique ; il y a diverses opérations, mais il n'y a qu'un seul Dieu qui fait toutes choses. Les grâces et les dons de l'esprit sont donnés à chacun pour leur utilité.

« L'un reçoit le don de la sagesse ; un autre, celui de la science ; un troisième, le don de la foi ; un quatrième, la grâce de guérir les maladies ; un cinquième, le don des miracles ; un sixième, le don de prophétie ; un septième, *le don de discerner lesEsprits ;* un huitième, le don de parler diverses langues ; un neuvième, celui de leur interprétation ; c'est un seul et même Dieu qui distribue toutes ces choses à chacun selon sa volonté (1). »

Aux paroles de saint Paul, ajoutons les suivantes tirées de l'Ancien Testament :

« Comment connaîtrons-nous la parole que l'Eternel n'a point dite ? Quand ce prophète-là aura parlé au nom de l'Eternel, et que la chose qu'il aura prédite ne sera point, ce sera là une preuve que l'Eternel ne la lui a point dite. » (*Deutéronome*, XVIII, 22.)

« Annoncez les choses qui doivent arriver à l'avenir et nous saurons que vous êtes des dieux ; faites aussi du bien et du mal et nous le publierons et nous le verrons tous ensemble. » (*Isaï*, XLI, 23.)

« Si un prophète prophétise la paix, lorsque la parole de ce prophète sera accomplie, ce prophète-là sera connu avoir véritablement été envoyé par l'Eternel. » (*Jérémie*, XXVIII, 9.)

« Mais quand cela sera arrivé, et le voici qui va arriver, ils sauront qu'il y a eu un prophète au milieu d'eux. » (*Ezéchiel*, XXXIII, 33.)

Z.-J. PIÉRART.

(1) 1re *Épître aux Corinthiens*, ch. XIX.

ESPRIT D'UN HOMME ASSASSINÉ AIDANT A DÉCOUVRIR LES AUTEURS DE SA MORT. — CAS DIVERS D'ANIMAUX AFFECTÉS PAR LA PRÉSENCE DES ESPTITS. — MANIFESTATIONS EXTRAORDINAIRES ET APPARITIONS DANS UN CHATEAU DE LA HAUTE SILÉSIE.

Angers, 22 juin 1860.

Mon cher monsieur,

Voici de nouveaux détails que j'ai l'honneur de vous adresser pour joindre, si cela peut vous être agréable, aux articles intéressants au suprême degré de votre *Revue*, journal de premier ordre par le choix des sujets. J'ai tiré ces articles du livre de MM. Catherine Crowe : *The nigt side of nature*, et de celui de sir Robert Dale-Owen : *Footfalls on the boundary of another world.*

On lit dans *Cat. Crowe*, page 98 : « En 1842, à Odessa, un vieil aveugle, nommé Michel, vivait, depuis plusieurs années, d'aumônes qu'il recevait dans une sébile, étant assis sur la poutre d'un chantier. On croyait devoir attribuer sa cécité aux blessures qu'il avait reçues à l'armée.

« Une nuit, Michel rencontra fortuitement une jeune fille de dix ans, nommée Powleska, sans amis et mourant de faim et de froid. Il la conduisit chez lui et l'adopta, et, de ce moment, il alla mendier aux portes avec elle, la traitant comme sa fille ; ils vécurent heureux ensemble pendant cinq ans, au bout desquels un vol ayant été fait dans une maison où ils s'étaient arrêtés, Powleska en fut accusée et Michel resta seul. Mais, au lieu de retourner s'asseoir dans le chantier, comme par le passé, il disparut. Powleska, soupçonnée d'avoir caché l'objet du vol, fut interrogée par le magistrat, comme il suit, après trois jours de détention : — Savez-vous où est Michel ? — Il est mort. (Elle répandit un torrent de larmes.) — Qui vous a appris sa mort ? — Personne. — Comment pouvez-vous en avoir connaissance ? — Je l'ai vu tuer. — Mais vous étiez sous les verroux. — Cependant je l'ai vu. — Comment, est-ce possible ? Expliquez-vous. — Je ne puis rien dire, si ce n'est que je l'ai vu tuer. — Quand et où a-t-il été tué ? — La nuit que je fus arrêtée. — Cela ne se peut ; il vivait encore au moment de votre séquestration. — Oui, c'est une

heure après qu'il fut poignardé avec un couteau. — Où étiez-vous alors ?—Je l'ai vu, c'est tout ce que je puis dire. (On la crut insensée, ou feignant de l'être, et on l'interrogea dans une supposition de culpabilité.)—Etes-vous coupable ?—Oh ! non ! — Mais comment l'objet volé s'est-il trouvé sur vous ? — Je ne sais, et n'ai rien vu que l'assassin. — Mais on n'est point autorisé à croire à la mort de Michel, dont on n'a pas trouvé le corps. — Il est dans l'aqueduc. — Savez-vous qui l'a tué ? — Oui, c'est une femme. Michel, lorsque je fus séparée de lui, marchait lentement : une femme vint derrière lui avec un grand couteau de cuisine ; mais il l'entendit et fit un détour, et alors elle lui lança sur la tête un morceau d'étoffe grise, et alors le frappa de son couteau à coups redoublés, et la pièce fut teinte de son sang. Michel tomba au huitième coup, et la femme traîna le corps dans l'aqueduc, sans enlever l'étoffe qui lui couvrait la figure. — Comment savez-vous tout cela ? — Je ne sais pas. (On procéda à la vérification de ces déclarations qu'on trouva exactes.) — Mais vous savez qui a tué cet homme ? — Pas précisément ; c'est la même femme qui lui creva les yeux ; mais peut-être qu'il me dira son nom la nuit prochaine, et, s'il me l'apprend, je vous le ferai connaître. — Que voulez-vous dire par *il ?* — Quoi ! Michel ! c'est certain, il me le dira. (Pendant la nuit suivante on la surveilla à son insu, et l'on vit qu'elle ne se coucha pas, restant sur son séant dans une espèce de sommeil léthargique, son corps étant toujours sans mouvement, sauf quelques secousses nerveuses.) Le jour suivant, le magistrat lui demanda : —Michel vous a-t-il quelquefois dit comment il a perdu la vue ?— Non, mais le matin avant mon arrestation il me promit de me le dire, et c'est ce qui fut cause de sa mort. — Comment cela s'est-il passé, expliquez-vous ? — La nuit dernière Michel vint à moi et me montra un homme caché derrière l'échafaud sur lequel nous étions assis, lui et moi, me disant qu'il nous écoutait ; il ajouta : — Cette nuit je te conterai tout cela, et alors l'homme..... — Savez-vous son nom ? — C'est Luck ; il alla dans une large rue, qui descend vers le port et entra dans la troisième maison à droite. — Quel est

le nom de la rue? — Je ne sais pas, mais la maison est d'un étage plus bas que les maisons voisines. Luck dit à Catherine ce qu'il avait entendu, et elle lui proposa d'assassiner Michel, mais il refusa, disant : « C'est bien assez qu'il ait eu les yeux crevés il y a quinze ans, devant votre porte, pendant qu'il dormait. » Alors elle vint vers moi et Catherine mit une pièce d'argent dans ma poche pour me faire arrêter. Elle se cacha en arrière de l'aqueduc pour attendre Michel, et c'est alors qu'elle le tua. — Mais puisque vous saviez cela, pourquoi avez-vous gardé l'argent ? Pourquoi n'en avez-vous rien dit ? — Je n'en savais rien alors ; c'est la nuit dernière que Michel m'a appris cela. — Mais qu'est-ce qui a pu déterminer Catherine à faire cela ? — Michel était son mari, et elle l'avait abandonné pour venir se remarier à Odessa. Une nuit, il y a quinze ans, elle vit Michel qui était venu la chercher, elle se glissa furtivement dans sa maison, et Michel qui croyait qu'elle ne l'avait pas vu, s'assit à sa porte pour la guetter ; mais il s'endormit, et alors Luck lui brûla les yeux, enleva Catherine et l'éloigna du pays. — Est-ce Michel qui vous a dit cela ? — Oui : pâle et couvert de sang, il vint me prendre par la main et me montra ses blessures avec ses doigts.

D'après ces indications, Luck et Catherine furent arrêtés, et il fut reconnu que cette dernière avait été mariée à Michel en l'année 1819, à Kherson. D'abord ces coupables s'obstinèrent à nier les charges élevées contre eux ; mais Powleska insista, et ils finirent par avouer leur crime. Lorsqu'on fit part de ces aveux à cette jeune fille, elle répondit : « J'ai appris cela cette nuit. » La sentence a été prononcée en présence de la foule du peuple.

Dans ma dernière lettre, monsieur, vos lecteurs auront remarqué la terrible influence que les Esprits peuvent exercer sur les animaux, sur des chevaux, sur des chiens ; mais ceux qui veulent tout savoir sans avoir jamais pris la peine de se livrer à des études spéciales, qui tranchent, qui décident en en oracles à tort, à travers, auront encore dit que nous sommes de malheureux échappés de Bicêtre, faisant bon

marché de notre raison. Mais, pour corroborer les faits cités, je vais vous présenter, si vous le voulez bien, quelques autres exemples de ces impressions sur les chiens, que j'ai extraits d'articles divers du livre de sir Robert Dalé-Owen, l'ambassadeur des États-Unis à Naples.

Page 217. — « Il était remarquable, dit l'auteur, que quand le bruit était le plus énergique, tous les chiens de la maison et du voisinage restaient blottis, immobiles, bien que ce bruit ait été si violent qu'il fut entendu à une distance considérable dans les champs et qu'il éveilla les habitants du village. »

O docteur Schift ! qui avez émerveillé les savants patentés en leur apprenant que les *knockings*, ou grands bruits dans des murs ne provenaient que du *petit toc toc* (c'est son expression) que faisait entendre une petite fille dans l'articulation qu'on trouve sous la malléole. O illustre Babinet ! qui avez mis votre science à contribution pour nous apprendre que ce n'était qu'un effet d'engastrimysme, de ventriloquie, il fallait au moins nous avertir qu'au lieu d'enfants, les acteurs étaient des géants.

Page 231. — « Bientôt après, notre gros dogue vint et courut se cacher entre mon père et ma mère. Aussi longtemps que durait le tapage il jappait, sautait et faisait claquer ses dents comme pour mordre et, même souvent, fréquemment avant qu'on entendît le bruit, et c'est ainsi que la famille était toujours informée que le bruit allait commencer. »

Page 400. — « On remarqua qu'aussi souvent que l'Esprit paraissait, un chien noir de la maison paraissait être affecté par sa présence ; car aussitôt qu'il était perceptible à la voyante, le chien courait et semblait demander protection à quelqu'une des personnes présentes, souvent hurlant et ne voulant plus rester seul pendant les nuits. »

Page 448. — « Au moment où l'Esprit de ma mère entrait, mon chien d'arrêt s'élançait hors de la chambre. Il a fini par déserter les lieux. Depuis des années je n'ai pu garder un chien la nuit dans ma chambre. »

Page 450. — Rien ne pouvait amener le chien à revenir

dans la chambre de son maître, qu'il aimait avant ces manifestations; mais son attachement a disparu depuis ces apparitions, et il a fini par me quitter. »

M. Owen, dans son ouvrage sous le titre d'*Apparition, troubles dans le château de Slawensik* (*Haute-Silésie*), raconte également le fait suivant qu'il a pris dans le livre du célèbre docteur allemand Kerner :

« En novembre 1806, le conseiller Hahn, attaché à la cour du prince de Hohenlohe, fut envoyé au château de ce prince, appelé Slawensik, et accompagné d'un certain Charles Kern, cornette dans un régiment de hussards, prisonnier français, libre sur parole. Hahn était matérialiste et ami de jeunesse de Kern. Ils habitaient la même chambre, et une porte vitrée offrait une communication avec une chambre voisine, mais elle était toujours fermée à clef. Avec ceux-ci habitaient seulement dans le château, un domestique et deux cochers du prince. Trois jours après leur arrivée, lisant au milieu de leur chambre, ils virent tomber du plafond des parcelles de chaux sans qu'il y parût l'absence du moindre fragment. Le matin suivant il en tomba assez pour couvrir le plancher sans qu'ils pussent reconnaître d'où cette chaux était sortie. En même temps, de très-forts bruits, semblables à des décharges lointaines d'artillerie se firent entendre, et quelquefois dans le plancher ou dans le plafond, et les amis ne pouvaient dormir, s'accusant réciproquement de ce tapage ; mais ils finirent par se tenir près l'un de l'autre, la lumière à la main, et le bruit n'en continua pas moins, et de plus celui d'un tambour battu au loin. Ils demandèrent à la dame Knittal les clefs de la chambre au-dessus et de celle au-dessous de la leur. Hahn resta dans la première chambre pendant que Kern, avec le fils de cette dame, visita les chambres au-dessus et au-dessous. Dans la chambre supérieure Kern entendit frapper, mais c'était un bruit entièrement différent de ceux que l'un et l'autre avaient entendus et que Hahn avait continué d'entendre dans sa chambre.

« Hahn déclara à Kern que ces lieux étaient hantés par des Esprits, et ils se couchèrent les chandelles allumées. Ils en-

tendirent un bruit de pas de personnes marchant avec de vieilles pantoufles au travers de la chambre, et celui d'un bâton marquant chaque pas comme une canne.

« Le soir du lendemain, différents objets furent lancés au travers de la chambre, canifs, fourchettes, brosses, bonnets, pantoufles, cadenas, entonnoirs, mouchettes, savon, etc., même les flambeaux, volant d'une encoignure à une autre, et le plancher pouvait être encombré de ces projectiles si on ne les eût fait ramasser par les cochers, le domestique et le jeune Knittal. Ces manifestations eurent lieu pendant plusieurs nuits. Sous les yeux de Hahn et de Kern les mouchettes et des couteaux furent enlevés et maintenus en l'air pour tomber ensuite sur le plancher. Une paire de ciseaux, ainsi enlevée, retomba sur la pointe, piquée dans le plancher. Après quelques jours d'intervalle, ces manifestations reprirent pendant trois semaines. Hahn et Kern, fatigués de ne pas dormir, allèrent, sans profit pour leur repos, s'établir dans la chambre supérieure. Les mêmes faits s'y reproduisirent, et ils y virent voler des objets qu'ils avaient laissés dans l'autre chambre. Kern, à demi habillé, arpentait la chambre. Il s'arrêta devant une glace et quoique très-brave, il devint pâle et tremblant ; attribuant au froid cet état de son ami, Hahn lui jeta un manteau sur les épaules. Alors Kern lui dit qu'il avait vu dans ce miroir une figure de femme, en blanc, le fixant et paraissant être devant lui, car c'était derrière elle qu'il se voyait répété. Il crut d'abord à un effet de son imagination, mais il put distinguer le mouvement des yeux de cette figure qui lui faisait face, et sentit un frissonnement soudain. Hahn ne put rien voir dans cette glace.

« Deux officiers de dragons bavarois, Margerle et Cornot, très-incrédules, survinrent. Le premier demanda à rester seul dans la chambre, au crépuscule ; mais on ne tarda pas à l'entendre jurer très-haut et donner des coups de sabre sur la table et sur les chaises. Pour la conservation du mobilier, ses voisins entrèrent, et il leur dit tout furieux : « A peine fûtes-vous sortis, la maudite chose m'assaillit avec de la

chaux et divers objets. Je regardai partout sans rien voir et me mis à frapper d'estoc et de taille. »

« Hahn et Kern ont fini par s'amuser de ces faits. Cependant le premier résolut de les étudier ; il se plaça avec deux chandelles à une table, de laquelle il pouvait voir toutes les portes et fenêtres, et resta seul dans le château quelques jours. Les mêmes faits se reproduisent : de plus, il vit les mouchettes enlevées et tourbillonner autour de lui.

« Plusieurs personnes furent témoins de ces phénomènes, entre autres le libraire Dorfel et le premier officier forestier Radezensky, qui avait passé une nuit entière au château, constamment assailli.

« L'inspecteur Knetch, de Koschentin, fit aussi des expériences avec Hahn et Kern, et, accablé par les tourments, il laissa les chandelles brûler et se retira ; mais alors tous les trois virent deux serviettes s'élever jusqu'au plafond, dans le milieu de la chambre, s'étendre, puis se balancer jusqu'au plafond. Un vase de porcelaine, à usage de fumeur, appartenant à Kern, fut lancé au loin et mis en pièces. Des couteaux, des fourchettes volèrent dans le vide ; un couteau tomba sur la tête de Hahn, le touchant par le manche. Après deux mois de ces manifestations, Kern et le domestique de Hahn allèrent dans une autre chambre où ils ne furent pas plutôt, qu'une bouteille d'eau ferrugineuse vint à leurs pieds ; un chandelier de cuivre fut jeté par terre. »

Hahn, qui a signé ces détails, dit : « Je pardonne à qui que ce soit tout jugement sur les causes de ces faits, qui pourrait être semblable à celui que j'avais avant l'expérience que j'ai pu faire. »

Le docteur Kerner dit que ce château a été abattu et qu'on y a trouvé un squelette d'homme enfermé, sans cercueil, dans la muraille, ayant le crâne fendu et une épée auprès de cette dépouille.

Encore une influence de la lune ou de la voie lactée diront les partisans de la doctrine du reflet et de la lumière astrale.

Dans une des salles de mon notaire, à Angers, je parlais dernièrement de l'enlèvement qui m'avait été fait sous mon

goude d'une lettre de M. Manlius Salles, de Nîmes, et des ciseaux cachés dans le sommier de la voisine de M. Bruneau et autres enlèvements chez moi et ailleurs, quand un des clercs dit : « Je ne croirai jamais que des Esprits puissent enlever quoi que ce soit. » J'eus occasion de retourner le lendemain chez ce notaire, et ce clerc me dit : « Vous m'avez porté malheur. En partant de ma chambre dont j'ai toujours la clef dans ma poche, et où personne n'est entré hier après le départ de ma femme de ménage, j'avais laissé sur ma table un cahier de musique. Quel n'a pas été mon étonnement, en rentrant, de ne plus le voir là où il est toujours, où ailleurs dans ma chambre. » Trois mois après je demandai à ce clerc s'il avait retrouvé sa musique, mais il me dit ne l'avoir jamais revue. Je lui dis à mon tour que les Esprits avaient voulu punir son incrédulité ; j'avais même quelques velléités de lui dire que la haute raison des docteurs de cabale en déciderait autrement, en déclarant que les astres avaient fait fondre le cahier de musique ; mais j'ai voulu épargner à mes oreilles certaines épithètes un peu rudes pour des juges en désarroi d'imagination. C'est un acte de bienveillance comme un autre.

Agréez, etc.

SALGUES.

LA TOUTE-PUISSANCE DE LA PRIÈRE.

En parlant dernièrement de Lavater, nous avons montré un des merveilleux effets que les médiums obtiennent par fois de la prière. Les faits de ce genre abondent et ils sont ceux que l'on peut alléguer avec le plus d'autorité en faveur de ce que nous avons précédemment dit touchant l'utilité pratique des vérités spiritualistes. Voici deux cas remarquables que nous empruntons au *Spiritual Magazine*, de Londres. L'un des derniers numéros de ce journal renferme un article intitulé : *La toute-puissance de la prière*, qui rappelle des faits analogues à ceux que nous avons cités dans notre 16e livraison de

1859, de Geórges Muller, le saint Vincent de Paul de la Grande-Bretagne.

En 1744, naquit, dans une province d'Angleterre, de pauvres paysans, William Huntingdon, homme célèbre dans la secte des méthodistes, et qui semble avoir été destiné à montrer, d'une manière éclatante, l'efficacité de la foi et de la prière. Il était convaincu que les paroles du Sauveur : « Demandez et vous recevrez, » n'étaient pas une vaine formule, mais une réalité. Le Saint-Esprit a répondu au fervent cri de son âme pour l'assistance et l'illumination ; et quoiqu'il fût sans éducation, il lui a donné une lumière spirituelle et une éloquence qui ont produit sur les esprits un effet prodigieux.

William Huntingdon était dans une misère affreuse ; il souffrait, avec sa femme et ses enfants, du froid, de la faim ; mais dans ce dénûment complet de toutes choses, il avait une confiance parfaite dans la miséricorde de Dieu. Aussi il le délivra de toutes ses difficultés et le rendit un grand prédicateur, très-capable, par l'expérience de sa vie, de mener vers Jésus-Christ les ignorants et les pauvres. Il prêchait sans cesse sur ce thème : « *La puissance de la prière.* » Il a écrit un petit livre ainsi intitulé, qui contient sa biographie et dont nous ferons l'extrait suivant.

« Quand j'avais sept ans j'ai entendu dire à quelqu'un : Dieu voit tous les péchés des enfants. Mon esprit était longtemps préoccupé par ces paroles, et ma conscience fut agitée par cette impression. Je me rappelle d'avoir aussi entendu une personne dire que tout est possible à Dieu ; je méditais continuellement sur ces paroles, et comme je manquais du nécessaire, j'avais un grand désir d'entrer comme domestique chez un monsieur du voisinage. J'allai prier pour cela, sans confier mon dessein, si ce n'est à Dieu, sous une haie. Je persévérai longtemps, et, un jour, un homme vint me dire que le monsieur que j'avais en vue désirait me prendre dans sa maison. Le bonheur que j'ai éprouvé m'a donné une ferme foi dans la bonté de la Providence. Trois ou quatre ans après mon mariage, un de mes enfants fut si malade que le médecin m'a déclaré qu'il n'avait aucun espoir de le sauver. Je me suis agenouillé en suppliant Dieu avec ferveur de faire vivre mon enfant. En trois jours il était parfaitement rétabli. »

William Huntingdon, pendant qu'il supportait les épreuves de la faim, du froid et d'un travail incessant, avait un grand désir d'enseigner l'Evangile à ceux qui souffraient comme lui, sans avoir la foi en Jésus-Christ. Il dit ensuite :

« J'ai trouvé dans les promesses de Dieu qui contiennent les saintes Ecritures, ma grande consolation. Quand j'étais dans la plus affreuse misère, je considérais Dieu comme mon banquier. J'ai trouvé sa Providence un grand mystère. Quelquefois j'ai commencé la semaine avec seulement quarante sous pour l'entretien de ma famille, et nous avons vécu avec cela sans que j'aie pu m'expliquer de quelle manière ; d'autres fois j'ai pu travailler deux jours de suite sans avoir envie de manger, attendu que mon esprit était absorbé par les lumières qui m'étaient données touchant le bonheur du ciel. Moïse et Elie ont vécu sans manger pendant quarante jours. Puisque je me fondais chaque jour sur la Providence de Dieu, je jouissais de la plus douce communion avec lui, et ses tendres soins me furent visibles chaque jour. Une fois je fus dans une grande difficulté : je devais cent francs pour mon loyer, et j'avais promis de le payer un certain jour, étant convaincu que Dieu ne me laisserait pas sans abri. Le jour arriva, et j'étais sans le sou. Je continuais de prier et je suppliais le Seigneur de ne pas laisser venir mon créancier sans m'avoir envoyé l'argent pour le payer. A dix heures du matin un étranger est venu me voir et m'a donné cent francs après m'avoir parlé avec plaisir de mes sermons.

« Vers ce temps j'étais invité à prêcher l'Evangile en plusieurs lieux très-éloignés l'un de l'autre, et, à force de marcher, je tombai malade bien souvent. Ayant à prêcher toute une semaine, j'ai trouvé impossible d'arriver à ces différentes places sans un cheval ; je l'ai demandé à Dieu, et, bientôt après, des amis de Dieu ont fait une cotisation pour me donner un cheval, indispensable à mes longues courses. C'était ainsi avec moi en toutes choses ; et chaque jour j'étais obligé de compter, pour toute chose, sur la Providence et de l'obtenir par la prière. »

Le même journal fait une revue sur un nouveau livre : *la Providence de Dieu sur l'homme*, montrée dans sa discipline depuis sa naissance jusqu'à l'éternité.

L'auteur y décrit les lois de la Providence, ses manifestations, dans la forme d'interventions visibles pour la protection

et le bonheur des hommes. Nous citerons quelques paroles de l'avant-propos :

« Un mot pour l'Eglise : Je crois que Dieu va prendre les bons dans différentes sectes pour former une nouvelle Eglise que saint Jean a représentée comme la nouvelle Jérusalem. Je n'écris pour aucune secte ou organisation, car je suis fatigué de toutes les sectes. Mais on verra que je parle souvent de Swedenbourg, et, bien que je croie qu'il a vu seulement une partie de la vérité, je crois que c'était un homme illuminé par Dieu et envoyé pour nous éclairer au milieu des profondes ténèbres du matérialisme. »

L'auteur donne ensuite, à l'appui de sa consolante doctrine, un fait relatif à l'artiste Vashington-Auston, et cela dans un chapitre consacré à démontrer comment *la Providence écoute la prière.* Bientôt après le mariage de Vashington-Auston avec la sœur du Dr Channing, il alla à Londres, et, après le séjour d'une année, il s'y trouva dans le plus grand dénûment. Il était dans son atelier à réfléchir sur ses malheurs et disposé à quelque acte de désespoir. Sa conscience semblait lui dire qu'il méritait cette affliction, parce qu'il avait manqué de reconnaissance autrefois envers Dieu. Tout d'un coup son cœur fut rempli de l'espoir que la Divinité écouterait ses prières s'il offrait des expressions de repentir, en implorant l'assistance divine. Il ferme sa porte à clef, et, s'agenouillant, il supplie Dieu d'empêcher lui et sa femme de manquer de pain. Pendant qu'il était occupé à ce pieux devoir, il entend quelqu'un frapper à la porte. Il se lève, va ouvrir, et voit un grand seigneur anglais se présenter à lui ; c'était le marquis de Stafford. Il demandait le prix d'un tableau dont le sujet était l'*Ange Uriel*, tableau que Vashington-Auston regardait comme un de ses chefs-d'œuvre, et qui avait remporté le prix à l'exposition de l'académie.

Le peintre répondit au marquis de Stafford que plusieurs personnes l'avaient demandé, mais que personne ne l'avait apprécié à sa juste valeur, et qu'il ne voulait plus fixer de prix, mais accepter ce qu'il voudrait donner. Le marquis de Stafford lui a demandé si dix mille francs seraient un prix juste. « C'est plus que je n'ai jamais demandé, » répondit l'artiste. Le marquis de Stafford a tout de suite payé le tableau, et il est devenu un ami dévoué de M. Auston, qui a été fortement impressionné par cette manifestation de la Providence, et il fut depuis aussi remarquable par la piété que par le génie.

LA MAIN MYSTÉRIEUSE.

Un livre anglais, la *Philosophie hermétique* d'Antrey, contient une histoire bien curieuse communiquée à l'auteur, par un notaire de la Grande-Bretagne, qui a déclaré, comme résultat de son expérience, que les Esprits peuvent visiter la terre.

Il raconte qu'il s'est occupé des affaires de sir Walter Lisburne, de Drayton, un riche propriétaire de son pays. Sir Walter ayant perdu sa première femme, convola en secondes noces avec une demoiselle d'une beauté remarquable, qui, bientôt, obtint un grand empire sur son esprit. Elle le fit consentir à déshériter complétement le fils aîné du premier mariage, par un testament au profit de son propre fils appelé Godfrey. On envoya chercher le notaire à qui on doit communication de cette histoire, et l'ayant placé dans la bibliothèque, on lui recommanda de fermer la porte à clef pour mieux garder le secret. Il avait rédigé tous les préliminaires exigés par la loi, et il allait écrire ces mots : « *Godfrey unique héritier*, » quand subitement la lumière de la lampe s'obscurcit, et l'ombre d'une main se montra sur le parchemin. Le notaire, qui ne croyait nullement aux revenants, ayant fait une pose et ri de son illusion, remit sa plume dans l'encre, et recommença sa tâche. Il avait à peine touché le papier, que la lumière était encore obscurcie, et l'ombre de la main distinctement accusée sur le parchemin. Le notaire fut stupéfait ; mais comme il avait honte de se laisser effrayer par une ombre, il essaya, pour la troisième fois d'écrire le nom de Godfrey. Alors l'obscurité devint complète sur son parchemin, et, en élevant la tête, il a vu, devant la lampe, la main d'une femme ; une très-belle main blanche comme la neige, avec des veines marquées, de longs doigts et des ongles parfaitement formés. Après l'avoir contemplée assez longtemps pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'illusion, le notaire s'est précipité dans la chambre de sir Walter Lisburne, qui a entendu, avec la plus grande émotion, son récit, et il n'a jamais complété son injuste testament. Le notaire a déclaré que

c'était la main de la mère du fils déshérité qui était venue remplir la mission d'une véritable mère et protéger son enfant contre l'injustice de la marâtre.

CHRONIQUE.

AFFAIRES DE LA RUE DES NOYERS ET DE LA RUE DES GRÈS. — AVIS AUX SCEPTIQUES DU JOURNALISME.

Les incrédules ne sont jamais à bout de raisons pour nier les manifestations de l'ordre spiritualiste. Quand ils n'en ont pas d'apparentes, ils en inventent. Si des bruits mystérieux ont été entendus et ont troublé le repos des locataires d'une maison, si des projectiles ont été lancés à travers leurs croisées et leur ont fait désirer d'aller demeurer ailleurs, ces faits insolites ne pouvant s'expliquer, leurs auteurs ayant échappé aux recherches de la police à qui pourtant rien n'échappe, les incrédules, au lieu de s'élever à des considérations qui les mettraient sur la voie de la vérité, préfèrent se livrer à des assertions outrageantes pour l'honneur d'autrui. Ne voulant nullement reconnaître l'action des Esprits, ils imaginent à tort à travers une action humaine, et vont parfois jusqu'à faire des désignations calomnieuses. C'est ce qui est arrivé il y a deux ans pour les faits de la rue du Bac (V. la *Revue Spiritual.*, 2e année, page, 258, 259, 260); c'est ce qui est arrivé dernièrement au journal *le Droit* en rapportant les faits de la rue des Noyers, sur lesquels nous nous sommes expliqué dans notre dernière livraison. A l'article que nous avons rapporté, *le Droit* ajoutait, contrairement à tout ce que l'enquête la plus minutieuse avait établi, et cela sans la plus petite vraisemblance, les lignes suivantes :

« En 1847 a eu lieu, rue des Grès, un fait analogue, dont nous avons alors rendu compte. Un sieur L..., marchand de charbons, servait aussi de but à de fantastiques sagittaires, et ces incompréhensibles émissions de pierres mettaient en émoi tout le quartier. Parallèlement à la maison habitée par le charbonnier, s'étendait un terrain vague au milieu duquel se trouvait l'ancienne église de la rue des Grès, aujourd'hui l'école des frères de la doctrine chrétienne. On s'imagina d'abord que c'était de là que partaient les projectiles, mais on fut bientôt désabusé. Lorsqu'on faisait le guet d'un côté, les pierres arrivaient d'un autre. Cependant, on finit par surprendre en flagrant délit le magicien, qui n'était autre que le sieur

L.... lui-même. Il avait eu recours à cette fantasmagorie, parce qu'il se déplaisait dans sa maison, et qu'il voulait obtenir la résiliation de son bail.

« Il n'en est pas de même avec M. Lesage, dont l'honorabilité exclut toute idée de ruse, et qui d'ailleurs se plaisait dans son appartement qu'il ne quitte qu'à regret.

« On espère que l'enquête, poursuivie par M. Hubaut, commissaire du quartier de la Sorbonne, éclaircira ce mystère, qui n'est peut-être que l'effet d'une mauvaise plaisanterie, infiniment prolongée. »

La réponse à ce commentaire que le journaliste avait cru devoir ajouter à l'exposé des faits de la rue des Noyers a été une assignation adressée au gérant du journal *le Droit* par le sieur Lerible, le marchand de charbon de la rue des Grès désigné, afin d'avoir à comparaître à la 6e chambre pour s'y entendre condamner à réparation d'honneur et à des dommades et intérêts au profit des pauvres.

Nous nous sommes rendus pour ouïr plaider cette affaire à la 6e chambre le 8 août. Les parties se sont arrangées. M. Lerible s'est désisté de toute poursuite moyennant la rectification suivante que le *Droit* a insérée et que les journaux ont reproduite :

— On lit dans le *Droit* du 9 août :

« Notre numéro des 25-26 juin 1860 rapportait un fait étrange qui se produisait alors rue des Noyers, dans un appartement occupé par les enfants de M. Lesage, économe au Palais-de-Justice. Ce logement était assailli de projectiles partis on ne sait d'où. Nous avons rappelé à cette occasion un fait analogue qui aurait eu lieu, en 1849, chez M. Lerible, marchand de charbon, rue des Grès.

« M. Lerible, ancien marchand de charbon et de bois, rue des Grès, nous a donné sur ce fait de 1849 des explications qui nous font un devoir de rectifier notre article. Il en résulte que, loin d'avoir participé en aucune façon aux circonstances qui se sont produites, M. Lerible a aidé autant qu'il était en lui les agents de l'autorité à découvrir les auteurs de ce fait resté mystérieux.

« M. Lerible, d'ailleurs est propriétaire de l'immeuble de la rue des Grès depuis 1847 ; il l'habitait seul en 1849, et, par conséquent, il ne pouvait désirer la résiliation d'un bail qui n'existait pas. »

Avis aux incrédules obstinés qui veulent expliquer quand même, à tort à travers, par des moyens humains, les faits de l'ordre merveilleux.

La deuxième édition de la *Vie de Jeanne d'Arc* dictée par elle-même à Ermance Dufau, ouvrage dont nous avons parlé à la fin de notre quatrième livraison de cette année, a le même succès que la première. Tout le monde s'arrache ce remarquable livre, non moins précieux que celui de Catherine Emmerich par le caractère de vérité, de simplicité qui y règne ; il renferme des détails sur la vierge de Domremy pleins de vraisemblance et d'intérêt, et qu'aucun auteur n'a connus et ne pouvait connaître. Nous parlerons plus tard, selon notre cœur, de cette œuvre, de l'Esprit qui l'a révélée et de la jeune fille à qui elle a été communiquée. Jeanne d'Arc est un admirable sujet qu'un écrivain spiritualiste ne peut trop étudier.

— Nous extrayons ce qui suit de la *Revue de l'instruction publique :*

« Le président de l'Académie des sciences, M. Elie de Beaumont, vient d'informer officiellement le directeur du Musée royal de l'industrie belge, M. Jobard, qu'une commission, composée de MM. Chevreul, Flourens et Velpeau, est chargée d'examiner son Mémoire sur la *catalepsie*, la *paralysie* et la *léthargie*, démontrant la possibilité de suspendre la vie des animaux pendant un temps illimité, de rappeler les noyés à la vie, même après deux jours de submersion, les individus gelés après dix ans, et de remplacer la peine de mort par celle de la cataleptisation artificielle.

« Le tout appuyé sur l'exemple des Indous qui se font enterrer pendant des mois, des congélations opérées par M. Geoffroy de Saint-Hilaire, et des expériences de MM. Séguin et Duméril, sur la réviviscence des crapauds emplâtrés pendant plusieurs années. »

— On lit dans l'*Union magnétique :*

« M. Alix Doligny, membre de diverses sociétés magnétiques, vient d'établir, avec le concours de M. le docteur Broussais, partisan sincère de la science magnétique et spiritualiste, une sorte de Cercle magnétique et phrénologique, auquel sont joints des cours sur ces deux sujets si intéressants. »

— M. Home l'illustre médium est en France depuis peu. Il est venu nous voir à son arrivée. Nous nous proposons de faire appel à sa bienveillance afin de recueillir quelques détails sur certains faits importants qu'on cite de lui. On nous annonce aussi sous peu l'arrivée du fameux Squires dont il a été plusieurs fois question dans cette Revue.

— Des personnes honorables et que je crois très-sincères, faute d'avoir minutieusement observé tous les faits, ont pensé que j'étais dupe des jongleries du médium dont j'ai longuement parlé dans ma dernière livraison. Je les engage beaucoup à relire les pages 186, 187 et 188 de cette livraison, et de plus de revenir expérimenter à nouveau. Elles ne tarderont pas à être détrompées.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

POLÉMIQUES. — CONTROVERSES.

M. A. MAURY, MEMBRE DE L'INSTITUT, ET SON LIVRE SUR LA MAGIE ET L'ASTROLOGIE. — JUSTE SUJET DE CRITIQUE QUE SES NÉGATIONS VIENNENT D'INSPIRER A M. LOUIS JOURDAN, RÉDACTEUR DU *Siècle*. — NOS OBSERVATIONS A CE DERNIER SUR DEUX PASSAGES DE SON ARTICLE.

M. Alfred Maury, membre de l'Institut, et l'un des hommes les plus érudits que compte la France, a publié dernièrement à la librairie Didier, quai des Grands-Augustins, un ouvrage intitulé : *La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, ou *Études sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours.*

Cet ouvrage, dans lequel le savant académicien passe en revue la succession des croyances, des opinions, des faits et des écrits relatifs au merveilleux qui ont existé dans tous les temps, chez tous les peuples, est loin d'être affirmatif de nos doctrines, beaucoup s'en faut. M. A. Maury enregistre cependant mille fois plus de faits qu'il n'en faut pour croire, et il donne à celui qui voudrait le réfuter l'occasion des plus nombreux arguments. Cependant il ne croit pas. A l'entendre, une foule de grands hommes, d'esprits profonds, qui ont cru aux faits de l'ordre spiritualiste, auraient montré en cela un égarement d'esprit faisant tache dans leur renommée. Le genre humain de tous les temps aurait rabâché; toutes les nations de la terre, tant civilisées que barbares, des peuples souvent étrangers les uns aux autres et nullement héritiers de croyances communes, mais les ayant vues naître spontanément dans leur sein, se seraient entendus pour s'attacher aux mêmes erreurs. Dans les manifestations si diverses, si réelles, si constantes et si universelles du monde spirituel, dans tous les mystérieux phénomènes psychiques qui n'ont jamais cessé d'apparaître, M. Maury ne voit qu'hallucination, jonglerie, stupidité, folie! A quoi sert donc l'érudition pour qu'un homme qui s'en trouve si abondamment pourvu ne puisse pas en tirer la lumière nécessaire? Cela nous confirme une fois de

plus dans cette vérité qu'avec la science il faut le raisonnement, la logique et ce coup d'œil de l'homme vraiment supérieur qui fait qu'on remonte des effets aux causes, et qu'au lieu de s'aveugler systématiquement devant la vérité, on a la bonne foi de la confesser quand ses clartés sont là pour vous pénétrer de toute part. Placé devant tant de faits recueillis par lui, devant les importantes affirmations du passé, devant le retentissement de faits nouveaux, M. Alfred Maury, au lieu de réfléchir, d'expérimenter, de provoquer des expériences faisant autorité, de se rendre témoin, préfère juger sans connaître et trancher *a priori* d'après les semblants qu'il puise dans son imagination ou dans des préjugés scientifiques. C'est là une manière commode de traiter un sujet, mais, certes, elle ne fait pas honneur à la sagacité de celui qui s'en sert. Il faut savoir être conséquent. Lorsqu'on est savant, et philosophe du XIXe siècle, qu'on a la prétention de procéder par voie d'analyse et d'observation, avant de formuler des théories, il ne faut pas donner le triste spectacle d'hommes qui se déclarent informés sans enquête, et décident une cause en l'absence des faits, des témoins, des parties. Heureusement qu'il en sera des jugements de M. Maury comme de tant d'autres, que le temps, l'évidence, plus puissants que toutes les sentences académiques, ont déjà tant de fois réformés.

Un homme, dont nous avons plus d'une fois parlé dans ce journal, qui, plus que M. Maury, paraît disposé à reconnaître la vérité, M. Louis Jourdan, du *Siècle*, a apprécié dernièrement son ouvrage et s'est élevé à quelques-unes des considérations que nous venons d'exprimer. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici quelques-uns des paragraphes de l'article qu'il a inséré dans *le Causeur*.

« Chose étrange ! dit M. Jourdan, les hommes de science ne tiennent aucun compte des affirmations *à priori*, et ils ont raison ; pour qu'une affirmation ait quelques valeur à leurs yeux, il faut qu'elle soit démontrée. Si ce système est bon, nécessaire, indispensable, — et je le crois, — pour les affirmations, il doit également être bon, nécessaire et indispensable pour les négations ; comment donc se fait-il qu'un sa-

vant qui n'oserait rien affirmer *à priori*, n'hésite pas à nier d'emblée les faits qu'il ne peut expliquer?

« Nul n'a plus que moi d'admiration pour la science, pour ses merveilleuses découvertes, pour les services qu'elle rend à l'humanité et à la civilisation. Mais, comme toutes les choses humaines, la science se développe progressivement. Elle fait un pas chaque jour. Ce qui était hier pour elle un doute est aujourd'hui une réalité. M. Alfred Maury reconnaît lui-même, avec cet esprit d'équité qui fait aimer à la fois et le livre et son auteur, que la science doit beaucoup aux erreurs, aux superstitions sous lesquelles se courbèrent tant de générations. L'astronomie, cette science si positive et si poétique, qui a fait du calcul infinitésimal le plus magnifique des poëmes, l'astronomie est sortie de l'astrologie; la chimie, aux découvertes de laquelle notre industrie doit son plus puissant essor, est sortie de l'alchimie, comme le jour sort des ténèbres. La science a commencé par nier l'affirmation de Galilée. La science n'explique pas le miracle si commun dont je parlais tout à l'heure, le miracle du brin d'herbe et du grain de blé, elle ne le nie pas cependant. Pourquoi donc nierait-elle ce qu'elle ne peut expliquer encore et ce qu'elle expliquera certainement un jour, dans l'ordre des phénomènes auxquels tant de gens attachent de nos jours une importance qui me semble puérile.

« Dans le doute, abstiens-toi, dit la sagesse. Pourquoi ne pas suivre ce conseil? Pourquoi se hâter de nier? Ah! si la négation que la science oppose à ces phénomènes était démontrée comme le sont ses affirmations, démontrée par le calcul ou par des formules scientifiques, nous nous inclinerions respectueusement devant sa négation. Mais lorsqu'en présence d'un phénomène inexpliqué, et par cela seul qu'il n'a pas la puissance de l'expliquer, le savant se borne à nier purement et simplement, sa négation me paraît aussi empirique que l'affirmation de son contradicteur, et je me tiens à égale distance de l'un et de l'autre.

« M. Louis Figuier nous dit, dans son *Histoire du Merveilleux*, que tous les prétendus miracles passés et présents s'expliquent par le magnétisme. M. Alfred Maury les explique par une cause analogue ou par une hallucination des sens. Puis il reconnaît (page 439), que nous sommes encore dans la plus complète ignorance sur la véritable source de ces phénomènes.

« Eh bien! puisque les savants n'en savent pas plus long à

ce sujet que les ignorants, qu'ils s'abstiennent de juger. Pour moi, je m'abstiens et j'attends. Je ne crois à rien de *surnaturel*, dans l'acception mystérieuse du mot; je crois que tout, dans l'univers, obéit à une grande loi, que Dieu n'est pas autre chose que cette loi, cet ordre immuable en vertu duquel la vie se manifeste et se développe dans les êtres, depuis l'animalcule que le microscope découvre à peine et qui est lui-même un géant par rapport à d'autres êtres infiniment plus petits que lui, jusqu'aux immenses individualités astrales qui se meuvent et vivent dans l'infini.

« Mais cette loi universelle, nous ne la connaissons pas tout entière; chaque jour nous en déchiffrons quelques fragments. Lorsque l'alchimie est devenue la chimie, lorsque l'astrologie est devenue l'astronomie, nous nous sommes élevés de quelques degrés dans la connaissance de cette loi. Mais, il ne faut pas craindre de l'avouer, si fiers que nous soyons du progrès de nos sciences, ce que nous savons n'est rien auprès de ce qu'il nous reste à apprendre, et ce n'est pas par la négation certainement que nous augmenterons nos conquêtes.

« Mais où en serions-nous s'il fallait nier tout ce que nous ne comprenons pas encore? Est-ce que je sais comment je vis, pourquoi je pense, pourquoi j'aime? Est-ce qu'un savant peut m'expliquer aujourd'hui ces phénomènes psychologiques qui président aux rapides mouvements de la pensée, aux affections, aux antipathies qui rapprochent ou divisent les hommes? Est-ce que le miracle de la végétation qui se reproduit chaque année sous nos yeux est expliqué?

« Nous ne le nions pas cependant. Pourquoi nierions-nous ces communications extra-mondaines dont tant de personnes, en Europe et en Amérique, se préoccupent ? Pourquoi ne pas se tenir dans une sage expectative?

« Qui me dit que de ces manifestations, ayant quelque analogie avec la chimie et l'astrologie antique, il ne sortira pas un jour une science aussi exacte, aussi utile que la chimie et l'astronomie. ?

« Est-ce que toutes les connaissances humaines ne suivent pas dans leur développement une marche, une loi analogue à celles qui président au développement de l'homme lui-même? Avant que son organisation soit complète, est-ce que l'homme ne passe pas par la vie embryonnaire, puis par la vie fœtale, puis par les impuissances de la première enfance, par les tumultes de l'adolescence?

« Soyons plus sages! ne nous hâtons pas de condamner ce

que nous ne comprenons pas. Des hommes viennent et me disent que des Esprits invisibles répondent à leur appel, que tel phénomène s'est opéré en leur présence, qu'ils ont vu ceci ou cela, qu'une feuille de papier blanc, déposée sur un meuble, était peu d'instants après couverte d'une certaine écriture, sans que personne y eût porté la main ; ils me disent cela et bien d'autres choses encore. Est-ce une hallucination ? est-ce une imposture? Pourquoi tourner invariablement dans le vide de ces deux suppositions? Pourquoi ne pas admettre qu'il peut se produire autour de nous des faits dont la science humaine, si incomplète encore, ne peut se rendre compte? Est-ce que la puissance de Dieu est limitée? Nous concevons très-bien que cette puissance ne doive se manifester que dans un ordre et d'après une loi immuable, mais cette loi, mais cet ordre, les connaissons-nous? Celui qui aurait dit aux savants du dernier siècle que l'on communiquerait instantanément un jour, à l'aide d'un fil électrique, de Paris à Marseille, eût été traité de visionnaire ou de fou, comme le fut celui qui, le premier, annonça que la vapeur servirait de force motrice. Sachons mettre de telles leçons à profit. Ce qui est inexpliqué sera expliqué un jour; soyons moins prompts à la négation. Ce sont les visionnaires et les fous qui précèdent les savants. M. Alfred Maury le reconnaît lui-même, quand il dit que la magie et l'astrologie ont préparé la science actuelle. Les visionnaires dont s'occupent beaucoup de nos contemporains, les phénomènes du spiritisme préparent peut-être une science nouvelle, une science supérieure.

« Je ne suis pas suspect en disant cela, et l'on ne pourra me reprocher de prêcher pour mon saint ou pour mon église. Je n'ai pas un *médium* à ma disposition, je n'ai jamais vu et je n'éprouve pas le moindre désir de voir ces tours de force du spiritisme moderne. Quand je veux voir un miracle, je lève mes yeux vers le ciel, ou je regarde tout simplement une fleur éclore. Il y a là plus qu'il n'en faut pour abîmer mon intelligence, et pour me faire comprendre que nous ne sommes encore qu'à l'A, B, C de la science et des mathématiques divines, que nous connaissons tout au plus les premiers rudiments de la grande loi qui préside au développement de la vie universelle, et que, par conséquent, bien des choses seront possibles qui nous paraissent impossibles aujourd'hui.

« Je sais bien—et c'est une justice qu'il faut leur rendre— je sais bien que lorsque des hommes aussi éminents dans la

science que l'est M. Alfred Maury, attaquent ou nient des manifestations encore inexplicables, ils sont inspirés par un très-louable sentiment. Ils luttent pour la raison contre la superstition, pour la lumière contre les ténèbres ; pour combattre les préjugés, ils ne craignent pas de se faire *préjugeurs*, et ces sévères rationalistes, qui repoussent l'hypothèse et l'*à priori*, nient tout d'abord par *à priori* et par hypothèse.

« Certes, une telle préoccupation ne saurait être blâmée, mais elle porte à faux. Le grand danger pour l'esprit humain, pour la raison et pour la liberté humaines, n'est pas dans les productions de tel ou tel fait miraculeux, il est dans l'exploitation de ce fait par une corporation sacerdotale quelconque. N'ayez pas de clergé organisé, rétribué par l'État, et ouvrez des écoles, répandez l'instruction à pleines brassées, je serai sans crainte pour la raison et la liberté du genre humain ; ce ne sont pas les rêveurs, les utopistes, les médiums, les spirites que je redoute. Voyez ce qui se passe en Orient, entendez ces cris farouches, regardez ces milliers de victimes massacrées. Savez-vous quel est le nom du bourreau qui les a frappées ? Le fanatisme, et ce fanatisme est excité par le clergé musulman, par les prêtres musulmans. Supprimez par la pensée cette odieuse corporation sacerdotale, supprimez de même les intrigues, les excitations des divers clergés chrétiens qui se trouvent là en présence du clergé musulman, et vous n'aurez plus que des populations paisibles et laborieuses, qui ne demanderont pas mieux que de vivre en paix les unes avec les autres. Oui, là est l'ennemi qu'il faut combattre, et nous le combattrons jusqu'à notre dernier souffle.

« Louis Jourdan. »

Ces paroles de l'honorable et spirituel M. Jourdan sont telles que nous les aurions nous-même prononcées. Il est dans la voie d'argumentations semblables à celles qui ont paru souvent dans ce recueil. Nous n'avons que deux choses à y redresser. La première, c'est l'indifférence qu'il montre à se rendre témoin de quelques-uns des remarquables faits qui éclatent de toute part, et que pourtant nos savants s'obstinent à nier carrément. La seconde, c'est l'erreur qu'il commet en attribuant au clergé musulman les excitations qui ont amené les massacres de Syrie.

Nous n'approuvons pas l'indifférence de M. Jourdan quand il s'agit de prendre sa part de témoignage des phénomènes

spiritualistes, et de pouvoir en parler avec l'autorité d'un homme qui a constaté, observé, *de visu*. Le miracle d'une fleur qui éclot est sans doute aussi et même plus admirable que beaucoup de merveilles de l'ordre spiritualiste. Mais ce miracle est constant, la pensée humaine y est habituée, et comme tous les autres phénomènes des trois règnes, on connaît les lois en vertu desquelles il a lieu. L'athée y croit aussi bien que le déiste. Mais ce que l'un et l'autre de ces derniers nient, ce sont les phénomènes inaccoutumés de la mystique. Parce qu'ils sont l'objet de manifestations particulières, ces phénomènes semblent plutôt émanés d'une intervention directe, momentanément intentionnelle de la Providence, des forces divines qui dominent la matière et l'enfantent. A ce titre ils émeuvent et ont ému de tous temps les âmes. Devant eux l'incrédule a vu s'évanouir les théories de néant, les peuples ont été ramenés et maintenus dans la voie du sentiment religieux. Ils ont présidé à l'établissement et à la propagation de toutes les religions. Toutefois, nous ne prétendons pas que ces faits soient dans leur essence extra-naturels, car, à notre avis, il n'y a rien de surnaturel; mais nous voulons qu'au lieu de les dédaigner, les savants les observent et les reconnaissent, afin de trouver enfin les lois qui les gouvernent, la philosophie qui les explique.

Quant à la crainte de voir telle corporation sacerdotale exploiter les faits de l'ordre spiritualiste, cette crainte n'aurait plus de raison d'être si, au lieu de laisser ces faits dans le mystère, l'abandon de tout examen, les savants voulaient bien s'en préoccuper et les mettre clairement au jour avec les raisonnements sur lesquels ils s'appuient. C'est justement cette indifférence, les négations obstinées des philosophes matérialistes, qui fait la force de nos clergés. Tandis que les savants du jour n'ont que des railleries, ces clergés accaparent tous les phénomènes du mysticisme, en conservent exclusivement les secrets, les condamnant, les proscrivant chez les autres, les expliquant à leur manière et en tirant toutes les

conséquences qui peuvent leur être favorables. Telle a été la tactique invariable des brames, des mages, des prêtres égyptiens, des druides et des rabbins. Tels ont été les systèmes constants des prêtres chrétiens qu'on vit proscrire par le fer et le feu les faiseurs de miracles qui n'agissaient point sous leur direction et dans l'intérêt de leurs doctrines, attribuant tout ce qu'ils produisaient au diable. Tel est encore celui qu'ils voudraient ressusciter. Les spiritualistes modernes n'ont pas de plus grands ennemis que les membres du clergé des différentes communions chrétiennes. Pour eux, nous sommes des suppôts du diable, des téméraires, des sacriléges qui veulent porter le flambeau de la démonstration raisonnée, de l'expérimentation dans le sanctuaire impénétrable des miracles, et, coupables Prométhées que nous sommes, en dérober les secrets. Ils ne veulent pas qu'on s'occupe sans eux et en dehors d'eux des choses de Dieu. Ils voudraient en cela, comme en toute autre question, étouffer l'œuvre de la libre raison humaine. Aussi sont-ils tous très-opposés à ce qu'il y ait des médiums, à ce qu'ils se mettent en relation avec le monde spirituel. Les manifestations des Esprits telles qu'elles ont lieu actuellement ne tendent-elles pas à prouver la série des révélations progressives de Dieu à l'humanité, tandis que chacun des sacerdoces des diverses religions n'a cessé de prétendre qu'il n'y avait jamais eu qu'une seule révélation, celle dont il est l'interprète? Par les bons Esprits, l'homme peut se mettre directement en rapport avec l'Eternel, source de toute lumière, et devenir son prêtre à soi-même, ce qui annulerait les fonctions du prêtre, qui toujours a voulu se faire intermédiaire obligé entre le ciel et la terre et expliquer la vérité religieuse à sa manière.

Mais, grâce à la propagande spiritualiste qui se fait et malgré la presse et malgré les académies et les savants, et malgré les clergés, désormais il ne sera plus donné a aucune corporation quelconque d'exploiter les faits et les vérités du merveilleux. Elles deviendront l'apanage du premier venu, comme en Orient, ce pays par excellence du mysticisme où il ne lui manque que la salutaire influence des lumières

d'une civilisation plus avancée, capable d'en prévenir les écarts. Car là, quoi qu'en dise M. Jourdan, il n'y a point de corporation sacerdotale qui exploite les faits de l'ordre merveilleux. Les saints hommes, les voyants, les prophètes, c'est-à-dire les marabouts, les derviches, les santons, les fakirs, les babas, etc., sont des hommes libres de leurs actions, que ne relient aucune hiérarchie, aucune affiliation sacerdotale. Il faut même aller plus loin, et dire que l'islamisme n'a point de prêtres. Comme sous l'antique régime des patriarches, tout homme y est son prêtre à lui-même, et le père de famille, le chef de tribu est l'unique pontife des siens. La communication directe de tout musulman avec Allah par l'extase et la prière est un fait général. Le temple le plus fréquent du musulman n'a d'autre voûte que celle du ciel, et d'autre sanctuaire que la terre où il peut s'agenouiller, se courber et tendre les mains vers l'Éternel. Dans l'islamisme, les fonctions pastorales ne sont pas distinctes des fonctions civiles. Le sultan ou kalife est le pontife suprême de la religion, et les muphtis sont ses délégués, ses vicaires révocables à merci. Tout homme qui sait lire et interpréter le Koran, qui est la loi civile aussi bien que la loi religieuse, peut être prêtre ou imam. Les cadis sont à la fois des fonctionnaires de l'ordre religieux et de l'ordre civil, et jamais chez les musulmans les fonctions sacerdotales n'ont imprimé un caractère indélébile à ceux qui les remplissent, comme dans le christianisme. Il n'est donc pas véritablement exact de dire qu'il se trouve chez eux une corporation sacerdotale, laquelle aurait poussé aux exécrables massacres qui viennent d'épouvanter le monde entier. Il n'est pas même plus juste, comme on le fait généralement, d'attribuer ces excès à l'islamisme. Le véritable islamisme défend le meurtre, préconise l'hospitalité et pratique la tolérance (1). S'il a enfanté des Druses, des Mutualis, des

(1) C'est l'avis de tous les hommes consciencieux qui ont longuement exploré l'Orient, y compris d'honorables écrivains catholiques. Voir notamment les remarquables aveux de l'abbé Michon, dans son *Voyage religieux en Orient*.

Khourshid, des Ahmed-Pacha, il a produit des kalifes Haroun-al-Raschild et des Abd-el-Kader, et les massacres du Liban, résultat du fanatisme ignorant, déviation du vrai sentiment religieux, ne doivent pas plus lui être imputés que les affreux massacres des Albigeois et de la Saint-Barthélemy ne doivent être imputés au véritable christianisme.

Z.-J. Piérart.

ÉTUDES ET THÉORIES.

TROISIÈME LETTRE DE LAVATER A MARIE FEODOROWNA, IMPÉRATRICE DE RUSSIE, SUR *l'immortalité de l'âme.*

La destinée ultra-mondaine de l'âme sera en raison des sentiments particuliers qu'elle aura possédés au moment de sa séparation du corps, c'est-à-dire que toute chose se présentera désormais à elle comme un reflet d'elle-même. Ce qui est bon semblera bon à l'âme vertueuse et douce, et tout ce qui est mal semblera mal à l'âme méchante. Les natures aimantes chercheront celles qui aiment, celles que la haine possède chercheront celles qui haïssent. Chaque âme se réfléchira elle-même dans des esprits d'une nature réciproquement homogène. L'homme charitable deviendra meilleur dans la société de ceux que l'amour du prochain anime à un degré encore plus grand, et avec lesquels il pourra sympathiser. Celui qui est un saint deviendra encore plus saint. Celui qui aime croîtra dans son amour, mais l'âme méchante tombera dans un état pire encore par suite de ses rapports exclusifs avec les âmes méchantes. De même qu'ici-bas il n'y a rien qui soit plus contagieux que le vice et la haine, de plus susceptible de progrès que la vertu et l'amour, de même chaque perfection morale et religieuse s'accroîtra là-haut, et en sens inverse s'accroîtra aussi tout sentiment immoral et irréligieux.

Vous, auguste souveraine, serez la bonté même environnée des âmes compatissantes. Pour moi, ce qui me reste de na-

ture égoïste, d'indifférence du royaume de Dieu et de ses desseins sera englouti totalement, lorsque les sentiments d'amour auront pris tout à fait le dessus en moi par suite de mon rapprochement des Esprits plus purs.

Et lorsque nous serons rendus ainsi plus purs par l'énergie des sentiments d'amour que nous aurons pratiqué ici-bas, plus purs par l'approche des êtres dont l'amour plus parfait nous couvrira de son rayonnement, nous serons mis à même de contempler sans intermédiaire l'essence, le prototype de l'amour suprême, sans que cette contemplation soit ni éblouissante, ni terrible, ni difficultueuse et inabordable pour nous.

Et comment sera-t-il permis à un faible mortel d'avoir une idée de cette contemplation de l'amour suprême, d'en comprendre toutes les puissances ? Comment pourra-t-il s'approcher d'une manière intelligente, sans effroi, mais avec béatitude *de celui* qui puisa tout particulièrement l'amour en toi, ô amour ?

Ah ! ce ne peut être que d'une façon indirecte, quand celui qui est l'amour suprême apparaît, c'est-à-dire sous le voile emprunté d'une personnalité humaine.

Est-ce qu'il n'en fut pas toujours ainsi dans les grandes et exceptionnelles manifestations de l'amour infini au monde fini ? Le divin Jésus aima à se dérober sous l'apparence humaine, et on le vit, lui essence invisible du suprême amour, se rendre ainsi perceptible aux sens humains. Il se montra au monde sous les traits d'un humble mortel, et lui, objet de toute adoration dans les cieux, se complut jusque dans la personnalité d'un pauvre Nazaréen. Même après sa résurrection, lui, si imperceptible aux sens humains, ne laissa pas que d'affecter des formes perceptibles. A Marie, le jour de sa résurrection, il se montra sous les traits d'un jardinier, se rendant ainsi visible momentanément, et reprenant son invisibilité peu d'instants après.

Aux disciples d'Emmaüs, si pénétrés de lui et ayant pourtant encore besoin de lui, il s'approcha d'abord sous les traits d'un inconnu et chemina longtemps avec eux sous ces traits,

malgré le vif désir et le pressentiment qu'ils avaient de le voir sous sa divine apparence; et lorsqu'en trempant le pain avec eux il se rendit reconnaissable, ce fût pour disparaître à l'instant même. Ainsi apparut-il ensuite à Jérusalem et aux bords du lac de Tibériade.

Toutes les actions, paroles et révélations de Jésus sont dramatiques. Le tout marche sans s'arrêter jamais, s'approchant de son but sans que ce but soit pourtant jamais définitif. Christ est le héros, le centre, le personnage principal toujours visible et invisible dans le grand drame de Dieu, le plus simple et le plus compliqué qui fut jamais, et qui pourtant semble avoir été fini mille fois.

Dans le drame de chacun de ses dévoués, il intervient toujours, d'abord invisible, puis enfin perceptible à l'heure la plus importante. Comment l'amour pourrait-il s'empêcher de se montrer à propos au bien-aimé aimant dans le moment le plus dramatique ?

O Christ ! montre-toi homme le plus humain, de la manière la plus humaine ! Montre-toi à l'âme aimante à laquelle j'adresse cette lettre, ainsi qu'à moi, d'abord non perceptible, puis après reconnaissable ! Que nous te voyions mille fois toujours autre, et cependant toujours le même à chaque moment, toujours plus beau au fur et à mesure que notre âme s'embellira; et que ce ne soit jamais la dernière fois !

Elevons-nous, auguste princesse, à cette idée délicieuse que je vais examiner dans ma prochaine lettre, et dont je démontrerai l'évidence par la lettre fictive d'un bienheureux appelé par la mort au bonheur céleste.

Zurich, 1er septembre, 1798.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

DÉDOUBLEMENT ANIMIQUE, APPARITION. — PRESSENTIMENT RÉALISÉ, VUE A DISTANCE, FAITS CURIEUX.

M. Léon Favre, consul de France à Tampico, et frère de

notre grand orateur Jules Favre est un des plus remarquables médiums que nous connaissions. Nous avons, l'année dernière, reproduit un intéressant article émané de lui. Cette année, à son retour d'Amérique, après nous avoir entretenu des faits remarquables qui ont lieu dans cette contrée, et nous avoir, en termes on ne peut plus élevés, exprimé l'opinion qu'il a sur l'avenir de notre cause, il a bien voulu nous remettre l'article suivant que nous nous sommes empressé de reproduire.

Tampico, 6 mai 1860.

Monsieur,

Je vous ai promis des faits et je tiens ma parole. Les communications écrites ont une grande valeur sans doute pour les croyants, mais peuvent être contredites par les incrédules et attribuées presque toujours au médium lui-même. Les prophéties, les révélations n'ont de valeur qu'après leur accomplissement. Les faits seuls parlent haut et ne souffrent pas de contradiction ; c'est à eux qu'il est réservé de déblayer le terrain pour recevoir la semence.

M. Prieto, homme considérable de l'Etat de Tamaulipas, dont il a été le gouverneur, était malade à son hacienda de Chocoy, il y a quelques années. Son état empirait de jour en jour, et l'on désespérait de sa vie. Une nuit, sa femme, épuisée de fatigue et de veilles, confie à sa fille aînée la garde de son père et passe dans la chambre contiguë où elle se jette toute vêtue sur un lit. Peu d'instants après, la jeune fille entend le frôlement d'une robe, relève la tête et voit distinctement passer une personne qu'elle croit être sa mère. Surprise du peu de repos qu'elle semble avoir pris, elle se lève pour lui demander par quel motif elle revient prendre sa place, quand, à son grand étonnement, sa mère entre par la même porte où avait passé l'apparition. Profonde stupéfaction de part et d'autre, car la mère quittait sa couche dans la conviction où elle était d'avoir vu passer sa fille. Elle croyait son mari seul et revenait le soigner. Vive altercation entre elles ; chacune soutenant avoir vu passer l'autre, entendu le frôlement et distingué clairement la tournure. Pendant cette discussion, M. Prieto semble reprendre vie ; il se met sur son séant et, d'une voix forte, il s'écrie qu'il meurt de faim et demande impérieusement un potage au sagou. Une voix intérieure, une impulsion irrésistible le poussait à cette demande. On lui obéit, et il est sauvé.

La même apparition, de la même personne, s'est produite

deux fois aux yeux de Mlle Delphine, la fille aînée de M. Prieto, qui me l'a affirmé, ainsi que son père. On ne lui a jamais adressé aucune question. M. Prieto est aujourd'hui un adepte fervent du spiritualisme, et l'un des représentants les plus honorables de la foi nouvelle.

Un jeune Mexicain, dont je puis garantir l'honorabilité, mais dont il ne m'est pas permis de dire le nom, vivait dans une hacienda avec sa mère. Cette dernière était jeune encore et semblait pleine de santé. Une nuit, le jeune homme entend un grand bruit dans la chambre et, ouvrant les yeux subitement, il lui semble voir sa mère debout, devant son lit, lui faisant signe de la suivre. Mais l'apparition s'évanouit et, croyant à une hallucination, le Mexicain se recouche et se rendort. Il est réveillé de nouveau dans les mêmes circonstances et, inquiet cette fois, il court à la chambre de sa mère écouter silencieusement à la porte. Il entend la respiration paisible d'une personne endormie et revient à sa couche. Mais à peine endormi, sa mère lui apparaît encore, tremblante cette fois, pâle, éperdue, et elle lui jette ces mots : « Viens vite, je me meurs ! » Sa terreur arrive au comble, et, sans écouter au dehors, il pénètre au chevet de sa mère qu'il trouve réveillée par son entrée. — Vous n'avez rien, ma mère ? Vous vous sentez bien ? vous ne m'avez pas appelé ? — Mais non, mon fils ! qu'as-tu donc ? Va te recoucher, mon enfant, et ne t'inquiète pas sans motif !

La nuit se passe sans autre incident. Le lendemain le jeune homme devait aller pêcher et avait commandé son canot. On vient, devant sa mère, l'avertir que tout est prêt ; à sa grande surprise, sa mère le supplie de ne pas partir, de ne pas l'abandonner. Le sommeil du matin avait effacé le souvenir de la nuit, de sorte que c'est avec une certaine contrariété que le jeune Mexicain obéit. Il prend un livre, se jette dans un fauteuil roulant. Il commençait à peine sa lecture, quand il voit sa mère se dresser, venir à lui, pâle, éperdue et s'écrier : « Mon fils ! mon fils ! je me meurs ! »

Le pauvre fils reçut dans ses bras un cadavre.

Pendant la guerre de Crimée, un jeune lieutenant de la marine anglaise voit tomber un de ses camarades sous le feu des Russes. On était en pleine retraite, la neige tombait et le paysage disparaissait sous une épaisse couche blanche. Le jeune marin n'avait aucun de ses insignes et portait le costume de matelot. Sa casquette avait été emportée par le vent et sa chevelure était saupoudrée de neige. Il court à l'ambulance anglaise, n'y trouve aucun moyen de transport, vole au

quartier français, en ramène un cacolet conduit par un fantassin, et prend, avec son précieux fardeau, le chemin du rivage. Au milieu de la route une attaque de choléra foudroie le soldat français. Le marin prend la bride du mulet, le conduit jusqu'au canot, charge sur ses épaules son camarade évanoui et le transporte à bord.

Six mois plus tard, le marin, en congé, rend visite à la famille du camarade qu'il a sauvé. Quelle n'est pas sa stupéfaction, quand la mère reconnaissante tire de son secrétaire un papier daté qu'elle lui donne à lire. Par une intuition à distance, la mère avait vu, jusque dans ses moindres détails, la scène que je viens de décrire. Elle en avait écrit la relation immédiate, et l'exactitude du cacolet dont elle n'avait pas d'idée, du costume du marin, de la circonstance de la mort du Français, de la date, tout prouva au marin la vérité de la révélation. Je n'ai pas permission de révéler le nom, mais j'atteste l'exactitude de ce qui précède, et la profonde émotion du jeune marin, dont je puis garantir l'honorabilité, m'était à moi-même la preuve évidente de la véracité de son récit.

Ces faits, monsieur le rédacteur, abondent. N'est-ce pas un devoir de les recueillir et de les publier, afin de forcer les esprits à la réflexion et à l'examen ? Si chaque homme de bonne foi veut chercher autour de lui, il s'apercevra, ainsi qu'il m'est arrivé, que ces prétendus miracles pullulent, et qu'il ne s'agit que de les mettre en lumière pour en montrer le nombre et la solidarité. Le spiritualisme est à l'état d'incubation, mais chacun sent que la délivrance est proche, et tous ceux qui croient à la fraternité humaine et à la religion de l'amour glorifient Dieu dans leurs cœurs.

Veuillez recevoir, etc.

L. Favre Clavairoz,
Consul de France.

MÉDIUMS DEVENUS SPONTANÉMENT ARTISTES. — MÉDIUMS DESSINANT LE PORTRAIT DE PERSONNES MORTES QU'ILS N'ONT JAMAIS VUES. — ESPRITS VENANT DÉPOSER LEUR EMPREINTE PHOTOGRAPHIÉE SUR UNE VITRE, SUR DU PAPIER.

Notre cause progresse, avons-nous dit dernièrement. Des faits transcendants éclatent de toute part. Parmi ces faits, on peut, sans contredit, placer ceux par lesquels des personnes étrangères aux arts du dessin deviennent tout à coup dessinateurs, peintres remarquables. Dans notre 13e livraison de l'année 1858, nous avons, dans un article intitulé ***Mediums savants et artistes***, parlé de différents cas de mediumnité de ce genre. Nous avons parlé notamment de Mme Wilkinson, de Londres, de-

venue tout à coup un peintre de fleurs remarquable sous l'impulsion d'un Esprit, et convertissant son mari, jusque-là sceptique, par la démonstration suivie de ce phénomène. Nous avons aussi parlé de M. Victorien Sardou et des dessins étranges, féeriques, qu'on lui vit reproduire très-souvent séance tenante, sa main étant passivement abandonnée à la force spirituelle qui la dirigeait. Nous avons enfin parlé d'un tailleur américain, nommé Rogers, qui n'a jamais appris autre chose qu'à coudre et qui va maintenant partout peignant le portrait de personnes mortes, qu'il n'a jamais connues, et dont il reproduit cependant exactement les traits. Eh bien! il y a à Vanves, près Paris, un médium de ce genre, c'est M. Letillois, un fabricant de vernis. Nous avions entendu parler de cet homme plein de sincérité dans ce qu'il fait. Nous avons voulu le voir à l'œuvre; il nous a fait trois portraits : celui de notre chère défunte mère, Angélique Lambert, ceux de mes bons amis, Jules Lamendin et Tondeur. J'adjure les amis de mon pays natal, qui ont connu ces personnes, de venir constater jusqu'à quel point la ressemblance est parfaite.

Mais, ce n'est pas tout. Après les Esprits qui dessinent par la main des médiums, voici venir les Esprits qui déposent leur empreinte photographiée sur le verre ou le papier. Les faits sont incroyables, mais ils n'en sont pas moins réels. Remercions la Providence, elle nous met enfin sur le seuil des plus grandes, des plus consolantes vérités. Bientôt, le temple de tant de mystères nous sera ouvert et brillera des plus radieuses clartés.

Nos abonnés de 1858, ceux qui nous sont demeurés fidèles, peuvent se reporter à la page 161, ils y trouveront le récit d'un fait merveilleux rapporté alors par tous les journaux, entre autres dans le *Siècle* du 7 juin de cette année. Par cet article, on voit que l'image parfaitement ressemblante d'un sieur Badet, de Dijon, mort huit mois auparavant dans cette ville, était venue tout à coup se déposer sur le carreau de vitre d'une fenêtre derrière laquelle il avait l'habitude d'aller s'asseoir, de son vivant, afin de se distraire en regardant ce qui se passait dans la rue. Des voisins, des passants en grand nombre avaient constaté ce phénomène si extraordinaire et si inexplicable, ce qui avait engagé la famille du défunt à enlever le carreau de vitre, afin d'éviter désormais le désagrément de la curiosité publique.

Eh bien! un fait aussi remarquable, plus touchant même, vient d'arriver dans une maison de campagne des environs de Paris. Un gentilhomme polonais, personnage éminent sous tous les rapports, habitait cette maison de campagne depuis quelques années, quand, il y a cinq mois, sa femme bien-aimée, une femme remarquable par les dons de l'esprit, de la beauté et du cœur, vint à mourir, laissant trois orphelins, dont une petite demoiselle. Cette famille demeura inconsolable de cette perte cruelle, et le comte Z....., voulant enfin s'arracher lui et les siens

à une demeure qui lui rappelait les plus tristes souvenirs, résolut de la mettre en vente. Mais, avant de le faire, il eut la pensée d'y faire venir un photographe chargé de prendre un décalque non-seulement de la maison vue de face, mais encore du comte, de ses enfants et de ses serviteurs, tous placés sur le devant, en des endroits divers. Voici comment se plaça tout ce monde. A droite du rez-de-chaussée de la maison, et par conséquent à la gauche du photographe, l'institutrice des enfants, puis une gouvernante, deux jeunes femmes fort agréables; au milieu, le groupe des trois enfants se tenant par la main; sur la gauche, et derrière un petit treillage, la cuisinière; au balcon, le comte seul, ayant derrière lui les fenêtres fermées, dont une se trouvait un peu à sa gauche, ayant, comme les autres, son rideau légèrement engagé dans une embrasse. La maison demeura complétement déserte de tout être humain. L'épreuve photographique reproduisit parfaitement la maison et chacune des personnes qui se trouvaient devant. Mais, chose étrange, qui surprit, émut profondément le photographe et le comte Z....., c'est qu'à côté de ce dernier, sur le tableau, se trouve le buste d'une femme qu'on voit placée en partie derrière le rideau de la croisée qui était à la gauche du comte. Ce rideau, chose étrange, n'a pu empêcher que l'image de cette femme soit reproduite. Les traits, sans doute à cause de cette circonstance, sont confus, peu accusés, mais le buste se dessine bien, et la partie que ne cachait point le rideau est très-transparente. Après avoir épuisé toutes les suppositions qui pouvaient aider à expliquer un fait aussi extraordinaire, le photographe, qui n'est pas étranger aux récits de manifestations spiritualistes si remarquables qui éclatent de toute part, conjectura que ce pouvait être l'Esprit de la défunte épouse du comte, qui, toujours pleine de tendresse pour les siens qu'elle ne quitte pas, aurait voulu se montrer dans une occasion si solennelle, avoir sa place dans le tableau à côté de sa famille bien-aimée, prenant pour cela un aspect transparent comme les Esprits ont la puissance de le faire parfois. Aussi vint-il à l'esprit du photographe de demander si un portrait fait du vivant de la comtesse existait. On lui en montra un que nous avons vu chez lui. En comparant avec une loupe les traits, la pose de la défunte comtesse dans l'une et l'autre image, le photographe, dans son expérience sur ces matières, n'hésita pas à croire qu'ils étaient dus l'un et l'autre au même original. C'est la même toilette d'ailleurs : cheveux à l'anglaise, dentelles blanches sur un corsage noir...... On peut, du reste, s'assurer *de visu* des faits, en se rendant comme nous chez M. Alexandre, qui demeure boulevard des Capucines, 11. C'est un homme éclairé, plein de bonne foi et de réserve, qui n'avait nullement songé à faire bruit de ce fait dont il a entre les mains les preuves justificatives. Un aide photographe, qui a été comme lui témoin, m'a rapporté les faits dans les mêmes termes. Une chose remarquable, m'a dit M. Alexandre, dans tout ce qui s'est passé chez le comte Z....., c'est que sa plus jeune enfant, pendant une des

épreuves préparatoires du photographe, crut voir derrière elle une ombre de femme disparaître, ce qui l'émut tellement qu'elle en passa une nuit affreuse, pleine de fièvre et d'agitation nerveuse. La crainte d'émouvoir davantage cet enfant, qui est à l'époque d'une crise de développement d'organes, est cause que le comte Z..... n'a pas voulu renouveler, dans des circonstances plus favorables encore à la reproduction parfaite des traits, d'autres épreuves photographiques.

Mais ce qu'il a jugé prudent de ne pas faire, des spiritualistes peuvent le tenter pour des Esprits de personnes qui leur auraient été chères. C'est là une voie d'expériences ouverte aux hommes qu'anime l'amour de la science et à ceux que le triomphe de notre sainte cause intéresse. C'est un pas immense à faire faire à la plus belle des inventions, invention qui deviendrait ainsi la plus sublime. Si des Esprits ont la puissance de venir se poser devant Rogers et Letillois, ces médiums dessinateurs, afin que ceux-ci reproduisent l'empreinte parfaite de leurs traits ; si l'Esprit de Badet, le bourgeois de Dijon, a pu avoir la puissance de venir se photographier lui-même sur une vitre, et cela en dehors des lois de la photographie, il n'y a pas de raisons pour que cet art n'en vienne à multiplier les résultats grandioses qui viennent d'avoir lieu dans la maison de campagne du comte polonais. Qui connaît tout ce qui existe, qui sait ce qu'il reste encore à découvrir ? Z. J. Piérart.

NOUVEAUX FAITS EXTRAORDINAIRES PROVOQUÉS, A LONDRES, PAR M. HOME.

Le *Spiritual Magazine* du mois d'août renferme une lettre par laquelle une dame raconte ce qui eut lieu dans une soirée passée à sa maison, en présence de M. Home. Voici son récit :

« 3 mai 1860. — Il y avait sept personnes présentes, et la table s'est levée dans l'air subitement et sans aucune assistance de notre part. J'étais placée sur un grand canapé, près de la fenêtre, et assise près de M. Home, ayant Mlle H.... à mon côté. Quelques minutes après, j'ai senti une forme glisser près de moi, qui a touché ma chaise, mis deux mains sur mes épaules, et est allée tirer le lourd rideau de soie d'une fenêtre, derrière moi, prenant cette draperie et la mettant autour de moi comme un mantelet. Ses bras et ses mains, qui étaient autour de moi, étaient aussi substantiels que des bras de mortels vivant ici-bas. Une des personnes

présentes ayant deviné le nom de l'Esprit, la réponse affirmative fut donnée par trois coups très-forts, comme si c'était fait par une barre de fer. Pendant que je prêtais l'oreille et que je regardais pour voir si aucune forme ne se rendrait pas de nouveau visible, mon peigne fut ôté de mes cheveux et placé sur une table à quelque distance. Par de petits coups frappés très-doucement, d'après un mode convenu, mon bien-aimé enfant dans le monde des Esprits m'a dit qu'il l'avait pris. Ensuite une main est venue près de la fenêtre et a tiré le store vert. Nous avons vu distinctement ses doigts saisir le cordon. La main, après, a fait des gestes gracieux et a indiqué le ciel, et, quand elle fut disparue, elle fut suivie par une autre, et celle-là par la main d'un enfant. Subitement, je me suis sentie touchée sur l'épaule, comme par quelqu'un voulant attirer mon attention. J'ai cru que c'était ma fille, mais, en me retournant, j'ai vu la main d'un Esprit qui tenait une boîte, prise d'une table à l'autre côté de la chambre. Ensuite, un autre Esprit a joué de l'accordéon. En même temps, des coups sur la table battaient la mesure comme un tambour. Quand ceci a cessé, la table s'est levée, seule, dans l'air et a passé plus haut que notre tête. Ayant fait une observation, j'ai senti la main d'un Esprit placée sur ma tête ; neuf chaises ont monté dans l'air aussi vite qu'un éclair; il y en avait une près de moi qui semblait vide ; j'ai essayé de la remuer, mais je ne pus pas, même avec l'assistance de plusieurs autres personnes, et cela parce qu'un Esprit y était assis. Le lourd canapé sur lequel j'étais assise s'est remué subitement et a été traîné à l'autre côté de la chambre, et l'Esprit du frère d'une personne présente a été vu prenant sa main et la tenant quelques minutes, et ensuite il a fait le signe de la croix sur son front. »

FAITS SPIRITUALISTES EN AMÉRIQUE.

Nous avons fait mention, dans notre dernière livraison, d'un nouveau journal spiritualiste de New-York, appelé le *Herald of Progress*, dont le rédacteur, M. Jackson Davis,

si connu depuis quelques années en Amérique comme médium remarquable, et par plusieurs livres sur le spiritualisme qui ont eu un grand retentissement. Nous trouvons, dans ce journal, la lettre suivante :

« Monsieur,

« Il y a un an que John Page, un médium, m'a dit qu'un Esprit lui avait déclaré qu'il était sir John Franklin, le fameux navigateur, et a proposé à ce médium de l'accompagner pour voir où était son vaisseau. Le médium est allé en esprit et a vu un cadavre couvert par un drap blanc, et sir John Franklin lui a dit que c'était son corps, et aussi que l'autre vaisseau avait été écrasé par la glace. L'expédition, dirigée par le capitaine Maclintock, a confirmé cette vision ; un vaisseau a été sur la côte, et les Esquimaux ont affirmé que l'autre vaisseau avait été écrasé par la glace. On a aussi obtenu la certitude de la mort de sir John Franklin. Le médium a écrit au gouvernement que s'il voulait envoyer une expédition, il pourrait indiquer la place où on trouverait le vaisseau.

« Orrin Abboth Albany. »

Le même journal contient, à propos de l'affreuse tempête qui a eu lieu cette année en Amérique, une autre lettre que voici :

« Monsieur,

« Je désire vous raconter que le 20 mai, pendant que j'étais assis dans mon salon avec ma famille, une des dames a subitement senti une influence spirituelle. Elle a donné la description d'un effroyable orage, et la destruction qu'il a occasionnée. Quand l'influence l'a quittée, elle a dit qu'elle ne pouvait pas comprendre cette vision, parce qu'on était dans un temps calme et magnifique. Le lendemain, à quatre heures, nous avons vu la tempête en réalité, précisément comme elle l'avait décrite : les maisons renversées, de grands arbres déracinés, et une destruction générale. Pouvez-vous m'expliquer comment ce médium a vu la tempête trente heures avant qu'elle soit arrivée, quand il faisait un si beau temps? Nous désirons avoir une explication de ce mystère.

« Tout à vous pour la vérité et le nouvel Évangile.

« Samuel Sindsay. »

Cette autre lettre a été adressée au même journal, du fond de l'Orégon :

« Monsieur le Rédacteur,

« Les progrès du spiritualisme, en Orégon, sont de plus en plus marqués; il y éclate partout des manifestations physiques remarquables, et on regrette bien de ne pas y voir quelques-uns de ces médiums orateurs, véritables missionnaires faits pour donner la clef de tant de mystères, pour réchauffer et unir partout les cœurs. En attendant qu'il en vienne ou qu'il en surgisse dans ce pays, qui est bien le plus beau, le plus magnifique du monde, je ne puis m'empêcher de vous parler d'un monsieur de la province de Umpgua, qui est dans la marine marchande, et qui doit à sa foi profonde dans nos doctrines le bonheur de prospérer dans toutes ses entreprises.

« Ce monsieur est tout dévoué au magnétisme. Avant d'entreprendre un voyage sur mer, il magnétise son enfant et suit les avis qu'il en reçoit dans cet état merveilleux. Toujours il a eu lieu de s'en louer. Pour la partie pécuniaire de ses entreprises, il est obligé d'avoir recours à son propre jugement. Les intelligences supérieures lui disent seulement comment et où il faut aller et quand, afin d'éviter les périls de la mer. Il va en des lieux où nul homme n'a jamais osé aborder. Son fils, dans l'état de clairvoyance, lui a dit de construire un vaisseau dans la rivière où ils demeurent. Il semblait impossible qu'on pût naviguer dans cette rivière : pendant la construction du navire, tout le monde le taxait de folie; mais tout a parfaitement réussi. Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que c'est là la plus belle réponse à faire à ceux qui prétendent qu'il n'y a rien de sûr et d'utile à retirer des vérités spiritualistes? Vous avouerez avec moi que cela donne beaucoup à réfléchir.

« James Gale. »

VARIÉTÉS.

NUL N'EST SI AVEUGLE QUE CELUI QUI NE VEUT PAS VOIR.

Nous extrayons l'article suivant du *Spiritual Magazine* de Londres, signé M... Howitt, le célèbre écrivain anglais, et nous le recommandons à l'attention de nos lecteurs.

« Les taupes ne peuvent pas croire aux aigles ; il y a des moments où elles sortent de leurs trous, mais elles regardent

ce monde comme un vide affreux ; leurs yeux sont éblouis par la lumière, et, bien qu'elles puissent avoir une vague perception des hommes, elles sont convaincues que ce sont des illusions et des fantômes. Nous avons vu le porc savant, mais il ne savait pas qu'à sa mort il serait transformé en lard et en saucisses ; ceci est une vérité certaine, mais il l'ignorait et ne pouvait concevoir cette idée, aussi elle ne troublait point sa sérénité. C'eût été une folie de lui ôter sa tranquillité, et se casser la tête à l'instruire. Une fois seulement les démons ont eu la permission de le tourmenter, c'était au temps du Christ qui força les porcs à reconnaître la présence des *Esprits*, ce qui a produit le funeste résultat de pousser ces animaux à se précipiter dans la mer.

« Alors je demande avec tendresse à mes frères dans le spiritualisme pourquoi ils se donnent tant de peine pour faire accepter nos croyances à de pareilles organisations. Il y a un ancien axiome : « Nul n'est si aveugle que celui qui ne veut point voir. » Voltaire, Volney, Dalembert, Strauss, Hobbes et Hume ont décidé que c'est un signe de crédulité et de superstition de croire à des Esprits et à des révélations. Vous pourriez aussi bien essayer d'ouvrir une huître avec une bêche, que de faire croire à leurs adeptes aux apparitions et aux dons spirituels. Aug. Comte, affirme d'une manière la plus *positive* qu'il n'y a rien de la sorte. Faraday nous dit qu'il ne faut pas croire ce qui est impossible. Et alors les taupes et les porcs savants n'osent pas croire ce qu'ils ont vu, encore moins ce que vous avez vu. C'est inutile d'insister, leur organisation s'y oppose. Ils n'ont pas les facultés spirituelles nécessaires ; vous n'obtiendrez jamais des figues sur des chardons, ni des raisins sur des épines. Saint Paul nous dit : « L'homme charnel ne peut pas recevoir les choses spirituelles. »

« J'ai reçu une lettre d'un monsieur qui me demandait de lui faire voir le diable ou un revenant. Je lui ai répondu que n'ayant pas la mission de fournir de pareils objets, je ne pouvais pas m'en occuper, mais qu'il pouvait voir des démons

sans sortir de Londres. Cependant je lui ai recommandé d'aller voir la célèbre maison à Zillington, près de Newcastle, où des revenants ont été vus par plusieurs personnes de ma connaissance. M. Proctor et sa famille ont été forcés de quitter la maison à cause des frayeurs de leurs enfants. Le docteur Druzy de Sunderland a dit à M. Proctor que s'il lui laissait faire une expérience, il découvrirait ce mystère. Le docteur Druzy est allé, armé de pistolets et accompagné par un ami. Ils ont visité toute la maison; les buffets, les armoires, les caves, les greniers; ensuite l'un est resté dans la chambre fréquentée par le revenant, l'autre en haut de l'escalier; tous les deux avec des bougies allumées. A minuit le revenant a subitement passé devant le docteur Druzy, et s'est approché ensuite de son ami sur l'escalier. Le docteur Druzy, au lieu d'employer ses pistolets, a fait un cri épouvantable, et est tombé sur la terre sans connaissance. M. Proctor s'est levé pour le secourir, mais il a eu des attaques d'épilepsie et il est resté malade plusieurs semaines.

« Eh! bien, il serait bien possible qu'on l'entende un jour nier qu'il y a des revenants. »

LA PHILOSOPHIE HARMONIALE.

Beaucoup des spiritualistes américains regardent les communications des Esprits comme étant permises, afin de préparer le règne de Dieu ou l'harmonie sur la terre. Tous les écrits de l'illustre médium M. Jackson Davis tendent à ce résultat, et le journal *Herald of Progress*, dont il est le rédacteur, est dévoué à l'exposition de ces principes. Voici, extrait de ce journal, un précis de la doctrine qu'il enseigne, sous le nom de la *Philosophie harmoniale*, doctrine qui est aussi enseignée par beaucoup d'autres Américains:

« La philosophie harmoniale enseigne que la progression est la loi de l'univers. Les premiers hommes ne valaient pas beaucoup mieux que les animaux; bientôt, quand leur esprit fut développé, ils commencèrent à raisonner. Le naturel moral de l'homme s'étant développé, il posséda une con-

science. A la fin, sa nature spirituelle le couronna de sa gloire, et c'est alors que commença son développement. Un jour, l'homme deviendra angélique et pourra de plus en plus manifester l'image de Dieu. L'homme, animal raisonnable, est maintenant complétement développé ; l'humanité, à présent, entre sur le seuil de son parfait avenir. La lumière des sphères célestes descend sur lui pour le purifier et l'exalter. Les attributs ou facultés de l'homme seraient grands, s'ils n'étaient pervertis : la perversion est le résultat du développement inégal de ses facultés, et un tel développement résulte du défaut de progression. Si l'homme avait un développement harmonieux, il ne commettrait aucun péché, car chaque faculté serait un frein pour les autres, et alors l'abus serait impossible. Malheureusement, quelques facultés ont un trop grand développement. C'est la loi de l'univers, que le bonheur et la vertu soient toujours unis, et que le péché et la souffrance soient inséparables. La philosophie harmoniale déclare que la rémission du péché sans expiation effective est impossible : chaque action est une cause, et le bonheur et le malheur sont un effet proportionné avec la nature de l'action. Si la cause du malheur, qui est le péché, a été produite, l'effet est infaillible. Nous ne pouvons pas éviter la souffrance qui suit le péché, sans la succession de la grande loi de causalité. Si cette loi était suspendue, l'univers retournerait au chaos. La rémission d'un seul péché sans expiation supposerait la destruction de l'univers et la négation de l'existence de Dieu.

« Les saintes Écritures ne sont pas les seules révélations de Dieu. La nature spirituelle de l'homme ayant affinité avec les sphères spirituelles, il reçoit l'influence divine, *qui est aussi nécessaire pour la vie de son âme que l'air qu'il respire l'est pour son corps*. Plus ses affinités spirituelles sont élevées, plus élevée est l'inspiration qu'il reçoit. L'inspiration vient du centre divin de toutes choses perpétuellement comme la lumière du soleil. Nous trouvons absurde de nier l'inspiration universelle et éternelle. Sachons nous en rendre

dignes, et nous saurons que ce n'est pas Dieu qui se retire de nous, mais que c'est nous, le plus souvent, qui par nos démérites, nous éloignons de lui et nous dérobons à sa divine influence. »

Ailleurs, Davis donne cette belle définition du ciel :

« Le ciel signifie l'harmonie de l'âme avec Dieu, harmonie si bien exprimée par ces paroles du Christ : *Mon père et moi ne sommes qu'un.* Les climats, le temps, l'espace, l'infinité ne sont pas le véritable ciel. Partout où l'esprit de l'homme s'accorde avec l'âme de la nature ou flux divin, il y a le royaume du ciel, le règne de la paix... »

CONFÉRENCES A NEW-YORCK. — APERÇU DES TENDANCES ET DES RÉSULTATS DES DOCTRINES SPIRITUALISTES.

Tous les mardis soirs, à New-York, il y a une conférence spiritualiste. A la dernière, on a proposé pour discussion cette question : Quelle réforme spéciale est inculquée par le spiritualisme ? Le docteur Haydon a répondu : « Le spiritualisme recommande toutes les réformes, et cherche à élever l'homme en prouvant l'immortalité de l'âme, et particulièrement ces vérités : que nul ne peut commettre le moindre péché contre la loi de Dieu sans en subir les conséquences ; que chaque pensée ou action bonne fait son impression sur le corps et l'âme, et que la seule expiation, pour le pécheur, sont les bonnes œuvres et une vie parfaitement pure.

Le spiritualisme enseigne à celui qui voudra tuer son frère que ce frère mort le poursuivra partout pour demander justice, et que sa vie étant rendue insupportable par la vue de cet Esprit, il ira lui-même s'accuser devant la justice. Cette vérité une fois reconnue, le meurtre aura cessé d'exister.

Le spiritualisme nous révèle que partout où on veut faire des réformes sur la terre, les anges travaillent pour dissiper les ténèbres par leurs lumières.

Le docteur Haydon a dit ensuite qu'un jour un homme est venu par curiosité consulter sa femme qui est médium, tout en déclarant son incrédulité au sujet des Esprits.

Pendant qu'il faisait cette déclaration, il a entendu des coups frappés, et Mme Haydon lui a dit que c'était un Esprit qui voudrait communiquer avec lui.

— Eh bien ! dit l'incrédule en riant, qui êtes-vous ?

— Votre victime.

— Ma victime ! répondit l'incrédule fort agité ; quelle victime ?

— La pauvre fille, répondit l'Esprit, que vous avez tuée pour cacher sa honte et votre péché.

La morte avait ressuscité ; le septicisme de cet homme était évanoui ; la lumière de l'éternité avait éclairé son âme coupable ; en présence de cet Esprit, il a confessé son crime, et supplié le pardon de sa victime.

Un monsieur, qui vivait très-loin, est venu exprès pour demander à madame Haydon si elle pouvait lui donner une démonstration de l'immortalité de l'âme à laquelle il ne pouvait pas croire.

Il s'est assis à la table et l'Esprit de sa petite-fille s'est manifesté et a donné à son père des attestations de son identité si constantes, qu'il en a versé des larmes en se déclarant converti. M. le docteur Haydon a fini par dire qu'à ceux qui lui demandent quel bien a fait le spiritualisme moderne, il répond : « Allez demander aux mères qui pleurent leurs enfants, et elles vous diront que le spiritualisme les a consolées et a rendu leurs enfants à leur tendresse maternelle ; des malades, des infirmes ont été guéris, des sinistres prévenus, de belles inventions faites, de nouvelles vérités mises au jour, les méchants ont tremblé, les bons espèrent et les jours d'espoir et de consolation ont lui pour la pauvre humanité. »

— Un autre spiritualiste américain s'exprime en ces termes sur l'avenir de notre cause commune :

Après avoir étudié le spiritualisme pendant huit ans avec la plus grande attention, je suis persuadé qu'il nous fera atteindre les vertus les plus élevées de la vie privée et publique. La vérité est quelquefois défigurée par des médiums imparfaits qui communiquent avec les Esprits, et quelquefois pervertie

par les passions de ceux qui la reçoivent. Pour beaucoup, à présent, le spiritualisme n'est qu'un objet de curiosité ; pour d'autres, une philosophie; mais il y en a aussi beaucoup pour qui le spiritualisme est une religion, parce que toute religion est la science de la vie future, et parce que notre divine cause ne manque jamais d'éveiller dans le cœur cette dévotion qui est un signe et un attribut de notre immortalité.

APPEL FAIT AUX SPIRITUALISTES.

Le *Spiritual Magazine* de Londres dit qu'à l'Université de Cambridge une société a été formée, il y a quelques années, par des hommes qui s'étaient fait remarquer par leurs lumières pour l'investigation des phénomènes qui reçoivent l'appellation populaire de surnaturels.

Voici leur circulaire :

« L'importance de l'examen sérieux des phénomènes qui sont appelés surnaturels ne peut être niée. Quelques personnes croient que des événements aussi mystérieux sont le produit de causes naturelles ou de l'imposture. Mais il y en a beaucoup d'autres qui pensent qu'il est possible que des Esprits peuvent se manifester à nous par des moyens extraordinaires, et qui citent des faits dont l'évidence est certaine. Alors il devient nécessaire qu'une investigation sérieuse décide la question et voie quels progrès peuvent être faits dans l'étude des lois qui régissent notre existence. C'est pour cette raison que quelques membres de l'Université de Cambridge se sont décidés de faire un recueil d'attestations des phénomènes appelés surnaturels. Ils demandent à tous ceux qui sont disposés à les aider de leur envoyer des communications détaillées, avec des dates, les noms et demeure des témoins, en un mot, avec tous les éléments de conviction désirables.

Nous ne garantissons pas la réalité du fait suivant. — Le *Morning Star*, et, après lui, le *Spiritual Telegraph* de Londres, annoncent que l'éminent archevêque de Paris, Mgr Morlot, est sujet à des extases soudaines; que, dans cet état, il prédit l'avenir; que cette faculté est un des attributs de sa famille, et que la sœur de l'éminent prélat possède la plus parfaite clairvoyance du monde entier. (*The most perfect clairvoyant of the whole world.*) (*Union magnétique.*)

ETUDES REMARQUABLES SUR LES FORCES MAGNÉTIQUES. — LE MAGNÉTISME APPLIQUÉ A LA PHRÉNOLOGIE.

Nous venons de recevoir la visite du savant docteur Ashburner, l'un des collaborateurs du *Spiritual Magazine*, et dont des articles ont été reproduits dans ce journal. Il nous a confirmé de vive voix tous les faits spiritualistes marquants produits en ces derniers temps en Angleterre, et la remarquable émotion qu'ils avaient produite sur l'esprit d'un grand nombre de personnes de la plus haute société de Londres. Le docteur Ashburner, par les écrits précieux qu'il a publiés, par sa longue expérience et son érudition, est une des lumière les plus éminentes du spiritualisme. Depuis longues années, il s'occupe du magnétisme et de tout ce qui s'y rattache, et il a eu l'insigne honneur d'en déployer l'un des premiers le drapeau dans la Grande-Bretagne, malgré les préjugés, des préventions on ne peut plus hostiles, et dont il a eu beaucoup à souffrir. Voir le *Zoïst,* journal magnétique publié depuis plusieurs années en Angleterre. Le docteur Ashburner est en même temps un phrénologue distingué. Il nous a longuement parlé d'un Français mort à Londres, le docteur Léger, qui a fait des découvertes et provoqué des expériences multipliées sur les lois et les forces magnétiques d'abord, et sur le magnétisme appliqué à la phrénologie ensuite. Les travaux du docteur Léger sont, à son avis, les plus transcendants, les plus remplis de faits lumineux qui aient été tentés sur ces matières. Il a déposé les uns dans un livre intitulé le *Magnétoscope,* livre rare et dont il n'existe plus que quelques exemplaires à Londres. Quant aux études phrénologiques appliquées au magnétisme, elles sont à l'état de manuscrits entre les mains d'un des amis de M. Ashburner. Ne serait-il pas du devoir des compatriotes du docteur Léger qui s'intéressent au magnétisme et à la phrénologie de se concerter pour la publication des œuvres complètes de cet homme, les plus pleines d'aperçus utiles, remarquables et profonds qui aient été produits jusqu'à ce jour?

Un homme dont nous avons plusieurs fois parlé dans ce journal, qui, l'un des premiers en France a eu le courage d'entrer dans la voie des affirmations spiritualistes, malgré les sarcasmes de certains magnétistes, M. Cahagnet vient de mettre en souscription un ouvrage intitulé : *Le Libre penseur,* ou *Mélange de philosophie et de spiritualisme, de méditations, d'aspirations et de déceptions.* Cet ouvrage ne paraîtra qu'autant que l'auteur aura reçu un nombre suffisant d'adhésions. 2 vol. grand in-18. Prix, 10 fr.

On souscrit chez l'auteur, route de Bezons, à Argenteuil, et chez Germer-Baillère, libraire, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, à Paris.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

POLÉMIQUES. — CONTROVERSES.

M. LOUIS FIGUIER ET SON HISTOIRE DU MERVEILLEUX.

LA PRÉTENTION DE JUGER UNE QUESTION SUPPOSE QU'ON L'A LONGUEMENT, MINUTIEUSEMENT ÉTUDIÉE DANS L'IMMENSITÉ DES FAITS ET DES DOCUMENTS, MANQUE DE COMPÉTENCE ET DE LOGIQUE, CURIEUSE ASSURANCE DE CERTAINS PUBLICISTES.

Un homme qui a l'habitude de faire, dans le journal *la Presse*, une revue des questions scientifiques qui s'agitent périodiquement, et dont les jugements sont parfois l'objet de réclamations ironiques, comme cela lui est arrivé il y a quelque temps de la part des agronomes allemands, M. Louis Figuier, auteur de l'*Histoire de l'alchimie*, s'est permis de publier, à la librairie Hachette, un ouvrage en 4 volumes, sous le titre d'*Histoire du merveilleux*.

Nous avons lu cette histoire, et nous devons déclarer que c'est là une œuvre regrettable, qui fera peu d'honneur à son auteur, comme elle enrichira médiocrement son éditeur. L'*Histoire du merveilleux* ne se vend pas ; et cela non-seulement parce qu'elle est loin d'être elle-même une merveille, mais encore parce que son auteur a pris soin de faire annoncer partout, dans les journaux, que son livre n'était qu'une suite de négations; or, comme il n'y a que les croyants, les hommes convaincus ou désireux de l'être pour s'intéresser à ces sortes d'ouvrages, il s'ensuit que ceux-ci, avertis sur le contenu de l'œuvre de M. Figuier, se sont montrés peu empressés de se la procurer.

On nous demande de réfuter cet ouvrage. Je crois que c'est lui faire plus d'honneur qu'il n'en mérite. D'ailleurs il a déjà été réfuté en thèse générale dans notre *Revue*, 2e année, pages 371, 372. Alors, nous adressant aux Jobert de Lamballe, aux Babinet et consorts, nous disions :

« La prétention de juger d'une question suppose au moins qu'on l'a, avant tout, étudiée, examinée longuement, minutieusement dans les faits, dans tous les documents connus. Cette étude, Messieurs, l'avez-vous faite pour la question spiritualiste? Nullement. Vous vous en êtes donné bien garde.

Vous ne pouviez aller compromettre votre grand esprit dans l'examen de pareilles niaiseries. D'ailleurs n'avez-vous pas la science infuse et, *à priori*, des solutions toutes trouvées? Parce qu'on vous voit, tant bien que mal, faire des comptes rendus qui prouvent que vous avez mis votre nez dans la science des atomes, dans les cornues et les alambics, vous vous croyez en droit de trancher sur les plus hautes questions de théodicée et de psychologie, d'ontologie, de cosmogonie, de pneumatologie et de théologie ; vous croyez, après quelques semaines d'études distraites et superficielles, y voir plus clair que n'y ont vu les Platon, les Plotin, les Bacon, les Leibnitz, les Pascal, etc. Tel, par exemple, dont les analyses scientifiques ont excité dernièrement les rires des agronomes allemands, tel qui n'a ni connu ni cherché l'immensité des faits consignés dans les annales si variées, si nombreuses des sciences occultes, qui a même dédaigné plusieurs fois l'invitation qui lui a été faite de prendre sa part de témoignage dans les faits contemporains ; tel, enfin, parce qu'il a compilé cinq à six faits connus de tous, se croit autorisé à écrire une *Histoire du merveilleux* et à dire le dernier mot sur une question immense, grande comme le monde, et qui demanderait, pour être convenablement traitée, éclaircie, les travaux judicieux et suivis de nouveaux bénédictins pendant un espace de plus de quarante années ! »

Eh bien ! ce que nous disions, alors que M. Figuier n'avait encore publié que ses trois premiers volumes, ceux où il s'occupe exclusivement des faits de magnétisme, de possession, de rhabdomancie, nous le répétons aujourd'hui plus que jamais.

Nous dirons, avec l'accent de la conviction la plus parfaite, que M. Figuier est un homme mal informé, incompétent pour juger les matières qu'il a abordées dans son livre. Et s'il est mal informé, incompétent, c'est qu'il a voulu qu'il en soit ainsi. Avant l'apparition de son quatrième volume, où il s'occupe des médiums et des Esprits, nous lui avons écrit en lui envoyant les diverses livraisons de notre journal ainsi

que notre travail sur les *possédées de Louviers.* Nous lui disions que nous avions l'espoir qu'en savant, en observateur, il ne voudrait point juger la question sans connaissance de cause, et que c'était pour cela que nous lui envoyions et nos livraisons et notre brochure, où des faits authentiques nombreux avaient été recueillis, prouvés, discutés ; qu'en outre, nous l'engagions à venir assister chez nous à différentes expériences concluantes. M. Figuier ne nous a pas même accusé réception de notre lettre, et c'est la première fois que nous sommes l'objet d'un pareil oubli de la part d'un membre de la presse. Des personnages illustres, bien autres que M. Figuier par le mérite, se sont montrés, il faut le dire, beaucoup plus courtois à notre égard. Est-ce oubli, est-ce négligence ? Nous préférons le croire. Mais un fait demeure acquis, c'est l'extrême éloignement que M. Figuier a de constater par lui-même la possibilité des faits dont il nie l'existence. Dernièrement le propriétaire du château de C... dont nous parlons ci-dessous, l'invita à venir constater par lui-même les faits prodigieux que produisent et M. Home et l'Américain Squire qui sont actuellement tous deux ses hôtes, et M. Figuier n'a pas plus daigné répondre à cette gracieuse invitation qu'à la nôtre.

M. de Guldenstubbé l'invita aussi plusieurs fois à prendre part à ses remarquables expériences d'écriture directe, et toujours M. Figuier y brilla par son absence. Cependant il ne se gêne pas pour parler sans façon et négativement de l'honorable baron et des résultats transcendants qu'il a obtenus dans l'œuvre spiritualiste. Une fois seulement, M. Figuier a bien voulu consentir à se rendre témoin. C'était chez M[lle] Huet, où il fut conduit par l'honorable M. Mathieu ; mais, au lieu d'observer attentivement les faits et d'en convenir, il s'est mis à ergoter à leur endroit, ajoutant qu'il avait ses théories à l'aide desquelles il expliquait tout rationnellement, et qu'il n'en voulait pas voir davantage. En effet, il venait d'écrire son quatrième volume, et, comme l'abbé Vertot, son siége était fait. Il lui eût sans doute trop coûté d'y changer quelque chose.

Toutefois ce n'est pas que M. Figuier révoque en doute tous les faits, il en admet quelques-uns, notamment ceux des tables parlantes et tournantes. Ce n'est pas non plus que, pour ces seuls faits, la millionième partie seulement de tous ceux que les annales des sciences dites occultes ont enregistrés, M. Figuier se range aux risibles explications de M. Jobert de Lamballe, ni à la théorie du mouvement *musculaire insensible et inconscient* de M. Chevreuil, ni aux mouvements *naissants et commençants* de M. Babinet, ni à la théorie des fluides de M. Faraday. Non, il fait justice de ces théories, et, à leur place, il en présente une à lui qu'il prétend beaucoup plus acceptable. La voici :

M. Figuier, après avoir traité le phénomène des tables tournantes et parlantes de chose nouvelle, bien qu'il en soit question dans la Bible, qu'il ait été connu chez les Indous, les Chinois, dès la plus haute antiquité, bien que Tertullien, Ammien Marcellin et tant d'autres anciens en aient parlé, M. Figuier, qui, sans doute parce qu'il se pose en savant, croit pouvoir se passer d'histoire, ajoute que ce phénomène s'explique par l'hypnotisme ou sommeil nerveux. Le médium, selon lui, dans les expériences de table est influencé, hypnotisé par quelque puissant magnétiseur de la société et alors il tombe dans l'état biologique, état par lequel il perd et la liberté de vouloir et la connaissance de ce qu'il fait, accomplissant au dehors de lui des actes qui ne sont en quelque sorte que la manifestation extérieure des forces animiques qui sont en lui. A l'appui de sa théorie, M. Figuier ajoute que dans les phénomènes des tables parlantes, le médium, à l'exemple des somnambules, perd le souvenir de tout ce qui s'est dit et s'est fait pendant son état d'hypnotisme, tandis que toutes les manifestations qui se sont accomplies en sa présence n'ont été que la résultante de ses connaissances propres, des connaissances ou de la volonté de ceux qui l'assistent, les prétendus Esprits ne répondant dans une langue étrangère qu'autant que le médium connaît cette langue, se montrant toujours avec une opinion politique,

scientifique ou religieuse semblable à celle qui existe dans le milieu où il expérimente.

Ces explications, certes, ont de quoi faire rire les vieux praticiens du spiritualisme, ceux qui n'ont cessé d'expérimenter et de chercher la vérité dans l'immense et infinie variété des faits qui éclatent ou ont éclaté de toutes parts. Avec la certitude de leurs témoignages à tous, fort de ceux des innombrables et imposants documents que M. Figuier ignore et n'a pas voulu connaître, fort de nos études et de nos expériences personnelles, spécialement, exclusivement dirigées depuis six ans dans la voie spiritualiste, nous répondrons à M. Figuier : 1° qu'il n'est pas vrai que les médiums perdent la connaissance de ce qu'ils ont dit et fait pendant qu'ils sont dans l'état d'entransement médianimique ; 2° qu'ils sont souvent étrangers à toute influence environnante, et seuls parfois dans leurs exercices ; 3° que, loin d'être momentanément désertés par leur âme dans les manifestations qu'ils obtiennent, ils constatent ces manifestations et les suivent attentivement, causant, discutant, faisant pendant leur durée acte de présence d'esprit, de la possession pleine et entière de toutes leurs facultés ; 4° que souvent les communications obtenues l'ont été dans des langues ou sur des questions tout à fait étrangères au médium et aux assistants, tandis qu'il est aussi arrivé fréquemment qu'elles ont été en opposition avec les croyances, les opinions, les volontés, les désirs des uns ou des autres. Que quelques faits soient venus corroborer l'opinion de M. Figuier, cela est possible, car nous admettons avec la possibilité de la manifestation des Esprits celle du dédoublement de nos facultés animiques, et bien plus, comme nous le dirons tout à l'heure, c'est la possibilité de ce dédoublement qui avec les faits nous a conduit logiquement à la croyance aux Esprits.

Si M. Figuier s'était donné la peine d'étudier et d'examiner minutieusement et longuement la question qu'il a voulu traiter, s'il s'était rendu aux invitations qui lui ont été faites, et s'il

ne s'était pas mis à écrire avec le parti pris à l'avance de ne pas revenir sur ses théories, elles eussent été tout autres et il eût vu des faits qui l'eussent fait entrer dans la voie d'une philosophie toute différente de celle de l'*à priori* négatif, de l'incrédulité quand même, de la sensation physique, du néant, du hasard et des contradictions. Car la philosophie empirique de nos savants matérialistes est tout cela à la fois.

Comme M. Alfred Maury, dont nous parlions dans notre dernière livraison, au lieu de procéder par voie d'analyse et d'observation consciencieuse, de remonter des effets aux causes, et de ne conclure qu'après ample et minutieuse information, M. Figuier a pris le parti plus commode de se déclarer informé sans enquête, et de décider en l'absence des faits, des témoins, des parties. On verra bien si, décidément, ce sont les faits qui doivent se courber devant les verdicts du collaborateur du journal *la Presse*, ou bien si ses théories auront le sort de tous les jugements systématiques, hâtés et aventureusement formulés dans la méconnaissance la plus complète de la question.

M. Figuier prétend que les manifestations prétendues des Esprits ne sont tout uniment que le résultat du dédoublement animique du médium hypnotisé. Non-seulement les affirmations que nous venons de formuler carrément, en prenant pour base une foule de faits contradictoires, sont la réplique la plus victorieuse qu'on puisse lui faire ; mais comment expliquera-t-il tant d'autres faits spontanés qui se passent en l'absence de tout médium : les maisons hantées (1) ; la chute si inexplicable des projectiles de la rue du Bac, de la rue des Grès, des Noyers et de Vendôme, dont nous avons parlé (2) ;

(1) Les cas de maisons hantées sont nombreux et ont été plusieurs fois judiciairement constatés. Très-souvent les journaux en citent de nouveaux exemples. Nous en avons parfois parlé dans notre *Revue*, notamment aux pages 357 et 358 du t. II.

(2) *Revue spiritualiste*, t. I, 269 ; t. II. 103, 258 et suiv. ; t. III, 179, 222.

les faits d'agitation de sonnette arrrivés à la connaissance des habitants des villes de Florence, d'Avesnes, de Valenciennes et de Chartres (1); les faits plus extraordinaires encore constatés par tant d'enquêtes judiciaires (2); ceux qui se sont passés aux presbytères de Cideville et de Prunoy-sous-Ablis (3); les remarquables scènes de possession arrivées de notre temps dans une foule de pays (4); les faits si concluants insérés de nos jours par M. Robert Owen, ambassadeur des Etats-Unis à Naples, dans son livre intitulé : *Footfalls on the boundary of another world?* Comment expliquera-t-il toutes les scènes d'apparition nocturne qui laissent des traces, des preuves tangibles et évidentes de leur réalité, et vont jusqu'à effrayer des chiens, des chevaux et d'autres animaux (5)? Comment expliquera-t-il tant d'autres manifestations qui ont été insérées par nous dans cette Revue, avec toutes les preuves à l'appui ; ces exemples d'écritures directes en langues orientales, ces *fac-simile* en langues européennes, reproduisant l'écriture, la signature parfaite de personnages historiques et autres, écritures, signatures inconnues des assistants (6)? Comment expliquera-t-il ces mémorables faits de création, de transmutation des métaux à l'aide des Esprits (7), faits incroyables mais pour

(1) Voyez la *Revue spiritualiste*, t. I, p. 369, et suiv. ; t. II, p. 342, 343, 344, etc.

(2) Voir entre autres ceux qui sont indiqués dans la *Revue spiritualiste*, t. I, p. 147; t. III, p. 210. Voir aussi l'immense et interminable collection des procès de sorciers dans tous les pays.

(3) Voyez l'ouvrage de M. E. de Mirville, sur les Esprits, et notre *Revue*, t. II, p. 350.

(4) Voyez la *Revue spiritualiste*, t. I, p. 208 et suiv. ; 231, 370; t. II, 215.

(5) *Revue spiritualiste*, t. I, 311 et suiv., 332, 419; t. II, p. 232 et suiv., 242 ; t. III, p. 221 ; t. III, 25 et suiv., 95, 154, 210, 236, etc.

(6) Voyez notamment, à ce sujet, le livre de M. le baron de Guldenstubbé sur l'*écriture* directe des Esprits et ses nombreux *fac-simile*. Nous avons déjà inséré un grand nombre de ces cas dans notre *Revue*, nous allons le faire longuement avant peu.

(7) Voy. la *Revue spiritualiste*, t. I, 221 ; t. II, 296 et suiv., 350, 354,

*

tant avérés? Comment expliquera-t-il, en un mot, les manifestations rapportées ci-dessous, que nous avons vues provoquées, il y a huit jours, en présence de M. Home, et de la réalité desquelles nous répondons sur notre tête? Ah! que M. Figuier et tant d'autres comme lui est bien mal venu à trancher comme il le fait sur une question aussi vaste, aussi complexe que celle des millions de faits divers qui se rattachent aux sciences occultes et à la pneumatologie! Jamais question n'a exigé tant de soins, de recherches, de travail, d'examen; il n'en est aucune qui présente un ensemble si imposant de documents; rien qu'avec leur monenclature il y aurait de quoi remplir de gros volumes *in-folio*. Ne doit-on pas être douloureusement surpris de voir avec quel sans-façon des hommes étrangers aux faits, à toute recherche, croient pouvoir aborder ces graves matières? Ah! le temps des Ducange, des Chauffepié, des Tillemont, des Calmet, des Daunou, et de tant d'autres travailleurs consciencieux n'est plus, si ce n'est dans la laborieuse et patiente Allemagne. Aujourd'hui dans notre France affairée, distraite, superficielle, légère, on croit pouvoir suppléer à la science, à l'érudition par un peu de facilité et de verve, ou plutôt de suffisance littéraire. Et ce sont des suffisants on ne peut plus superficiels qui sont investis du privilége de former l'opinion dans la plupart de nos grands journaux!

M. Figuier, dédaigneux de discuter la théorie de l'existence des Esprits, théorie ridicule à ses yeux et qui n'a pas le moindre sérieux selon lui, dit: « Si nous entreprenions de prouver, à grand renfort d'arguments logiques, que le diable n'entre pas dans les meubles pour les faire danser, il nous faudrait également entreprendre de démontrer que ce ne sont pas les Esprits qui, introduits dans notre corps, nous font agir, parler, sentir. Tous ces faits sont du même ordre, et celui qui admet l'intervention du démon pour faire tourner une table,

405; t. III, 68. Dans la présente livraison, en parlant de M. Home, nous citons quelques cas remarquables de créations spirituelles.

doit recourir à la même influence surnaturelle pour expliquer des actes qui n'ont lieu qu'en vertu de notre volonté et par le secours de nos organes. Personne n'a voulu attribuer sérieusement les effets de la volonté sur nos organes, quelque mystérieuse que soit l'essence de ce phénomène, à l'action d'un ange ou d'un démon. C'est pourtant à cette conséquence que sont conduits ceux qui veulent rapporter la rotation des tables à une cause surhumaine. »

M. Figuier a raison de ne pas attribuer les effets ordinaires de la volonté sur nos organes matériels à l'action d'un ange ou d'un démon ; mais à quelle impulsion obéissent ces organes ? A notre âme, assurément, c'est-à-dire à un Esprit qui n'est pas la matière, mais qui agit sur elle : *mens agitat molem* ; et cela est tellement vrai que quand, pour parler le langage des anciens, nous avons *rendu l'Esprit*, c'est-à-dire quand nous sommes trépassés, la partie matérielle de nous-mêmes demeure inerte, se dissout ; mais que devient l'Esprit, cette substance supérieure au corps, qui agit sur lui, et sans laquelle il tomberait dans l'inertie ? Ce qu'il devient, le genre humain tout entier, toutes les religions, toutes les philosophies sérieuses l'ont enseigné : il rentre dans la véritable vie, la vie spirituelle et impérissable dont l'avait momentanément privé la prison du corps. Mais une âme peut-elle vivre sans corps ? dira M. Figuier. A cette question, lui-même nous fournit une réponse affirmative. Ne dit-il pas, dans son ouvrage, que l'âme d'une somnambule, d'un médium, d'un sujet hypnotisé peut aller, à son insu, hors de son corps exercer des actes divers pendant toute une soirée ? Si une âme peut se passer de son corps toute une soirée, se manifester intellectuellement, physiquement sans lui, elle le peut tout aussi bien un jour, des mois, des années, des siècles. Voilà donc la doctrine de l'immortalité des âmes, de l'existence des démons, c'est-à-dire des Esprits (1), et la possibilité de leurs manifestations au monde physique résultant logiquement des

(1) Nous n'avons pas besoin de répéter ici que le mot démon, issu du grec *daimon*, signifie Esprit.

principes posés par M. Figuier lui-même. Mais nous dirons plus : la doctrine de la possession momentanée, qui est l'état de médiumnité ordinaire, aussi bien que celle de la possession continuelle, démence, manie, etc., résulte aussi de ses théories. S'il prétend qu'un magnétiseur, par l'effet de sa volonté, peut influencer un médium, s'emparer de son libre arbitre, lui faire accomplir des actes inconscients, lui faire exprimer des opinions, des idées qui ne sont pas siennes, comme dans le cas ce n'est pas le corps, les organes physiques du magnétiseur qui agissent, il faut bien en conclure que c'est son âme, c'est-à-dire son Esprit. L'Esprit d'un homme n'a donc pas besoin d'organes matériels pour agir sur et par les organes d'un autre homme. L'état d'incarnation lui est donc inutile, indifférent pour cela. En conséquence, il le peut à l'état d'Esprit d'outre-tombe. Voilà donc certains actes de la vie d'un homme accomplis, quoi qu'en dise M. Figuier, sous l'empire d'une volonté surhumaine, voilà donc la doctrine des possessions, et par suite celle des tables, d'un chapeau mus par les Esprits justifiée dans ses cas divers.

Nous lui demandons bien pardon s'il n'a pas prévu ces conclusions, s'il ne les a ni voulues ni cherchées, mais elles résultent logiquement, forcément des explications qu'il a cru devoir formuler.

Mais, nous dira-t-on, comment Dieu permet-il qu'il y ait des possessions, qu'une mauvaise âme s'empare de la volonté, du libre arbitre d'une âme plus faible et se plaise à la tourmenter? Il faut bien que ce soit une permission de Dieu, puisque cela existe; et à ceux qui me demanderont comment cela se peut concilier avec la justice et la bonté divines, je demanderai pourquoi elle permet qu'il y ait des brigands, des voleurs, des tyrans, des pestes, des famines, des guerres, des massacres, des bêtes féroces, venimeuses, etc. Est-ce que nous connaissons les plans et les volontés de Dieu, les causes générales qui régissent le monde? Celui qui ne voit pas cet ensemble des causes, qui ne juge les faits qu'à son

point de vue particulier, que par leur petit côté, est toujours tenté d'accuser la Providence. Mais l'existence des malfaiteurs, de certains fléaux, des animaux nuisibles n'est-elle pas indispensable pour stimuler l'esprit de prudence, d'ordre et de prévoyance individuelle et sociale ? Les guerres n'ont-elles pas quelquefois leur côté utile pour la civilisation, le progrès politique des peuples? Et d'ailleurs, qu'est-ce que l'existence matérielle d'un homme à côté de son existence spirituelle, éternelle ? Qui connaît d'ailleurs les destinées providentielles de chaque membre de la famille humaine, les épreuves, les expiations, les châtiments qu'il est appelé à subir en vertu de motifs dont la cause pour n'être point transparente n'en semble pas moins être dans l'œuvre de ses existences transmondaines ? D'ailleurs, qui ne sait que l'obsession, la possession n'est souvent que le châtiment d'un vice, d'un défaut à la pente duquel l'homme s'est laissé aller? En se livrant au démon ou Esprit de ce vice, de ce défaut, il a fini par s'en laisser subjuguer, par y perdre son libre abitre, son repos, son bonheur. Il y a un démon de nous-mêmes, disaient les néoplatoniciens, qui est le génie familier de nos propensions inférieures, essence, personnification, résultante spirituelle de notre vice, de notre passion dominante. S'y abandonner, constitue le pacte prétendu avec le diable, que le moyen âge a expliqué à sa manière ; son influence prédominante établie par les complaisances qu'on lui accorde rompt l'équilibre de nos facultés et nous courbe sous le joug de l'obsession. C'est ainsi que l'homme intempérant devient ivrogne incorrigible ; la femme lascive, nymphomane ; le coureur de chances aléatoires, joueur effréné ; l'orgueilleux, impatient de tout frein, de toute résistance à ses desseins, jaloux, ombrageux de toute autorité, obstiné et blessant en tout ; c'est ainsi que l'homme égoïste est conduit à la misérable avarice et aux tortures du *spleen*, que l'homme complaisamment colère est poussé au meurtre ; c'est ainsi que l'ambitieux démesuré conduit d'abord au succès par l'Esprit puissant qui l'excite, ne sait plus ni s'en dégager, ni s'arrêter, et

est entraîné par lui dans l'abîme ; ainsi en est-il du vaniteux adroit à éblouir d'abord, ensuite poussé au ridicule; enfin, c'est ainsi que se développent les nombreuses et tristes maladies mentales qui peuplent le *pandemonium* de Bicêtre, véritables possessions, selon nous, psycopathies réelles, maladies d'un caractère moral, auxquelles on s'obstine cependant à opposer les remèdes de la nature physique, mais qu'on ne calmera et qu'on ne guérira que par les règles de l'hygiène psychique, de la thérapeutique spirituelle, par le magnétisme, et surtout par le grand remède qu'a enseigné le Christ, que toute l'antiquité et le moyen âge, dans leur foi, ont employé constamment avec succès, et qui ne sont rien autre que l'exorcisme et la prière, ces autres magnétismes tout spirituels (1). Car, grâces à Dieu, s'il a permis les maux physiques et moraux, il a mis à côté

(1) Nous ne pouvons mieux faire que de rappeler ici ce que nous avons dit dans le tome Ier de notre *Revue*, page 215 relativement à l'établissement fondé près Heilbronn, Wurtemberg, par le Dr Blumenhardt, établissement consacré à la guérison d'aliénés, de possédés au moyen de prières et d'exorcismes et qui est devenu célèbre par une foule de cures importantes. Un philanthrope, une des plus belles âmes que compte notre pays, a tenté aussi dans cette voie de remarquables essais. Nous voulons parler de M. Joseph Tissot, fondateur ou directeur d'un grand nombre d'hospices d'aliénés en France, et qui a publié différents ouvrages on ne peut plus intéressants, où se trouve la confirmation de nos idées. Au nombre de ces ouvrages se trouve une brochure intitulée : *de la Folie et du Délire*, laquelle contient des aperçus sur l'origine et la hiérarchie des êtres, les opérations surnaturelles, les véritables causes de la folie, etc., etc.

La voie suivie si patiemment, si noblement par cet homme de bien est celle qui, espérons-le, recevra du temps et de l'expérience la plus concluante sanction. Pour nous, si la guérison des maladies mentales, conséquence des progrès de la cause spiritualiste, doit devenir un fait possible, certain et scientifique, nous croyons qu'on n'y parviendra que par une étude suivie des opérations des Esprits combinée avec celle des vérités du magnétisme et de la phrénologie. Ce que nous disons à l'occasion des maladies mentales, nous le disons aussi à l'égard de tous les genres de monomanies et notamment du suicide qui, dans la plupart des cas, n'est qu'une véritable obsession. Des faits longuement, attentivement observés par nous nous ôtent tout doute à cet égard.

leurs remèdes. Sachons donc nous servir des remèdes propres aux possessions, aux obsessions, c'est-à-dire aux manies et aux démences qui en sont la suite. Mais pour cela il faut en constater, en reconnaître la source, et c'est ce que nous faisons, malgré les ténèbres, les obstacles que tant de matérialistes, de Figuiers obstinés projettent sur ces graves questions. Mais espérons que leurs efforts seront impuissants, et que l'école fatale qui a matérialisé et stérilisé le mouvement philosophique de notre temps, empêché que le monde moral suive la même progression de perfectionnements que le monde physique, disparaîtra bientôt devant le grand renouvellement religieux qui se prépare.

Voilà tout ce que nous avons à dire relativement au livre de M. Louis Figuier, et encore n'avons-nous pris pour texte de nos jugements que les quelques passages de ce livre qu'il a insérés dernièrement dans le journal *la Presse*. Il y aurait eu bien d'autres rectifications à faire si nous avions pris à partie le livre tout entier. Mais la tâche serait de trop longue haleine, et en vérité l'œuvre ne mérite pas une si longue critique.

Z.-J. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

ARTICLE DU CORNHILL MAGAZINE RELATIVEMENT A M. HOME ET A DE REMARQUABLES FAITS PRODUITS A LONDRES. — ANALYSE DE CET ARTICLE.

Nous avons parlé dernièrement d'un article remarquable du *Cornhill Magazine* de Londres, relativement à M. Home. Nous disions que ce journal avait pour lecteurs l'élite de la société anglaise, et que c'était un précieux témoignage en faveur de l'illustre médium. Le témoignage paraîtra plus précieux encore quand on saura que cette revue a plus de 100,000 abonnés. Le défaut d'espace nous empêche de reproduire *in extenso* l'article du journal anglais, qui est intitulé : *Stran-*

ger than fiction, *plus étrange que la fiction*. Mais nous en donnerons une analyse assez substantielle pour que le lecteur puisse en juger.

L'auteur commence par dire qu'il ne s'attend pas qu'on admettra, sur sa seule parole, les faits qu'il va raconter, tant ils sont extraordinaires. Il n'en parle que pour exciter chez les autres le désir de s'en rendre aussi témoins, ainsi que de toutes les merveilles du spiritualisme, persuadé que la vue des faits fera réfléchir et portera aux raisonnements philosophiques qui sont de nature à les expliquer. Toutefois, il ne dissimule pas que les Anglais, naturellement sceptiques, sont très-réfractaires à tout ce qui est nouveauté, et portés à rejeter absolument tout ce qui ne cadre pas avec leurs idées reçues, surtout en fait de merveilleux. Mais, puisqu'ils ont fini par croire à la vapeur et à l'électricité, cela doit les porter à n'en pas rester là et à croire que d'autres forces, d'autres lois admirables de la nature sont à découvrir.

L'auteur raconte qu'ayant entendu parler des Esprits frappeurs, la chose lui parut d'abord incroyable; pourtant, ne pouvant suspecter en cela la parole de personnes honorables pleines de véracité et de jugement, il consentit à se rendre témoin. La première expérience à laquelle il assista fut faite dans un salon de Londres, où il n'y avait que deux dames. Il a vu marcher la table toute seule, poussée vigoureusement à travers le salon par une force invisible, montant ensuite sur un large divan et en descendant après y être restée quelques minutes. Ensuite des Esprits frappeurs ont fait entendre des coups et se sont communiqués par l'alphabet. L'auteur déclare avoir été plusieurs fois témoin, au même lieu, de ces manifestations, et il déclare formellement que toutes les précautions ont été prises par lui en cas de supercherie et que d'ailleurs le maître de la maison, loin d'être complice, avait d'abord été incrédule.

Mais les manifestations les plus remarquables qu'on puisse voir, au dire du *Cornhill Magazine*, sont celles qu'il a constatées en présence de M. Home.

L'auteur fait d'abord l'éloge du jeune médium. Il avait, dit-il, beaucoup entendu parler de lui. Il s'attendait à rencontrer un nouveau Cagliostro, un homme se posant comme magicien, mettant du mystérieux dans ce qu'il faisait, cachant ses ficelles, etc. Mais il a été bien détrompé. M. Home lui a apparu comme un jeune homme aimable, de bon ton, simple en tout, laissant clairement apercevoir les forces merveilleuses qui, en sa présence et lui étant entièrement passif, produisent tant de choses extraordinaires. Ces forces sont purement des Esprits amis, parents dévoués du médium et attachés à lui sans doute pour l'accomplissement de la grande mission qui semble lui être dévolue. Une autre louange qu'il adresse aussi à M. Home, c'est la bonne volonté qu'il met le plus souvent à se prêter à des expériences, bien qu'elles soient très-fatigantes pour lui et qu'il soit comme assailli, persécuté par la curiosité d'une foule de personnes, surtout celles qui appartiennent à la haute société, où une passion ardente pour tout ce qui touche au merveilleux semble régner plutôt que dans les autres classes.

A une première réunion, le collaborateur du *Cornhill Magazine* a vu apparaître à côté de lui une main. Il l'a saisie et il l'a sentie d'une manière parfaitement tangible ; mais lorsqu'il l'eut fortement étreinte, cela a disparu comme de l'air. Il n'y a aucune analogie, dit-il, entre le toucher de cette main et celui des mains corporelles. C'était aussi palpable et aussi solide que le velours. Après cela, une petite cloche fut prise et sonna agitée par un Esprit. Une main blanche avec de longs doigts parut et prit une fleur sur la table et disparut subitement avec la fleur. Ceci a été vu plusieurs fois, et la main a donné des fleurs à plusieurs personnes. Le collaborateur du *Cornhill Magazine* a entendu aussi l'accordéon jouer tout seul une mélodie si admirable que cela semblait divin et a fait verser des larmes à tous les auditeurs. A la fin, cet écrivain déclare « qu'il a vu l'ascension de M. Home, qui était d'abord dans une position perpendiculaire, laquelle est devenue horizontale. Il a dit qu'il s'est senti tourner de

la manière la plus douce, comme un enfant dans les bras de sa mère. Il nous a parlé pendant qu'il passait par la croisée avec ses pieds présentés les premiers et couché horizontalement dans l'air. Il avait une confiance calme au milieu de ce qui paraissait aux autres une situation dangereuse, et il était impossible aux hommes les plus courageux de voir un pareil spectacle sans éprouver une vive émotion. Il a voyagé ainsi autour du cercle pendant quelques minutes, et ensuite dans une position perpendiculaire au-dessus de nos têtes. » L'écrivain dit qu'il a touché les pieds de M. Home, qui les a vivement retirés avec un cri de douleur, après quoi il s'est élancé comme un oiseau. Il s'est élevé jusqu'au plafond où il a fait une marque, et après sa descente il a repris sa place à la table. Ce qui ajoutait à la solennité de l'ascension de M. Home, c'est que l'accordéon a joué un air pathétique tout seul. Ces manifestations ont eu plusieurs témoins selon la déclaration réitérée de l'écrivain, et il demande seulement qu'il en soit fait investigation par ceux qui seraient tentés de dire que ces faits sont impossibles. A cela le narrateur ajoute que quand nous disons que telles choses nous paraissent impossibles, nous montrons par là que nous avons une connaissance bien imparfaite des lois de la nature. Il demande seulement qu'on commence par vérifier les faits ; mais ceci ne peut avoir lieu si, à priori, on refuse d'accepter qu'il puisse y en avoir en dehors de nos faibles connaissances.

NOTRE VISITE A M. HOME AU CHATEAU DE C....— SA VIE EST SAUVÉE MIRACULEUSEMENT PAR LES ESPRITS. — CONSTATATION QUE NOUS FAISONS DU FAIT. — EXPÉRIENCES AUXQUELLES NOUS ASSISTONS. — ESPRITS JOUANT DE L'ACCORDÉON, AGITANT UNE SONNETTE, CONSOLIDANT DES PARTIES DE LEUR CORPS. — MAINS D'ESPRITS TOUCHÉES, PALPÉES, ÉTREINTES.

Souvent dans cette *Revue*, et antérieurement dans le *Journal du Magnétisme*, j'ai parlé de M. Home, rapporté les choses si remarquables qu'il a le don de provoquer. Je dois dire toutefois que je ne l'avais jamais vu à l'œuvre. Je ne parlais alors que sur la foi des témoignages les plus honorables,

les plus unanimes, et parce que j'avais l'avantage de connaître personnellement l'illustre médium et d'apprécier la sincérité et la simplicité qui fait le fond de son caractère. Au temps où je l'ai connu à Paris, en 1858, il était dans sa période d'intermittence, et il ne m'a point été donné de constater, *de visu*, les facultés si remarquables dont il est doué. Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, je viens d'avoir cet avantage.

M. Home, m'étant venu voir, comme je l'ai dit, à son arrivée de Londres, je suis allé dimanche, 16 septembre, lui rendre cette visite à la maison de campagne où il a été gracieusement accueilli par un de ses amis et appréciateurs, M. T...... Cette maison de campagne est le château de C...., délicieuse résidence qui s'élève sur le flanc d'un des coteaux crétacés de l'enchanteresse vallée d'Hyères.

Il est descendu là avec sa jeune épouse et son enfant, petit être charmant qui participe certainement de la nature spiritualisée de ses parents, car jamais on n'a vu d'enfant plus vif, plus intelligent, plus précoce. Après avoir été l'objet du plus aimable et du plus courtois accueil de la part de M. T... et de sa dame, après avoir échangé avec leurs hôtes les témoignages d'une vive sympathie, je pris connaissance d'un fait bien remarquable qui venait d'arriver la veille et dont des marques évidentes existaient encore.

M. Home se repose des fatigues qu'il a éprouvées en ces derniers temps à Londres, à goûter sa part des paisibles et bienfaisantes distractions de la villégiature. Un air très-pur, de charmants paysages, une saison féconde en gibier, lui ont inspiré la pensée d'explorer chaque jour, le fusil en main, toute l'étendue du vaste parc de C..... Il a pris un goût, nous pourrions même dire une passion toute particulière, pour ce genre de plaisir. La plaine environnante forme sur l'un des côtés du parc un prolongement accusant la forme d'un angle droit. Là, au sommet de cet angle et au débouché d'un petit sentier pratiqué dans le fourré du parc, M. Home, depuis quelques jours, a pris l'habitude de venir se poster des heures entières, attendant le passage des oiseaux qui volti-

gent ou d'un côté du parc à l'autre, ou sur les branches qui ombragent en ces lieux les limites du champ, ou bien attendant que les vicissitudes de la chasse qui se fait maintenant dans la plaine, poussassent les perdrix ou les lièvres dans l'impasse au sommet de laquelle il s'est posté. Il était là donc le 15 septembre dernier, dans l'après-midi, son fusil appuyé sur une haie d'épines, au milieu du plus profond silence, sans qu'il fît le moindre vent, quand tout à coup il entendit à ses côtés une voix qui lui criait vivement : *here*, *here*, c'est-à-dire *ici*, venez ici. Cette voix s'exprimant en anglais le surprit, car il n'y a aucun Anglais au château de C..., ni personne qui y converse habituellement avec lui dans cette langue. D'ailleurs la voix ne lui paraissait être celle d'aucune des personnes qui sont avec lui. Il tourna la tête cependant, mais aussitôt il reprit sa pose première ayant toujours son fusil armé prêt à faire feu. Le même cri *here* plus articulé se fit de nouveau entendre, et, au moment où Home tournait une seconde fois la tête, il se sentit prendre par le collet de sa redingote et enlever à trois pieds de là sur la droite. A peine était-il ainsi arraché de sa place habituelle, qu'une énorme branche de 13 mètres de longueur sur 95 centimètres de circonférence, arrachée instantanément à un grand arbre qui était derrière, tombait comme la foudre d'une hauteur de 16 mètres 95 centimètres, à l'endroit d'où il avait été enlevé et s'y enfonçait à près d'un pied dans le sol. Sans la force miraculeuse qui avait enlevé Home pour le placer à côté, il était indubitablement écrasé, broyé, embroché par la chute de cette énorme branche. M. Home considérant après les faits, et voyant combien sa vie avait été en danger, n'hésita pas à croire qu'il avait été sauvé en cette occasion par les bons Esprits qui sont attachés à sa destinée et ne le quittent jamais. Quelle joie cependant si le contraire fût arrivé, quelle joie pour les jésuites ennemis de notre cause, et qui vont partout disant que les manifestations spiritualistes sont l'œuvre du diable ! Ils n'auraient pas manqué de dire que l'illustre médium avait péri par suite d'une juste punition de Dieu,

qui ne peut permettre plus longtemps que les suppôts de l'enfer séduisent et trompent les hommes.

M. Home, se voyant sauvé, en a jugé tout autrement et avec raison. Au lieu de penser au diable, il a plutôt reconnu, dans le fait qui lui est arrivé, le doigt de la Providence donnant à ses Esprits protecteurs la prévision de ce qui allait se passer, et leur permettant de prévenir les effets d'un accident meurtrier (1).

Le soir du 16 septembre, M. Home, en ma présence, questionna ses Esprits à ce sujet. Il lui fut répondu que la voix qui avait prononcé le mot *here* était celle de sa défunte mère, et que les Esprits qui l'avaient enlevé de place étaient ceux de ses anciens amis, Leo et Esra, bons camarades qui ne le quittent jamais et qui, avec celui de sa mère bien-aimée, sont ses principaux auxiliaires dans l'œuvre de ses manifestations. A cela les mêmes Esprits ajoutèrent que cinq autres arbres du parc, qu'ils lui désigneraient, menaçaient aussi de tomber, et qu'il ne fallait pas y laisser aller les enfants. La sœur de notre médium, la même dont nous avons parlé à la page 154 du 1er tome de notre *Revue*, sa femme, et Mme T..., assistaient à cette séance de la soirée du 16 septembre. Nous y eûmes, après ces premières communications, les plus belles manifestations auxquelles je pusse m'attendre. Les Esprits vinrent, annoncèrent leur présence par de forts coups, et bientôt par l'ascension de la table, une table d'environ 1 mètre 50 cent de diamètre, et couverte d'un large tapis dont les bords retombaient jusqu'au-dessous du genou. La

(1) L'histoire renferme le récit d'une foule d'avertissements merveilleux de ce genre, avertissements auxquels tant de personnes ont dû de trouver une vocation, d'éviter la perte de leur vie ou tout autre malheur. Mais le détail en serait trop long; qu'il nous suffise de rappeler ici ceux qui ont figuré dans notre *Revue*, t. I, p. 131; t. II, p. 431; t. III, p. 134, 135, et surtout celui qu'on trouve dans les Mémoires de Saint-Simon, relativement à l'abbé de Montmorin qui, se trouvant en prières dans l'église de Saint-Louis-en-l'Isle, fut averti médianimiquement de quitter sa place, endroit où devait tomber, un moment après, une pierre qui l'eût infailliblement tué.

lumière fut affaiblie et la lampe portée à terre dans un coin de la salle, mais donnant une lueur suffisante pour qu'on pût très-bien distinguer les objets ainsi que les moindres mouvements de chacun des assistants. Alors des mains d'Esprits prirent consistance et soulevèrent le tapis tout autour de la table, principalement à mes côtés. M. Home, m'ayant engagé à palper ces mains par-dessus le tapis, je le fis. Je les pressai doucement, et elles me rendirent à leur tour mon étreinte. Je les trouvai aussi consistantes que l'eussent été des mains d'homme, et cette expérience fut recommencée par moi plus de dix fois. Toutefois je dois dire que je n'ai pas essayé de voir si cette consistance résisterait à une plus forte étreinte. Pendant ce temps, les dames, de leur côté, échangeaient avec les Esprits de pareilles poignées de main, et elles en étaient toujours très-émues quoiqu'habituées, se faisant part de leur émotion et des observations que le phénomène leur suggérait. M. Home, de son côté, badinait doucement avec les Esprits, les câlinant, les appelant par leurs noms, conversant avec eux par des coups conventionnels et par l'alphabet. Pour moi, je ne disais rien, je n'avais pas assez de mes deux yeux pour bien observer, pour voir que les mains de tous restaient sur la table, et qu'aucun mouvement de pied ne pouvait avoir lieu sous le tapis.

Après ces expériences, M. Home ayant pris un accordéon de la main droite, le tint sous la table de cette seule main ; aussitôt l'instrument se mit à jouer d'une musique dont jamais je n'oublierai le charme et la séduisante mélodie ; c'étaient des sons vibrant de manière à remuer toutes les fibres de l'âme. Il jeta ensuite l'instrument à terre, remit la main droite sur la table, à côté de la main gauche, et l'accordéon continua à jouer. Quand la musique s'arrêtait, nous entendions dans le lointain une autre musique semblable, comme si c'eût été son écho affaibli, un accordéon dont quelqu'un aurait joué doucement et bien loin dans le parc du château. Ensuite M. Home fit conversation avec ses Esprits au moyen de l'instrument. Pour répondre oui à une question, l'instru-

ment rendait des sons. Un son était la réponse négative. Cinq notes articulées voulaient dire que l'Esprit désirait converser par l'alphabet, et alors M. Home se mettait à appeler chacune des 26 lettres, et l'Esprit faisait entendre trois sons précipités quand on appelait la lettre dont il avait besoin pour former un mot. L'esprit dit aussi de cette manière que l'instrument avait des notes fausses, et qu'il pouvait le montrer en faisant exclusivement retentir ces notes ; ce qu'il fit en nous gratifiant des sons les plus discordants, les plus désagréables qu'il soit possible d'entendre. Il dit ensuite qu'il pourrait, avec l'accordéon, imiter le bruit d'un violon qu'on accorderait, ce qu'il fit à l'instant ; si bien, qu'il nous semblait entendre un archet raclant sur l'une des fines cordes d'un violon. Après ces expériences, l'accordéon vint se jeter contre mes jambes en jouant et les heurta. Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu la pensée de le prendre dans ma main. Mais ce que je ne fis pas pour l'accordéon je le fis pour une petite clochette qui se trouvait sur la table.

Madame Home avait présenté cette petite clochette aux Esprits sous le tapis. Ils la lui prirent, et tandis qu'elle remettait sa main sur la table, ils agitèrent la sonnette clairement, nettement, comme le ferait quelqu'un qui la balancerait dans l'espace. Ensuite la clochette se dirigea vers mes pieds, remonta doucement le long de ma jambe gauche, et vint se poser en sonnant sur ma cuisse. M. Home me dit de la prendre doucement en dessous du tapis. Ce que je me mis en devoir de faire. Mais je portai la main trop avant, et, au lieu de la clochette, je touchai, palpai la main qui la tenait, une petite main, tiède au toucher, sur laquelle je promenai la mienne depuis le poignet jusqu'aux ongles que je sentis fort bien. Après je pris la clochette et la remis sur la table. Pour le coup j'étais au comble de l'émotion, et je le marquai par des paroles de vive satisfaction, les premières que je prononçais depuis la durée de l'expérience.

Une fois, dans l'intervalle de ces manifestations, le tapis s'est soulevé au-dessus de la table tellement haut, qu'il y

avait à croire que c'était un spectre qui se dressait de toute sa hauteur. M. Home lui-même en fut effrayé, surtout lorsque ayant porté la main sur le point ainsi soulevé, il sentit la forme d'une tête. Toutefois il se rassura bientôt. Les Esprits lui ayant expliqué que cela était dû à la matérialisation momentanée du crâne éthéréen d'un jeune enfant que Mme T. avait perdu, qui se manifeste souvent en sa présence, et que d'autres Esprits avaient, en cette circonstance, soutenu et poussé bien haut. Il y eut aussi des mains blanches qui se montrèrent en divers endroits et qui se posèrent sur les vêtements noirs des personnes présentes. Une, entre autres, fut vue sur la poitrine de M. Home.

La lumière ayant ensuite été éteinte, des apparitions, des formes lumineuses se montrèrent. Deux fleurs furent prises à un petit bouquet sur la table et déposées sur le dos de la main du médium ; mais, ici, je dois m'en rapporter à son témoignage : l'absence de lumière d'une part, mon organisation peu médianimique de l'autre, ne m'ayant pas permis d'apercevoir ces choses. Tout ce que je puis dire, c'est que la lumière ayant été rapportée à la demande des Esprits, l'accordéon vint vers moi sous la table. Questionné sur les motifs de cette préférence, il me fut répondu que c'était mon génie particulier qui voulait se manifester à moi, celui-là même à qui je dois déjà tant de soudaines inspirations, de manifestations remarquables dans mes travaux, manifestations dont je parlerai bientôt. Prié par moi de me donner une preuve de son identité, ou tout au moins de l'intérêt qu'il me porte, il se mit à jouer un air grave et majestueux sur un ton tel, que M. Home déclara n'en avoir pas encore entendu de semblable. Mon âme en éprouva un tressaillement tout particulier.

Après la séance, je marquai ma reconnaissance au médium pour tout le bonheur que j'avais éprouvé à la vue de tant de faits extraordinaires, et puis, tout le monde étant sorti, je regardai sous la table, non pas parce que je suspectais le moins du monde les personnes honorables avec lesquelles je venais de me trouver, mais parce que je voulais pouvoir dire aux incrédules que j'avais pris cette dernière précaution.

Voilà les faits dont je fus témoin dimanche dernier au château de C... Faits grandioses dont je n'avais pas le moindre doute cependant, grandioses non-seulement pour ce qu'ils ont de prodigieux, d'inexplicable, au point de vue de la science actuelle, mais parce que, s'ajoutant à tant de prodiges du passé, ils viennent les confirmer en projetant un trait de lumière sur tant de questions jusqu'ici controversées, bafouées, écartées, et dont il faudra bien enfin aborder l'examen. Pour moi, il existe un monde spirituel, élément, essence, source du monde matériel, antérieur, postérieur et supérieur à celui-ci; pour moi, la magie, résultat des relations avec ce monde, existe; pour moi, enfin, il est avéré que les Esprits, essence de Dieu, vivant dans son sein, non-seulement peuvent agir sur la matière, contrairement aux lois connues de la physique, mais encore la transformer, la créer même.

Mais nous reviendrons sur ces graves sujets, que la philosophie néoplatonicienne, dans sa véracité et sa profondeur, a mieux expliqués que n'importe quelle doctrine, sujets qui seront de mieux en mieux éclaircis lorsque cette remarquable philosophie, si longtemps étouffée, reprendra son cours et pourra arriver à son dernier couronnement, couronnement qui, croyons-le bien, sera l'œuvre de la fin de ce siècle.

Z. J. PIÉRART.

Le lendemain du jour où nous vîmes M. Home au château de C...., il se rendit avec nous à Paris, où vient d'arriver un autre puissant médium américain, Squire, le même dont nous avons plusieurs fois parlé dans ce recueil. M. Home s'est lié d'amitié, à Londres, avec Squire, jeune homme de son âge, et qui, comme lui, a le don de provoquer de remarquables manifestations physiques, d'une nature différente, toutefois. Il se rendit à son hôtel, et pour répondre au désir du propriétaire du château de C..., M. T..., il l'emmena avec lui. Là eurent lieu des expériences en plein jour, les deux médiums étant réunis. Au nombre des témoins se trouva M. le docteur Hoefer, directeur de la *Biographie universelle*, que publie M. Firmin Didot, homme recommandable sous une foule de rapports, avantageusement posé dans le monde savant par de précieux travaux, mais jusqu'ici incrédule

à l'endroit des manifestations spiritualistes. Une grande et lourde table en bois de chêne qu'aucun des assistants n'aurait pu soulever étant assis, fit ascension sur les quatre pieds, au-dessus du sol, à la hauteur de plus de 30 centimètres. Des coups ou *raps* retentirent autour des assistants, et M. Hoefer se mit à converser avec les Esprits, au moyen de ces coups, par le mode alphabétique. Il y eut même des réponses à des questions mentalement posées par lui. La plupart de ses questions roulèrent sur des points de science, dont la solution et les données étaient certes bien loin d'être connues des médiums. M. Hoefer se déclara satisfait des réponses, et comme il voulait pousser plus loin cette intéressante conversation, un Esprit dit que c'était assez, qu'il fallait lever la séance et se rendre au pied de l'arbre où M. Home avait failli être écrasé. Ne comprenant pas bien les motifs de cet avertissement, les assistants crurent devoir passer outre et insistèrent sur de nouvelles questions. On n'obtint plus de réponse. Et le silence se prolongeant, on finit par reconnaître qu'on avait peut-être eu tort de ne point tenir compte des volontés de l'Esprit. On se mit donc en devoir de répondre à son intention, et tous se rendirent au pied de la branche qui avait failli devenir si fatale à M. Home. Cette branche était toujours appuyée, d'une part sur le sol, et de l'autre contre le tronc de l'arbre ; de telle sorte que pour la faire tomber entièrement à terre, il eût fallu une poussée de toute la force des deux bras. M. Hoefer, mû par une impulsion secrète, fut porté à dire à M. Home de toucher du doigt le bout d'un des rameaux qu'il avait à sa portée. Il le fit, et aussitôt l'énorme branche tout entière se détacha de son point d'appui et roula au pied de l'arbre, laissant MM. T..., Home, Hoefer, Squire, etc., stupéfaits de ce nouveau prodige, prodige plus digne d'attention, peut-être, que ceux qui s'étaient antérieurement passés au même lieu. Car ceux-ci n'avaient eu pour témoignage que la parole de M. Home, tandis que le second venait confirmer et compléter tout un ensemble de faits, en montrant qu'ils n'étaient nullement l'effet du hasard. M. Hoefer en fut vivement ému. Il venait de trouver là son chemin de Damas et une conviction qui, chez un homme de sa valeur, ne peut qu'être utile et consolante pour lui-même comme avantageuse à notre cause. Comme l'illustre docteur Robert Hare, le grand chimiste de Philadelphie, en homme qui sait confesser la vérité quand elle a frappé ses regards, non-seulement

M. Hoefer s'avoua convaincu, mais encore permit que l'on fît mention de son témoignage dans l'attestation de ces derniers faits. Nous n'y avons pas fait faute, et puisse son exemple être imité par tant d'autres savants qui se font sceptiques obstinés !

Z.-J. Piérart.

Nous sommes heureux de faire part à nos lecteurs que l'illustre médium américain Squire va devenir, pendant tout l'hiver, notre hôte et commensal dans l'appartement que nous occupons 21, rue du Bouloi. Nous croyons aussi pouvoir annoncer que là, dans le salon contigu au bureau de la REVUE SPIRITUALISTE, des amis et soutiens de notre cause ont l'intention d'appeler à se réunir MM. Home, Squire, ainsi que les principaux médiums de Paris, dont nous avons déjà parlé dans cette REVUE. A ces réunions seront invités des rédacteurs de chacun de nos grands journaux, car il faut enfin que les faits éclatent d'une manière remarquable, et que ceux qui sont les dispensateurs de l'opinion en France ne puissent plus dire qu'il ne leur a pas été donné de voir et de juger par leurs propres yeux.

LE MÉDIUM AMÉRICAIN SQUIRE.

Quoique nous ayons déjà parlé plusieurs fois de M. Squire dans ce journal, peut-être nos lecteurs seront-ils désireux de faire une plus ample connaissance avec lui. Nous ne pouvons faire autrement que de reproduire la lettre, qui a été adressée dernièrement à son sujet au rédacteur du *Spiritual Magazine*, de Londres.

Monsieur,

Je crois devoir vous apprendre que le Dr. Ashburner, le Dr. Godève, M. Newton, le Dr. Blank, MM. Waterhouse, Norton, Hurrey et moi avons eu une séance avec le remarquable médium Squire, l'un des rédacteurs et actionnaires du *Banner of Light*, de Boston, journal qui compte plus de 30,000 abonnés. Cette séance a eu lieu à la résidence de M. Waterhouse, Russel square à Londres, le 16 juillet 1860, à huit heures. Après nous être assis autour d'une grande table à manger de 12 pieds de longueur, nous entendîmes des coups frappés sur différentes parties de la table bien distinctement. M. Squire alors a placé un crayon sur une feuille de papier sur laquelle nous avons fait une marque, et ayant tenu ainsi ce papier sous la table, de manière à ne pouvoir le poser sur les genoux, j'ai entendu un mouvement aussitôt

après lequel le crayon et le papier ont été pris et jetés par terre. Quand nous l'avons ramassé, nous avons trouvé ces paroles écrites : Que Dieu vous bénisse tous.

Ensuite nous sommes allés dans une grande chambre où il y avait un lit sans rideau et une bien lourde table. Nous avons d'abord bien examiné s'il n'y avait là aucun engin ou mécanique quelconque. Cela fait, M. Squire a demandé qu'on attachât ses jambes à la chaise, ce qui fut fait avec deux mouchoirs de poche par un des messieurs présents ; la table s'est alors levée et jetée d'elle-même sur le lit par dessus sa tête, et ce mouvement fut répété pendant que deux personnes tenaient les mains de M. Squire. Il a alors demandé à un monsieur, fort étonné de ce qu'il avait vu, de rester debout avec lui près de la table et d'entraver ses poignets en les attachant l'un à l'autre avec un mouchoir. M. Squire mit alors ses mains sur le bord de la table ainsi que la personne qui l'avoisinait. En quelques minutes il y eut un spectacle curieux. La table se .leva d'elle-même, les pieds tournés vers le plafond, et vint reposer sur la tête de Squire et de son compagnon. Cette table, d'après l'attestation même de celui qui l'a faite, pèse 72 livres.

Agréez, etc. JOHN JONES.

Peckham, 10 juillet 1860.

Nous avons été témoin, depuis l'arrivée de Squire à Paris, de faits entièrement semblables, et nous pouvons certifier qu'ils sont de tout point réels. A ceux qui prétendront qu'il n'y a rien là d'extraordinaire, nous dirons d'en obtenir autant s'ils le peuvent, sans l'aide d'une force à eux extérieure. Nous ne manquerons pas, le cas échéant, de le mentionner aussi. Z. PIÉRART.

APPARITION MINUTIEUSEMENT CONSTATÉE AVEC DES PREUVES DE SA RÉALITÉ.

Angers, le 21 septembre 1860.

Cher Monsieur,

Tous vos abonnés connaissent M. le baron de *Guldenstubbé,* pour avoir souvent vu son nom mentionné avec respect dans votre intéressante *Revue*, et pour avoir lu, ou même pour posséder, je n'en doute pas, son inappréciablé reproduction des nombreuses écritures directes qu'il a obtenues sous le contrôle de personnes très-honorables. Eh bien ! c'est lui qui a rendu témoignage d'une apparition *remarquable* qui lui est arrivée et que mentionne, à la page 387 de son intéressant livre : *Footfalls*

on the boundary of an another World, sir Owen, ambassadeur des États-Unis à Naples, et dont j'ai l'honneur de vous adresser une traduction, si elle peut vous être agréable. Ce fait, M. Owen le tient du baron même, à la date du 11 mai 1859.

« En mars 1854, le baron de Guldenstubbé demeurait seul dans des appartements de la rue Saint-Lazare, n° 23, à Paris. Le 16 de ce même mois, revenant de soirée *après minuit*, il se retirait pour se reposer ; ne pouvant dormir, il alluma sa bougie et se mit à lire ; mais bientôt il sentit une secousse électrique, répétée huit ou dix fois : il alluma son feu et resta enveloppé dans sa robe de chambre. Allant peu après dans sa chambre à coucher, sans lumière, pour chercher son mouchoir, il remarqua un point *lumineux*, la porte du salon étant ouverte, juste en face de la cheminée, et il crut voir une *colonne obscure*, d'une couleur *grisâtre* et *vaporeuse*, mais légèrement lumineuse. Cela lui parut être un reflet de la lumière des lampes de la cour, et il rentra et chercha du fagot pour allumer son feu. Cette fois, cette apparence en face du foyer fixa son attention : elle s'éleva près du plafond, à 12 pieds de hauteur. De grise, elle devint bleue, de ce bleu que fournit l'alcool en feu, et plus éclatante qu'avant. Dans le moment où le baron regardait avec précaution, elle augmentait d'éclat et graduellemement prenait la figure d'un homme. Les contours étaient d'abord *vagues*, et la couleur bleue, comme la colonne, était d'une teinte plus *sombre*. Peu à peu les lignes extérieures de cette figure devinrent plus accusées ainsi que le tout, les couleurs *humaines* et celles de nos vêtements. En définitive, l'intérieur de la colonne présentait la figure d'un *vieillard de grande taille*, ayant des yeux *bleus*, des *cheveux blancs* comme neige, ainsi que des *favoris*, mais sans barbe ou moustache, et d'une tenue assez soignée, portant cravate *blanche* et gilet *blanc*, un col de chemise *roide* et *haut* et un *long* habit *noir*, *ouvert* et *rejeté* sur la face des *épaules*, comme le font les personnes qui ont trop chaud, et paraissant s'appuyer sur une forte *canne blanche*. Après quelques minutes, la figure *sortit* de la *colonne* et s'avança, paraissant *flotter* lentement au *travers* de la chambre jusqu'à 3 pieds du point qui produisait l'étonnement d'abord : là elle s'arrêta, présentant sa main en manière de *salutation* et *s'inclina* légèrement. Le premier mouvement du baron fut de tirer le cordon de la sonnette. Le sujet était si parfaitement accusé, si naturellement matériel qu'il pouvait à peine se défendre de la pensée qu'un étranger s'était introduit chez lui, car ses traits lui étaient tout à fait *inconnus ;* mais l'âge et les manières amicales du visiteur arrêtèrent sa main.

« Peu après, la figure alla vers le lit, en face de la cheminée à droite, puis à gauche, s'avança une seconde fois vers le baron et répéta ces mouvements *huit* ou *dix* fois. Le baron n'entendit ni son, ni voix, ni bruit de pas. La dernière fois, l'Esprit retourna vers la cheminée, et, faisant face au baron, il demeura stationnaire. Peu à peu les contours s'affaiblirent, et, au fur à mesure que la figure perdait de son aspect, la colonne s'évanouissait. Cependant l'éclat permettait encore au baron de lire dans une Bible dont les caractères étaient très-*fins*. Peu à peu la figure s'éteignit, s'élevant par intervalles comme une lampe qui finit.

« Cette apparition, colonne et figure, a duré environ dix minutes, et le baron a pensé que c'était pure hallucination. Il se coucha et s'endormit ; mais il vit la *même* figure en *songe*, dans les *mêmes* vêtements, et elle lui parut être assise auprès de son lit, lui disant : « Jusqu'à présent vous n'avez pas cru à la réalité des apparitions, que vous considériez seulement comme des reflets de mémoire. Maintenant, puisque vous avez vu

un étranger, vous ne pouvez pas voir en cela une reproduction de vos souvenirs.» Le baron, en songe, approuva ce raisonnement; mais le fantôme ne lui donna aucune satisfaction à l'égard de son nom ou de ce qu'il avait été.

« Le lendemain, rencontrant la femme du concierge, M[me] Mathieu, il lui demanda qui, avant lui, avait occupé ses appartements, ajoutant que la raison qui le portait à faire cette question était une apparition qu'il avait eue dans sa chambre à coucher. Elle dit, après hésitation, que c'était le père de la dame qui était propriétaire actuelle de la maison, un certain M. Caron, qui avait autrefois exercé les fonctions de maire dans une localité de la Champagne. Il est mort environ deux ans avant l'occupation de ses appartements par le baron, et les chambres sont restées inhabitées pendant ces deux ans...

« La description par cette femme, non-seulement de l'aspect personnel de ce monsieur, mais encore de son costume, correspondait de la manière la plus exacte à tout ce qu'avait vu le baron : gilet *blanc*, cravate *blanche*, *long frac noir*, qu'il portait habituellemement, stature *au-dessus* de la moyenne, obèse, yeux *bleus*, cheveux et favoris *blancs*, ne portant ni barbe ni moustache. Il avait de soixante à soixante-dix ans. Le col de chemise était *roide* et *droit;* de plus *l'habitude* de renverser le *devant* de son habit sur la *face* de ses *épaules* et une *grosse canne blanche*.

« M[me] Mathieu, plus tard, avoua au baron qu'il n'était pas le seul auquel le spectre de M. Caron s'était montré. Une fois une domestique l'avait vu dans l'escalier et plusieurs fois encore en divers endroits de la maison, et notamment dans un passage où il avait été frappé d'apoplexie.

« M[me] . . . . , la fille de M. Caron, prit le parti de faire dire des messes à son père, et il fut dit qu'on ne vit plus d'apparitions depuis dans les appartements.

Agréez. . . . SALGUES.

Le manque d'espace nous empêche de parler ici des remarquables manifestations spontanées qui arrivent presque journellement dans notre demeure et quelquefois en l'absence de tout médium. Nous y viendrons bientôt. En attendant, nous sommes heureux de pouvoir dire que les rares facultés de madame Delangue, le médium dont nous avons longuement parlé dans notre 7[e] livraison, nous gratifient chaque jour de nouveaux faits curieux qui sont constatés par une foule de témoins. Ses facultés comme somnambule lucide ne cessent de s'accroître d'autre part. Mais le don qu'elle a de voir les Esprits et de les bien dépeindre devient de plus en plus digne d'attention. Nous avons eu ces temps derniers des faits de ce genre admirablement concluants. Entre une foule de témoignages nous citerons ceux de M. le baron De Tours, ancien député à Moissac, de M. le docteur Brixhe, échevin de la ville de Liége, de M. Jules Thomas, négociant, 20, rue du Petit-Musc, etc. Nous sommes actuellement sur la voie d'études et d'expériences du plus haut intérêt. Mais, comme nous l'avons dit, nous y reviendrons.

Z. PIÉRART, *Propriétaire-Gérant*.

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

LES EXPÉRIENCES DE M. SQUIRE.

Tout l'intérêt actuel du spiritualisme à Paris est M. Squire, médium originaire de Boston.

M. Squire est un jeune homme de vingt-cinq ans, blond, d'une belle taille, d'une très-agréable et intelligente physionomie. Son éducation a été soignée, c'est un lettré. *Le Banner of Light*, de Boston, important journal spiritualiste, le compte au nombre de ses plus féconds collaborateurs. Il y a sept ans que des facultés médianimiques remarquables se sont révélées en lui ; c'est un médium psychographe inspiré. Nous lui avons vu écrire des pièces de vers délicieuses, au dire des connaisseurs anglais, et cela presque *currente calamo*. Il obtient aussi des raps médianimiques, à l'aide desquels il converse parfois avec les Esprits. Nous avons, dans notre dernier numéro, raconté comment en tenant un carton blanc sous une table, avec un crayon posé sur ce carton, les Esprits viennent y écrire souvent à rebours des pensées, des mots de circonstance.

Mais ce phénomène n'a de remarquable que la facilité avec laquelle il l'obtient. Il est moins concluant que les admirables expériences d'écriture entièrement directe de M. le baron de Guldenstubbé, le spiritualiste le plus favorisé et le plus célèbre de tous sous ce rapport. Mais M. Squire obtient des manifestations que les journaux d'Amérique se sont plu à raconter et qui l'ont accrédité dans cette contrée. Parmi ces manifestations, on cite celle par laquelle une montre tenue par lui s'ouvrait et se refermait d'elle-même sous l'action des Esprits. Un homme de tout point honorable, spiritualiste sincère et sérieux, M. J. Barthet, a vu produire cette manifestation à New-Orléans en janvier 1858, devant plus de quarante personnes; et voici comme il l'a racontée dans le tome II de son journal *le Spiritualiste*, page 11 :

« Une lampe Carcel posée sur la table donnait une grande clarté. Une montre ordinaire a été examinée par toutes les personnes qui ont voulu la prendre dans leurs mains ; elle s'ouvre par-devant, et l'usage de l'ongle est deux fois néces-

saire pour cette opération ; puis, lorsque le mouvement est levé, il est encore recouvert par une calotte de cuivre, garnie d'une agrafe semi-circulaire que l'on fait glisser à volonté pour fixer ou enlever cette calotte. La montre ferme très-bien et avec bruit ; une pression quelconque ne pourrait pas la faire ouvrir : il faut des doigts et un ongle ou leur équivalent. A cette montre tenait une chaîne ; le médium en a enroulé le bout libre autour de son index, et sa main a été soigneusement enveloppée d'un mouchoir qui a été solidement noué, puis encore d'un autre mouchoir par dessus le premier, et enfin des épingles ont fixé les mouchoirs à la chaîne tout contre la main. La montre alors s'est trouvée pendante à 6 ou 7 pouces, et il est certain que les doigts, enveloppés et attachés comme il vient d'être dit, n'auraient pu l'ouvrir. Ces dispositions étant prises, le médium a passé la main et la montre sous la table ; son autre main et toutes les mains des personnes environnantes étaient posées sur la table, autour de la table, à la vue de tout le monde. Bientôt après, nous avons entendu le bruit de la montre qui s'ouvrait, puis celui de la calotte intérieure qui tombait sur le parquet. Le médium a remonté sa main : la montre était ouverte et la calotte intérieure absente. Cette dernière a été ramassée. Les attaches de la main étaient parfaitement intactes. »

Dans le courant de cette année, M. Squire est venu en Angleterre, s'y est trouvé souvent en compagnie de Home, et n'a pas peu contribué à propager nos croyances dans le monde aristocratique ou savant de Londres. Il a été présenté à la reine d'Angleterre par l'ambassadeur des États-Unis, comme en fait foi le *Morning-Post* du 21 juin dernier.

Une impulsion secrète, un désir tout particulier de voir la France, l'a conduit à Paris, et nous avons parlé dernièrement de son arrivée dans cette capitale, de sa rencontre avec M. Home, et des circonstances qui nous l'avaient fait connaître. Actuellement M. Squire est notre plus près voisin dans la maison que nous habitons rue du Bouloi : un simple mur nous sépare. Il compte passer l'hiver à côté de nous, tout disposé à se mettre à la disposition des personnes qui voudraient s'adresser à lui pour avoir une preuve des remarquables facultés dont il est doué.

L'expérience la plus remarquable de M. Squire, celle qui

fait en quelque sorte sa spécialité et l'a le plus accrédité, est l'ascension d'une lourde table, dans les conditions que nous avons rapportées dans notre dernier numéro, page 277. Nous avons fait faire exprès pour lui une table devant servir à ces expériences, d'après une forme, des dimensions et un poids qui ont été indiqués par les Esprits eux-mêmes. Le menusier qui l'a construite est M. Grison, rue de Soly, 13. La table est en bois de chêne; elle est légèrement ovale, d'environ 90 centim. de diamètre; elle pèse 70 livres. Aussi c'est une affaire peu petite que de la soulever du sol; c'est à peine si des hommes forts le peuvent en prenant un large point d'appui et en y mettant les deux mains par des bords opposés. Figurez-vous un des lourds blocs de bois qui servent aux bouchers pour découper leur viande ou aux cuisiniers pour hacher leurs herbes. Eh bien, Squire, ayant les jambes attachées à une chaise par de forts mouchoirs et donnant sa main droite à un incrédule, vient à bout de faire manœuvrer ce bloc comme si c'était son chapeau. Il lui suffit de mettre légèrement sa main gauche sur le bord pour que la lourde masse s'élève aussi promptement que la foudre, passe par-dessus sa tête et aille se camper les pieds par en haut sur un divan qui se trouve derrière sa chaise. Si la table avait le malheur de dévier de sa route et de rencontrer la tête de Squire dans cette ascension, elle le tuerait. Mais lui ne craint rien; en attendant que l'ascension ait lieu, il cause, il rit avec les assistants; il les engage à en faire autant; il a toute confiance; jamais il n'a couru le moindre danger. Tout se passe pour lui de la manière la plus rassurante du monde. Mais nous avons vu des assistants trembler pour lui, et bien prendre garde de s'approcher de la région de l'espace que la table parcourt dans sa projection.

Dans une autre expérience, comme nous l'avons dit déjà, M. Squire se fait entraver les deux jambes et les deux poignets avec des mouchoirs, de manière qu'il ne puisse les éccarter. Il ne lui reste de ses mains tout au plus que la latitude de les poser sur le bord de la table, de manière à ce que celle-ci

vienne prendre son point d'appui entre le pouce et l'index. Un incrédule se place à côté du médium les mains posées comme les siennes, et un moment après, la lourde masse s'enlève de nouveau et vient se poser, avec la légèreté d'une plume, sur la tête des deux expérimentateurs.

Nous avons déjà assisté plus de dix fois à ces remarquables expériences, et toujours elles ont réussi.

Nous devons dire, toutefois, qu'elles se passent dans l'obscurité la plus profonde, car une étincelle, le moindre rayon lumineux les feraient échouer, et ceci vient confirmer une fois de plus cette vérité reconnue et observée dans toute l'Amérique, que la lumière paralyse ou amoindrit l'intensité des manifestations spiritualistes. Il vaudrait mieux, sans doute, que la chose ne fût pas ainsi, — mais puisque le fait existe, il faut savoir l'accepter. Le développement de l'électricité n'a-t-il pas aussi ses lois? N'est-il pas soumis à des conditions nécessaires sans lesquelles il ne pourrait avoir lieu? De ce que l'électricité ne se développe pas, ne produit pas ses remarquables effets en toute occasion, à simple commandement, en dehors et en l'absence de tout accessoire, doit-on en conclure qu'elle n'existe pas? D'ailleurs, pour l'observateur qui se rend bien compte des expériences de M. Squire, l'absence de lumière ne leur enlève pas un atome de leur importance. On peut hardiment faire venir tous les Robert Houdin, tous les hercules, les jongleurs de France et de Navarre, les placer dans les mêmes conditions que M. Squire, et ils verront s'ils en peuvent faire autant que lui par des moyens de dynamique ordinaire, par l'effet de leur subtilité ou de leur simple force musculaire.

Quant à M. Squire, il attribue aux Esprits l'assistance qui lui est donnée en cette circonstance. Selon lui, ceux-ci se mettent en face de lui de l'autre côté de la table et la soulèvent par le milieu et par le bord qui lui est opposé. Nous avons été confirmé dans cette explication, jeudi 1er novembre. M. de Guldenstubbé, un des témoins présents, a la faculté, en se concentrant, d'apercevoir des traits, des rayons lumi-

ment se projetant au sein de certaines manifestations physiques d'Esprits. A la séance du 1er novembre, il en vit trois au même moment où Mme Delangue, notre médium, qui, comme on sait, a la faculté de voir les Esprits, s'écriait spontanément qu'elle voyait trois Esprits devant la table.

Une chose remarquable, pendant que l'obscurité est produite aux expériences de M. Squire et qu'on est dans l'attente du phénomène, nous avons eu souvent d'autres Esprits qui ont fait entendre autour de nous divers *raps* intelligents et d'un son tout particulier. Pour ce qui est de la lumière, elle est placée derrière une porte que l'on ouvre aussitôt que l'expérience est faite. Mais, dans la seconde expérience, aussitôt que la lumière reparaît, il faut courir à la hâte soutenir la table qui est sur la tête de M. Squire et sur celle de son compagnon d'expérience ; car, légère comme une plume dans l'obscurité, elle recouvre tout son poids à la lumière, et elle ne pourrait plus être soutenue.

Voilà des faits qui ont été vus et constatés déjà par une foule de personnes depuis l'arrivée de M. Squire à Paris. Au nombre de ces personnes, nous citerons M. le comte d'Ourches, le baron de Guldenstubbé, M. Auguez, écrivain spiritualiste, M. Mathieu, notre collaborateur, M. Franchot, ingénieur, et surtout M. Morin, le sceptique, le contradicteur avec qui nous avons rompu quelques lances à la fin de l'année dernière. M. Morin est parti sans plus contredire. Espérons que son scepticisme sera à l'avenir quelque peu ébranlé.

Dans la soirée du 8 novembre, une vingtaine de personnes se sont trouvées aux expériences de M. Squire. Dans le nombre se trouvaient les docteurs Clever de Maldigny et Dechenaut, MM. Gassier, Piton, madame la baronne Pailhès, M. Didier, libraire, MM. Thierry, Taillandier, Gérard, Franchot, Royer et Thenbet, déjà cités dans ce recueil, les époux Fourrier, mesdames Guérin et Drivet, citées ci-desous, etc., etc. Les expériences de M. Squire, recommencées plusieurs fois, ont de nouveau réussi aux applaudissements de tous les spectateurs, qui n'ont eu rien à y objecter. De plus, six des plus

robustes d'entre eux ont essayé si, en appliquant d'un même côté de la table les mains, comme M. Squire le fait, ils pourraient soulever le bord opposé et l'enlever. C'est à peine s'ils ont pu soulever le bord sur lequel leurs mains avaient été apposées. La même expérience a été aussi tentée à la soirée du 15 novembre, soirée à laquelle se sont trouvés, entre autre témoins, deux personnes bien connues l'une dans le monde industriel, l'autre dans le monde littéraire : MM. Cogniet et Léon Gozlan.

Que tous nos matérialistes, nos académiciens, nos mécaniciens, nos docteurs ès sciences physiques et dynamiques cherchent à expliquer ces faits, s'ils le peuvent, sans recourir à nos théories..... En attendant qu'ils en soient arrivés là, et par crainte qu'ils n'y arrivent jamais, maintenons toujours les nôtres sans crainte, et en rira qui voudra..... Mais il est plus facile de rire que de bien juger. Z.-J. Piérart.

ESPRIT ÉVOQUÉ SE MANIFESTANT, SE MONTRANT, DE MANIÈRE A CE QUE SON IDENTITÉ SOIT PROUVÉE, A CE QU'IL PUISSE ÊTRE PARFAITEMENT DÉPEINT PAR LE MÉDIUM.

Nous avons dit précédemment que nous relaterions quelques-uns des faits remarquables qui se passent actuellement chez nous, et qui sont dus aux rares facultés de notre médium Mme Delangue. La lettre de M. Salgues, qu'on verra ci-après, fait mention de plusieurs de ces faits. En voici de plus récents que nous citons entre mille :

Le mardi 23 octobre, se trouvaient présents chez moi Mme Hilliard, résidente, 3, rue d'Isly ; Mme Holmes, rue de la Paix, 22 ; Mlle Guérin, boulevard Saint-Denis, 20 ; Mlle Drivet, M. et Mme Fourrier, rue de la Lune, 18.

M. et Mme Fourrier étaient les seuls qui n'eussent pas aux manifestations spiritualistes une foi bien établie. Mlle Drivet, médium remarquable dont nous avons déjà parlé (voyez notre numéro 14 de l'année 1858, page 355), et l'un des membres du groupe établi autrefois à New-Orléans par M. Barthet, n'avait pas suffi, par ses communications écrites bien intéressantes pourtant, à établir la conviction de M. et Mme Four-

rier. Ces deux époux regrettent une enfant chérie, jeune dame de trente ans, de la plus grande beauté, enlevée à l'amour de ses parents il y a quelques mois. Ils auraient voulu avoir la suprême consolation de pouvoir communiquer avec son Esprit et avoir des preuves d'identité qui leur prouvassent que c'était bien leur enfant chérie et pas un autre qui s'était manifesté à eux.

Or, le 23 octobre, la circonstance était bonne. Outre Mme Delangue et Mlle Drivet, qui avait accompagné les époux Fourrier, nous avions, dans la personne de Mme Hilliard, un excellent médium psycographe, obtenant aussi des manifestations physiques et qui, depuis quelque temps, est devenu un médium dessinateur remarquable. Aussi, sous l'empire d'un milieu aussi favorable, nous ne tardâmes pas à avoir des manifestations physiques intelligentes du genre de celles que nous observons souvent en présence de Mme Delangue et dont un aperçu a été donné dans ce journal. Ensuite, ayant demandé si nous pouvions obtenir dans notre sein l'apparition de l'enfant des époux Fourrier, sur la réponse affirmative qui nous fut donnée, nous l'évoquâmes. Elle vint, annonça sa présence par des soulèvements de la table, de forts coups intelligents frappés sous les mains mêmes de sa tendre mère. J'adjurai ensuite l'Esprit au nom de Dieu tout-puissant, et après une prière faite à haute voix, de prendre forme aux yeux de Mme Delangue, notre médium, qui, comme nous l'avons dit, est douée de la faculté de voir les Esprits. La lumière fut éteinte dans ce but, et nous attendîmes. Pendant que nous étions dans l'attente et que cette attente se prolongeait au delà de notre espoir, une force, une étreinte mystérieuse souleva les mains de Mme Hilliard qui était à ma droite et les repoussa de la table. Mlle Guérin, qui a l'expérience des manifestations spiritualistes auxquelles elle a été initiée en Amérique, fut portée à dire que la manifestation était contrariée en ce sens que Mme Hilliard attirait, en sa qualité de puissant médium, une partie de la force psychique qui devait se

concentrer uniquement sur Mme Delangue, le médium aux facultés desquelles on faisait un appel en ce moment. La manifestation, en se scindant, ne pouvait donner le résultat qu'on en attendait. Mme Hilliard, en conséquence, s'éloigna quelque peu de la table. Un moment après, à la suite d'une secousse qui remua fortement Mme Delangue, comme cela a toujours lieu en pareille circonstance, l'apparition eut lieu. Une charmante demoiselle, grande et gracieuse de taille, se dressa soudain à ses yeux, occupant l'espace qui me séparait de Mme Fourrier qui était à ma gauche. L'âge de cette demoiselle, sa physionomie, ses traits, la couleur de ses yeux, de ses cheveux furent exactement dépeints par le médium qui ne l'avait jamais vue ni connue de son vivant. A cela Mme Delangue ajouta que la pauvre enfant avait un beau bouquet de fleurs en main, et se mit à le décrire minutieusement. Le bouquet fut reconnu pour être exactement ressemblant à celui que, trois jours auparavant, M. et Mme Fourrier avaient été déposer sur la tombe de leur demoiselle. Ils se mirent spontanément à en faire l'aveu au milieu d'une émotion telle que je n'en avais pas encore vue de pareille en semblable circonstance. M. et Mme Fourrier en exprimèrent leur satisfaction et leur admiration en termes on ne peut plus expressifs. Des larmes coulèrent abondamment de leurs yeux. Il faut avoir assisté à d'aussi touchantes scènes pour les bien comprendre....

Dans une autre réunion qui eut lieu chez les époux Fourrier sans que nous nous y trouvions, Mme Delangue obtint de nouvelles manifestations de la part de leur fille bien-aimée. Son Esprit, non content de répondre aux questions qui lui étaient faites, de marquer sa joie par de forts coups, alla jusqu'à répondre à des questions mentales, et souleva par deux fois un coin de la table jusqu'à la hauteur des lèvres de M. Fourrier. Aujourd'hui sa conversion est faite, ainsi que celle de son épouse, et, pleins de bonheur et de joie de la certitude des hautes vérités du spiritualisme, ils nous ont autorisé à faire mention des grandes choses dont ils ont été

témoins et qui, pour nous, sont les manifestations de l'ordre le plus élevé dans le spiritualisme ; car non-seulement elles sont les plus consolantes, les plus touchantes pour le cœur, mais elles ont cet inappréciable avantage d'administrer, de la manière la plus irréfragable, cette chose si difficile, si contestée, si attaquée, à savoir : qu'il y a possibilité de constater l'identité et l'individualité parfaite des Esprits évoqués.

Puissent, pour le triomphe de notre sainte cause, de telles expériences que nous avons déjà vues se reproduire chez nous cette année plus trente fois, ne pas avoir de terme, et puissent-elles servir à confondre et l'incrédulité, et la malice, et les dénigrements de nos ennemis !

Et pour tirer de ces faits un autre genre de conclusion et être juste tout à la fois, qu'il nous soit permis de rappeler avec leur conséquence quelques maximes bien simples et universellement reconnues :

1° C'est au pied du mur qu'on reconnaît le maçon ; 2° montre-moi ce que tu produis, je te dirai qui tu es ; 3° les œuvres sont appréciées en proportion des résultats qu'elles procurent.

Comme Mme Delangle et M. Squire ont justifié complétement, clairement, ces maximes et que l'importance d'un médium doit s'apprécier en raison des conversions qu'il opère et qu'ils sont les médiums de notre connaissance qui ont le plus amené d'adhésions effectives à notre cause, nous n'hésitons pas à déclarer qu'ils sont à nos yeux ceux de Paris qui, jusqu'à présent, ont mérité le plus d'être appréciés par les amis et soutiens du spiritualisme.

Z.-J. Piérart.

GARIBALDI S'INSPIRANT DANS LE RECUEILLEMENT EXTATIQUE ET SOUTENU ET PROTÉGÉ PAR L'AME DE SA MÈRE.

Le plus intéressant article du *Spiritual Magazine* du mois d'octobre est sur Garibaldi. Le correspondant anglais d'un journal qui est en Italie, a écrit qu'avant l'exécution de ses

grandes entreprises qui paraissent des inspirations, il a l'habitude de s'isoler de tout le monde, et de se promener tout seul dans un état qui se rapproche de l'extase. Dans ces moments, qui durent quelquefois deux heures, ses amis et soldats le regardent en silence et n'osent pas lui parler. Cela rappelle ce qu'on raconte de Socrate qui, une fois, étant observé par des soldats, fut vu debout en extase toute la nuit, et parut seulement reconnaître où il était par le lever du soleil. Le parti prêtre est si convaincu qu'il y a dans Garibaldi quelque chose de surnaturel, qu'il le déclare l'Antechrist, qui, selon les prophéties des saintes Ecritures, doit paraître avant la fin du monde.

Dans la vie de Garibaldi écrite par lui-même, il donne une belle et touchante description de l'assistance spirituelle qui l'a soutenu pendant les périls qui n'ont cessé de l'accompagner. Voici quelques-unes des lignes où il s'exprime à ce sujet :

« Je puis déclarer avec orgueil que ma mère était un modèle entre toutes les femmes. Tout homme doit dire de sa mère ce que je dis de la mienne, mais nul ne peut le dire avec une plus profonde conviction. Un de mes plus grands chagrins a été de ne pas la rendre heureuse, car ma vie aventureuse lui a donné beaucoup d'inquiétudes. S'il y a en moi quelques bons sentiments, je déclare hautement les avoir reçus de ma mère ; son caractère angélique a dû avoir son reflet dans mon âme. C'est à sa compassion pour les malheureux que je dois le grand amour que j'ai toujours eu pour ma patrie, lequel m'a gagné la sympathie de mes concitoyens. Certes je ne suis pas superstitieux, mais je veux affirmer que, dans les plus grands périls de ma vie, dans les plus affreuses tempêtes sur l'Océan, et dans les combats, quand les balles tombaient autour de moi comme la grêle, j'ai constamment vu ma mère morte priant pour moi. Voilà ce qui m'a donné le courage qui a tant étonné beaucoup de personnes, car je sens que rien ne peut me faire du mal pendant que cet ange implore Dieu pour ma s ûreté.

EXISTENCE, IDENTITÉ ET INDIVIDUALITÉ DES ESPRITS PROUVÉES. — FAITS A L'ENCONTRE DE LA THÉORIE FIGUIER. — APPARITION ET MANIFESTATIONS ÉMOUVANTES DANS LE BUREAU DE LA *Revue spiritualiste*. — AVERTISSEMENT SEMBLABLE A CELUI QUI SAUVA LA VIE A M. HOME DANS LE PARC DU CHATEAU DE C... — APPARITION D'UN MARI A SA FEMME, ETC. — ESPRITS TOUCHANT LES EXPÉRIMENTATEURS, TRANSPORTANT DES OBJETS, INSPIRANT DE LA MUSIQUE, IMITANT LE GAZOUILLEMENT DES OISEAUX, ETC.

Angers, ce 20 octobre 1860.

Cher monsieur,

Je viens de lire l'ouvrage de M. Figuier, dont vous avez si bien fait justice dans votre 10ᵉ livraison. Mes impressions ont été les vôtres. Pour moi, il est maintenant avéré que l'écrivain à qui le journal *la Presse* ouvre si complaisamment ses colonnes est plus plein de présomption que de compétence et de bonne foi dans les matières qu'il s'est permis de traiter; vous avez fort bien fait d'exposer son œuvre au pilori de la critique.

A vos jugements, permettez qu'un vieux praticien expert sur toutes les matières qui touchent au merveilleux, vienne ajouter les siens en opposant, à l'encontre des négations de M. Figuier, des faits clairement, parfaitement constatés par lui.

M. Figuier prétend: que les manifestations prétendues des Esprits ne sont tout uniment que le résultat du dédoublement animique du médium hypnotisé; que ces manifestations ne sont que la résultante de ses opinions, de ses connaissances, de ses désirs ou volontés, ou des opinions, connaissances, désirs et volontés du milieu dans lequel il se trouve.

Je ne vous citerai point ici des insultes, des propos grossiers, blessants, qui, en mille occasions, nous furent adressés par de mauvais Esprits, dans les expériences auxquelles j'ai assisté et cela contre notre attente et à notre grand désappointement. La mention de ces propos orduriers serait déplacée ici. Seulement, permettez-moi de vous résumer d'une manière succincte une foule d'autres faits de la véracité desquels je réponds sur l'honneur et qui sont la réponse la plus péremptoire que l'on puisse faire aux explications de M. Figuier.

En 1853, nous tenions à Angers la corbeille à crayon; un Esprit, qui s'est nommé depuis, mais qui alors prit un pseudonyme, a fait spontanément un profil humain. Mˡˡᵉ M....a, dame très-fraîche et d'un beau coloris, lui demanda son portrait. Aussitôt il se mit à l'œuvre, et, bien surpris, nous trouvâmes une *rose* avec ses *feuilles* fort bien dessinées, et certes ce n'était ni la pensée de cette demoiselle ni la mienne d'avoir une fleur.

On demanda le portrait de Mᵐᵉ D...., de soixante-dix-neuf ou quatre-vingts ans. Un pot à fleurs fut dessiné avec un *rosier* sans feuilles. Peut-être l'Esprit a-t-il voulu faire allusion à l'absence des dents de cette dame. Là, le galant avait changé de rôle, car c'était une moquerie peu courtoise.

En 1855, un Esprit se disant le Polonais Dimbinsky nous a informés des événements les plus minutieux de Crimée, de la marche de nos troupes, des mouvements des flottes, de la mort du maréchal de Saint-Arnaud, des cérémonies auxquelles elle a donné lieu, et tout nous a été confirmé par les journaux. M. Figuier, devant ces faits, peut-être dira que notre pensée, quelque peu divine, est allée, avec la rapidité de l'éclair, se charger de ces événements en Crimée comme l'abeille qui se roule sur le pollen des fleurs pour le rapporter dans son alvéole.

Un Esprit se présente un jour se disant Espagnol, et nous écrit six grandes pages dans sa langue, en style très-mystique. Cet écrit contenait deux fautes et paraissait du XVI[e] siècle. Cet Espagnol, qui n'a pas voulu dire son nom, et qui a signé : ***Hidalgo y albanil***, noble et maçon, a voulu s'essayer au français, et pour dire : Souvenez-vous souvent de ce que je vous dis, a écrit : ***Remembrer souvent vous.*** Serait-ce moi, par hasard, qui serais l'auteur de cet écrit bien inattendu de tous ?

Une autre fois je demandai à un Esprit quelque chose de galant pour M[lle] G.... Nous nous attendions à quelque compliment, mais l'Esprit fit une *couronne* d'anneaux entrelacés. Après cela, je demandai brusquement quel était le nom du douzième empereur romain. La réponse, aussi rapide que la demande, fut *Nerva*. Aucune personne présente ne le savait. Je pouvais donner la nomenclature de tous les empereurs, mais j'ignorais leur classement numérique.

La maxime suivante nous fut donnée spontanément : « La fuite rapide du temps doit nous donner la mesure de nos actions et la pensée de la mort, c'est-à-dire de l'éternité. » Nous n'en avions aucune idée. Un certain M. Morin, qui ne dissimulait pas son scepticisme, a obtenu quatre maximes avec le nombre de mots dont chacune devait se composer à notre demande : 13, 16, 33 et 52 mots, cette dernière en vieux langage. Il prétendait que ces maximes pouvaient bien être dans sa pensée, surtout la dernière ; mais il ne s'est pas expliqué sur le nombre des mots. Ce fait est renversant, surtout pour les amateurs de la théorie Figuier.

Un Esprit s'appelant Pierre, n'ayant pas voulu donner son nom de famille, mais se disant Français, s'est présenté fort longtemps et malgré nous, écrivant toujours à rebours et très-bien. Un Esprit signant Auguste Velut et se disant mort mercier à Tours, depuis neuf ans, nous a dit bien connaître ce Pierre qui cachait son nom de famille. A la demande de son nom, il a écrit : *Voleur*. Six mois après, ayant vu à Angers un ingénieur qui avait habité longtemps Tours, je lui ai demandé s'il avait connu un nommé Auguste Velut, il m'a dit que dans son quartier il y avait eu un *mercier* de ce nom, mort depuis longtemps.

J'ai demandé à un Esprit s'il pourrait m'apprendre les prénoms de celle qui fut ma marraine ; il a écrit : *Marie Nicole (Besnard)*, noms que personne de nous ne savait. En recourant à mon acte de naissance, je les ai reconnus parfaitement exacts. Plus tard, j'ai demandé à l'Esprit de ma mère, morte depuis soixante-douze ans, qui avait été ma marraine ; elle m'a répondu : *Ta grand'mère*. C'est aussi avec mon acte de naissance que j'ai reconnu que c'était vrai. Et puisque je parle de ma mère, je rappellerai que, lorsque je lui ai demandé sa signature de demoiselle, elle a écrit : *Femme Salgues. — Ma signatvre de demoiselle ! oh ! j'ai trop pleuré ce nom pour pouvoir l'écrire.* — Ceci me rappela des faits qu'il serait trop long de raconter ici. Un soir, il nous vint un Esprit s'appelant Champiré, dit Diderot, mort à Toulouse, rue Saint-Paul, n° 6, depuis huit ans, où il était acteur comique ; il nous donna par la corbeille plusieurs couplets qu'il chantait sur le théâtre : ***Vive le vin, l'amour et le tabac, etc...***, pris dans le ***Chalet ; — Voulez-vous, grisettes ; — Un polisson sans façon, etc.***, pris du ***Commis et la Griselle***, puis une chanson de Béranger, ***le Carillonneur***. Une autre fois s'est présenté à nous ***Mathieu Salles***, ténor, mort alors depuis environ six ans à Strasbourg. Il a écrit : ***Adieu, Béthly, vous que j'adore (le Chalet) ; Rachel, quand du Seigneur, etc. (Rachel) ; Amis, la matinée est belle, etc. (La Muette) ; Je suis bon viveur et très-amoureux, etc. (l'Etoile du Nord)***. Une jeune demoiselle présente dit : « J'ai entendu dire que cette pièce était *toute nouvelle.* »

Alors je demandai à Mathieu Salles comment il pouvait donner un couplet d'une pièce composée après sa mort, il dit : *Je sais tout, je vais au théâtre.*

Voilà de quoi exercer l'imagination des plus rusés sceptiques, car ils sont rusés, et extraordinairement. Mais, riches ou pauvres de répliques, ils diront que quelqu'un de nous connaissait ces pièces. Eh bien! non. Nous étions quatre personnes tenant la corbeille et n'allant jamais au spectacle, le théâtre, d'ailleurs, étant fort éloigné de nous. Que les incrédules sachent bien qu'une personne ne peut rien écrire avec une corbeille qui est contrariée dans ses mouvements par trois autres personnes.

En l'absence de ses maîtres, Joséphine, une servante, appelle deux camarades, toutes trois ignorant l'alphabet, et prennent la corbeille de la maison. Alors la plus belle écriture d'Esprit se forme sous leurs doigts (je l'ai conservée) ; il y avait : « Adolphe C....le est allé chez Catherine Barn (la veuve d'un capitaine anglais au long cours). Aline se mariera au 1er juillet. Tout fut reconnu véritable.

Dans une autre occasion, un Esprit se dit le Père Lajoie. Je demande sa profession ; il dessine pendant un quart d'heure le *plan de la ceinture* d'une *ville flanquée de tours à trois angles*, qu'il dit être Cadoul, province d'Oran. Je dis : Vous avez été militaire? Oui.—Sans doute général? Il écrit *caporal* en caractères *microscopiques*. Je lui demande quelles sont ses occupations. Il dessine encore longuement, et nous dit que son dessin représente une *pipe arabe*.

L'Esprit du dernier curé de notre paroisse et de son vivant mon voisin nous étant venu trois fois spontanément, je lui demandai comment il appelait le carlin qu'il avait laissé à sa cuisinière ; il a écrit *Priam*. Le lendemain matin je suis allé voir cette domestique pour lui demander comment son maître appelait son chien, elle m'a répondu : *Priam*.

Une des pendules de Mme B...... avait été complétement brisée par une chute depuis deux ans. Un jour, à quatre heures du soir, le marteau, *seul* en mouvement, frappa clairement *quatre* coups. J'entrai alors chez Mme B... qui me témoigna sa surprise. Je lui proposai de prendre sa corbeille, et trois minutes après, sur cette question : Qui donc a fait sonner cette pendule? il fut écrit : *C'est votre serviteur, Leboulanger*, le père d'une demoiselle présente, et ancien horloger-bijoutier, qui nous répondait très-souvent.

Enfin, la jeune Alb... S..., qui fut brûlée par sa crinoline et qui nous donna son nom quatre jours après, à notre grand étonnement, nous dit être arrivée à Angers *le 22 octobre* 1858, avoir laissé une reconnaissance du Mont-de-Piété pour divers objets *bien détaillés*, donnant la *date*, le *nom de la personne* qui *les a portés*. Je suis allé au bureau de la police, où l'on m'a montré *cette date* d'arrivée *du 22 octobre*, et j'ai également reconnu *très-exacts tous les autres renseignements*.

En voilà assez pour confondre nos contradicteurs. Oseront-ils dire, s'ils lisent ces lignes, que tous ces faits sont sortis de notre imagination, que nous sommes des hallucinés? Et si cela est possible, j'attendrai qu'ils formulent quelque curieuse théorie d'hallucination. Mais non, ils trouveront plus aisé, sinon plus logique, de dire que, comme tous les spiritualistes, je suis un imposteur, moi qui, toute ma vie, me suis étudié à mériter la confiance la plus exigeante, à montrer le plus profond respect pour la vérité, la droiture, l'honnêteté, et je souhaite à tous nos adversaires de pouvoir en dire autant. Je répondrai que j'affirme les détails qui précèdent devant Dieu, et je le prie de m'accabler de tous les fléaux si je ne dis pas la plus exacte vérité. Si ce nom de Dieu avait quelque chose de sacré pour les

matérialistes nos contradicteurs, je les mettrais au défi de proposer une pareille garantie de leur sincérité. Ils auraient peur.

Quelques mots encore avant de finir, cher rédacteur.

Dans le mois courant, vous allez peut-être reproduire les faits qui se sont passés chez vous le 11 octobre, en présence de votre médium, Mme Delangue. Avec des incrédules deux affirmations valent mieux qu'une, et je dirai : « Oui, ma femme ayant été évoquée, une jeune dame à ma droite s'est écriée : *Oh! mon Dieu! quelle boule de feu!* et s'est *évanouie.* Oui, au même instant, une *main* qui me semblait d'un *caractère humain*, s'est *posée* sur mon *sinciput*, dépourvu de sa végétation, et a glissé, les doigts en bas, tout le *long de ma figure* jusqu'au *menton*, non en un simple frôlement, mais *fortement appuyée*, et, surpris, j'en ai fait chair de poule et me suis senti plusieurs heures pris de tremblement, non de peur, je connais ces faits, mais d'impression. Oui, votre guéridon, fort grand, s'est mis spontanément à imiter les mouvements d'un vaisseau soulevé par les flots capricieux, et les mouvements ont été si brusques et si violents, que nous avons dû nous éloigner pour laisser plus de champ à ses évolutions, qui ont cessé quand vous avez dit : Assez. Oui, vous avez demandé, par six ou sept fois, que les Esprits enlevassent votre guéridon, fort lourd. Oui, il a été enlevé depuis la hauteur de 10 centimètres jusqu'*au-dessus de nos têtes*, et alors un pied a été brisé. Oui, nous avons eu des communications intelligentes au moyen de coups frappés dans le parquet et le tablier du guéridon, sous les mains de chacun de nous, et très-bien prononcés, beaucoup plus forts encore sous mes mains, dans lesquelles je sentais une commotion toute particulière. » Sur ce, mon cher monsieur, je vous offre l'assurance de mon entier dévouement.

C. Salgues.

Post-Scriptum.

Vous avez désiré savoir ce qui s'est passé d'analogue à l'avertissement donné à M. Home au château de C..... Vous trouverez ce renseignement à la page 320 du deuxième volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*, de M. Cahagnet. En 1843, M. Borreau, propriétaire à Niort, faisait travailler à sa campagne. Une somnambule lui avait indiqué une source au haut d'un coteau, sous un énorme rocher, à la surface du sol, et lui avait dit de le faire dégarnir jusqu'à sa base, que là il se trouverait une fontaine, et elle fut trouvée en effet. Le rocher, dégarni par sa base, était resté suspendu à moitié. « Un dimanche, dit M. Borreau, je pris un outil de jardinage; je fouillai sous ce rocher pour trouver de l'eau en plus grande quantité. Tout à coup j'entends une voix *brusque* me dire : *Va-t'en.* J'étais absolument seul, je fis un bond en arrière. Je m'éloignai de ce rocher : il était cinq heures quand je le perdis de vue. Une demi-heure après, cette superbe masse s'était abîmée. »

Je ne veux pas terminer ce post-scriptum sans vous donner un fait qui s'est passé chez une dame avec laquelle j'ai communiqué cent fois avec les Esprits.

Mme X... avait remarqué que son gendre, avant son mariage, avait une bague de prix, et elle ne la lui voyait plus. Elle lui demanda ce qu'il en avait fait : il dit l'avoir perdue. Sa belle-mère prit sa corbeille avec lui. Il en avait déjà fait usage; cependant il ne croyait pas que les réponses fussent dues aux Esprits. Mme X... l'informa cependant du fait en s'adressant à son Esprit habituel qui écrivit : « P... n'a pas perdu sa bague; il l'a *donnée* à sa *maîtresse*, à Paris, *telle rue*, *tel numéro.* » Le gendre, surpris de cette déclaration, avoua que c'était exact. Il ajouta

que, pourtant, il avait une croix d'or que sa sœur lui avait donnée, et qu'elle lui avait été prise. L'Esprit consulté dit que P... n'a pas été volé, mais qu'il a perdu sa croix sur la route d'Orléans à Angers, parce qu'elle s'est détachée de l'*anneau* dans lequel le cordon était passé, et que cet anneau lui était *resté*. M. P..., surpris de nouveau, dit qu'en *effet*, la *tellière* était *restée* au *cordon*, et cette fois il cessa d'être incrédule. Cela ne date que de trois ou quatre mois.

Pendant que je suis en haleine, encore un petit article, s'il vous plaît.

Avis de décès donné par un Esprit. — Mme ..... avait son mari à l'asile des aliénés de Saint-James, près d'Angers. Elle vivait avec sa mère malade. Un soir, la mère, la fille et sa domestique entendirent, vers 8 heures, du bruit, des coups et le loquet se soulevant de la porte, fermée alors, plusieurs fois vigoureusement. Chacune de ces personnes dit : « *Qui donc est là?* » Point de réponse. On ouvre la porte, personne. On la referme : même mouvement, même bruit, même question, même silence. On ouvre encore, personne. On referme la porte de nouveau : même mouvement, même bruit, même question, même silence. On ouvre pour la troisième fois, et encore personne, et, au même instant, le même bruit de loquet se fait entendre à une *autre* porte vis-à-vis. De peur on s'enferme. Mme ..... rève dans la nuit qu'elle voit son mari au lit, et lui exprime sa douleur de son aliénation mentale; mais le mari lui dit : *Tu te trompes, je ne suis point malade, au contraire, je me porte bien.* » Le jour qui a suivi cette nuit, cette dame a reçu une lettre du directeur de l'asile de Saint-James annnonçant que son mari avait succombé la *veille* au *soir*. Je vois très-fréquemment une des personnes qui a été témoin de ce fait, bien connu ici.

Mais voici bien d'autres faits, et je les soumets à l'appréciation de M. Figuier. Ils sont extraits d'une lettre adressée à monsieur Ch. Partridge, directeur du *Spiritual Telegraph*. « Dans notre séance du 11 janvier, l'Esprit a commencé par une conversation avec nous au moyen du médium, Mme Lister; il dit avoir considérablement voyagé quand il était dans la matière, mais que ce n'était rien en comparaison des voyages qu'il a faits depuis qu'il est dans le monde des Esprits. Il se nomma John Torrington, un des compagnons d'infortune du capitaine John Franklin. Torrington demanda que la lumière fût enlevée et força le médium à se tenir debout, en saisissant par derrière sa touffe de cheveux. Cette dame a quelquefois la propriété de voir les Esprits, mais elle manque souvent de courage pour les regarder. Elle fut entrancée pour jouer du piano, sur lequel elle exécuta des motifs pendant une heure, des hymnes *spirituels* entièrement *nouveaux* pour *toutes* les personnes présentes. D'autres Esprits produisirent des manifestations physiques, telles que de prendre par les mains des personnes en vis-à-vis devant la table et de les faire changer de place, puis, après quelques minutes, de leur faire reprendre leurs places respectives en les conduisant délicatement. Ils enlevèrent les lunettes de dessus le nez de Mme Lister pour les donner à M. Lister, de l'autre côté de la table. La coiffure de Mme Lister, toujours en l'absence de la lumière, fut enlevée de dessus sa tête et portée dans un coin du salon. Mlle Lister se plaignit de ce que les Esprits la pinçaient à l'instigation de son père, et une main se reposa sur son genou qu'elle pressa jusqu'à ce que M. Lister eût demandé que le jeu cessât.

« Pendant que Mme Lister chantait et jouait du piano, un Esprit féminin, de ses deux mains douces, délicates et froides, battait la mesure sur les

mains de M. Lister et des autres personnes du cercle avec son pouce et le bout de ses autres doigts. M. Lister désira que cet Esprit frottât ses mains sur sa figure et sa tête, ce qu'il fit pendant quelques instants, comme il l'avait déjà fait en d'autres circonstances, et il lui donna gracieusement quelques tapes sur les joues. Puis un Esprit vint apposer une main masculine sur sa tête, et la frotta avec une énergie qui mettrait un coiffeur en crédit, et enfin il laissa tomber sur cette tête une tape si énergique qu'elle fut entendue dans toute la salle. Pendant ce temps l'Esprit-oiseau, comme nous l'appelons, *gazouillait* fréquemment à l'unisson avec la musique.

« Le couvercle d'une grande urne de fer fondu, sur une étuve dans la salle, fut apporté par les Esprits sur la table, puis l'urne elle-même et tout ce qui se rattache à son service. Elle fut passée tout autour du cercle et frottée contre quelques-uns de ses membres. Lorsqu'elle passa devant M. Lister, il s'en saisit, croyant lutter avec succès contre les Esprits en la retenant de force, mais il dut leur céder. Quelques feuilles de papier à écrire furent portées autour du cercle avec la rapidité de l'éclair et appliquées sur les têtes et les figures des personnes assises à la table. La lampe, à son tour, fut portée autour de cette table. et un crayon de mine de plomb fut lancé dans un coin du salon. M. Lister remarqua que les Esprits pinçaient une dame qui appelait les Esprits par des frais de voix trop incommodes, sans nécessité de faire du bruit, lorsque lui-même se vit pincer le nez par une main qui lui sembla celle d'un homme. Enfin, deux brillantes lumières passèrent dans l'intérieur du cercle, à huit ou dix pouces au-dessus de la table; elles semblaient de la nature du lampyre ou ver luisant vu par une nuit obscure. En définitive, les Esprits nous amenèrent, par des coups de convention, à reprendre la lumière de la lampe, et nous dirent : Bonne nuit. « Signé Lister. »

Maintenant, pour en finir, je demanderai à M. Figuier qu'il ait la bonté de m'expliquer tout cela à l'aide de sa théorie. J'attends sa réponse.

Agréez, etc.

C. Salgues.

ÉTUDES ET THÉORIES.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME LETTRE DE LAVATER A MARIE FEODOROWNA IMPÉRATRICE DE RUSSIE, *sur l'immortalité de l'âme.*

Très-vénérée impératrice,

Je vous ai promis une lettre fictive d'une âme bienheureuse adressée à son ami ici-bas. Afin de vous rendre plus intelligibles mes idées sur l'état d'un chrétien après la mort du corps, je prends la confiance de vous envoyer cette lettre. Veuillez la juger en vous plaçant au point de vue sous lequel elle a été écrite, et cela en tenant plus de compte de ce qui en

fait le fond que des détails, quoique cependant il y ait aussi quelque vérité à retirer de ceux-ci.

Afin de rendre clair et sensible ce que je vais démontrer, je dirai d'abord que j'ai la presque certitude que, quoiqu'il y ait une loi universelle, uniforme, inaltérable de damnation et de béatification, il y en a une autre selon laquelle tout Esprit aura ses jouissances et ses peines individuelles d'après son caractère individuel, c'est-à-dire, non-seulement en raison de son caractère moral et religieux, mais aussi de son caractère personnel et social. La loi générale s'individualisera dans chaque individu, c'est-à-dire elle causera, en l'appliquant à lui, un effet spécial tout particulier, semblable à un rayon lumineux qui, traversant un verre coloré, a ses couleurs et sa direction en partie modifiées en raison de la nature du verre, de sa forme concave ou convexe. Je voudrais qu'on admît cette vérité que, bien que tous les bienheureux, ceux qui ne le sont qu'à demi et les reprouvés, dépendent tous de cette loi bien simple et de leur ressemblance ou non ressemblance avec le parfait amour, il n'en est pas moins avéré que le caractère substantiel, personnel, individuel de chacun d'eux rendra à leur béatitude ou à leur réprobation le caractère tout particulier qui leur revient respectivement. Chacun aura ses châtiments ou ses récompenses, ses peines et ses jouissances en rapport avec sa personnalité. Le monde matériel et spirituel, Dieu et le Christ, se manifesteront à chacun d'une manière particulière et à un point de vue tout à fait individuel. Dieu a, avec chacun de nous, un langage particulier qui n'est intelligible que pour nous seuls ; il répartit à chacun le genre de jouissance divine que chacun est en état de recevoir et de goûter en raison de sa nature.

Cette pensée est pour moi si vraie que je la regarde comme la base de toutes les lettres que peuvent écrire les Esprits à leurs parents encore vivants.

Il me suffit de vous donner à entendre qu'à part la félicité générale de tous les bienheureux, chacun peut se procurer, en cultivant son caractère individuel, en ennoblissant

sa propre personne, des jouissances tout à fait particulières, des béatitudes spécialement appropriées à sa nature. Aussi, vu qu'il n'y a rien qui soit si peu tenu à cœur et autant oublié que cette béatitude spécialement appropriée à chacun de nous et qui peut être acquise et goûtée par chacun en particulier, vous ne trouverez pas inutile, digne et vénérable princesse, que je vous supplie d'apporter votre attention sur cette idée, de vous en édifier, de vous en élever.

Dieu se reflète donc soi-même dans le monde et dans le cœur de tout homme ; chacun de nous est un miroir spécial du monde général et du Créateur.

Tâchons de conserver ce miroir aussi pur que possible afin que Dieu puisse se contempler lui-même avec ravissement en notre âme et que son monde, infiniment beau, puisse se refléter en nous.

Maintenant, permettez-moi de vous donner la *lettre fictive d'un Esprit bienheureux à un ami qu'il a laissé ici-bas sur l'état des Esprits qui ont quitté leur enveloppe périssable* et passé à un monde meilleur :

« Mon cher ami,

« Enfin, je puis donner satisfaction au désir que tu m'as exprimé d'avoir de moi un court récit de ma condition actuelle. Pour cette fois, ce sera peu de chose. Mais il s'agit de savoir désormais quel sera l'usage que tu vas faire de mes communications.

« Ton désir de connaître quelque chose sur l'état des Esprits qui ont quitté la vie terrestre est vif, je le sais, mais il ne l'est pourtant pas autant que celui que j'ai de te communiquer ce qui est communicable.

« L'amour de celui qui a aimé dans le monde matériel, sera infiniment élevé lorsqu'il sera devenu citoyen du monde immatériel. Autant cet amour aura été grand, autant sera puissant le désir de le communiquer, du moins pour ce qui est permis d'être communiqué.

« Mais d'abord il faut que je te dise à toi (qui me deviens

plus cher chaque jour) comment je fais pour t'écrire, sans employer ni papier, ni plume; comment il m'est possible de faire une conversation avec toi dans une langue humaine, quoique je ne comprenne plus une telle langue dans ma condition ordinaire actuelle.

« Imagine-toi que mon état actuel diffère autant de celui de ma vie terrestre, que celui d'un papillon voltigeant dans l'air diffère de l'état d'une chenille. Je suis une ancienne chenille, changée, transfigurée, émancipée, ayant déjà subi deux métamorphoses. Ainsi que le papillon plane au-dessus des fleurs, nous planons parfois au-dessus des têtes des hommes bienveillants. Une lumière cachée aux mortels, ou qui n'est perceptible qu'à un petit nombre d'entre eux, brille autour de la tête de chaque individu bienveillant, charitable, religieux, ou l'éclaire doucement. Tels sont les nimbes ou auréoles qu'on réprésente autour de la tête des saints. Si cette lumière est en harmonie avec la nôtre, elle nous élève, et quiconque est heureux, l'est par elle. Il n'est pas permis à un Esprit impur de s'en approcher. Si nous plongeons en elle, au-dessus de la tête d'un homme pieux et charitable, nous lisons directement dans son Esprit. Nous le voyons tel qu'il est. Chaque rayon qui sort de lui est une parole, parfois une phrase entière. Nous répondons à ses pensées. Il ignore que nous donnons une réponse. Nous faisons naître en lui des idées qu'il n'aurait pas eues sans notre influence, quoique la disposition, l'aptitude à la recevoir fût déjà dans son âme.

« L'homme pur, et susceptible de la lumière divine, devient un organe habile pour l'Esprit qui est en harmonie avec lui, et désire l'éclairer en communiquant avec lui.

« J'ai trouvé un Esprit susceptible de la lumière, ou plutôt un homme dont j'ai pu m'approcher, et, par ce moyen, je m'entretiens avec toi oralement, tangiblement, ou plutôt je t'écris.

« Tu auras donc une lettre anonyme, de la part d'un inconnu, qui éprouvait le désir et le besoin des choses invisibles et éternelles. Je plane au-dessus de lui, je reste sur lui (à peu près comme le *plus divin* de tous les Esprits demeura

sur le plus divin de tous les hommes après son baptême). Je l'influence, je fais naître des idées en lui; il les transcrit d'après ma disposition, direction et irradiation. Je fais vibrer les cordes de son âme par une douce influence, et d'une façon qui s'harmonise avec sa nature et la mienne. Il écrit ce que je souhaite qu'il écrive. J'écris par son intermédiaire. Toutes mes idées deviennent siennes. En écrivant, il est à son aise, il se sent libre, plus libre, plus aimé, plus riche de pensées. Il s'imagine qu'il vit, qu'il plane dans un élément plus gai, plus lumineux. Il chemine libre comme un ami conduit par la main conductrice de l'ami, et c'est de lui que provient la lettre que je t'envoie. L'auteur s'imagine qu'il est libre, et il l'est. Il n'est contraint en aucune manière, ainsi que deux amis marchant les mains entrelacées sont libres. Mais ne t'aperçois-tu pas déjà que mon Esprit est en rapport avec le tien? ne comprends-tu pas mon langage, ne pénètres-tu pas mes idées les plus intimes? »

Mais assez pour aujourd'hui, auguste impératrice, à la prochaine fois *la Lettre fictive d'un bienheureux sur la première contemplation du Seigneur*.

Zurich, le 15 septembre 1798.

VARIÉTÉS.

ENCORE LA SENSIBILITÉ DES CHIENS A L'ENDROIT DES ESPRITS. — MADAME SAND ET LE MAGNÉTISME. — APPARITION DE SON PÈRE, MAURICE DUPIN, APRÈS SA MORT. — OBSERVATIONS.

Bordeaux, ce 30 juin 1860.

Monsieur,

En lisant, dans vos derniers numéros, la relation de faits et d'expériences qui attestent l'extrême sensibilité du chien, à l'endroit des apparitions d'Esprits, je me suis remémoré un passage d'un écrit de Mme Sand sur les visions de la nuit, qui semble venir à l'appui de cette opinion. Voici ce passage; il me semble assez intéressant pour trouver place, si vous le jugez à propos, dans votre *Revue* :

« Voici la plus effrayante des visions de la nuit. Autour des mares stagnantes, dans les bruyères, comme au bord des fontaines ombragées, dans les chemins creux, sous les vieux saules comme dans la plaine nue, on entend, au milieu de la nuit, le battoir précipité et le clapotement furieux des lavandières. Dans beaucoup de provinces, on croit qu'elles évoquent la pluie et attirent l'orage, en faisant voler jusqu'aux nues, avec leurs battoirs agités, l'eau des sources et des marécages.

« Chez nous, c'est bien pis : elle battent et tordent quelque objet qui ressemble à du linge, mais qui, vu de près, n'est autre chose que des cadavres d'enfants. Il faut se garder de les observer ou de les déranger ; car, eussiez-vous six pieds de haut et des muscles en proportion, elles vous saisiraient, vous battraient et vous tordraient dans l'eau ni plus ni moins qu'une paire de bas.

« Nous avons entendu souvent le battoir des lavandières fantastiques résonner dans le silence de la nuit autour des mares désertes. C'est à s'y tromper. C'est une espèce de grenouille qui produit ce bruit formidable ; mais c'est bien triste de faire cette puérile découverte, et de ne plus espérer l'apparition des terribles sorciers tordant leurs haillons immondes à la brume des nuits de novembre, aux premières clartés d'un croissant blafard reflété par les eaux. Un mien ami, aussi homme de plus d'esprit que de sens, je dois l'avouer, très-sujet à l'ivresse, très-brave cependant devant les choses réelles, mais facile à impressionner par les légendes du pays (1), fit deux rencontres de lavandières qu'il ne racontait qu'avec une grande émotion.

« Un soir, vers onze heures, dans une traîne charmante qui court en serpentant et en bondissant, pour ainsi dire, sur le flanc ondulé du ravin d'Ormous, il vit, au bord d'une source, une vieille qui battait et tordait en silence. Quoique la fontaine soit mal famée, il ne vit rien là de si naturel, et dit à cette vieille : « Vous lavez bien tard, la mère ! » Elle ne répondit point. Il la crut sourde et approcha. La lune était brillante et la source éclairait comme un miroir. Il vit distinctement les traits de la vieille : elle lui était complétement inconnue ; et il en fut étonné, parce qu'avec sa vie de cultivateur, de chasseur et de flâneur dans la campagne, il n'y avait pas pour lui de visage inconnu à plusieurs lieues à la ronde. Voici

(1) Il s'agit de son frère. (*Hist. de ma Vie*, t. VI, p. 63.

comme il me raconta lui-même ses impressions en face de cette laveuse singulièrement vigilante : « Je ne pensai à la tradition des lavandières de nuit que lorsque je l'eus perdue de vue. Je n'y pensais pas avant de la rencontrer ; je n'y croyais pas, et je n'éprouvais aucune méfiance en l'abordant. Mais, dès que je fus près d'elle, son silence, son indifférence à l'approche d'un passant lui donnèrent l'aspect d'un air absolument étranger à notre espèce. Si la vieillesse la privait de l'ouïe, comment était-elle assez robuste pour être venue de loin, toute seule, laver, à cette heure insolite, à cette source glacée, où elle travaillait avec tant de force et d'activité ? Cela était au moins digne de remarque. Mais ce qui m'étonna encore plus, ce fut ce que j'éprouvai en moi-même : je n'eus aucun sentiment de peur, mais une répugnance, un dégoût invincibles. Je passai mon chemin sans qu'elle tournât la tête. Ce ne fut qu'en arrivant chez moi que je pensai aux sorciers des lavoirs; et alors j'eus très-peur, j'en conviens franchement, et rien au monde ne m'eût décidé à revenir sur mes pas. »

« Une seconde fois le même ami passait auprès des étangs de Thevet vers deux heures du matin. Il venait de Limières, où il assure qu'il n'avait ni mangé ni bu, circonstance que je ne saurais garantir ; il était seul, en cabriolet, suivi de son chien. Son cheval étant fatigué, il mit pied à terre à une montée et se trouva au bord de la route, près d'un fossé où trois femmes lavaient, battaient et tordaient avec une grande activité, sans rien dire. Son chien se serra tout à coup contre lui sans aboyer. Il passa sans trop regarder; mais, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit marcher derrière lui et que la lune dessina à ses pieds une ombre très-allongée. Il se retourna et vit une de ces femmes qui le suivait. Les deux autres venaient à quelque distance comme pour appuyer la première. « Cette fois, dit-il, je pensai bien aux lavandières, mais j'eus une autre émotion que la première fois. Ces femmes étaient d'une taille si élevée, et celle qui me suivait avait tellement les proportions, la figure et la démarche d'un homme, que je ne doutai pas un instant d'avoir affaire à des plaisants de village, malintentionnés peut-être. J'avais une bonne trique à la main. Je me retournai en disant : — Que me voulez-vous? Je ne reçus point de réponse ; et, ne me voyant pas attaqué, n'ayant pas de prétexte pour attaquer moi-même, je fus forcé de regagner mon cabriolet, qui était assez loin devant moi, avec cet être désagréable sur mes talons. Il ne me

disait rien et semblait se faire un malin plaisir de me tenir sous le coup d'une attaque. Je tenais toujours mon bâton, prêt à lui casser la mâchoire au moindre attouchement, et j'arrivai ainsi à mon cabriolet avec mon poltron de chien qui ne disait mot et qui y sauta avec moi. Je me retournai alors, et quoique j'eusse entendu jusque-là des pas sur les miens et vu une ombre marcher à côté de moi, je ne vis personne. Seulement je distinguai, à trente pas environ en arrière, à la place où je les avais vues laver, ces trois grandes diablesses sautant, dansant et se tordant comme des folles sur le revers du fossé. »

Je vous donne cette histoire pour ce qu'elle vaut; mais elle m'a été racontée de très-bonne foi, et je vous la garantis. Mettez cela en partie au chapitre des hallucinations.

Quant à nous, nous sommes moins disposé que Mme Sand à placer ces phénomènes au rang des hallucinations. Après s'être servi de ce mot, on se repose tranquille comme si tout était dit, et s'il n'y avait plus rien à expliquer et à comprendre. Mais Mme Sand a l'esprit trop philosophique pour donner dans ce travers. Elle fait des réserves; elle prend des précautions oratoires; ce n'est *qu'en partie* qu'elle veut mettre cela au rang des hallucinations. Mais peut-être *rien* n'est-il à mettre à ce chapitre; en faisant, bien entendu, la part au coassement des crapauds et aux confusions qui peuvent en résulter dans l'esprit des gens ignorants et prévenus, nous nous demandons si ces lavandières poursuivant un cabriolet ne seraient pas des Esprits impurs, persistant, même dans leur vie spirituelle, dans des habitudes terrestres. Il suffit de croire aux apparitions et aux revenants pour que notre supposition n'ait rien de bien étrange.

Avant d'aller plus loin, disons ici que tout ce petit récit sur *les visions de la nuit* mérite, de la part des spiritualistes, une attention sérieuse. Il est trop long pour être reproduit ici en entier; mais nous en recommandons la lecture : il se trouve dans le volume de la collection Michel Lévy, à 1 fr., à la suite du roman *la dernière Aldini.*

Ce n'est pas seulement dans cet écrit que Mme Sand aborde, avec cet attrait qu'elle sait donner à tous les sujets, les ques-

tions spiritualistes. Il est peu de ses romans où les idées que cherche à répandre cette *Revue* sur l'immortalité de l'âme et sur les liens invisibles entre le monde terrestre et le monde spirituel ne soient développées d'une manière plus ou moins scientifique. *Consuelo*, la *petite Fadette* attestent que l'auteur connaît ces matières, qu'il les a étudiées ; et en effet Mme Sand a assisté à quelques-unes des expériences faites par M. le baron du Potet à l'Hôtel-Dieu; elle a signé plusieurs des procès-verbaux dressés pour en constater les résultats. Cependant, au sujet de Consuelo, elle ne nous paraît pas avoir toujours bien compris Cagliostro et elle étend plus qu'il ne le faut le champ de la jonglerie, ne considérant pas comme sérieux beaucoup de phénomènes vrais et réels à notre avis, dont le résultat surprenant atteste plutôt la profonde connaissance des sciences occultes qu'avait l'illustre nécromancien. Nous ne voulons pas dire cependant que Cagliostro n'ait pas mêlé le sacré au profane, que le savant n'ait pu quelquefois monter sur le tréteau du charlatan. Nous n'ignorons pas d'ailleurs qu'il ne faut pas prendre au sérieux tous les passages des romans de madame Sand qui se rapportent à ces questions. Chez un artiste, la fantaisie a toujours une large part, et l'auteur seul pourrait apprendre à discerner la part de son imagination de ses idées sérieuses et scientifiques. Chez Mme Sand, il faut être d'autant plus circonspect, qu'elle a dit dans l'*Histoire de ma Vie* (t. IX) que ses idées sont peu fixées sur la valeur du magnétisme, à notre avis seul point de départ sérieux et solide du spiritualisme.

« Gaubert, dit-elle, me fit voir des expériences (page 100) qui me convainquirent pendant quelque temps; mais lui-même découvrit que nous avions été joués, et j'avoue que, depuis des tours si bien faits, je suis devenue d'une méfiance fort difficile à guérir.

« Il resta, lui, attaché à sa croyance jusqu'au dernier moment, avouant, comme son digne ami le docteur Frappart, qu'il n'avait jamais pu s'emparer d'un fait concluant, grâce aux charlatans et aux sycophantes qui s'étaient jetés sur la profession lucrative des sujets magnétiques, mais protestant,

au nom de la logique de la science, sur la nécessité du fait. J'avoue que c'est pour moi une conclusion difficile à admettre. La science est, à cet égard, une chose si nouvelle, que, longtemps encore, elle ne pourra être que la recherche des causes et de la nature de certains faits insolites. Si ces faits sont insaisissables, quelle loi de la nature nous commandera, au nom de la logique, de nous passer de cette preuve? De ce que l'attraction gouverne un certain ordre de choses matérielles, résulte-t-il que la pensée humaine puisse s'isoler des fonctions de l'organisme et nous faire entrer dans le domaine des prestiges?

« J'y ai beaucoup pensé, sans la moindre prévention contraire, et même avec le violent désir, si naturel à l'imagination poétique, de sortir du monde positif, et d'entrer dans une voie inconnue. J'ai trouvé beaucoup de charme à m'illusionner moi-même à un moment donné. Je trouve les savants officiels très-légers dans leur dédain pour tout examen attentif des phénomènes magnétiques. J'ai trouvé souvent fort mauvaises les raisons qu'ils donnaient pour se dispenser de cet examen. Mais je n'ai pas trouvé autre chose, et, en somme je n'ai pas de conviction motivée à faire valoir en faveur du magnétisme sous les diverses formes qu'il a prises pour devenir un objet de commerce ou d'amusement, et bien moins depuis que les tables s'efforcent de tourner que du temps où on ne leur demandait rien de semblable.

« Cependant il y a un magnétisme dans l'être humain, comme il y a une fascination exercée par certains animaux sur d'autres espèces d'animaux pour les attirer et les soumettre. »

L. LAMOTHE.

(*La fin au prochain numéro.*)

UN MÉDIUM AVEUGLE.

Ne s'est-on pas quelquefois demandé d'où venait à certains aveugles cette lumière, cette assistance, en vertu de laquelle beaucoup d'entre eux peuvent, en l'absence des organes de la vision, reconnaître, éviter les objets, les discerner. Nous avons connu des aveugles de naissance qui traversaient seuls, sans le moindre guide et sans s'égarer, de grandes villes, de grandes étendues de terrains entrecoupés de chemins, de sentiers nombreux, de bois, de champs,

de vergers, de prairies, de ruisseaux, de rivières. Nous en avons connu d'autres qui se livraient à l'exercice de métiers difficiles, qui étaient ébénistes, tourneurs, fabricants de chaises; d'autres qui allaient dans les bois faire la cueillette de la noisette, et qui savaient toujours reconnaître les fruits du coudrier au milieu des arbres nombreux d'une petite futaie. Peut-être ces pauvres aveugles avaient-ils des Esprits à leur service, et, à ce sujet, qu'il nous soit permis de rapporter l'article suivant, que nous extrayons du *Herald of Progress*.

Samuël Paist, un jeune homme de vingt-cinq ans, a été élevé dans l'institution des aveugles de Philadelphie. En ces derniers temps, il devint médium et extatique, et reçut la promesse qu'il verrait des Esprits, mais il ne pouvait pas le croire. Un jour il éprouva une sensation comme si un doigt passait tout autour de ses yeux. Alors il a commencé à voir des rayons de lumière. Un jour, étant assis dans un cercle spiritualiste, il vit un Esprit, et son émotion fut si grande qu'il en tomba presque en défaillance. Il avait une sœur partie, depuis quelques années, pour le monde des Esprits. C'est elle qui lui a apparu la première, et d'autres Esprits sont venus le voir ; ils lui ont conseillé de se promener partout en Philadelphie avec la promesse d'avoir soin de lui et de lui servir de guide. A présent il se promène partout avec autant de facilité que ceux qui peuvent voir. Nous écrivons ceci pour porter les aveugles à chercher à devenir médiums afin de recevoir l'aide des Esprits. Samuël Paist est non-seulement clairvoyant, mais aussi *clair-audient*, et dans ses conversations avec les Esprits, il peut les entendre aussi distinctement que les mortels. Il nous a donné la permission de dire que si quelque personne désire avoir plus de renseignements sur ses expériences, on peut lui écrire à cette adresse : Samuël Paist, 872, North-Flifth st., Philadelphia, et il répondra, sans rémnuération aucune, aux questions qu'on lui adressera,

---

M. LOUIS FIGUIER ET LES AÏSSAOUA.

Quand, dans notre dernière livraison, en réfutant M. Figuier, nous disions qu'il se permettait de trancher sur des

matières qu'il ne s'était pas donné la peine de connaître et d'étudier à fond, nous citions plusieurs faits à l'appui de nos assertions. Nous citions entre autres le jugement porté sur lui par les agronomes allemands (voir les bulletins de l'Académie de Berlin de l'année 1858). Nous ne soupçonnions pas alors qu'il lui viendrait d'ailleurs des réclamations, des rectifications à l'appui de nos justes critiques. Eh bien, aujourd'hui des réclamations constatant de nouvelles erreurs, de faux jugements de sa part, nous arrivent de la terre d'Afrique. Voici ce que nous lisons dans *l'Akhbar* du 6 novembre :

« Un touriste qui a visité l'Algérie doit nécessairement faire part au public de ses impressions de voyage : à défaut d'un livre, il écrit un article de journal ; et si son bagage d'observateur n'est même pas assez fourni pour cela, il communique au moins quelques notes à ceux qui veulent bien s'occuper de notre colonie. Malheureusement, il est assez difficile de bien étudier un peuple dont on ignore la langue ; et Dieu sait de quelles erreurs sont semés les ouvrages élaborés dans de pareilles conditions !

« Ces réflexions nous sont suggérées par la lecture d'un passage du 3e volume de *l'Histoire du merveilleux*, par M. Louis Figuier, passage relatif aux *Aïssaoua*. Hâtons-nous de dire que M. Figuier n'a fait que mettre en œuvre des matériaux qui lui ont été communiqués par une personne qui avait habité Constantine pendant quelque temps. »

Le passage en question débute ainsi :

« Dans la province de Constantine, les Beni-Aïoussas, tribu arabe de cette province, donnent, les jours de fête publique et dans les marchés, la représentation suivante. »

Aïoussas, au lieu d'*Aïssaoua*, pourrait à la rigueur passer pour une faute d'impression, si le mot n'était répété très-fréquemment et toujours sous la même forme altérée.

Quant à la confrérie religieuse des Aïssaoua, qui s'étend sur toute l'Afrique septentrionale, et dont on fait ici une tribu de la province de Constantine, l'erreur ne saurait être mise sur le compte du prote et revient tout entière à l'informateur qui se montre dès lors très-mal informé.

La description qui suit ce préambule n'est pas plus exacte, et certains détails — les catagnettes de fer, par exemple —

laissent douter si l'on n'a pas confondu la *derdeba* des nègres avec la *hadra* des Aïssaoua.

M. Louis Figuier ajoute la réflexion suivante à la description dont nous venons de parler :

« Dans cette scène étrange, qui rappelle, en plus d'un point, celles qui se passaient au baquet de Mesmer, on ne peut voir que les effets d'un état hypnotique produit par un moyen particulier. »

Mesmérisme et hypnotisme sont une seule et même chose au fond, et la différence des noms ne porte que sur celle des procédés employés pour produire l'état magnétique. Mais, pour revenir aux Aïssaoua, rappelons qu'un de nos collaborateurs, M. Berbrugger, écrivait, il y a dix-huit ans, dans ce journal (n° du 3 avril 1842) : « Il y a beaucoup de rapport entre l'extase des Aïssaoua et l'état produit par le somnambulisme magnétique; il y a dans l'un comme dans l'autre insensibilité physique complète, etc., etc. »

Il est fâcheux que M. Louis Figuier n'ait pas eu connaissance des nombreux et estimables travaux qui ont été faits sur les Aïssaoua par MM. de Neveu, Brosselard, etc., et qu'il ait précisément accueilli les renseignements d'une personne qui n'avait étudié la question que bien superficiellement.

Nous avons antérieurement fait connaître le *Dictionnaire des sciences occultes* qu'a publié M. l'abbé Migne. Nous annonçons aujourd'hui deux importants ouvrages également publiés par lui et qui ne peuvent manquer d'intéresser les spiritualistes. Ils sont, pour les matières qu'ils concernent, les recueils les plus complets, les plus remplis de faits que nous connaissions : c'est :

1° LE DICTIONNAIRE DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES, *comprenant tous les genres de prophéties sacrées et profanes connues dans l'histoire, la biographie des plus fameux thaumaturges; l'art de la prophétie et de la thaumaturgie; ses différentes branches, telles que l'astrologie, la cabale*, la divination, la magie blanche et noire, l'illumination et ses divers moyens, etc., etc. 2 vol. in-4. Prix : 14 fr.

2° LE DICTIONNAIRE DE MYSTIQUE, *ou Essai d'encyclopédisation historique et méthodique de tous les phénomènes merveilleux de l'âme, etc., etc...., et des communications, opérations des Esprits, accompagné d'aperçus sur la vie et les œuvres des principaux mystiques, et de tous ceux qui ont été honorés de dons surnaturels, etc., etc.* 1 gros volume in-4. Prix : 8 fr.

Nous recevons de M. Hoefer, relativement à un passage de l'article où nous avons parlé de lui dans notre dernière livraison, une lettre que l'abondance des matières nous empêche de reproduire ici. Nous l'ajournons à une prochaine livraison avec le commentaire que cette lettre nécessite.

Z. PIÉRART, *Propriétaire-Gérant.*

125. — Paris. Impr. de Ch. Bonnet et Comp., 42, rue Vavin.

CONTROVERSES — DISCUSSIONS.

DES SPIRITES QUI PRÉTENDENT CONCILIER LEUR ORTHODOXIE, AVEC CELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Un homme est venu qui, seul, sans plus ample informé, préjugeant à son gré des questions on ne peut plus vastes, plus complexes et plus controversées, s'est cru autorisé à formuler, au sujet de ces questions, tout un credo. Sous prétexte qu'il écrivait *sous la dictée et par l'ordre des Esprits supérieurs*, mais sans administrer la preuve d'une telle faveur et sans qu'on sache ce qui aurait pu la lui mériter, il a jeté dans le public un catéchisme auquel les esprits plus susceptibles d'entraînement, de crédibilité que de critique, de jugement et de science se sont laissé prendre. De ce que ce catéchisme avait été encouragé par quelques spiritualistes instruits, convaincus et dévoués, seulement comme un premier essai tenté dans des voies nouvelles en faveur de la démonstration de la doctrine de l'immortalité, son auteur a cru en faire un credo absolu, définitif, auquel toute révélation devait se conformer, une orthodoxie exclusive en dehors de laquelle il ne peut y avoir qu'erreur, que mensonge. Ignorant l'imposante tradition des faits et des doctrines spiritualistes, combien ces faits et ces doctrines avaient autrefois préoccupé et agité le monde, quelle part capitale ils avaient eue dans l'établissement des religions et l'élaboration de la plupart des philosophies, il s'est mis à dire, en tête de ce credo, *qu'à des choses nouvelles il fallait des mots nouveaux*, et on l'a vu créer un barbarisme, le mot *spiritisme*, pour exprimer un ordre d'idées qui a, dans notre langue, des termes et une signification toute trouvée. Dans ce credo, outre l'étrange assemblage de propositions qui se déroulent dans l'ordre le moins logique, et de solutions diverses données parallèlement aux mêmes questions, de telle sorte que le lecteur ne sait trop auxquelles se ranger, on voit à chaque pas des contradictions qui vous font demander si réellement, comme toutes les œuvres phi-

losophiques, où les contradictions fourmillent, le livre des Esprits n'est pas presque en entier le résultat d'une compilation. Ce qui augmente les doutes à cet égard, c'est le peu de scrupule que l'auteur a eu d'y changer, d'y modifier, d'y ajouter lors de la première édition, et dans une seconde, qui ne ressemble presque en rien à la première, et où notamment cette malheureuse définition de l'âme, dont il faisait *un des attributs de l'homme*, a été supprimée. Des Esprits réellement supérieurs peuvent-ils ainsi changer leur œuvre et revenir sur ce qu'ils ont dit? Doit-on aussi attribuer à de tels Esprits ce dédain, cette négation de l'utilité de la prière à l'égard des âmes trépassées qui est enseignée dans ce livre, de la prière, dogme sacré, quoi qu'en dise le livre des Esprits, que les faits consacrent tous les jours, qui a fait l'objet de la croyance la plus chère de tous les peuples, qui a été et sera, n'importe sous quelle formule il soit usité, le moyen de communication le plus efficace avec le monde spirituel, l'arcane le plus puissant qui puisse détruire la solution de continuité que les matérialistes voudraient établir entre ce monde et le nôtre? Enfin doit-on attribuer aussi aux mêmes sources angéliques le dogme des réincarnations tel qu'il est présenté dans le livre des Esprits, dogme grossier et suranné s'il en fut, à l'aide duquel le brahmanisme dégénéré et toutes les théocraties anciennes après lui sont parvenues à consacrer et à perpétuer l'affreux régime des castes?

Tel est le fond du credo spirite. Eh bien! le croirait-on, l'auteur d'un credo si contraire aux dogmes de la croyance catholique, et qui a été mis à l'index à Rome, n'a-t-il pas la prétention de vouloir concilier son orthodoxie avec celle du Vatican! Accusé par le journal l'*Univers* d'enseigner des croyances religieuses nouvelles, il s'en est défendu de toutes les forces de son âme, jurant ses grands dieux qu'il était un fils soumis de l'Église. Un de ses adeptes, M. Grand, homme honorable, du reste, mais aussi plein d'illusion et d'inconséquence, a prétendu prouver la même chose, et, pour le faire, il a accumulé dans un livre une foule de raisons

qui ne prouvent qu'une chose : la fécondité d'imagination de son auteur et l'idée bien erronée qu'il se fait du catholicisme, du catholicisme officiel, canonique, tel que les conciles l'ont arrêté, et tel qu'il est enseigné tous les jours dans les catéchismes diocésains et dans les séminaires. Peut-être l'auteur a-t-il été porté à penser que ce catholicisme n'est pas le catholicisme actuel ; que depuis le concile de Trente les idées de ses docteurs se sont modifiées, et que si l'on consultait à nouveau les princes, les lumières de l'Église, on aurait d'autres solutions, notamment sur la question de la résurrection de la chair, de l'enfer physique et de l'éternité des peines. Eh bien! tout récemment, en 1857, les évêques du midi et de l'ouest de la France, rassemblés en concile à Périgueux, pour juger le livre de Jean Reynaud, *Ciel et Terre*, dont le credo *spirite* n'est en partie qu'un écho, ont formellement, clairement décrété, avec l'approbation du pape, comme impie, blasphématoire, digne de damnation éternelle, tout dogme qui nierait et la résurrection de la chair, et l'enfer physique et l'éternité des peines. Voyez ces décrets à la suite de la *Réponse de M. Jean Reynaud au concile de Périgueux*, brochure in-8 publiée chez Furne en 1858.

On est bien mal venu quand, après avoir pratiqué l'évocation des Esprits, cru à leurs réincarnations comme châtiment ou récompense, etc., choses condamnées de tout temps par l'Eglise catholique, de se dire fils soumis et fidèle de cette Eglise. On prouve par là, ou qu'on ne connaît pas les dogmes de cette Eglise, ou qu'on manque de logique, ou qu'on n'est pas de bonne foi. Mais nous ne voulons pas faire cette injure au livre de M. Grand; nous préférons plutôt croire qu'il s'est égaré, fourvoyé par suite de son zèle pour la doctrine nouvelle qu'il a acceptée de tout cœur. Mais il nous appartient de ne pas partager ses illusions.

Quant aux fabricateurs de credo, de doctrines spirites, nous dirons : Si la foi catholique vous convient, et que vous entendez en tout lui demeurer fidèle, que ne vous tenez-vous

au catéchisme de cette foi qui enseigne l'immortalité et la destinée des âmes à sa manière. Si vous voulez enseigner des dogmes religieux autres, sachez les défendre après les avoir formulés, et s'ils vous ont été révélés par des Esprits supérieurs, comme vous le prétendez, n'allez pas sacrifier l'œuvre et l'intention de ces Esprits à des considérations d'habileté, de réussite matérielle, dans le but de grossir le nombre de vos adeptes, de les enrégimenter sous le drapeau du malentendu. Soyez franc. Ayez le courage de vos opinions, et rappelez-vous ce qui a été dit : qu'on ne peut servir à la fois Dieu et Mammon, ce que l'on croit insuffisant, faux et suranné, avec ce qu'on croit être la vérité!

Maintenant nous laisserons parler, à propos du même sujet, notre collaborateur, l'honorable M. Mathieu, qui, comme nous, aime les situations nettes, franches et logiques, et sait démasquer l'erreur quand elle se lève pour séduire, tromper ou obscurcir l'opinion.

LETTRE D'UN CATHOLIQUE SUR LE SPIRITISME, PAR LE DOCTEUR GRAND, ANCIEN VICE-CONSUL DE FRANCE.

Je commence par déclarer que j'avais l'avantage d'être lié avec M. le docteur Grand, et que j'éprouve pour sa personne une véritable sympathie. Si je mets notre liaison au passé, c'est que M. le docteur Grand vient de quitter Paris, au grand regret de ses amis et de toutes les personnes que le même goût pour les études spiritualistes avait, comme moi, rapprochées de lui. M. le docteur Grand se rend en Amérique pour s'y livrer à l'exercice de sa profession ; mes vœux les plus sincères l'y accompagnent, et si ces lignes arrivent par hasard jusqu'à lui, il ne sera peut-être pas insensible à ce témoignage lointain d'un amical souvenir.

Mais si j'aime M. le docteur Grand, j'aime encore plus la vérité : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Or la vérité est que M. le docteur Grand, — dans les meilleures intentions du monde, en très-bons termes et avec un vrai talent d'écrivain, — s'est complétement fourvoyé dans la brochure qu'il

a publiée avant son départ. J'espère pouvoir le démontrer en peu de mots.

Eh quoi! cher docteur, vous prétendez allier le catholicisme avec le spiritisme! Qu'est-ce d'abord que votre *spiritisme?* Je voudrais pouvoir dire que c'est, comme notre *spiritualisme* à nous, *l'étude* des facultés de l'âme et de ses relations avec le monde invisible; mais non, votre spiritisme est une *doctrine* qui a déjà ses dogmes, son catéchisme et son *Credo*. Elle s'appuie, il est vrai, sur les relations dont je parle, mais ceux qui l'ont fondée ou acceptée ont eu le grand tort, à la suite de ces relations, d'aller trop vite en besogne et de poser des conclusions prématurées. Tandis que nous nous contentons de collectionner des faits, que nous cherchons à nous débrouiller au milieu des communications souvent contradictoires que nous font les Esprits, vous croyez, vous, pouvoir établir dès à présent tout un système philosophique et religieux, plus ou moins hostile aux philosophies ou aux religions existantes. Qu'arrive-t-il? que les philosophes et les catholiques tombent sur vous tour à tour. Ne parlons aujourd'hui que des catholiques, puisque c'est à eux que vous faites des avances. Vous voulez donc leur persuader qu'ils ont tort de vous regarder comme leur adversaire; vous voulez établir que votre doctrine et la leur peuvent parfaitement se donner la main. Ne voyez-vous pas tout ce que cette opinion a de paradoxal; disons mieux, tout ce qu'elle a de faux? Mais si jamais le catholicisme eut un ennemi perfide et dangereux, un ennemi qui, avec l'air de lui tendre la main, ait cherché à le supplanter et à se mettre à sa place, c'est, à coup sûr, votre spiritisme. Vous vous posez en catholique, mais, permettez-moi de vous le demander, quel catholique êtes-vous donc? Dans quel catéchisme, dans quel livre d'enseignement religieux, dans les sermons de quel prédicateur, dans les entretiens de quel confesseur avez-vous donc puisé votre instruction et vos croyances, si vous ignorez qu'on ne saurait toucher à quelque point important du catholicisme sans se mettre par le fait même,

ipso facto, en rébellion contre l'Église, sans être déclaré par elle hérétique au premier chef? Vous me paraissez faire une malheureuse confusion du fond et de la forme quand vous prétendez que les catholiques ne sont pas tous d'accord entre eux, ce qui vous permet d'avoir aussi vos petites, ou plutôt vos grandes dissidences. Ils peuvent différer entre eux sur certaines pratiques, sur certains points de discipline, et même, si vous le voulez, sur certaines croyances que j'appellerai secondaires et accessoires; mais ils ne diffèrent pas, soyez-en bien persuadé, sur les points principaux et fondamentaux de leur foi commune. Ce sont justement ces points principaux et fondamentaux que vous attaquez, et vous dites : « Je suis catholique! »

Si votre brochure était intitulée : *Lettre d'un chrétien*, je n'aurais pas aussi beau jeu contre vous. Les mots *chrétien* et *christianisme* ont quelque chose d'assez élastique, et vous pourriez les définir à votre manière; mais vous avez intitulé votre brochure : *Lettre d'un catholique*, et je suis bien forcé de vous prendre pour tel que vous vous donnez. Or, si les mots *chrétien* et *christianisme* peuvent s'entendre de plusieurs façons, le mot *catholicisme* ne peut s'entendre que d'une seule. On est catholique à la manière de l'Église qui porte ce nom, ou bien on ne l'est point du tout; il n'y a pas de milieu; cela est clair et de la plus grande simplicité.

Vous croyez à la réincarnation, et vous niez l'éternité des peines; deux hérésies monstrueuses, cher docteur, qui se confondent en une seule. Ne comprenez-vous pas que vous donnez ainsi un furieux croc-en-jambe au dogme du péché originel, *tel que l'Église le professe*, au dogme de la rédemption, *tel que l'Église l'enseigne*, au dogme de la résurrection de la chair et à celui du jugement dernier, toujours *tels que l'Église les reconnaît?* Vous remplacez tout cela par de la fantaisie, par de l'interprétation philosophique. Halte-là! il y a à la porte du Vatican des hallebardiers de l'orthodoxie chargés de dire à la fantaisie et à l'interprétation philosophique : « On n'entre pas! »

Je crois qu'il vous manque, cher docteur, comme à bien d'autres, comme à toutes les personnes qui, dans un louable mais naïf sentiment d'éclectisme, et sans trop se piquer de logique, ont battu des mains à l'apparition de votre brochure, qu'il vous manque, dis-je, d'avoir suffisamment étudié la matière. Beaucoup de gens parmi ceux qui raisonnent sur le catholicisme ne le connaissent pas à fond; il y en a même qui ne le connaissent pas du tout. Vous êtes cependant un homme instruit et éclairé; mais il se peut que vos occupations ou les circonstances ne vous aient pas permis de creuser la question comme elle a besoin d'être creusée. Faites-le maintenant, si vous en avez la bonne volonté et le loisir. Consultez sur le catholicisme, comme je viens de le faire moi-même, quelque ouvrage sérieux et solide; celui, par exemple, qu'a publié il y a deux ans M. Th. Henri Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, sous le titre de : *La vie future suivant la foi et suivant la raison*, précédé d'une lettre de félicitation adressée à l'auteur au nom de Sa Sainteté Pie IX et de l'*approbation* de deux évêques. Vous y verrez que la doctrine du passage successif des âmes dans plusieurs corps et de la non-éternité des peines est renouvelée d'Origène et de ses disciples, qui annonçaient la réconciliation future et le salut des âmes damnées; vous y verrez que cette opinion fut condamnée au VIe siècle, avec l'approbation du pape Vigile, par un synode de Constantinople, dont voici le 9e décret, rendu sur la proposition de l'empereur Justinien :

« Si quelqu'un dit ou pense que le châtiment des démons et des hommes impies n'est que temporaire et qu'il finira un jour, ou bien qu'il y aura un rétablissement des démons et des hommes impies, qu'il soit anathème. »

Ce décret fut ratifié peu après par un concile œcuménique tenu à Constantinople, qui renouvela l'anathème contre Origène et formula en outre, contre l'origénisme, de nouveaux décrets, dont voici le premier :

« Si quelqu'un admet la fabuleuse préexistence des âmes

et le monstrueux rétablissement qui la suit, qu'il soit anathème. »

Au treizième siècle, le dogme de l'éternité des peines et des récompenses fut reconnu expressément dans le quatrième concile général de Latran, qui, sans discussion préalable, attendu que l'origénisme avait succombé depuis longtemps, et en formulant au commencement de son décret une profession de foi catholique, y mit les propositions suivantes :

« Jésus-Christ... viendra à la fin des temps juger les vivants et les morts et rendra à chacun selon ses œuvres, tant aux réprouvés qu'aux élus. Les uns et les autres ressusciteront tous avec leurs propres corps qu'ils portent maintenant, afin de recevoir, selon leurs mérites, soit bons, soit mauvais, les uns, avec le démon, une *peine éternelle*, les autres, avec le Christ, une *gloire éternelle.* »

Le même dogme fut maintenu aussi expressément, au quinzième siècle, par l'Église grecque et par l'Église latine réunies dans le concile de Florence. Il fut confirmé de nouveau, au seizième siècle, dans le cinquième concile général de Latran, sous le pape Léon X, et enfin il fut rappelé incidemment dans les *décrets* du concile de Trente, qui n'avait pas à s'occuper de ce dogme en particulier.

Croyez bien, cher docteur, que la doctrine de l'Église n'a pas changé depuis cette époque ; elle est fondée d'ailleurs sur des textes formels des Écritures, sur les décisions des Pères de l'Église, qui ont été, à cet égard, unanimes ou presque unanimes, dans ce sens que, chez le petit nombre de ceux que l'on pourrait croire contraires, les textes hétérodoxes, presque toujours accompagnés de l'expression d'un doute, sont contredits par d'autres passages plus nombreux où ces mêmes Pères professent très-nettement la doctrine orthodoxe. Laissez-moi ajouter que saint Augustin est un des apologistes les plus illustres du dogme de l'éternité des peines ; ce qui ne l'aurait pas empêché de dicter à un médium (page 76 de votre brochure) une page contre ce même dogme... *Quantùm mutatus ab illo !*

A ce propos, je regrette que l'espace me soit mesuré. J'aurais eu quelque plaisir à relever un à un les sophismes dictés par certains de vos Esprits, et dont vous vous êtes fait le trop bienveillant reproducteur, sophismes tendant à rassurer votre conscience, en établissant que vos doctrines anticatholiques ne vous empêchent pas de rester catholique. Savez-vous bien que si moi-même j'étais catholique, — mais catholique comme vous ne l'êtes pas, catholique comme il faut qu'on le soit, — je donnerais ici à plein collier dans la doctrine de M. de Mirville, en reconnaissant un piége atroce tendu à la candeur de votre esprit, à la bonté de votre cœur, à l'honorabilité de votre caractère, par les anges de ténèbres, venant à vous sous les apparences des anges de lumière; je vous dirais que les démons et ses acolytes, en leur qualité d'Esprits de mensonge, sont les premiers des sophistes; je vous dirais qu'ils savent merveilleusement faire patte de velours, et je vous engagerais de toutes mes forces à vous méfier de la griffe. Mais je n'ai pas les croyançes que vous avez ou que vous pensez avoir; je ne saurais me placer à ce point de vue, et je cherche ailleurs mes explications. Je veux seulement donner raison contre vous à M. de Mirville et à tous ceux qui nagent dans ses eaux; ils sont dans la logique, et vous, malheureusement, cher docteur, vous n'y êtes point.

Pensez-vous être dans le vrai aussi, lorsque, comme l'avait déjà fait M. Jean Reynaud, vous allez chercher la réincarnation dans l'Évangile, ou lorsque vous croyez trouver dans une allocution de Sa Sainteté Pie IX une reconnaissance de la non-éternité des peines? Je vous dirai, pour le premier point, qu'il est téméraire de vouloir fonder une doctrine aussi importante que celle de la réincarnation sur un ou deux passages, susceptibles d'ailleurs d'une interprétation différente, comme l'établit l'auteur de *la Vie future*, auquel je vous renvoie; pour le second point, qu'il n'y a pas moins de témérité à attribuer au chef actuel de la catholicité une opinion qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir. Sa Sainteté a dit : « Dieu

mène *aux enfers* et en retire ; » elle n'a pas dit : « Dieu mène *à l'enfer* et en retire. » Ne croyez pas que ce soit une vaine dispute de mots. Le mot *enfers* au pluriel (*inferi* en latin) a, dans le langage théologique, un autre sens que le mot *enfer* au singulier ; il signifie les *lieux bas*, les *limbes*, le *purgatoire*. Quand l'Église dit que Jésus-Christ est descendu *aux enfers* pour y prendre les âmes qui attendaient sa venue, elle n'entend pas qu'il soit descendu *dans l'enfer*. Prenez donc garde, vous si honnête et si loyal, d'avoir, sans le vouloir, abusé d'un texte mal compris, et propagé une erreur d'autant plus fâcheuse qu'elle s'abrite sous un nom plus révéré.

Parlerai-je, avant de terminer, de la singulière prétention qui consiste à dire que lorsqu'il est question dans les livres saints du *feu éternel*, le mot *éternel* s'applique au feu, mais non au séjour que doivent y faire les damnés? Pourquoi ce feu serait-il lui-même appelé éternel ? Si les damnés ne doivent pas y brûler éternellement, il s'éteindra le jour où il n'y aura plus de damnés pour l'alimenter ; or ce jour arrivera nécessairement, puisque le monde doit finir. Les catholiques de votre école, cher docteur, nieraient-ils aussi la fin du monde, telle que l'Église l'admet? J'en ai bien peur ; mais alors, de négation en négation ou d'interprétation en interprétation, nous arrivons à démolir entièrement ce pauvre catholicisme, qui n'en peut mais.

Concluons. Non-seulement votre spiritisme ne peut pas s'allier avec le catholicisme, mais encore il tend bel et bien à le renverser ; votre spiritisme est essentiellement *anticatholique*. Notez que je ne dis pas *antireligieux ;* non, assurément, puisqu'il croit à Dieu et à l'âme, puisqu'il affirme la vie future, avec ses expiations et ses joies, avec ses peines et ses récompenses, puisqu'il prêche la charité et la pratique de toutes les vertus. Encore une fois, je dis *anticatholique*, ne confondons pas. Je sais bien que vous voulez des réformes dans le catholicisme et que vous le supposez disposé à adopter celles que ledit spiritisme vous suggère. Pure illusion, cher docteur. Le catholicisme n'a pas le moins du

monde l'intention de se réformer et d'aller à vous; il ne le peut pas d'ailleurs; tout en lui se lie et s'enchaîne; ce que vous exigez de lui est un non-sens; s'il vous faisait les concessions que vous lui demandez, il ne serait plus le catholicisme. C'est à vous à retourner à lui, en fils soumis de l'Église, et à repousser bien loin les erreurs que vous avez, de la meilleure foi du monde, répandues dans votre brochure. Si pourtant vous rêvez une régénération religieuse de l'humanité par les enseignements hétérodoxes des Esprits, — sauf à croire ceux-ci un peu moins vite sur parole et à avoir un peu moins de confiance dans leur identité, — abandonnez alors le catholicisme à son sort, et marchez librement, résolûment dans une voie différente. Cela vous paraît dur, mais il faut opter. Ce n'est pas d'ailleurs un conseil que je vous donne, je ne veux violenter ni votre conscience ni celle de personne; tout ce que je veux, c'est que vous ne vous fassiez pas illusion, c'est que d'autres ne se fassent pas illusion non plus en marchant de confiance sur vos traces. Il faut que tous ceux qui cultivent le spiritisme, *tel que vous le professez*, sachent bien qu'ils sont en dehors du catholicisme, en dehors de l'Église; et, si quelque membre du clergé, — comme vous paraissez le supposer, cher docteur, — disait tout bas que j'ai tort et que vous avez raison, je le défie ici, et en présence de tous les lecteurs de la *Revue spiritualiste*, de le dire tout haut.

P. F. Mathieu.

ENCORE UNE LETTRE ANONYME CONTRE NOUS. — LES DÉNONCIATIONS ET LES MACHINATIONS TÉNÉBREUSES RECOMMENCENT.

M. Squire a reçu dernièrement une lettre pleine d'insinuations calomnieuses à mon endroit. Cette lettre tendait à le séparer de moi, à le porter à aller expérimenter ailleurs, et lui disait de le faire savoir par *d'autres journaux*. Elle ne portait pour signature que ce seul mot : *Un Spirite*. C'était donc une lettre anonyme. Elle a produit dans son âme honnête un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Il est venu m'apporter cette

lettre en me marquant son indignation. Il m'a de plus prié de parler de ce fait par la voie de mon journal et d'avertir tous les *spirites*, fabricants de lettres anonymes, qu'il fait et fera le plus grand mépris de leurs communications.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que je suis victime de lettres de ce genre. Il y a des gens qui n'osent jamais prendre publiquement la responsabilité de leurs actes, de leurs paroles, qui se posent en âmes charitables, affectant hypocritement le pardon des injures, prétendant qu'on en veut à leur personne quand on se fait champion de la vérité, et qui, nonobstant, ne se font pas faute de lettres anonymes, de machinations, de dénonciations ténébreuses. Nous les avertissons que nous avons les yeux sur eux et qu'ils prennent garde, car le mal qu'ils croient nous faire par ces moyens pourrait fort bien retomber de tout son poids sur leur tête.

Quant aux spirites en général, qui voudraient renouveler la lâche tentative faite auprès de M. Squire, nous dirons que nous n'avons jamais reçu impoliment qui que ce soit, même nos ennemis, et que très-souvent, au contraire, nous avons montré trop d'empressement à acceuillir dans notre sein des gens dont nous ne connaissions nullement les intentions, et sur le dévouement desquels nous avions de fortes raisons de suspicion. D'ailleurs, qu'ont-ils besoin de s'agiter autant pour posséder M. Squire ailleurs qu'au domicile qu'il a choisi à côté de nous, et cela en raison des sympathies qu'il nous porte ainsi qu'à nos doctrines? Ne vont-ils pas répétant partout que les Esprits qui se prêtent à des manifestations physiques sont de mauvais Esprits, des Esprits inférieurs? Or, M. Squire est principalement un médium à manifestations physiques; c'est par ces manifestations que sa renommée s'est faite. Que les spirites soient donc conséquents avec eux-mêmes; qu'ont-ils besoin des manifestations des mauvais Esprits, des Esprits inférieurs? Puisqu'ils sont avec les anges, qu'ils y demeurent, et surtout qu'ils le prouvent.

J.-Z. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

CONTINUATION DES EXPÉRIENCES DE M. SQUIRE.

Les expériences de M. Squire, dont nous avons parlé dans notre dernière livraison, continuent toujours d'avoir lieu chaque semaine. A l'heure qu'il est, plus de 600 personnes, parmi lesquelles se sont trouvés des savants, des ingénieurs, des publicistes, de hauts fonctionnaires de l'ordre civil et militaire, sont venus prendre leur part de témoignage de ces remarquables expériences, et tous sont partis, ou parfaitement convaincus, ou fortement ébranlés. Il a été reconnu par

tous, que tous les hercules, les jongleurs du monde qui se placeraient entièrement dans les mêmes conditions que M. Squire, ne pourraient jamais obtenir comme lui l'ascension, l'évolution de la lourde table de chêne devant laquelle il se place avec les bras et les jambes parfaitement entravés.

Partant des mêmes conclusions que la foule des personnes qui l'ont vu à l'œuvre, nous sommes prêts, au nom d'une société de spiritualistes, d'offrir une forte prime à celui des forts de la halle, des jongleurs qui parviendra dans les mêmes conditions à l'imiter dans l'obscurité ou à la lumière. Nous irons plus loin, nous ouvrirons nos colonnes avec tous les bons témoignages possibles à celui qui pourra trouver à ces faits une explication naturelle, scientifique autre que celle que nous avons formulée en attribuant l'ascension intelligente de la table de M. Squire aux Esprits.

Des ergoteurs, des sceptiques obstinés, nonobstant la double chaîne qui est faite par les assistants autour de M. Squire, chaîne au premier rang de laquelle nous prions souvent les plus incrédules de se placer; des ergoteurs, disons-nous, ont imaginé cette objection : Comme l'expérience se passe dans l'obscurité, on ne peut s'assurer si quelques forts compères ne pénètrent pas tout à coup dans la salle pour faire évoluer la table de M. Squire et disparaître aussitôt après prompts comme la foudre. Pour répondre à cette objection, on a prié ces sceptiques de demeurer tour à tour seuls avec M. Squire après que les portes eurent été fermées, les clefs mises dans leur poche et barricadées avec des chaises. Ils y ont consenti, se promettant de surveiller tout et de ne se prêter à rien. La table a évolué comme auparavant, et, stupéfaits, n'ayant plus l'ombre d'un doute, on les a vus hautement se déclarer convaincus. Puissent-ils être conséquents, et ce premier pas fait, entrer franchement, résolûment dans l'étude raisonnée des questions qui doivent les conduire à la consolante foi spiritualiste. Voir, au sujet des expériences de M. Squire, le long article publié dans le journal *la Patrie*, du 23 décembre; et pour finir, disons que M. Squire est un des plus

précieux médiums qui aient paru jusqu'ici en France, attendu qu'il n'y a jamais d'intermitences dans ses facultés, et que le grand nombre de témoins et d'incrédules n'est pas pour lui, comme pour tant d'autres, un obstacle, une cause paralysante.

Z. Piérart.

M. HOME A LONDRES. — ATTESTATION D'UN NOTAIRE.

Le *Spiritual Magazine* de Londres publie une lettre signée James Hason, notaire, demeurant à Liverpool, qui déclare avoir assisté à une séance spiritualiste à Londres, pendant laquelle M. Home fut suspendu dans l'air, et que c'est lui qui a offert au célèbre médium un crayon quand il se balançait dans l'espace, afin qu'il fît une croix sur le plafond, comme preuve de son ascension. Le notaire dit qu'il pourra affirmer ces faits d'une manière authentique et légale dans une cour de justice, et il donne son adresse, n'ayant qu'un désir, celui de faire connaître la vérité. Ceux qui en auraient l'intention peuvent lui écrire; son adresse est : M. James Hason, Building, notaire à Liverpool.

VARIÉTÉS.

RÉFLEXIONS DE GEORGE SAND SUR LE MAGNÉTISME ET LES APPARITIONS.

(SUITE.)

Voir la dernière livraison.

« Les grands orateurs, les grands artistes, même des personnes vulgaires douées d'une volonté tenace et irréfléchie,

l'exercent souvent sur certains de leurs semblables dont les tendances extatiques se prêtent particulièrement à la subir; mais cette fascination est loin d'être absolue et irrésistible : elle échoue complétement sur un grand nombre de sujets au moment même où elle en domine exclusivement quelques-uns. Et si elle agit, de la part d'un homme supérieur, sur le grand nombre, elle s'arrête toujours devant quelques individus récalcitrants.

« C'est donc une puissance limitée et qui pour se développer a besoin du consentement d'autrui. Aucun homme ne vient au monde avec la faculté absolue de dominer son semblable. Dieu, qui ne lui en a pas donné le droit, lui en refuse le pouvoir. Il y a seulement dans le plus ou moins d'ascendant que nous pouvons prendre les uns sur les autres, une intention providentielle de réserver l'autorité morale à ceux qui en sont dignes.

« Il y a aussi dans la surexcitation des passions comprimées, ou dans la force soutenue des grandes affections, peut-être aussi dans la contention des fortes intelligences, des faits de divination magnétique que le cœur et l'esprit ne se refusent pas à admettre, tandis qu'ils repoussent avec dégoût les révélations des jongleurs et la prescience des sibylles de carrefour.

« Enfin je crois sérieusement à des influences. Je ne sais pas qualifier autrement certaines dispositions soudaines où nous placent, à notre insu, peut-être à l'insu d'elles-mêmes, certaines personnes que nous aimons ou qui nous déplaisent à première vue. Que ce soit une impression reçue dans une existence antérieure dont nous avons perdu le souvenir, ou réellement un fluide qui émane d'elles, il est certain que la rencontre de ces personnes nous est bienfaisante ou nuisible. Je ne crois pas que ces préventions soient imaginaires dans leurs causes, n'ayant jamais vu qu'elles le fussent dans leurs effets. Je ne parle pas des préventions légères, fantasques ou préconçues. On fait fort bien de vaincre celles-là dès qu'on les sent mal fondées, mais il en est de bien sérieuses auxquelles on ne donne pas assez d'attention et qu'on se repent toujours d'avoir repoussées lorsqu'on avait la liberté d'agir.

« Si c'est une superstition, j'ai celle-là, je l'avoue et j'ai fait l'expérience d'aimer toute ma vie les gens que j'ai aimés en les voyant pour la première fois.

. . . .

« Je suis un sujet très-rebelle, je crois, à l'influence ma-

gnétique directe. Je ne sais si l'on pourrait m'endormir. On ne me ferait pas rêver pour cela, je pense. Et quand je rêverais tout haut, cela ne prouverait pas plus que de la part de ceux qui prophétisent au hasard, et dont le hasard justifie les prédictions. Les passes magnétiques m'irritent les nerfs et m'impatientent. Bref, je ne crois pas plus au fluide qui, du creux de la main de l'un se communique au cerveau d'un autre, qu'à celui qui, du bout du doigt, va chercher l'âme d'une table ou d'un chapeau.

« Mais, l'influence extraordinaire que la seule présence d'une personne sympathique ou antipathique peut exercer sur le système nerveux, je l'ai éprouvée et suis forcée d'y croire. L'antipathie peut même n'être que physique et rester inexplicable. Je l'ai ressentie dans les violentes migraines dont j'ai été si longtemps affectée. La seule rencontre de personnes que je ne haïssais pas pour cela et qui ne me causaient même nul ennui, m'amenait instantanément une crise ou un redoublement insupportable ; et quand ces affreuses douleurs m'ont reprise, tout à coup en les revoyant, à l'insu de ma mémoire et de mon imagination par conséquent, j'ai été forcée de croire que le fluide y était pour quelque chose.

« Le seul fluide curatif que j'ai rencontré est celui de R.... Trois ou quatre fois, la migraine ou les douleurs du foie m'ont quittée au bout de quelques instants de sa présence, et même à sa seule apparition dans la chambre où je me trouvais. Ce ne fut point du tout l'affaire de sa volonté ni celle de mon imagination. L'imagination, quoi qu'on en dise, n'agit pas à l'insu d'elle-même dans les têtes lucides.

« Je laisse ce fait pour ce qu'il est ; mais je reste persuadée que certains individus peuvent agir sur certains autres par autre chose que le sentiment, l'imagination ou l'essence. Je dis donc que c'est par le fluide, puisque c'est un mot consacré ; je crois qu'on peut toujours combattre cette influence, si elle est mauvaise ; mais qu'on ne doit pas la nier légèrement et sans examen. Elle ne paraît mystérieuse que parce qu'elle ne peut trouver une explication nette et claire.

« Je m'excuserai d'avoir insisté sur un fait puéril qui m'est tout personnel, en concluant ainsi : il est facile de passer à travers les préoccupations du monde et du temps où l'on existe, en rejetant brusquement ce qui choque les instincts, ou en acceptant, avec une précipitation aveugle, ce qui les flatte. Moi, qui crois devoir rendre compte, le plus impar-

tialement possible, non pas de tout ce qui a été discuté autour de moi (je n'ai pas la connaissance suffisante), mais de l'impression que j'en ai reçue, je n'ai pas voulu parler du mystère électro-magnétique avec une complète irrévérence, et sans apporter mon petit fait d'expériences personnelles à l'appui de ce qu'il peut y avoir de sérieux dans l'objet de cette recherche. »

On pourrait bien relever quelques contradictions dans les lignes qui précèdent. Après avoir dit qu'elle ne croit pas au fluide qui s'échappe des mains, elle reconnaît bientôt après que le fluide y est pour quelque chose.

Pas plus qu'elle, aucune personne sérieuse ne croira à l'âme d'une table ou d'un chapeau. Mais, on peut bien croire qu'une table ou un chapeau est susceptible de servir de réservoir à une certaine quantité de fluide, tout comme un corps humain, ainsi que l'a enseigné Mesmer, ou comme un arbre, selon la découverte de M. de Puységur. La table peut de même recevoir notre fluide et refléter notre pensée ou la résultante de celle des opérateurs. On peut aussi se servir de médium et obtenir beaucoup plus facilement des communications suivies, lorsque l'action d'un évocateur est assez puissante pour y attirer et y fixer momentanément un Esprit. On peut donc croire, selon nous, que ce moyen peut servir à une âme pour manifester sa pensée, absolument comme la plume que nous tenons à la main exprime en ce moment la nôtre. La seule différence entre l'Esprit et nous, est que nous sommes visibles aux yeux de nos semblables, tandis que les Esprits ne le sont qu'entre eux et que pour quelques somnambules. Il n'est pas vraisemblable que nous soyons visibles sur la terre pour les poissons qui habitent l'espace aquatique; les poissons peuvent, à aussi bon droit que les négateurs des Esprits, en conclure que nous n'existons pas.

Au surplus, les âmes des morts se manifestent quelquefois, même aux yeux des hommes; et c'est dans les livres de Mme Sand que nous en trouvons la preuve, non dans ses romans où le merveilleux fantastique occupe toujours une place plus ou moins large, et où, dans tous les cas, il faudrait

sa propre déclaration pour admettre la vérité d'un fait, mais dans l'histoire de sa vie, dans le passage où elle raconte la vision de son père, M. Maurice Dupin, mort violemment et encore jeune d'une chute de cheval (tome IV, page 188). On sait qu'après ces morts soudaines, l'âme reste assez longtemps dans une sorte d'étourdissement, mais connaissant même sa séparation du corps, persévérant dans ses habitudes terrestres, fréquentant toujours les lieux qu'elle affectionnait. C'est un des faits de cette nature que nous reconnaissons dans le passage suivant :

« Cependant la maison était plongée dans une morne tristesse et le village aussi, car personne n'avait connu mon père sans l'aimer. Sa mort répandit une véritable consternation dans le pays, et les gens mêmes qui ne le connaissaient que de vue furent vivement affectés de cette catastrophe.

« Hippolyte fut très-ébranlé par un spectacle qu'on ne lui avait pas dérobé avec autant de soin qu'on l'avait fait pour moi. Il avait déjà neuf ans, et il ne savait pas encore que mon père était le sien.

« Il eut beaucoup de chagrin, mais à son chagrin l'image de la mort mêla une sorte de terreur, et il ne faisait que pleurer et crier la nuit. Les domestiques, confondant leurs superstitions et leurs regrets, prétendaient avoir vu mon père se promener dans la maison après sa mort. La vieille femme de Saint-Jean affirmait avec serment l'avoir vu à minuit traverser le corridor et descendre l'escalier. Il avait un grand uniforme, disait-elle, et il marchait lentement, sans paraître voir personne. Il avait passé auprès d'elle sans la regarder et sans lui parler. Un autre l'avait vu dans l'antichambre de l'appartement de ma mère. C'était alors une grande chambre nue, destinée à un billard, et où il n'y avait qu'une table et quelques chaises. En traversant cette pièce le soir, une servante l'avait vu assis, les coudes appuyés sur la table, et la tête dans ses mains. Il est certain que quelque voleur domestique essaya de profiter des terreurs de nos gens, car un fantôme blanc erra dans la cour pendant plusieurs nuits. Hippolyte le vit et en fut malade de peur. Deschartres le vit aussi, et le menaça d'un coup de fusil : il ne revint plus.

« Malheureusement pour moi, je fus assez bien surveillée pour ne pas entendre ces sottises, et la mort ne se présenta pas

encore à moi sous l'aspect hideux que les imaginations superstitieuses lui ont donné.

« Ma grand'mère me sépara pendant plusieurs jours d'Hippolyte, qui perdait la tête, et qui d'ailleurs était pour moi un camarade un peu trop impétueux. Mais elle s'inquiéta bientôt de me voir trop seule, et de l'espèce de satisfaction passive avec laquelle je me tenais tranquille sous ses yeux et plongée dans des rêveries qui étaient pourtant une nécessité de mon organisation, et qu'elle ne s'expliquait pas. Il paraît que je restais des heures entières assise sur un tabouret, aux pieds de ma mère ou aux siens, ne disant mot, les bras pendants, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, et que je paraissais idiote par moments. Je l'ai toujours vue ainsi, disait ma mère : c'est sa nature ; ce n'est pas bêtise. Soyez sûre qu'elle rumine toujours quelque chose. Autrefois elle parlait tout haut en rêvant ; à présent elle ne dit plus rien ; mais, comme disait mon pauvre père, elle n'en pense pas moins. C'est probable, répondait ma grand'mère, mais il n'est pas bon, pour les enfants, de tant rêver. J'ai vu aussi son père enfant tomber dans des extases, et après cela il a eu une maladie de langueur. Il faut que cette petite soit distraite et secouée malgré elle. Nos chagrins la feront mourir, si on n'y prend pas garde ; elle les ressent, bien qu'elle ne les comprenne pas. Ma fille, il faut vous distraire aussi, ne fût-ce que physiquement. Vous êtes naturellement robuste ; l'exercice vous est nécessaire. Il faut reprendre votre travail de jardinage, l'enfant y reprendra goût avec vous. »

Il est fort douteux, nous ne nous le dissimulons pas, que nos affirmations convainquent Mme Sand. Aussi, telle n'a point été notre prétention en prenant la plume. Nous voudrions seulement pouvoir la déterminer d'abord à assister, puis à procéder elle-même à quelques expériences. C'est là le seul moyen vrai d'arriver à une conviction solide ; mais il est infaillible, lorsque l'expérimentateur est doué de quelque sagacité et de quelque bon sens. Mme Sand n'est pas d'ailleurs un de ces esprits scientifiques purs, encroûtés dans leur vaste science, et qui croyant posséder d'eux-mêmes toute entière l'œuvre divine, ne voient rien au delà. Son esprit alerte autant que juste peut tout comprendre et démêler facilement le vrai du faux, le réel de l'hypothétique. Elle est d'ailleurs,

ce nous semble, particulièrement disposée pour le genre d'investigation dont nous parlons. Sans oublier jamais le réel et le terrestre, elle est portée à la mysticité. Enfant, son patriotisme a guidé, en rêve, l'armée impériale dans les neiges de la Russie. Avant de faire sa première communion, elle inventa le culte de Corambé, qui ne ressemble pas mal au christianisme, car c'est toujours une matérialisation de l'idéal. Après être passée *diable* au couvent des Anglaises (c'est le nom qu'on donnait aux plus turbulentes), elle y redevient mystique et dévote, quelques années plus tard. Comme à saint Augustin, une voix mystérieuse lui a crié *tolle lege*. Cette voix, elle l'a entendue. Avec quelle éloquence elle en a fait le récit ! Sa piété allait se refroidir, lorsqu'elle lut Jean-Jacques. A cette lecture, ses idées s'élargissent et acquièrent en même temps une fixité que des études postérieures et la fréquentation de Lamennais, de Pierre Leroux, de Jean Reynaud pourront bien modifier, mais qui resteront le fond de ses idées religieuses. Cette influence de Rousseau sur Mme Sand a été telle, qu'on retrouve dans ses écrits le sentiment et la chaleur que le philosophe génevois a su mettre partout, jusque dans la philosophie. Mais Mme Sand sait aussi aborder des sujets, où la grâce et le naturel rappellent Théocrite et Longus, ou même Virgile. Mais Théocrite et Virgile n'écrivaient certainement pas d'après des ouï-dire leurs scènes de magie et de sorcellerie; ils y avaient pris part, ils y croyaient. Nous voudrions qu'il en fût de même de Mme Sand ; elle y parviendra si, aidée d'un évocateur, elle va trouver un médium ou une somnambule. Il lui sera facile de se mettre en relation avec Maurice Dupin, son père, et d'apprendre de lui-même si nos affirmations sont vraies, si ce n'est pas son Esprit qui est réellement apparu, après sa mort, à ses anciens serviteurs. Cette conviction, si elle peut passer dans l'esprit de Mme Sand, en même temps qu'elle sera pour elle une source de consolations, deviendra aussi sous sa plume le sujet d'enseignements graves, et nous serions bien fier, nous l'avouons, si nous pouvions parvenir à un tel résultat.

L. LAMOT[illegible]

AVIS IMPORTANT A NOS ABONNÉS

L'année 1860 étant écoulée, nous terminons le tome III de notre Revue à cette 12e livraison. Mais, en serrant, en condensant plus que jamais les matières dans notre journal, en y mettant fréquemment des articles désinterlignés et de petit texte, il nous a été permis d'en diminuer le nombre de livraisons, sans diminuer pour cela l'abondance des matières. Chacune d'elles nous devenant plus onéreuse, ce n'est pas pour nous un avantage pécuniaire. Le seul avantage que nous y retirons, c'est d'avoir plus de temps à nous pour méditer, élaborer de bons articles, et nos lecteurs ne doivent pas tenir à la quantité des matières, mais à leur qualité. Nous avons le ferme espoir qu'ils nous demeureront tous fidèles, et prouveront par là que la manière sérieuse, franche et loyale avec laquelle nous avons posé et défendu jusqu'ici la question spiritualiste a leurs suffrages.

L'année qui va s'ouvrir nous verra de plus en plus entrer au cœur de la question, et, par une suite d'articles divers qui, nous l'espérons, intéresseront vivement nos abonnés, nous nous promettons de traiter plus particulièrement les questions de doctrine que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, et c'est dans ce but que le « jury spiritualiste, » dont nous avons souvent parlé dans ce journal, va être constitué. Des causes indépendantes de notre volonté ont jusqu'ici retardé l'organisation de ce jury. Rien ne s'opposant à ce qu'il puisse se réunir maintenant, dans une de nos plus prochaines livraisons nous ferons part de ses premiers travaux, des questions spiritualistes dont il demandera une solution à tous les médiums et spiritualistes qui lisent notre Revue.

« Ceux de nos lecteurs qui ne voudront pas continuer leur « abonnement pour l'année 1861, sont priés ou de nous en pré« venir, ou de ne pas accepter la première livraison de janvier « qui leur sera envoyée, et de la faire remettre au facteur avec « le mot REFUSÉ au dos de la bande. » Aux abonnés étrangers qui ne nous préviendront pas immédiatement de leur intention de continuer leur abonnement, il ne sera plus envoyé aucune livraison. Nous avons indiqué les correspondants de leur pays où ils peuvent s'adresser pour les réabonnements et l'envoi des sommes qu'ils ne pourraient pas nous adresser en un billet payable sur une maison de banque ou de commerce de Paris. (Voyez au revers du titre de notre Revue.)

BIBLIOGRAPHIE.

OUVRAGES QUE DOIT METTRE AU JOUR SOUS PEU LE DIRECTEUR DE LA REVUE SPIRITUALISTE.

Après six ans d'études et de recherches, pendant les trois ans d'élaboration dans la *Revue spiritualiste*, nous ne nous sommes pas hâté de nous prononcer touchant les graves questions que cette Revue s'est proposé d'examiner ; on ne nous a pas vu publier d'ouvrages où cette question soit préjugée, tranchée dans le sens de telle ou telle doctrine. Nous nous sommes surtout attaché aux faits et aux conclusions qui devaient logiquement en résulter. Nous nous sommes efforcé d'éclaircir les questions, et quand l'erreur, l'habileté, des doctrines surannées se sont élevées, nous avons cru devoir les démasquer sans nous préoccuper s'il était de notre intérêt et de notre repos de le faire. Aujourd'hui le moment est arrivé pour nous de nous résumer, de tirer des conclusions de nos recherches, de nos études. Nous allons le faire dans cinq ouvrages, qui paraîtront successivement dans le cours de l'année prochaine.

Le premier portera pour titre : LE SPIRITUALISME AU XIXe SIÈCLE, *faits et questions de magnétisme, de magie, de pneumatologie, de philosophie mystique, etc.*

Le deuxième sera intitulé : DIEU, LE MONDE ET L'HOMME. *Remise en lumière des principes de la religion universelle, préparation à la foi nouvelle.*

Le troisième comprendra une série de biographies spiritualistes, telles que celles du Bouddha, de Zoroastre, de Pythagore, d'Apollonius de Thyanes, de Platon, de Porphyre, de Jamblique, de Proclus, de l'empereur Julien, de saint Martin, de saint Ursmer, de saint Foursy, de saint François d'Assise, de sainte Hildegarde, de Marie d'Agréda, de Nostradamus, de Gratreakes, de Gassner, de Lavater, de Cagliostro, de Home, du baron de Guldenstubbé, de Catherine Emmerich, etc.

Le quatrième sera consacré à *l'histoire de la thaumaturgie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et chez tous les peuples de la terre.*

Le cinquième sera une *philosophie de l'histoire* au point de vue spiritualiste.

Dans le premier de ces ouvrages, en réponse aux négations aveugles et obstinées de la science matérialiste, nous établirons, par une suite imposante de faits contemporains prouvés,

discutés, attestés avec tous les moyens de s'assurer de leur vérité, que tous les faits de l'ordre merveilleux subsistent. Nous les rattacherons à une foule de faits semblables du passé, les étayant, les corroborant l'un par l'autre; nous en montrerons l'enchaînement non interrompu, l'imposante tradition. Nous mettrons en demeure, à leur sujet, et la presse et nos Académies, et les sommerons de s'occuper enfin de ces faits sérieusement, consciencieusement et d'en tirer leurs conclusions. —Nous montrerons quelles doivent être ces conclusions, et prendrons à partie toutes les fausses théories que l'incrédulité a cru devoir formuler pour écarter le triomphe des vérités qu'elles comportent.

En second lieu, nous dirons aux clergés de nos différentes communions chrétiennes combien est surannée, peu solide l'explication démonologique qu'ils ont cru et croient devoir encore donner au sujet de ces faits; qu'après avoir, par leurs cruelles hécatombes du moyen âge, leurs affreux bûchers, empêché la lumière spiritualiste d'éclore; qu'après avoir, par leur propre faute, laissé l'incrédulité envahir partout les âmes, les sociétés se dépraver, il ne leur appartient plus de proscrire aveuglément un ordre de faits providentiels, les seuls qui soient de nature à émouvoir les cœurs, à les reporter vers les grandes questions de Dieu et d'immortalité, et à amener enfin la résurrection du sentiment religieux. Au catholicisme nous montrerons le néant et l'injustice de ses dogmes d'enfer physique, de résurrection de la chair et d'éternité des peines, de la nécessité qu'il y a pour lui de les renier et de se transformer s'il ne veut bientôt périr.

Nous examinerons, enfin, les différentes solutions spiritualistes qui ont été proposées, les écoles diverses que notre temps a vu surgir. Nous montrerons ce qu'elles ont de fondé et d'erroné, de solide ou de fragile, et nous serons implacables pour ceux qui voudraient apporter le mensonge, la séduction, la surprise et l'équivoque dans la plus grande, la plus sainte des questions, questions où chacun doit se montrer de toute âme, de tout cœur, de toute franchise, et où la moindre habileté est un crime.

Dans le deuxième ouvrage, nous montrerons quelles doctrines furent enseignées, dès la plus haute antiquité, dans l'Inde, sur Dieu, la création, la matière, la destinée des ames, etc. Nous montrerons à ce sujet la filiation et la tradition non interrompue, à travers les âges, des plus importantes vérités du spiritualisme, la série constante des révéla-

tions, des manifestations du divin à l'humanité, l'existence toujours soutenue des faits merveilleux; quelles sont les religions, les philosophies particulières où les principes primitifs de la religion éternelle ont été altérés, faussés, ce qu'il y a d'incomplet dans les dogmes jusqu'ici formulés, de quel couronnement ils ont besoin pour devenir les éléments de la foi nouvelle que notre siècle attend.

Voilà la matière, le but des deux premiers ouvrages que nous nous proposons de publier aussitôt que nous trouverons quelques instants de loisir, de la sérénité d'âme et d'esprit, une trêve suffisante au milieu des incessantes préoccupations matérielles qui absorbent notre existence.

Puisse le ciel nous procurer bientôt cet avantage, et nous donner une lucidité, une puissance d'esprit à la hauteur de nos convictions et de nos intentions! Z. Piérart.

Prochaine publication du livre des mystères, de Jamblique, etc. — L'appel fait dans notre journal, par M. Tiédeman, concernant la traduction des œuvres de l'école néoplatonicienne, qui n'ont pas encore été mises à la portée du public, n'est pas demeuré sans fruit. Deux de nos lecteurs, M. le Dr Cléver de Maldigny, et M. Vittecocq-Fréret, négociant au Havre, se sont inscrits pour chacun une somme de 100 fr. De son côté, M. Tiédeman a fait traduire sur le texte grec les *Mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens*, de Jamblique, livre plus spécialement spiritualiste encore que les *Ennéades* de Plotin, et qui donne en langage on ne peut plus élevé d'intéressantes solutions sur les plus hautes questions de théodicée, sur la divination, le libre arbitre, le destin, la grâce, l'existence et la hiérarchie des Esprits, leurs manifestations au monde physique, en un mot sur les lois qui gouvernent la plupart des faits merveilleux. M. Bouillet, le savant traducteur des *Ennéades*, l'auteur de tant d'ouvrages d'érudition, a donné un avis favorable à cette traduction, à laquelle il a souscrit d'avance. Nous n'hésitons pas à croire qu'elle sera également appréciée par les hommes compétents. Nous attendons, pour la publier, que quelques souscriptions nouvelles soient venues se joindre à celles qui existent déjà. En attendant, nous allons, sous peu, publier, dans notre journal, une vie de Jamblique, suivie de quelques fragments spécimens du livre qui a fait sa renommée.

DOCTRINE HIÉRARCHIQUE FUSIONNAIRE, PAR MÉDIUS.

M. Lemoyne, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Metz, vient de publier, sous le titre de : *Doctrine hiérarchique fusionnaire*, un livre où sont abordées et traitées diverses questions spiritualistes. L'auteur, sans être de notre école, mérite que nous signalions son œuvre en raison du caractère d'argumentation consciencieuse et savante qu'elle revêt. Comme il le dit lui-même, il aborde la question scientifiquement, en prenant pour guide l'imagination de l'homme logiquement conduite par la raison. Il ne s'appuie d'aucun fait de révélation, ni de communication de l'humain terrestre avec l'humain habitant les espaces éthérés. Les aspirations intuitives de l'homme lui suffisent pour déterminer un système complet.

« La science des âmes, dit M. Lemoyne, comporte deux subdivisions que je nomme : l'une *théosophie*, l'autre *psychosophie*. »

a) Dans la *théosophie*, je considère, en complétant le système de Leibnitz, l'univers comme formé d'une *hiérarchie de monades*.

1° Les monades doués de puissances simplement attractives ou répulsives, et dont les mathématiques peuvent calculer les effets ; 2° les monades spontanés ou âmes. — Les premiers donnent lieu aux manifestations de la matière inerte ; les seconds aux manifestations vitales. — Le monade *Dieu*, — Elohim, — occupe le sommet de la hiérarchie universelle des monades. — Mais, indépendamment de Dieu considéré sous son aspect accessible, — Elohim, l'Etre suprême représente aussi, comme être infini, indicible, Jehova..., etc., etc.

b) La *psychosophie* comprend : 1° la connaissance du passionnel humain ; j'en présente un tableau sommaire dans le 3e § du chap. XIX, p. 215. Cette connaissance constitue ce qu'on nomme psychologie dans les cours classiques ; 2° la connaissance de la vie de l'âme, et celle de sa rémunération.

« Pour ce qui concerne la vie de l'âme, j'arrive à formuler cette croyance : — Elle est immortelle dans le passé comme dans l'avenir (car tout monade est immortel, soit le monade inerte qui manifeste la matière, soit le monade spontané qui manifeste les êtres doués de vie et de santé). Son existence est, ainsi que les anciens l'ont pensé (Enéide de *Virgile*, 9e livre), alternativement *terrestre* et *élyséenne*. L'âme se trouve momentanément privée de la mémoire, du souvenir, chaque fois qu'elle quitte une existence élyséenne pour parcourir une vie terrestre ; qu'elle quitte un corps éthéré pour venir animer un corps de matière pondérable. — Les existences élyséennes successives se rattachent les unes aux autres, comme ici-bas l'existence de la journée actuelle se rattache, par le souvenir, à l'existence des journées passées, et par la prévision à l'existence des journées à venir.

« Enfin, pour ce qui concerne la rémunération de l'âme, la doctrine hiérarchique transportée par analogie des choses de la terre aux choses célestes ou élyséennes, conduit aussi à en préciser les conditions, — et on arrive ainsi à formuler une *morisophie*, ou théorie morale, bien supérieure à la morale vulgaire et routinière qui recommande des dévouements contraires à la nature humaine, des modifications, des pratiques ascétiques qui détournent l'individu d'être utile à son prochain, — soit présentement par ses actes quotidiens, soit en laissant des œuvres qui contribuent à l'amélioration successive et à l'avenir du sort de l'homme, etc., etc. »

Les œuvres suffisent pour le salut, nous le croyons comme M. Lemoyne. Mais ne se trompe-t-il pas lorsqu'il considère la mortification, les pratiques ascétiques comme étant le pivot de la morale spiritualiste ? Il semble plutôt

que les pratiques ascétiques n'ont été préconisées de tout temps par nos grands mystiques que comme un moyen plus propre de rentrer en Dieu, de communier avec lui, de recevoir les inspirations du monde spirituel, que l'asservissement aux passions, aux séductions, aux jouissances de la matière.

DES DOCTRINES RELIGIEUSES DES JUIFS PENDANT LES DEUX SIÈCLES ANTÉRIEURS A L'ÈRE CHRÉTIENNE, PAR MICHEL NICOLAS, CHEZ MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS. 1 VOL. IN-8, PRIX, 7 FR. 50

Pour l'homme qui a recours à tous les monuments et les examine minutieusement sans parti pris, il est avéré que le christianisme, tel qu'il exista aux premiers siècles, est sorti tout entier des flancs de l'essénianisme. Ce sont les mêmes dogmes, la même morale, les mêmes usages, les mêmes cérémonies sacramentelles, jusques et y compris le repas eucharistique. Jésus de Nazareth, plus voyant, plus prophète, plus thaumaturge encore que tant d'autres prophètes et thaumaturges qui l'avaient précédé dans la même secte, et dont l'histoire parle, personnifia glorieusement l'essénianisme en lui-même, entreprit de le faire sortir de l'état purement passif et ésotérique où il avait jusque-là vécu, et de le rendre dominant à la place des autres deuteroses de la loi mosaïque, le sadducéisme et le pharisaïsme, qui, jusque-là, avaient joué le principal rôle dans les destinées de la nation juive. S'emparant des espérances messianiques qui régnaient chez ses compatriotes, de leurs traditions nationales, des prophéties qui se rapportaient parfaitement à son temps et à sa personne, il quitta la vie contemplative des Esséniens pour la vie militante, accomplissant sans doute, en cela une mission et des desseins tout providentiels qui parlaient irrésistiblement en lui. A la même époque, Apollonius de Thyanes remplissait tout l'empire romain du retentissement de ses vertus et de ses miracles. Nous dirons plus tard pourquoi ce grand homme, que ses contemporains regardèrent comme un dieu, ne fonda point de religion. Nous ferons voir à quels hommes, à quelles circonstances, à quelles idées le christianisme dut de sortir des bourgades de la Palestine pour aller subjuguer le monde. Ce qu'il suffit ici, c'est de montrer quels éléments nouveaux étaient entrés dans le mosaïsme à l'apparition de Jésus. Les uns ont voulu lui voir beaucoup emprunter à l'hellénisme, à l'école judéo-platonicienne d'Alexandrie. M. Michel Nicolas le nie; il prétend que c'est aux dépens du mazdéisme que la religion des Juifs s'est complétée, augmentée, modifiée. Les dogmes mazdéens avec ceux que le développement naturel de l'idée mosaïque amena, sont les éléments divers qui entrèrent dans les deuteroses esséniennes et pharisiennes, les plus véritablement spiritualistes qu'ait comptés la religion juive. M. Michel Nicolas a démontré ce fait très consciencieusement, à la suite des plus judicieuses et savantes recherches; aussi son livre a-t-il une valeur incontestable. Espérons qu'il en viendra à conclure comme nous, quand, poursuivant son œuvre, il examinera de quels éléments s'est composé le christianisme aux premiers siècles de son existence.

Z. P.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

REVUE SPIRITUALISTE.

TOME III.

ARTICLES DE FOND, DÉCLARATIONS DE PRINCIPES, DOCTRINES.

CONTROVERSES, DISCUSSIONS.

ÉTUDES ET THÉORIES, APPRÉCIATIONS ET DOCTRINES.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

BIBLIOGRAPHIE.

VARIÉTÉS, CHRONIQUE.

Z. PIÉRART, *Propriétaire-Gérant.*

219. — Paris. Impr. de Ch. Bonnet et Comp., 42, rue Vavin.